# LE BRÉSIL

## ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

### MŒURS ET PAYSAGES

### II.

### LA FAZENDA.

Passer du *rancho* à la *fazenda* (1), c'est entrer en pleine vie créole après avoir traversé les misères de la vie sauvage. Que le voyageur qui veut connaître à fond les mœurs brésiliennes ne redoute donc pas quelques fatigues; qu'il renonce à observer à Bahia ou à Rio-Janeiro une civilisation peu différente de celle de Lisbonne. S'il veut se sentir vraiment au Brésil, qu'il enfourche bravement une mule, affronte les *picadas* (sentiers) des forêts vierges, et cherche les créoles là où se sont conservées intactes les vieilles coutumes, dans une *fazenda*.

#### I.

Qu'est-ce que la *fazenda?* C'est une vaste étendue de terrains plantés de cannes à sucre ou de cafiers, et dont le centre est occupé par un grand rectangle de bâtisses blanches. Le côté réservé au maître, au *senhor*, s'annonce par une architecture régulière et un perron. Les poutres qui soutiennent la toiture, s'avançant de quelques pieds au-delà du mur extérieur, forment du côté du nord une *varanda* qui permet au *fazendeiro* de voir, à l'abri du soleil et de la

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

pluie, tout ce qui se passe dans la vaste enceinte. C'est là qu'on vient respirer les fraîches senteurs matinales ou les tièdes brises du soir. Deux ou trois négrillons jouant avec un *macaco* apprivoisé et quelques perruches bavardes aux pennes bleues égaient ce péristyle de leurs cabrioles et de leurs cris. En face s'étend une suite de grandes salles destinées à emmagasiner la récolte. A l'un des angles se trouvent les cylindres qui broient la canne ou les pilons qui écossent les grains. Toutes ces machines sont mues par une grande roue de bois que fait tourner une chute d'eau. Les deux autres côtés du quadrilatère, bâtis en terre glaise, contiennent les cases des nègres et des *feitors*. L'immense cour qui occupe le centre sert de séchoir pour le café, le mil, le coton, etc. On y entre par deux portes de bois qui séparent l'habitation du maître de celle des esclaves. Les magasins et le pavillon du *senhor* possèdent seuls un plancher, qu'on élève de quelques pieds au-dessus du sol, en prévision des inondations du solstice. Tous ces bâtimens n'ont qu'un rez-de-chaussée : la chaude température propre au pays explique facilement l'aversion des créoles pour les étages supérieurs.

Derrière la *fazenda* et à quelque distance, on rencontre, suivant la disposition des lieux, le *rancho*, le jardin, l'infirmerie, et les divers parcs affectés aux bœufs, aux brebis et aux cochons. A chacune de ces sections est attaché un homme de couleur ou un nègre de confiance; puis çà et là, au milieu des taillis, des *pastos* (pacages) ou au bord des chemins, on voit, adossées à un arbre, les huttes des *agregados* (1).

(1) On appelle ainsi les esclaves que les riches *fazendeiros* affranchissent dans leur testament, soit par tradition, soit pour récompenser de longs services, soit enfin par réminiscence des bulles pontificales. Le plus souvent ces gens, énervés par la servitude, surtout lorsque la liberté leur vient tard, ont hâte de se livrer au plus complet *far niente*, sous prétexte de se reposer de leurs longs labeurs. Ils se retirent alors dans un coin de forêt, toujours sur les possessions de leur ancien maître, s'y construisent une cabane avec quelques pieux et de la terre glaise, sèment quelques grains de *feijão* et de mil autour de leur demeure, et passent le reste de l'année dans ce repos absolu qu'ils ont rêvé toute leur vie comme l'idéal de la félicité humaine. Leurs enfans, élevés dans la liberté la plus complète, se considèrent naturellement comme les propriétaires du sol, et lorsque le *fazendeiro* veut défricher ses bois, il est d'ordinaire obligé de recourir à la force pour faire déloger ses locataires. Cette vie purement végétative est la seule que semble pouvoir mener un ancien esclave. Le nègre et l'Indien ne voient rien au-delà; le mulâtre lui-même, abruti depuis son enfance, suit leur exemple. Les plus intrépides se contentent d'élever de la volaille ou des cochons; mais il est rare que leurs élèves arrivent à bien à cause des *gatos do matto* (chats sauvages) du voisinage. Quelquefois cependant on voit se réveiller en eux quelques germes de l'activité européenne perdue dans leur sang; mais les industries auxquelles ils se livrent ont naturellement un caractère tout primitif et enfantin. Il en est deux surtout qui m'ont frappé, et sur lesquelles je reviendrai plus loin, celles du *feiticeiro* (sorcier) et du *formigueiro* (destructeur de fourmis).

Autour de la *fazenda* s'étendent, sur un espace de plusieurs lieues carrées, les plants de cafiers, les pacages, les champs de cannes ou de cotonniers, et enfin, à la périphérie, de larges zones non encore exploitées de forêts vierges. Tout cela est traversé de *picadas* qui le plus souvent, surtout dans la saison des orages, ne présentent qu'un pêle-mêle sans nom d'ornières profondes, de ruisseaux fangeux, de troncs déracinés et d'épaisse poussière; mais quelle splendeur dans le paysage! que d'harmonie dans le ciel! Tantôt ce sont des troupeaux de mules ou de bœufs à demi sauvages que vous rencontrez dans les plantations abandonnées et transformées en *pastos* (pacages), tantôt des oasis de verdure dont les arbres, faisant voûte, arrêtent les rayons du soleil et vous pénètrent des plus suaves senteurs. Au-dessus de vos têtes, de petits ouistitis, suspendus aux lianes, cabriolent avec de charmantes grimaces, tandis que, sous le vert sombre des feuilles, des milliers d'oiseaux au plumage éclatant chantent leurs joies, leur butin ou leurs amours. Par intervalles, un *araponga*, perché sur un vieux tronc dénudé par les siècles ou par la foudre, domine tout ce caquetage de ses notes sonores. Cette vierge et sauvage nature, qu'on pouvait contempler encore, il y a quelques années, aux portes de Bahia et de Rio-Janeiro, s'éloigne de jour en jour; le café épuise le sol, et, comme l'Indien et le jaguar, la forêt recule devant le colon et la civilisation.

Le mode de préparation des terres est le même pour toute sorte de culture. On met le feu au bois ou au taillis qui recouvre le champ qu'on veut ensemencer. Si l'on s'attaque à une forêt vierge, l'opération dure quelquefois des semaines entières. Souvent survient un orage qui arrête tout. On recommence alors le lendemain et les jours suivans, jusqu'à ce que les arbres soient tombés, et que la plupart aient été réduits en cendres. Lorsqu'on opère sur un terrain en pente, on réserve de distance en distance des troncs qu'on place en travers pour empêcher les pluies de raviner le sol. Cette méthode de défrichement, qui s'éloigne si fort de nos habitudes, et que les Européens ont tant blâmée, est la seule praticable au Brésil. La hache n'a aucune prise sur cette vigoureuse végétation. Le bois, d'une dureté excessive par suite de l'énorme quantité de ligneux que dans ce climat la séve condense sans cesse dans les cellules de la plante, résiste aux outils les mieux trempés, et épuiserait inutilement les forces du nègre. D'un autre côté, point de routes, point de débouchés à un utile emploi de ces richesses. Le feu est donc le seul agent qui puisse en débarrasser le sol. Ajoutons que les cendres ainsi obtenues forment le plus énergique engrais qu'on puisse imaginer. C'est pour ainsi dire la quintessence du terrain préparée par la lente élaboration des siècles et rendue au réservoir commun. Cette cou-

tume entraîne néanmoins quelques inconvéniens. Maintefois, surtout quand le vent s'élève, le feu gagne la plantation voisine. Le moyen usité en pareil cas pour arrêter l'incendie mérite d'être noté. Une escouade de nègres va déposer des fagots secs à quelques mètres du brasier sur une ligne parallèle aux champs qu'on veut préserver, et y promène la torche. L'air placé entre les deux foyers de combustion, s'échauffant rapidement, devient plus léger, s'élève et forme un vide qui, attirant aussitôt la flamme, l'empêche de se porter du côté opposé et de gagner plus loin.

Des effets d'un autre ordre atteignent l'homme lui-même, et le voisinage des forêts incendiées n'est pas sans exercer une action fâcheuse sur les constitutions délicates. Les torrens de gaz que le feu dégage pendant des semaines entières sur une immense étendue de terrains, finissent par oppresser gravement la poitrine et embarrasser les poumons. La première fois que je chevauchai dans la *serra* (chaîne de montagnes) qui entoure Rio-Janeiro, l'air, vers le milieu de la journée, me sembla plus lourd que sur le bord de la baie, bien que le contraire dût arriver, puisque je me trouvais déjà au milieu des montagnes. En même temps le ciel me paraissait moins limpide, et des horizons fauves avaient remplacé les teintes d'azur. J'attribuai d'abord cet effet à la fatigue de mes organes. Cependant une certaine oppression qui rendait la respiration laborieuse m'annonçait qu'il se passait dans l'atmosphère quelque chose d'anormal. Enfin, à un coude de la route, me trouvant en face du soleil, je le regardai fixement; ce n'était plus l'astre éblouissant des tropiques nageant dans des vapeurs de pourpre et d'or, mais un disque d'un rouge sombre perdu dans un brouillard d'hiver. Mon étonnement redoubla. Profitant d'une halte que le guide faisait pour équilibrer les bagages, je lui indiquai du doigt l'objet de mes préoccupations. — *He queimada* (c'est un incendie), me répondit-il aussitôt avec ce laconisme qui caractérise la race portugaise. Je ne m'expliquais pas trop comment un incendie que je ne voyais pas pouvait à ce point obscurcir le soleil et rendre l'air irrespirable. Quelques instans après, comme nous atteignions le sommet d'une colline dont les plantations encore peu élevées permettaient à la vue de s'étendre au loin, j'eus le mot de l'énigme. Ce n'était pas un incendie, mais bien des centaines d'incendies qui s'élevaient de tous les points de l'horizon. Nous touchions alors au printemps austral, et les *fazendeiros* se hâtaient de brûler les forêts et les champs en friche qui devaient servir aux semailles. La plus petite ondée suffit pour dissoudre ou entraîner les gaz que la combustion a répandus dans les airs; mais j'ai vu quelquefois s'écouler des semaines entières sans pluie au plus fort des *queimadas*, et bien que la chaleur ne fût pas encore excessive, je dois

avouer que c'est dans ces momens que j'ai le plus souffert au Brésil. Ces incendies durent ordinairement six semaines ou deux mois. Commencés en juillet ou en août suivant la latitude, ils doivent être terminés dans le courant de septembre ou d'octobre, afin qu'on ait le temps de planter et d'ensemencer avant la saison des pluies.

Avant d'arriver à une *fazenda*, le voyageur, en observant les terres cultivées qu'il traverse, peut déjà se rendre compte des diverses formes que revêt l'exploitation du sol au Brésil. Les cafiers, les cannes à sucre, les cotonniers appellent successivement son attention.

La culture la plus importante du Brésil est sans contredit celle du cafier. Cet arbre ne s'élève pas très haut. Les feuilles rappellent assez celle du laurier, tout en étant plus petites et plus écartées. Les plants sont rangés en ligne le long des mornes, comme les vignes des coteaux bordelais, seulement plus espacés. Le cafier ne commence guère à entrer en rapport qu'au bout de quatre ou cinq ans. Après une vingtaine d'années, la séve s'épuise; mais si l'on coupe les branches, opération qui donne une nouvelle énergie au tronc, on obtient encore dix années de récolte. Les fleurs du cafier sont blanches, à cinq pétales, et disposées en grappes; le fruit, quand il commence à mûrir, ressemble à une petite cerise rouge. Le goût de l'enveloppe n'est pas désagréable; dès qu'elle noircit, les graines sont mûres, et l'on fait la récolte. A mesure qu'ils sont détachés de l'arbre, les fruits sont portés sur une aire placée d'ordinaire devant l'habitation; là le soleil sèche les graines et achève de noircir l'enveloppe. Après quelques jours d'exposition en plein air, on les porte sous des pilons de bois mus par une roue hydraulique. Chaque fruit contient deux graines juxtaposées par leurs surfaces planes et retenues par l'enveloppe. Le mouvement de va-et-vient des pilons sépare facilement la graine du péricarpe. Il ne reste plus qu'à passer au crible. Les grains les plus gros et les plus mûrs sont mis de côté et réservés pour l'usage du *fazendeiro*. Trois ou quatre années d'emmagasinage leur donnent une force et un arome dont les Européens n'ont aucune idée. La grande occupation des nègres entre l'époque des semailles et celle de la récolte est le sarclage des plantations. Il faut avoir vécu sous les tropiques pour se rendre compte de la rapidité et de la puissance qu'acquiert la végétation dans la saison des orages, lorsque l'eau, le soleil et l'électricité ruissellent de toutes parts. Sucre, café, coton, seraient rapidement étouffés par le *capim* (mauvaises herbes), si on ne se hâtait de l'arracher.

Le café épuise le sol. Un terrain qui a alimenté une plantation de cafiers pendant vingt ou trente ans est une terre complétement

perdue pour l'agriculture. Il faut attendre qu'une autre forêt vierge tire des entrailles du sol les élémens d'une végétation nouvelle. J'ai vu d'anciennes plantations de café abandonnées, au dire des gens du pays, depuis bien des années. L'œil n'apercevait que des mornes dénudés à leur sommet, et presque sans trace de végétation, chose étrange dans une terre où la séve semble même jaillir de la pierre. Les pluies, n'étant arrêtées par aucun obstacle, avaient emporté le sol arable, et laissaient la roche à découvert. La vallée, il est vrai, profitait de ces détritus. Là, les plantes, trouvant un point d'appui pour retenir l'humidité, s'élèvent en toute hâte, gagnent peu à peu le pied de la colline, et indiquent qu'elles la reconquerront un jour. C'est ainsi que, dans une longue succession de siècles, se sont formées et se forment journellement les forêts qui recouvrent les montagnes de granit.

Les plantations de cannes à sucre sont plus aisément reconnaissables que celles de cafiers; elles ressemblent, à s'y méprendre, à des champs de roseaux. La grosseur des cannes varie suivant l'altitude ou plutôt suivant la quantité d'eau et de soleil qu'elles reçoivent. J'ai vu plusieurs fois sur les plateaux de l'intérieur la canne indigène, que les noirs appellent canne de *macaco* (canne de singe); elle m'a généralement paru de la grosseur d'un roseau ordinaire, tandis que certaines espèces atteignent, dans les régions basses et humides, des proportions gigantesques. Le mode de culture varie aussi suivant la localité. En certains endroits, on pratique des coupes annuelles dans la même plantation pendant plusieurs années de suite, tandis que dans d'autres on se contente d'une ou de deux.

La fabrication du sucre est trop connue pour que j'entre dans de longs détails à ce sujet. La tige coupée est immédiatement portée sous un cylindre qui la broie. Le jus, de couleur verdâtre, est conduit par une rigole dans une série de chaudières qui le concentrent graduellement. Les gens du pays attribuent à cette liqueur une foule de propriétés curatives, et ne manquent pas de s'en régaler. Les noirs surtout en font grand usage, mais ils trouvent plus commode de mordre à pleines dents dans la canne. La liqueur ainsi obtenue a une saveur fraîche et sucrée, tandis que le jus venu des cylindres, contenant tous les sucs qui se trouvent dans la tige, laisse à la bouche un arrière-goût d'herbage. Quelques pintes de lessive tirée des cendres de certaines plantes riches en potasse entraînent la plus grande partie de ces matières; le reste est éliminé plus tard par la clarification.

Quand l'action du feu commence à se faire sentir, un esclave posté devant la dernière chaudière observe attentivement la coloration de la liqueur et les divers degrés de consistance : une longue

habitude lui tient lieu d'aréomètre. Dès que le jus tourne au sirop, il le retire et le verse dans des baquets, où il refroidit. Le sucre est fait : il se présente d'abord sous la forme de petits grains roussâtres. Il ne reste plus qu'à clarifier et à sécher. Le résidu de la liqueur, appelé mélasse, donne par la distillation la *cachaça*, ce nectar du nègre, de l'Indien et de beaucoup de blancs. Cette *cachaça*, après un séjour de quelques mois dans des tonneaux fabriqués avec de certaines espèces d'arbres, perd son goût sauvage, et devient une eau-de-vie que les connaisseurs mettent au rang du fameux rhum de la Jamaïque.

La culture du sucre exige plus de bras et plus de fatigues que celle du café, mais elle est plus productive, surtout depuis que les eaux-de-vie ont atteint un prix si élevé. Elle a cependant aussi ses inconvéniens. Quand l'année est trop pluvieuse, la séve, étant surchargée d'eau, ne se concentre pas facilement, et exige une cuisson très prolongée. Dans les années de sécheresse, la canne rend peu; elle donne néanmoins toujours un produit, même dans les années les plus calamiteuses, tandis que le café peut manquer complétement. Malgré cette chance redoutable, c'est le café que les petits propriétaires cultivent de préférence. La récolte n'offre aucune difficulté. S'ils n'ont pas de machine pour la décortication du grain, ils vont chez le voisin. La construction et l'entretien d'une sucrerie exigent au contraire des avances considérables que peuvent faire seuls les riches planteurs.

La culture du coton ne date pas de loin au Brésil, et, sauf quelques localités, on peut dire qu'elle n'y est encore qu'exceptionnellement répandue. Peut-être la guerre civile qui désole les États-Unis lui donnera-t-elle une impulsion décisive. Cette culture, aussi simple que celle du café, exige encore moins de soins. Rien de plus pittoresque qu'un champ de cotonniers en fleur. L'arbre n'est pas d'ordinaire très haut, certaines espèces même ne sont que des arbustes traînant jusqu'à terre leurs nombreux rameaux; mais, dès que le bouton s'ouvre aux chaudes haleines du printemps, on voit la campagne parsemée de grands pétales jaunes qui semblent autant de papillons butinant dans la rosée du calice. Au bout de quelques semaines, ces fleurs se referment, pendant que d'autres éclosent. Le fruit mûrit aux rayons du soleil, le précieux duvet se forme. Bientôt le calice s'ouvre une seconde fois, étalant ces houppes soyeuses qui font l'admiration des étrangers et la joie de la plantation. Le soir, quand, après une journée brûlante, la coque, largement ouverte, laisse tomber ses touffes blanches en longues grappes et que la brise de l'océan vient agiter le feuillage des arbres, le spectacle devient indescriptible. A voir ces grappes folâtres frissonnant au moindre

souffle, tantôt se dérobant à demi, tantôt étalant avec orgueil leur incomparable blancheur, on dirait un immense bouquet agité par des mains invisibles.

C'est à ces trois termes, — sucre, café, coton, — que se réduit l'agriculture brésilienne. Le blé ne paraît sous forme de pain que sur la table des riches et des Européens; la classe pauvre et les habitans de l'intérieur ne le connaissent que de nom. On y supplée par le manioc, le riz, le maïs et le *feijão* (haricots). Quant aux autres denrées des tropiques, vanille, cannelle, cacao, caoutchouc, salsepareille, etc., ce sont les Indiens qui cueillent ces produits dans les forêts où le hasard les a jetés, et qui, à des époques fixes, viennent les troquer contre des vêtemens, des armes ou de la *cachaça* dans les comptoirs portugais.

Les ressources agricoles du Brésil nous étant ainsi connues, pénétrons dans la *fazenda*, et d'abord observons la vie du planteur. Cette vie est assez active pour le propriétaire sérieusement décidé à s'occuper de ses affaires. Dès la pointe du jour, il se lève, monte à cheval, et, accompagné d'un écuyer, profite de la fraîcheur du matin pour inspecter le travail des nègres et visiter ses domaines : parfois il a à réparer un pont emporté par un orage, à percer un nouveau chemin au milieu d'une forêt, à changer un *pasto* ou à faire monter une machine. De retour vers neuf heures, il fait rapidement sa toilette, et, traversant la *varanda* en allant déjeuner, emmène avec lui tous les convives que les hasards des chemins ont réunis dans la matinée : chasseurs, *mascates* (colporteurs), muletiers, etc. Les voyageurs qui arrivent de la *cidade* apportent les nouvelles du jour, et chasse, ministère, constitution, mules, nègres, tout est objet de discussion. Le repas achevé, chacun prend un *palhito* (cure-dent de bois), et revient sous la *varanda*, où les noirs apportent le café. Peu à peu le silence se fait dans l'habitation; les étrangers ont repris leurs mules et continuent leur chemin. Le *fazendeiro* profite alors de ce répit pour continuer son inspection, si quelque affaire urgente l'appelle au dehors. Dans le cas contraire, il rentre dans son appartement, fait sa sieste, lit les journaux, écoute les rapports des *feitors*, et met en ordre sa correspondance.

A trois heures, on se remet à table. Le personnel des convives a subi quelques changemens. Au lieu d'un *mascate*, on voit figurer quelque *gentleman* de la *cidade* qui, par ordre des médecins, vient attendre à la campagne que les fortes chaleurs soient passées. Une famille d'émigrans est venue demander l'hospitalité de la *posada* pour la nuit. Avec des hôtes d'origine si diverse, la conversation ne saurait languir. On atteint ainsi le moment où les feux du soleil commencent à diminuer. Vers quatre ou cinq heures, chacun va

respirer la brise du soir; la journée est finie, elle ne se prolonge que pour les nègres. La nuit venue, on sert le thé. Tous les voyageurs que le crépuscule a surpris dans les environs de la *fazenda* sont invités à y prendre part. C'est l'heure des causeries intimes. Souvent on taille une partie de lansquenet, et le sommeil est alors complétement oublié; mais dans la vie normale le créole se couche de bonne heure et se lève de même. Cette règle est d'une bonne hygiène sous les tropiques.

Certains jours sont donnés à la chasse. Un intendant est alors chargé de veiller sur les nègres. Les bois regorgent de fauves et de gibier de toute sorte, et le planteur n'a point à redouter les gardes champêtres ni la morte-saison. Aussi le voit-on courir sans relâche le sanglier, le tapir, le bœuf sauvage, dans ses immenses forêts. Les courses durant quelquefois plusieurs jours, il s'arrête pour déjeuner dans la première *fazenda* qu'il rencontre sur son chemin, remonte à cheval le repas achevé, court les bois tout le reste de la journée, et va coucher, plusieurs lieues plus loin, dans une nouvelle plantation. S'il s'est trop enfoncé dans la forêt loin des habitations, ses nègres lui font rôtir un agouti, espèce de lièvre très commun en Amérique, ou lui préparent un chou-palmiste dans une casserole de bambou; puis ils construisent un *rancho* avec des branches d'arbres, font un lit de feuilles sèches, l'entourent des selles des mules, qui servent de rempart, et se placent en dehors, autour d'un grand feu, afin de protéger le sommeil du *senhor*, qui dort enveloppé de son manteau. S'ils entendent un animal venir à eux, ils tirent un coup de fusil dans la direction du bruit, croyant avoir affaire à une *onça* (jaguar, tigre d'Amérique), et tuent quelquefois les mules qui paissent à côté d'eux. D'autres fois aussi, pendant les nuits froides, il arrive aux dormeurs de s'éveiller tout à coup et de secouer vivement leurs manteaux, afin de chasser une *cobra* (serpent) qui cherchait à se glisser sous les couvertures pour se réchauffer.

Ces chasses ne sont pas toujours sans danger. Je me rappelle avoir vu un énorme *jaracotinga*, trigonocéphale des plus venimeux, s'abattre sur les chiens pour se venger sans doute d'avoir été troublé dans son repos. Quatre de ces animaux furent successivement mordus : le premier expira aussitôt comme foudroyé; le second vécut une heure dans d'atroces souffrances, et le troisième arriva au lendemain; seul le quatrième échappa aux suites de la morsure; le hideux reptile avait épuisé son venin sur les trois premiers. D'autres fois, c'est une *onça* blessée qui se rue sur l'imprudent chasseur. Les armes de précision sont encore peu connues au Brésil, surtout dans l'intérieur. Cet animal devient heureusement de plus en plus rare

dans les grandes plantations; il fuit le voisinage de l'homme, cet implacable destructeur des forêts qui lui servaient de retraite. Vient-il cependant à se révéler dans une *fazenda* par la disparition successive de quelques têtes de bétail, vite on organise une battue, qui d'ordinaire produit plus de bruit que d'effet, car pour trouver un véritable tueur de tigres, il faut aller dans les *campos* du sud, chez le *gaucho*.

Le *gaucho* n'a pas besoin de carabine. Son cheval et ses *bolas* lui suffisent. Dès qu'il entend ou qu'il aperçoit un jaguar, il s'élance vers lui au galop. Le tigre s'arrête étonné de tant d'audace. Arrivé à la distance de quelques pas, le cavalier lance son redoutable *laço*, et, faisant aussitôt volte-face, il reprend sa course de toute la vitesse de son cheval. Des rugissemens épouvantables et les soubresauts du *laço* l'avertissent que le coup a porté juste et que l'animal étranglé se débat dans les étreintes de l'agonie. Quand les cris ont cessé, le chasseur met pied à terre, et, tirant son coutelas de sa ceinture, achève sa victime.

Quand le planteur n'est pas en chasse, c'est qu'il voyage pour se distraire ou rendre des visites chez ses voisins. Le luxe qu'il déploie dans ces occasions n'est pas sans offrir un certain cachet d'élégance et d'originalité. Ne pouvant faire passer d'équipage à travers les *picadas* de la forêt, il va toujours à cheval ou sur une mule richement caparaçonnée; les *senhoras* elles-mêmes n'ont pas d'autres montures. Une troupe de cavaliers de toute nuance suivent pour faire honneur au *senhor*. Les deux premiers, remplissant plus spécialement les fonctions d'écuyer, portent la livrée de la maison. Plus l'escorte est nombreuse et soulève de poussière, plus on se fait une haute idée de l'importance du visiteur. Parfois cependant la caravane se réduit à des proportions beaucoup plus simples. Je rencontrai un jour, dans une de mes excursions, une famille qui se rendait de la province de Minas à celle de Saint-Paul. Une forte et robuste négresse ouvrait la marche, portant dans un berceau posé sur sa tête un nourrisson de quelques mois qu'elle allaitait, et qu'une légère toile abritait seule contre les ardeurs dévorantes d'une chaleur sénégalienne. Venait ensuite un vieux nègre pliant sous le poids d'une immense corbeille où l'on voyait pêle-mêle tous les ustensiles du ménage. D'une main il retenait son fardeau, de l'autre il menait par le licou une mule dont les flancs étaient battus par des espèces de volières à deux compartimens. A travers les barreaux de la première j'aperçus une figure d'enfant faisant face à un petit singe. Dans la seconde se trouvait un autre enfant, et devant lui un magnifique ara au bec énorme, au plumage rouge, aux pennes bleues. Le fond de ces deux cages servait de malle et con-

tenait le linge des voyageurs. Le chef de la maison, avec sa femme en croupe, suivait de l'œil tous les mouvemens de la turbulente ménagerie. Un énorme parasol garantissait le couple des fureurs ardentes du soleil. Un chien qui suivait à pied faisait escorte.

Je m'arrêtai pour laisser défiler la caravane, car il n'est guère possible de cheminer deux de front dans les sentiers des forêts américaines. Comme le *macaco* passait à côté de moi, il avisa quelques bâtons de *rosca* (biscuit) dans mes larges bottes, où, comme tous les voyageurs du désert, je tenais mes provisions, et, allongeant ses bras à travers les barreaux de sa cage, il enleva prestement deux biscuits. Son compagnon, pensant qu'un seul devait lui suffire, essaya de lui tirer le second des mains et d'en faire son profit; le quadrumane, peu initié aux doctrines évangéliques, défendait son bien en montrant les incisives. Le *papagaio* (perroquet), voyant de son gros œil inquiet qu'on festinait chez ses voisins, voulut aussi sa part, et se mit à crier et à battre des ailes pour qu'on s'occupât de lui; soit frayeur, soit tentation, l'autre petit garçon se mit aussi à pleurer, et le désordre fut au comble. Je fus obligé, pour mettre fin à ce vacarme, de descendre et de distribuer tout mon biscuit.

— *He gente pequena* (ce sont de petites gens), me dit le guide dès que nous fûmes éloignés.

— Et à quoi reconnaissez-vous cela?

— Oh! *senhor!* il n'y a pas à s'y tromper. Si c'étaient des gens riches, ils emmèneraient avec eux beaucoup d'esclaves et de mules pour leur faire escorte; ils ne laisseraient pas leurs enfans mourir de faim, ainsi que ces pauvres bêtes, qu'ils auraient mieux fait de laisser dans la forêt à la grâce de Dieu, et vous n'auriez pas été dévalisé par ce damné *macaco*.

Quand une *senhora* ne peut pas supporter une monture, on cherche alors d'autres expédiens. Tantôt on a recours à une charrette traînée par six paires de bœufs, tantôt on se sert d'une litière soutenue par deux mules. La première, attelée comme à l'ordinaire, conduit la marche, tandis que la seconde, placée à l'arrière, touche presque de sa tête le siége de la *senhora*. Toutefois, comme les fondrières des chemins rendent les soubresauts inévitables, on préfère, quand on veut transporter une malade, se servir d'un hamac suspendu à une forte traverse, que deux nègres robustes portent sur leurs épaules. Si la route est longue, la litière est suivie d'une escouade d'esclaves qui se relaient.

Souvent, sous prétexte de rendre visite, le créole va monter une partie de cartes chez un voisin. Le jeu est la passion dominante de l'Américain. C'est le jeu qui absorbe souvent ses revenus, au grand détriment des routes, des canaux, des chemins de fer, en un

mot de la prospérité du pays. Une des variantes du jeu est la loterie, cette lèpre léguée au Nouveau-Monde par les anciens *conquistadores*, et qui a pour représentant le *bilheteiro*.

Le *bilheteiro* (marchand de billets) est un jeune homme; il n'y a qu'un homme jeune en effet qui puisse suffire aux exigences d'une vie aussi pénible. Dès qu'une loterie est organisée, le *bilheteiro* monte à cheval, voyage de nuit comme de jour été et hiver, supporte dans la même journée le feu d'un soleil de plomb et le froid glacial d'une pluie torrentielle, et ne s'arrête guère pendant plusieurs semaines consécutives que quelques minutes pour offrir ses billets et réparer ses forces avec un peu de riz ou de *feijão*. On peut dire que c'est dans son portefeuille que vient s'engouffrer une bonne partie des valeurs du pays. Dès qu'il apparaît à la porte de l'habitation, tout le monde s'empresse autour de lui comme autour du dispensateur de la fortune. On s'enquiert du nom de l'heureux vainqueur de la dernière loterie, et l'on se hâte de prendre de nouveaux billets; ceux-ci épuisés, il reprend le chemin de la ville, tire la loterie, et repart aussitôt pour une nouvelle expédition. Une telle existence l'use rapidement. Il meurt avant l'âge, criblé de douleurs rhumatismales et les jambes dévorées par l'éléphantiasis, suite trop fréquente de ses fatigues et du manque de tous soins hygiéniques. Les partisans des causes finales pourraient trouver dans cette mort prématurée une juste punition des méfaits du *bilheteiro*, qui entretient dans le pays une véritable plaie morale; mais sa carrière, à vrai dire, ne se termine pas toujours aussi tristement. Parcourant toutes les fermes à cinquante lieues à la ronde, il note en passant les mulâtresses riches et les veuves d'un certain âge qui ne peuvent prétendre aux nobles héritiers des *fazendeiros*. Il choisit celle qui lui semble le mieux à sa convenance, tâche de la séduire par ses belles manières, renonce à son métier dès qu'il est marié, et se fait planteur. Malheureusement pour lui, son mariage est aussi une loterie dont les billets sont très disputés.

Malgré la vigilance du maître, une plantation, quelle que soit d'ailleurs son importance, ne saurait subsister si elle ne possédait un personnage dont nous avons déjà souvent prononcé le nom : le *feitor*. Le *feitor* est l'homme de confiance du *fazendeiro* et la terreur de l'esclave. Être hybride, il rappelle à la fois l'adjudant d'une caserne et le garde-chiourme des forçats. Tenant en même temps du *conquistador* et du nègre, il a hérité de la férocité de l'un et de la bestialité du second. Aussi s'acquitte-t-il de ses fonctions la conscience calme et sans nul remords. Dès le petit jour, il sonne la diane, fait l'appel de ses hommes et les conduit au chantier. Il a pour lieutenant un autre mulâtre plus foncé que lui, qui surveille

les esclaves en son absence et joue le rôle d'exécuteur, lorsqu'un noir s'est rendu passible d'une peine disciplinaire. Un long fouet à la main et une énorme palette en bois passés à sa ceinture sont les insignes de ses attributions. Pendant qu'il préside au travail, le *feitor* monte à cheval, va visiter les autres plantations, vient faire son rapport du matin au *fazendeiro*, repart après son déjeuner pour les champs, vérifie si tout est en ordre, et se repose sous un *rancho*, lorsque le soleil est trop chaud et que son service ne l'appelle pas ailleurs. Si la journée lui semble trop longue, il retourne au chantier, jette un coup d'œil de bête fauve sur le noir troupeau dont le travail et la sueur font ressortir les formes, appelle d'un signe la femme qui a fixé son attention, et rentre sous bois. L'entrevue est courte : l'esclave est avant tout un instrument de travail, et il ne faut pas que les fantaisies de satrape du *feitor* tournent au détriment de son maître. A la nuit close, il donne le signal du retour, fait un second appel, reconduit les nègres à la demeure, et va présenter son rapport du soir. Cette besogne ingrate est peu payée; mais beaucoup d'entre les *feitors* préfèrent leur position à celle de juge de la *comarca* (canton, district), tant ils savent arrondir leur budget à l'aide de petites industries aussi simples que lucratives.

La première et la plus sûre de toutes consiste en une *venda*, où l'on tient le tabac, les pipes, la *cachaça*, la *carne seca*, le *bacalhão* (morue), en un mot tout le menu qui peut flatter un gosier africain. On y trouve en outre du maïs pour les voyageurs et des étoffes bariolées pour les négresses. C'est là qu'esclaves et affranchis vont à leurs momens perdus refaire leur courage et se racontent les nouvelles du jour. Les affaires se font au comptant, ce qui éloigne toute chance de perte. Lorsque le noir n'a pas de *dinheiro* (argent), le *feitor* prend en échange du café ou du maïs, qui sont censés provenir de la récolte que chaque dimanche l'esclave fait pour son compte dans son petit champ; mais, ce maigre travail hebdomadaire ne pouvant suffire pour alimenter de *cachaça* une soif journalière, il arrive souvent que le café apporté au comptoir provient des magasins du *fazendeiro*. Le *feitor*, en homme qui connaît le métier et qui sait se rendre digne de la confiance de son maître, rembrunit son visage en voyant arriver le grain suspect, et menace l'esclave du *chicote* (fouet) et de la colère du *senhor*, s'il n'avoue pas la vérité. A ce regard inquisiteur, à ces questions inattendues, à la vue de ces lanières qui menacent ses reins, le pauvre diable perd contenance, se jette à genoux, confesse son larcin, et les mains jointes supplie son bourreau, avec des gémissemens inimitables, de ne pas le perdre auprès du *senhor*, et de garder le café pour prix de sa discrétion. Pendant qu'il improvise dans cette posture les supplications

les plus pathétiques, le *feitor* va droit à la sacoche, tout en continuant son réquisitoire, la soulève à deux ou trois reprises comme pour la porter au *fazendeiro*, et, s'étant assuré qu'elle est consciencieusement remplie, il se rappelle tout à coup qu'il a besoin de tous ses hommes valides pour percer sous peu une *picada* à travers la forêt, et que ce n'est pas le moment de faire appliquer une bastonnade, dont le résultat le plus certain est d'envoyer pendant quelques jours le patient à l'infirmerie refaire ses épaules. Il promet donc le silence au noir en lui faisant peser ces considérations, lui rend la sacoche vide, et lui donne avant de partir un verre de tafia, ne voulant pas être en reste de générosité avec lui.

Non content du profit qu'il tire de la *venda*, le *feitor* élève encore des cochons, de la volaille, et surtout de jeunes mules qu'il fait dresser par ses aides, et qu'il vend ensuite aux *fazendeiros* des environs ou aux voyageurs de passage qui ont laissé les leurs dans les précipices des chemins. Avec des journées si bien remplies et la sobriété inhérente aux créoles, il se fait rapidement un pécule assez rond, et un beau jour il vient apporter à son *senhor* sa démission de *feitor*. Le lendemain, il part à la recherche d'esclaves et de terres à vendre, achète dès qu'il trouve à sa convenance, et devient *fazendeiro* à son tour. Parfois il arrive à la dignité de *commendador*, point de mire de l'ambition de tout bon Portugais.

J'ai dit que dans les grandes *fazendas* on trouvait à quelque distance de l'habitation divers *pastos* affectés à des troupeaux de bœufs, de porcs et de brebis. A chacune de ces sections est attaché un homme de couleur ou un nègre de confiance; mais si la vigilance du maître se ralentit, la plupart de ces gardiens, plus préoccupés de vendre aux voyageurs et aux petits propriétaires des environs les mules qu'ils élèvent pour leur compte que de bien remplir leur tâche, confient le troupeau à des enfans, afin de mieux vaquer à leurs spéculations. Ceux-ci, plus soucieux de se baigner ou de faire la sieste que de veiller à leurs bêtes, les abandonnent à la garde des chiens, qui de leur côté jugent plus à propos de dormir à l'ombre des arbres. Pendant ce temps, bœufs, porcs, brebis, vont au hasard de leur caprice dans ces pâturages sans fin, tombent dans les précipices, s'égarent dans les bois, sont volés par les voisins sans que personne s'en aperçoive, et un jour le *fazendeiro*, passant en revue son bétail, est tout étonné de le trouver diminué de moitié. Il interpelle alors le garde sur cette disparition, et en reçoit invariablement cette réponse : *he peste, he onça, he cobra;* c'est une épidémie, c'est le jaguar, ce sont les serpens, suivant la saison, l'altitude, la nature des pâturages, etc.

On peut dire cependant que le vol est rare chez les hommes libres,

soit par un reste de fierté portugaise, soit par suite de la richesse du sol, qui semble fournir de lui-même à tous les besoins; mais il n'en saurait être de même de l'esclave : dénué de tout, n'ayant parfois qu'une nourriture insuffisante, il fait main basse sur tout ce qui se trouve à sa portée. C'est ordinairement la nuit qu'il choisit pour ses excursions. Aussi tout propriétaire voit-il dans son nègre un pillard dont il doit se méfier. Sachant que sa surveillance, jointe à celle de ses *feitors*, est souvent insuffisante, il charge, moyennant quelques cierges, son patron de lui tenir lieu de garde champêtre. C'est ordinairement à saint Antoine, le saint le plus vénéré du Brésil, que revient cet honneur. C'est encore saint Antoine qui dans la saison des orages est tenu de servir de paratonnerre à toutes les plantations de la péninsule australe. Les porchers, si nombreux dans certaines provinces, et dont il est, comme chacun sait, le patron spécial, le surchargent de besogne. Quoi de plus naturel qu'un nègre fripon réussisse quelquefois à tromper la surveillance d'un saint si occupé? Le planteur n'en continue pas moins à lui brûler des cierges malgré ces petits oublis, persuadé que le mal qui lui échappe n'est pas la centième partie de celui qu'il prévient.

Pourtant, si les vols deviennent trop hardis ou se renouvellent, on imagine d'autres expédiens. On tente d'abord de découvrir le coupable, afin de le surveiller de plus près et de lui infliger la bastonnade; mais si l'esclave suspecté est un vieux nègre malin, il faut revenir aux moyens surnaturels. On s'adresse alors au sorcier des environs (*feiticeiro*). C'est ordinairement un ancien esclave devenu libre, ou un Indien mi-sauvage, mi-civilisé, qui exerce cette lucrative profession. Pendant mon séjour au Brésil, un *fazendeiro* de la province de Minas s'aperçut un matin que son parc de cochons diminuait sensiblement. Soupçonnant ses nègres, il organisa des rondes pendant la nuit, mais sans succès. Ne sachant plus que faire, il appela à son secours un vieux noir, jadis son esclave, et qui avait un grand renom de sorcellerie dans le voisinage. Son aspect étrange était en parfaite harmonie avec sa profession. A la suite d'une maladie qui avait dévoré son épiderme en plusieurs endroits, la surface de son corps ne présentait qu'une suite de plaques alternées de blanc et de noir; on eût dit un singe déguisé en jaguar, ce qui expliquait probablement le surnom d'*Onça* (panthère) qu'il portait dans le pays.

— Écoute, Once, lui dit son ancien maître, si tu es réellement *feiticeiro*, comme on le dit, trouve-moi le voleur de mes cochons. Je sais que tu aimes la *cachaça*, je t'en approvisionnerai pour l'année. Si tu ne peux pas le découvrir, dispose-toi à quitter sur-le-champ mes terres et à aller exercer ton industrie ailleurs.

— Sa seigneurie peut se rassurer, reprit tranquillement le sorcier, l'Once n'a jamais cherché en vain; seulement, afin de mieux reconnaître le voleur, il est bon que je voie d'abord les esclaves de la plantation, et je prie sa seigneurie de me faire appeler quand ils seront revenus du travail.

Cette réponse fit bon effet et rassura le *fazendeiro*, quelque peu sceptique à l'endroit des sortiléges. Une heure après, le *feitor* averti amenait les esclaves dans la cour. Dès qu'ils furent réunis, le *senhor* fit appeler le sorcier. Me trouvant de passage dans la *fazenda*, je me glissai à côté de mon hôte pour ne rien perdre du spectacle.

A la vue de l'Once, les nègres, qui connaissaient sa terrible réputation, comprirent qu'il s'agissait de quelque acte de haute justice, et se mirent à trembler de tous leurs membres. Le devin parcourut silencieusement les rangs, s'arrêtant devant chaque esclave et le contemplant pendant quelques secondes de son gros œil fauve et vitreux; on eût dit un python fascinant sa victime. Son inspection achevée, il se retourne vers le *fazendeiro*, qui le suivait pas à pas.

— *Senhor*, il n'est pas facile de deviner au premier coup d'œil le *ladrão* que vous cherchez, car tous vos nègres me paraissent aussi voleurs les uns que les autres, et je crois bien qu'ils étaient plusieurs à dérober vos cochons; mais je vais indiquer à sa seigneurie un moyen infaillible pour les découvrir...

Ici le *feiticeiro* s'interrompit; l'entretien se continua à voix basse, et personne ne sut d'abord quel moyen il lui proposa. Je ne devais pas tarder à découvrir cependant par quel étrange procédé de torture le sorcier saurait amener les nègres à des aveux plus ou moins sincères. Des purgatifs violens devaient produire l'effet qu'on obtenait autrefois grâce à la question ordinaire ou extraordinaire. Malheureusement le *feitor* avait mal compris les instructions du sorcier, il outre-passa les doses. Se débattant au milieu des convulsions, les nègres, pour obtenir les potions qui devaient calmer leurs souffrances, avaient beau promettre les révélations les plus complètes : ils n'en étaient pas moins exposés à périr, et le *feitor* effrayé fit appel aux connaissances médicales qu'il me supposait en ma qualité de voyageur pour arrêter les progrès trop rapides d'un véritable empoisonnement. Je ne voyais pas bien de quelle manière je pourrais improviser un remède pour tout ce monde, loin de tout secours. Je ne connaissais que le blanc d'œuf comme contre-poison, et comment trouver des œufs au milieu d'une plantation de café? Je fis part de mes embarras au *feitor*.

— Ah! s'il ne faut que des œufs, nous sommes sauvés, s'écria-t-il aussitôt, les *jacarés*, les *lagartos*, les *tartarugas* et les *passarinhos* ne manquent pas ici.

Et, se précipitant avec son escorte vers le sable et les buissons du rivage, il ramassa en peu d'instans une quantité prodigieuse d'œufs de caïmans, de lézards, de tortues et d'oiseaux de toute espèce, et quelques momens après nous commencions à administrer aux moribonds des blancs battus que je fis alterner avec de l'eau tiède. Dès les premiers vomissemens, les douleurs devinrent moins aiguës, les symptômes moins alarmans. Rassuré sur le sort de son troupeau, le *feitor* se rappela sa consigne, et voulut profiter du trouble de ses malades pour leur arracher leur secret. Se tournant vers les négresses qui remplissaient les fonctions d'infirmières, il leur enjoignit de n'administrer le breuvage qu'à ceux qui auraient fait leur confession. Le spectacle tourna alors du tragique au burlesque.

— *Senhor*, encore un peu de remède, ou je meurs! hurlait un nègre hideusement barbouillé de bave et d'écume.

— C'est toi, *ladrão*, reprit le *feitor* d'une voix tonnante; raconte-moi tout ce que tu as volé, ou je te laisse crever comme un chien.

— Je n'ai volé que les *pitangas* (petit fruit rouge légèrement acide) du jardin, et encore je n'étais pas seul : mon frère en a volé plus que moi... Un peu de remède, s'il vous plaît!

— Tu ne dis pas tout...

— J'ai aussi volé, avec mon *compadre* Antonio, une demi-arrobe de *carne seca* la dernière fois que j'allai avec les *tropeiros* (conducteurs de caravanes); mais il y a longtemps de cela... Un peu de remède, *senhor*, ou je me meurs!

— Et les *leitões* (1), tu n'en parles pas, *inferno?*

— Les *leitões*, *senhor*, ce n'est pas moi, c'est mon voisin Coelho qui m'en a donné un morceau.

— Ah! c'est toi, qui as volé les *leitões* du *senhor?* hurla aussitôt le *feitor* en se tournant vers un autre moribond. Et combien en as-tu pris? Dis-le-moi sans mentir d'un seul, si tu ne veux pas recevoir cent coups de *chicote* au lieu de remède.

— *Senhor*, je n'en ai pris qu'une fois : c'est mon *compadre* Januario et son frère qui ont volé tous les autres.

L'Once avait dit vrai. Les larrons étaient plusieurs, et il avait eu le talent de les forcer à avouer leur crime. Aussi vint-il le lendemain, la tête haute, réclamer sa provision de *cachaça*.

## II.

Malgré les soucis de la plantation, les divertissemens de la chasse et le flot d'étrangers qui traverse toujours la *fazenda*, la vie y est

(1) Cochons de lait.

assez monotone. Aussi saisit-on avec empressement l'occasion d'un mariage, d'une naissance, ou de toute autre fête de famille, pour se livrer aux réjouissances. Me trouvant un jour de passage dans une riche *fazenda* de la province des Minas, je fus invité par le chef de la maison à assister à son anniversaire, qu'on célébrait le lendemain. C'était un grand vieillard encore alerte, dur à la fatigue. Après m'avoir fait visiter les divers corps de logis qui composaient sa ferme, il me conduisit vers le jardin, situé derrière l'habitation, et nous nous assîmes sur un banc, à l'ombre d'une épaisse charmille. Sa conversation ne tarda pas à m'intéresser.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il, toutes ces bâtisses et toutes ces plantations : il y a quarante ans qu'il n'y avait encore ici que des forêts aussi anciennes que le monde. C'est moi qui ai coupé le premier arbre et planté le premier pied de café. J'étais arrivé seul. Les premières années furent rudes. Je transportais moi-même mes récoltes à la ville comme un simple *tropeiro*, et je prenais des esclaves en échange. C'était alors le bon temps! On me donnait un nègre fort et robuste pour deux cents *milreis* (500 francs), tandis qu'aujourd'hui il faut y mettre de deux à trois *contos* de *reis* (1). Le nombre de bras s'augmentant chaque année, mes récoltes s'accrurent aussi, et aujourd'hui je me fais bon an mal an deux cents *contos* de *reis* (500,000 francs). Du reste mes esclaves sont bien nourris et bien traités; mais ils savent qu'ils doivent travailler, et que je ne plaisante pas là-dessus. Aussi m'obéissent-ils au premier signal. Tenez, voulez-vous voir? Antonio! Antonio, *acá* (ici)! cria-t-il en même temps d'une voix de stentor à un nègre qui sarclait un champ de maïs à l'extrémité du jardin.

Aux premiers éclats de cette voix si redoutée, le pauvre diable jeta sa bêche afin d'être plus leste, et accourut vers nous; mais à chaque instant les plantes embarrassaient ses jambes, auxquelles d'ailleurs le travail et les années avaient déjà ôté toute élasticité.

— *Acá ladrão* (voleur)!... ajouta presque aussitôt son maître d'une voix encore plus brève et avec des gestes plus impératifs, et, continuant sur ce ton, il épuisa contre son pauvre esclave toutes les imprécations du dictionnaire portugais, si riche d'injures à l'adresse des noirs. Il y avait de quoi pétrifier le nègre le mieux doué de résignation chrétienne.

Croyant sa dernière heure venue, Antonio vint se réfugier derrière moi en poussant des exclamations à fendre le cœur.

— *Senhor* (maître)... *benção* (bénédiction)... *Jesus-Christo*...

(1) Le *conto* de *reis* vaut 2,500 francs.

*nhonhor* (mon petit monsieur)... *perdido* (je suis perdu)... *nossa Senhora* (sainte Vierge)! etc.

Ses cris, à peine articulés, étaient accompagnés de contorsions non moins navrantes. Bien que ses paroles fussent inintelligibles, je compris à ses gestes qu'il me suppliait de l'*apadrinhar* (demander son pardon).

— *Apadrinhar* un larron comme toi! interrompit le *fazendeiro*, qu'as-tu donc fait de tes jambes, vieil ivrogne? Faut-il que je te fasse rouer de coups pour t'apprendre à marcher? Sors d'ici, ou je te fais écorcher vif!... Et rappelle-toi que si ce *senhor* n'avait pas demandé ta grâce, avant une heure d'ici les *urubus* (vautours) déchireraient tes entrailles!

— *Si senhor*, articula le patient à demi mort, et, reprenant aussitôt ses jambes, son haleine et sa course, il s'éloigna de toute la vitesse que lui donnait la crainte de devenir la pâture vivante des vautours.

— Vous voyez, *senhor*, ajouta mon nabab d'un air triomphant, comme mes esclaves me craignent! Je ne suis pas plus méchant pour cela, mais je veux qu'ils obéissent.

Le lendemain eut lieu la fête du *senhor*. Il serait peut-être plus exact de dire la fête des nègres. Dès le matin, les punitions furent levées et les cachots ouverts. Un *padre* des environs vint célébrer la messe dans un vaste magasin transformé en chapelle. Une table recouverte d'une nappe servait d'autel. Au dehors se tenaient accroupis plusieurs centaines d'esclaves de tout sexe, de tout âge et de toute nuance. Je contemplais les négrillons demi-nus miaulant comme de jeunes chats sauvages sur les genoux de leurs mères, les singes de la maison fourrageant gravement sur les têtes des jeunes négresses, les perroquets criant à tue-tête : *Quer café* (voulez-vous du café)? les chiens courant çà et là au milieu des groupes, lorsqu'à un signal donné par le muletier-sacristain le chœur des négresses entonna un hymne religieux. C'était un mélange d'exclamations sauvages, de gloussemens intraduisibles, d'articulations étranges qui n'avaient rien de l'homme, et qui auraient échappé à l'analyse de l'oreille la mieux exercée. Les noirs reprenaient le refrain à la fin de chaque strophe et complétaient le vacarme. Les choses furent poussées si loin que le chien de mon guide, qui jusque-là s'était contenté de jouer avec les singes, se fâcha tout de bon en entendant ce vacarme, et se mit à japper contre les nègres. Son exemple fut bientôt suivi par tous ses confrères de la ferme, et bientôt ce fut un tapage infernal. Heureusement le *padre* allait vite en besogne, et la messe fut bientôt dite. Quand tout ce monde se fut retiré, je m'approchai du prêtre et lui demandai à quelle langue apparte-

naient ces miaulemens étranges. Il m'avoua qu'il n'en savait rien lui-même, et qu'il n'avait jamais songé à s'en informer. — *E costume* (c'est l'habitude), ajouta-t-il comme conclusion.

Après la messe, tous les esclaves vinrent s'aligner dans la cour pour être passés en revue. Ils se placèrent sur deux lignes parallèles à l'habitation. La première, composée exclusivement d'hommes, offrait une assez belle apparence. La seconde, qui comprenait les femmes, les petits négrillons et les enfans à la mamelle, laissait à désirer quelque peu sous le rapport de la régularité qu'exige pareille cérémonie. Un *feitor* fit d'abord l'appel, puis l'inspection commença. Le *fazendeiro* parcourait silencieusement les lignes et s'arrêtait devant chaque esclave avec l'œil sérieux et scrutateur d'un vieux sergent inspectant sa compagnie. Le nègre, la tête nue, le regard baissé, les bras croisés sur la poitrine, allongeait la main droite pour demander la *benção* (bénédiction) dès que son maître arrivait devant lui, la replaçait aussitôt dans sa première position, et attendait dans la plus grande anxiété que le regard inquisiteur qui le fixait se reportât sur le voisin. Les seules réprimandes que j'observai furent adressées à des négresses qui négligeaient d'extraire les *bichos* (*pulex penetrans*) des pieds de leurs négrillons.

Après la revue, mon cicerone me reconduisit dans la salle où l'on avait dit la messe. Une nouvelle métamorphose s'y était opérée. La chapelle était devenue un comptoir, l'autel servait de bureau. — Toutes ces marchandises que vous voyez, me dit-il en me montrant des étoffes, des bonnets de laine, des chemises, des pipes, des foulards, des indiennes de toute sorte, etc., sont destinées à mes esclaves. Je leur laisse, comme la plupart des planteurs du Brésil, les dimanches libres, afin qu'ils travaillent à leur petit champ et qu'ils affectent le produit de leur récolte à leur vestiaire; mais le nègre abandonné à lui-même n'achète que de la *cachaça*, et va toujours déguenillé. J'ai pris alors le parti de leur acheter moi-même toute leur récolte et de la solder par les objets dont ils ont besoin. C'est pour cela que chaque dimanche me fait marchand. J'ai ainsi le double avantage de m'assurer de leur moralité et de veiller à leur propreté. Du reste je leur livre tout au prix de revient, comme vous pouvez vous en convaincre en consultant les factures. Un *feitor* tient le registre, pendant que je distribue moi-même les objets qu'on me demande. Les marchandises les plus en vogue sont les pipes et les foulards rouges. Malgré toute mon attention et celle de mon secrétaire, il est rare qu'il se passe un dimanche sans que je m'aperçoive de la disparition de quelques objets, tant le vol semble être l'élément de ces coquins-là.

Vint enfin l'heure du déjeuner. Autour d'une longue table dressée

dans une salle immense, on avait eu peine à placer les nombreux convives venus pour fêter le *senhor*. Le service, qui offrait à la fois le comfort le plus splendide et la simplicité la plus grande, me permit d'étudier à l'aise les ressources culinaires du pays et le goût des habitans.

Comme tous ses congénères de la zone torride, l'Américain du sud est sobre. Du riz cuit à l'eau, des haricots au lard et de la farine de manioc, voilà sa nourriture de toute l'année. Les jours de fête, il tue un cochon, qu'il farcit et qu'il sert tout entier. Son mets de prédilection et le plus habituel consiste en un gâteau qu'il confectionne dans son assiette en recouvrant ses haricots d'une épaisse couche de farine de manioc et en mélangeant le tout. Le pain et le vin lui sont également inconnus. Son couteau lui tient lieu de fourchette, et un grand verre circulant à la ronde désaltère tous les convives, comme du temps des héros d'Homère.

C'est ainsi que les choses se pratiquent encore dans l'intérieur du Brésil ; mais chez les riches planteurs qui ont été reçus à la cour de l'empereur dom Pedro II ou qui ont voyagé en Europe, l'argenterie couvre les tables, et l'on voit circuler les meilleurs vins de France, d'Espagne et de Portugal. Le riz, le *feijão* et le manioc sont relégués au bout de la table, comme pour satisfaire à la coutume nationale, et vous voyez apparaître des côtelettes de porc frais, des gigots de mouton, de magnifiques poissons, de belles volailles, d'excellent pain de froment et tous les légumes d'Europe. Deux cuisiniers nègres qui ont fait leur apprentissage dans les hôtels français des grandes villes de la côte se succèdent de semaine en semaine afin de mieux résister à la température des fourneaux, qui devient insupportable sous ce soleil de feu. Une nuée de négrillons, remarquables surtout par leur malpropreté, s'agitent comme des diablotins autour des fourneaux, écurant les marmites, attisant le feu, étranglant les volailles, épluchant les légumes, s'interrompant de temps à autre pour extraire de leurs pieds nus un *bicho* ou un *carrapato* (*acarus americanus*), puis reprenant leurs viandes sans laver ni mains ni couteaux, car le temps presse, et le chef ne veut pas être en retard. Je n'en dois pas moins avouer que les cuisiniers noirs m'ont paru au moins aussi habiles que les cuisiniers blancs, et pourtant sous ce ciel de feu, dans ces régions chaudes et humides, les viandes et les végétaux sont de beaucoup inférieurs aux viandes et aux légumes d'Europe. Le développement trop rapide des plantes les rend bientôt ligneuses et par conséquent trop dures. Si on les mange hâtivement, on les trouve aqueuses et sans saveur. Il en est de même des animaux, qui, nourris d'herbages pour ainsi dire sans sucs, ne donnent qu'une viande fade et insipide. Il ne faut excepter que celle

du jeune porc et du jeune mouton. On peut en dire autant des fruits. Ce qui fait la délicatesse des pêches, prunes, figues, raisins, etc., de la Provence et des deux péninsules voisines, c'est la légère prédominance d'une saveur aigrelette dans une pulpe sucrée. Or il faut un climat sec pour que cet arome se développe et que la proportion de sucre ne le masque pas. Malheureusement il ne saurait en être ainsi sous les tropiques. L'énorme quantité d'eau que charrie la sève, et que le végétal absorbe par tous ses pores dans une atmosphère continuellement chargée de vapeurs, gonfle le fruit, en neutralise l'acidité et change la pulpe en mélasse. Cependant, pour être juste, il faut remarquer que les créoles apprécient plus que nous les liqueurs sucrées de la pulpe, et, sous ce rapport, l'avantage reste à leurs fruits. Les *doces* (confitures) qu'ils en retirent constituent le principal mérite de la table brésilienne.

La description d'une *fazenda* serait incomplète, si on n'esquissait point ici quelques-unes des physionomies originales que l'on rencontre dans toutes les grandes plantations. En première ligne viennent le *padre* et le *doutor*, puis le *mascate*, le muletier, le *formigueiro* (chasseur de fourmis), dont nous n'avons fait encore que prononcer le nom.

Le *padre* est l'aumônier du pays. Qu'on ne se représente pas une sombre figure d'inquisiteur enveloppé d'une soutane noire et coiffé d'un tricorne. Non, le *padre* américain est bon apôtre. Vêtu de toile comme un simple mortel, il porte ses cheveux aussi courts qu'un laïque, danse, fume, joue et cause comme tout le monde. Une messe basse le dimanche, voilà pour toute la semaine. Un muletier lui tient lieu ordinairement de sacristain, et il a pour orgues un chœur de nègres. Après la messe, il baptise les négrillons qu'on lui apporte des divers points de la forêt. Il en prend possession au nom du ciel et de la religion catholique, et à cet effet les inscrit sur un registre *ad hoc*, sous une rubrique tirée du martyrologe romain. Cette besogne achevée, le nouveau chrétien rentre dans sa hutte, va aux champs dès qu'il marche, travaille tant que ses forces le lui permettent, tombe un jour d'épuisement, et quelques heures après s'achemine vers le cimetière sur les épaules de quatre de ses camarades qui forment tout son cortége. Le *padre* ne se dérange pour venir assister le moribond que lorsque le noir est libre et qu'il peut payer les frais : quant aux autres, il compte que les douleurs de la servitude suffiront à racheter leurs fautes et à leur ouvrir les portes du ciel. Qu'est-il alors besoin de catéchisme, d'instruction, de messes, de sacremens? L'ablution baptismale, c'est assez; l'esclavage fera le reste.

Le chômage n'est pas inconnu au *padre*, mais il sait y remédier

à l'aide de quelques petites industries inconnues de ses confrères transatlantiques. Si un *fazendeiro* ne se croit pas assez riche ou assez dévot pour se payer une messe par semaine, il s'entend avec ses voisins. Le *padre* alterne alors de semaine en semaine, de ferme en ferme, jusqu'à ce qu'il revienne au point de départ. Si sa cure est trop ingrate, il se fait un supplément en élevant des bestiaux ou en tenant une *venda* (auberge). Je rencontrai un jour dans la province de Minas un de ces révérends qui courait les fermes et les messes à la tête d'un troupeau de bœufs. Surpris tous deux par la pluie, nous étions venus demander asile au même *rancho*. Assis sur un banc, nous liâmes bientôt conversation.

— Vous voyez, *senhor*, me dit-il en poussant un profond soupir, le métier auquel un homme de ma condition est maintenant réduit. Du temps du roi dom João VI, nous avions plus de messes que nous n'en voulions; depuis l'indépendance, tout est changé. Il y a bien encore quelques *senhoras* qui en font dire de temps à autre, mais leurs maris préfèrent employer leur argent en bœufs ou en mules. Voilà pourquoi vous me voyez comme un *tropeiro*. Vous n'auriez pas par hasard rencontré sur votre route quelque *fazendeiro* qui eût besoin de renouveler ses bêtes à cornes, ou qui désirât un chapelain?

J'avais entendu parler d'une dame des environs, récemment décédée, et qui, voulant se mettre en règle avec sa conscience ou obéir à un usage, avait porté 400 *milreis* (1,000 francs) de messes sur son testament. Je ne me rappelais pas le nom de la dame, mais j'indiquai au *padre* le village qu'elle habitait, et qui n'était qu'à quelques lieues de là. J'ajoutai, afin de prévenir toute déception, que le décès remontait déjà à plusieurs jours, et que probablement cette somme était destinée au *padre* de la *freguezia* (paroisse) voisine.

— Soyez tranquille, *senhor;* s'il en est temps encore, je me charge d'enlever l'affaire... Moleque, cria-t-il aussitôt à son chef de caravane, va me chercher ma mule, et vivement!

Quelques minutes après, notre révérend partait au grand trot de sa monture malgré la pluie, qui continuait de plus belle. Laissant au nègre la garde du troupeau, il alla droit à l'exécuteur testamentaire, et lui proposa sans détour un reçu de 400 *milreis* contre paiement de moitié de la somme. La proposition était trop séduisante pour être refusée : celui-ci ne montra donc que juste les rigueurs nécessaires en pareille circonstance, et finit par compter les 200 *milreis*.

Ordinairement père de famille, le *padre* puise dans ses sentimens de paternité une bonté de cœur qui trop souvent n'existe que sur les lèvres chez ses austères collègues de l'ancien monde. Ses pa-

roissiens semblent lui savoir gré de son laisser-aller, et excusent volontiers ses petits travers. Il y a quelques années, le desservant de Santa-Anna, bourg situé à une douzaine de lieues de Rio-Janeiro, sur la route de Novo-Friburgo, avoua en pleine chaire, dans un moment de belle humeur, qu'on pouvait hardiment refuser de croire à l'enfer. Chez nous, les bonnes âmes se seraient voilé la face en entendant de si épouvantables blasphèmes. Le Brésilien est plus calme; il réserve ses rigueurs pour l'ilote d'Afrique, et montre à l'égard de ses semblables l'indulgence la plus évangélique. Les assistans se mirent à sourire à cette confession si étrange, et se contentèrent d'échanger un regard qui voulait dire : *Está bebado* (il est gris!).

Le *doutor* est aux yeux du *fazendeiro* un personnage plus important encore que le *padre*. Depuis que la traite a été interdite sur les côtes d'Afrique, le prix des noirs s'est élevé dans des proportions ruineuses. Un esclave adulte représente aujourd'hui un capital de deux *contos* de *réis* (5,000 fr.) et quelquefois davantage. La mort d'un noir est donc une véritable perte pour le planteur. Aussi ne néglige-t-il rien pour lui prodiguer des soins dès qu'il tombe malade. Une infirmerie propre, vaste et bien aérée, une pharmacie venue de Paris ou de Londres, un infirmier qui ne quitte jamais les malades et qui prépare les médicamens, témoignent assez de sa sollicitude. Cependant, malgré tout ce luxe de précautions, malgré la science réelle des docteurs brésiliens, j'ai cru m'apercevoir qu'un nègre n'entrait guère à l'infirmerie que pour y mourir. Du reste rien de plus facile à expliquer : le nègre ne s'avoue malade et n'est cru malade que lorsqu'il est à bout de sa carrière et que ses forces l'ont abandonné.

Outre sa plantation, le docteur, comme le *padre*, a encore à desservir les petits propriétaires des environs qui ne sont pas assez riches pour avoir un médecin à poste fixe. Jadis les médecins étaient assez rares, car il n'y avait pas de faculté dans le pays, et les jeunes gens étaient obligés de venir étudier dans les amphithéâtres de France ou de Portugal. Depuis l'émancipation, les choses ont complétement changé. Des écoles de médecine ont été créées dans les grandes métropoles, et l'on y trouve des professeurs qui ne seraient pas déplacés dans nos premières chaires d'Europe. La plupart de leurs ouvrages de médecine sont écrits en français. Tous connaissent notre langue, et beaucoup la parlent. Quelques-uns savent aussi l'allemand et ont une bibliothèque mi-française, mi-germanique. Avec de tels élémens, on doit peu s'étonner de trouver une valeur réelle chez la plupart des médecins de la côte. Nous n'oserions en dire autant de ceux de l'intérieur. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux un mulâtre qui, ayant appris dans une infirmerie

de nègres à préparer des pommades mercurielles, à administrer des purgatifs et à panser des morsures de serpens, s'intitule docteur. D'autres fois c'est un Parisien venu comme cuisinier à bord d'un navire, qui a débarqué et s'est établi médecin-dentiste. En revanche il faut ajouter qu'on trouve quelquefois à Bahia et à Rio d'excellens médecins nègres.

Dans les grandes *fazendas*, l'infirmerie est ouverte à tous les malades des environs. A côté des nègres de la plantation traités pour un commencement d'éléphantiasis ou une blessure, vous rencontrez un *tropeiro* arrêté en chemin par suite d'insolations imprudentes, des *agregados* de la forêt voisine pris par les fièvres, ou de pauvres colons des alentours qui ont quitté leurs huttes de terre pour venir chercher un asile plus salubre et des médicamens plus efficaces. Des appartemens séparés sont affectés aux deux sexes. Parfois une négresse qui fuit l'esclavage, étant devenue mère et ne pouvant, au milieu des transes et des privations, allaiter son nouveau-né, vient le déposer avant le jour derrière la porte des malades. On sait ce que cela veut dire. Le *padre* baptise le négrillon et le rend aussitôt au directeur de l'hospice, qui est chargé de l'élever. Dans les années d'épidémie, lorsque des souffles empestés courent les campagnes et que la mort promène ses terreurs à travers les *ranchos* et les plantations, l'infirmerie de la *fazenda* devient la providence du peuple. On voit les créoles secouer tout à coup leur nonchalance et rivaliser entre eux de zèle et de sacrifices. Tout ce personnel de médecins, d'infirmiers, de gardes-malades, est doublé. Un docteur de la *cidade* est appelé à grands frais, tandis qu'une caravane va chercher au loin une cargaison de tous les ingrédiens pharmaceutiques qui doivent conjurer le fléau. Les pauvres gens qui ne veulent pas quitter leur famille viennent à toute heure du jour et de la nuit demander des consultations ou des avis. Quelquefois un homme libre, retenu par crainte ou par fierté mal entendue, se laisse dévorer par la fièvre sur son grabat plutôt que de s'adresser à la *fazenda* voisine. Dès que le planteur est averti, il informe un médecin qui, montant aussitôt à cheval, va décider le moribond à se laisser traiter. Ces élans de philanthropie spontanée, qui engendrent de si nobles dévouemens, ne sont pas rares dans la vie créole.

L'hospitalité, qui s'exerce si généreusement envers les malades, s'étend d'ailleurs à tout et à tous. On peut dire que la *fazenda* est le caravansérail des étrangers qui parcourent le Brésil. Sans elle, pas de voyage possible. On rencontre bien, il est vrai, près de la côte quelques *vendas* sentant le rance, la *cachaça* et le poisson pourri; mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on

s'enfonce dans l'intérieur des terres. La plantation au contraire fait rarement défaut. Dès qu'un inconnu arrive devant l'habitation, un nègre lui indique le *rancho* pour sa monture, et le conduit ensuite dans le corps de logis où sont disposées les chambres des voyageurs. A l'heure du dîner, il vient s'asseoir à la table du *senhor*, prend part à la conversation, si elle l'intéresse, et se retire quand bon lui semble. Le lendemain, il part immédiatement après le déjeuner, afin d'arriver à la *fazenda* voisine avant la nuit. S'il se sent fatigué, il peut rester plusieurs jours de suite. Personne ne songera même à lui demander son nom. C'est l'hospitalité antique dans toute sa simplicité et sa grandeur. Plusieurs *fazendas* sont renommées pour la magnificence de leur accueil. Entre toutes, on cite celle du baron d'Uba, connue dans toute l'Europe depuis le séjour qu'y fit le voyageur français Auguste de Saint-Hilaire il y a un demi-siècle, et qui n'a pas cessé d'être le lieu de halte privilégié des savans et des artistes qui visitent les provinces de Minas ou de Rio-Janeiro.

Comme il n'est pas de bien en ce monde qui, par son excès même, n'engendre un abus, l'hospitalité de la *fazenda* a fait naître le *mascate*. Le *mascate* n'est autre chose que le colporteur, et c'est de France qu'il vient d'ordinaire au Brésil; mais il n'a rien de commun avec ces pauvres diables qu'on rencontre encore sur les sommets inaccessibles des Alpes et des Pyrénées portant leur ballot sur les épaules et vendant aux paysannes un mouchoir rouge en échange de quelques livres de chiffon. Le *mascate* comprend mieux les choses, se donne moins de peine, et prend des billets de banque en échange de ses marchandises. Il part du Havre avec une centaine de pièces d'or dans sa ceinture, débarque chez un compatriote qui lui fait la leçon, achète une mule pour lui et une autre pour sa pacotille, prend un guide à qui il donne un *milreis* par jour (2 fr. 50 cent.), et va courir les *fazendas*, offrant des bijoux, des indiennes, des parfumeries, etc., suivant sa spécialité. Ce métier, qui assurait il y a quelques années une fortune rapide, est tombé à la suite des abus monstrueux qui se sont produits. J'ai vu des *mascates* réaliser 100 *contos* de *réis* (250,000 fr.) dans une campagne, et rentrer en France la même année avec 12,000 francs de rente. C'était l'âge d'or de la *mascaterie*; mais on en a trop abusé, et le Brésilien a enfin ouvert les yeux. Un de ces colporteurs émérites me faisait un jour ce calcul : une bague montée en brillans coûte à Paris 100 francs prise en fabrique; l'expéditeur qui l'envoie la porte à 200; les frais de commission, d'emballage et de transport la font arriver à 100 *milreis* (250 fr.); la douane, prélevant 80 pour 100, la fait monter à près de 200 *milreis*; le magasin qui nous livre la bague y gagne à

son tour 100 pour 100 et nous la compte 400 *milreis*. Nous ne pouvons pas à plus forte raison, nous qui avons toute la peine, gagner moins de 100 pour 100, et nous sommes obligés de vendre ce bijou aux *senhoras* de l'intérieur 800 *milreis*. Or, comme elles prennent ordinairement à crédit, leurs maris nous font une lettre de change d'un *conto* de *réis* (2,500 fr.) pour que nous ne perdions pas les intérêts.

Les Brésiliens se sont cependant aperçus à la longue qu'ils payaient les bijoux de leurs femmes vingt-cinq fois leur valeur, et ils ont fini par renoncer aux bons offices des *mascates*. Ce sont surtout les Juifs d'Alsace et des provinces rhénanes qui excellent dans ce commerce. Le Parisien vend plus volontiers de la parfumerie et autres menus objets. Les Italiens apportent de petits saints en plâtre pour orner les chapelles ou des orgues de Barbarie. Parfois il arrive aux *mascates* de faire faillite en laissant en chemin leur mule de charge, entraînée par le torrent au passage d'une rivière ou perdue dans les précipices de la route. Il y en a qui font des chevauchées de huit cents lieues jusqu'aux extrêmes limites des peuplades civilisées. Bien peu d'entre ceux-là échappent aux fatigues de la route, aux flèches des Botocudos, à la dent du tigre ou aux tortures de la faim. J'ai rencontré plusieurs fois dans mes voyages de ces malheureux n'ayant plus ni mules, ni chaussures, ni vêtemens, et se consolant de leur misère en contemplant une boîte de petits grains de quartz que les indigènes de prétendus terrains diamantifères leur avaient donnés comme diamans en échange de leurs marchandises. Ceux qui reviennent à la vie n'ayant plus de capital cherchent un métier moins rude; ils se font comédiens, jardiniers, professeurs, dentistes, photographes, etc. Passant un jour à Rio, je fus arrêté par un individu que je ne reconnaissais pas : c'était un de ces pauvres diables que j'avais trouvé demi-mort de faim, de fatigue et de misère sur le Haut-Parahyba. Je lui avais laissé une chemise croyant lui jeter son suaire. Il ressuscita par miracle, se traîna d'étape en étape, et vint s'établir dentiste à Rio-Janeiro.

On conçoit d'après ces détails que le Français ne jouisse pas d'une réputation excellente dans le pays; aussi lui attribue-t-on volontiers tout méfait commis par un étranger. Il faut remarquer, à l'excuse des Brésiliens, que la plupart des étrangers parlant la langue française se disent Français. Que de fois, demandant à un de ces Français improvisés le nom de son département, je l'ai entendu me répondre Fribourg, Namur, etc., indications suffisantes pour le Brésilien, peu versé d'ordinaire dans la science géographique. Du reste le planteur a encore à redouter quelque chose de pire que les maléfices du Juif rhénan; celui-ci ne vise qu'à sa bourse, mais le Parisien, dès la seconde rasade de porto, entame le chapitre de la

politique et discute constitution avec son hôte; de la constitution à l'abolition de l'esclavage et à l'émancipation des noirs, il n'y a que la distance d'un troisième verre, et notre homme est en trop bon chemin pour s'arrêter. Un de ces enfans de la place Maubert, venu au Brésil pour faire *n'importe quoi*, prenait congé d'un riche nabab qui l'avait hébergé pendant six mois.

— Eh bien! avez-vous été content de mes gens, vous ont-ils bien traité? lui demanda le *fazendeiro* en lui serrant la main.

— *Senhor*, votre maison est un palais, et vous êtes un vrai *gentleman*; seulement...

— Seulement? demanda le planteur étonné.

— Seulement, reprit le Parisien, ma reconnaissance et mes remercîmens seraient mieux appliqués à vos nègres, car, à vrai dire, ce sont eux qui m'ont nourri.

Une physionomie indigène assez originale qu'on rencontre quelquefois dans les grandes *fazendas* du centre et du nord est celle du muletier. C'est un homme de haute taille, au teint brûlé par le soleil: de longs cheveux lisses et certains reflets épidermiques annoncent chez lui une forte prédominance de sang indien. Son origine est inconnue. Les gens de la plantation l'ont vu arriver un jour à la tête de deux ou trois cents mules; il venait des extrémités les plus reculées de l'empire, avait fait cinq ou six cents lieues à travers des forêts inexplorées, couchant à la belle étoile et n'ayant guère pour sa nourriture de chaque jour qu'une poignée de manioc. Il s'est arrêté pour demander la *posada* au maître de la *fazenda* et se refaire de ses trois mois de voyage; puis, séduit par cette hospitalité large qu'on ne retrouve que chez les nababs du Nouveau-Monde et par les immenses pâturages inoccupés qui entourent la ferme, il a prié le planteur de livrer à ses bêtes ces richesses perdues. Depuis cette époque, il a établi son quartier-général dans la plantation, où il élève ses mules. De temps en temps il fait une tournée dans les environs et vend celles qui sont dressées. A ses momens perdus, il se rend utile dans la *fazenda :* il enseigne à lancer le *laço* et à dompter les bêtes rebelles; il sert d'écuyer dans les voyages et de sacristain au *padre*. Quand toutes ses mules sont vendues, il repart en suivant les mêmes chemins, fait de nouveaux achats et reparaît l'année d'après avec un nouveau troupeau. Ce commerce est très lucratif. N'ayant aucune dépense à payer chez les planteurs qui le défraient, lui, ses nègres et ses bêtes, achetant de jeunes mules dans un pays où l'argent est rare et les revendant toutes dressées dans les provinces riches, il réalise d'énormes bénéfices. Aussi se laisse-t-il séduire quelquefois par l'orgueil et fait-il de son fils un docteur (1).

(1) Un de ces muletiers enrichis, que j'avais rencontré maintes fois chez un nabab de

Après le *mascate* et le muletier, le *formigueiro* a aussi, nous l'avons dit, sa place marquée parmi les hôtes utiles d'une *fazenda*. La *formiga* est pour beaucoup de ces habitations un fléau. La fourmi des tropiques ne rappelle pas les timides insectes de nos contrées froides, qui fuient l'homme, se contentant d'un tronc d'arbre ou d'une pierre pour y bâtir leurs demeures, et frustrant tout au plus de quelques grains les poules de la ferme. C'est un peuple hardi, confiant dans sa force, son intelligence, et qui sait se creuser des retraites inaccessibles. Avant l'arrivée du blanc, la *formiga* était la véritable reine de la forêt. Les êtres sauvages qui représentaient alors l'humanité dans cette région avaient plutôt un vague instinct d'attroupement que le véritable esprit d'association. L'idée de solidarité et de travail leur faisait par exemple entièrement défaut. Un prisonnier n'était pour eux qu'une victime condamnée à servir de festin. La fourmi avait su s'élever de bonne heure à des notions plus hautes. Aujourd'hui encore elle est restée au Brésil une des expressions les plus parfaites de ces lois étranges qui introduisent dans le monde de la nature, sous la forme d'instinct, certaines forces du monde moral. L'habitation de la *formiga* du Brésil est une citadelle fermée de toutes parts, et ne communiquant avec le dehors que par des issues secrètes. S'il se trouve des pucerons dans le voisinage, elle leur donne la chasse, les amène près de sa demeure, et se forme ainsi une sorte de basse-cour. Une distribution régulière de feuilles fraîches suffit pour rendre aux prisonniers la captivité supportable, et aucune tentative de fuite n'est dès lors à craindre. Certaines espèces de fourmis portées au *far niente* se permettent des razzias sur des races plus faibles et s'emparent de leurs œufs. Les larves qui en éclosent deviennent autant d'esclaves. Ces ilotes à mandibules acceptent leur sort et font le service de la fourmilière aristocratique. C'est une véritable *fazenda* souterraine, fondée également sur la servitude, mais sans *chicote* et sans *feitor*.

Quand les ouvrières vont fourrager aux champs et que la tâche

la province de Rio-Janeiro, vint un jour me communiquer une lettre de son fils, étudiant à l'université brésilienne de Saint-Paul, et qui lui demandait l'envoi de quelques livres. J'ai gardé, comme un indice du goût littéraire des jeunes Brésiliens, la liste des ouvrages que le fils du muletier signalait à son père : « Brantôme, Alexandre Dumas, La Fontaine, Paul de Kock, Parny, Eugène Sue, Piron, Boccace, Parent-Duchâtelet, etc.» A côté de ces noms si singulièrement rapprochés, on cherchait vainement quelques noms de jurisconsultes. L'étudiant remettait sans doute les lectures sérieuses à la seconde année. Quoi qu'il en soit, pour lui procurer les ouvrages de son choix, le père avait à débourser comme frais de commission, d'exportation, de douane, etc., deux *contos* de *réis* (5,000 fr.). C'était vingt-cinq mules qu'il fallait vendre pour couvrir cette somme, et le brave muletier pensait que son fils aurait bien pu *s'instruire* à moins de frais. Il eût voulu, me disait-il, arranger l'affaire avec deux ou trois mules, et je fus parfaitement de son avis.

est considérable ou pressante, la colonne se divise en deux sections. Les plus lestes escaladent le tronc de l'arbre qu'il s'agit de dépouiller, grimpent aux branches, courent à la base des feuilles et scient les pétioles de leurs dents acérées. Au bout d'une heure, le feuillage a disparu. On dirait un arbre visité par la foudre. Pendant ce temps, celles qui sont restées sur le sol s'emparent des feuilles à mesure qu'elles tombent et en opèrent le transport. Si le fardeau est trop lourd, cette colonne se subdivise en deux groupes, dont l'un sépare le limbe en plusieurs segmens, tandis que l'autre charrie et emmagasine. Ce sont surtout les jardiniers qui ont à redouter leurs dégâts. Négligent-ils d'entourer leurs plantations d'un fossé rempli d'eau ou la source vient-elle à tarir, adieu fleurs, fruits et légumes : tout cela disparaît en une nuit. Une rigole bien alimentée ne suffit pas toujours pour tenir à distance des maraudeurs aussi avisés et aussi entreprenans. Il faut constamment veiller à ce que le courant n'entraîne pas quelque branche morte qui puisse faire communiquer les deux rives. Un jardinier me racontait qu'un matin il avait trouvé une de ses plates-bandes entièrement dévastée par une visite nocturne de fourmis, bien que son fossé, d'ailleurs très large et très profond, regorgeât d'eau. Curieux de savoir comment l'ennemi avait pu s'introduire dans une place qu'il croyait si bien défendue, il se mit en devoir de surveiller ses démarches et d'examiner la route qu'il suivrait au retour. Les travailleuses ayant fait leur besogne de nuit, bientôt la colonne se forma, se dirigeant vers un arbre qui se trouvait au bord du fossé. Elle escalada le tronc, arriva aux branches extérieures, et passa sur un oranger voisin dont le pied était situé de l'autre côté du fossé. Le pauvre jardinier ne s'était pas aperçu que les branches des deux arbres se touchaient et formaient un pont aérien. Quelques semaines auparavant, il avait été obligé de creuser à nouveau sa rigole et de lui donner deux fois plus de profondeur, afin de couper les galeries souterraines que ses infatigables ennemies avaient percées sous l'eau.

Dans les maisons, les choses se passent d'une manière bien différente. Ordinairement on ne fait aucune attention à ces voisins incommodes, qui courent dans les chambres, sur les tables et jusque dans les assiettes. Si une tribu trop nombreuse vient à percer une boiserie et à faire irruption dans un appartement, on se contente de lui administrer une aspersion d'eau bouillante. La colonne rentre alors à la hâte, afin de prendre conseil sur un événement si inattendu, de nommer des chefs de file plus avisés, et de choisir une route moins dangereuse; mais si les pluies du dehors empêchent les fourmis de sortir par leurs galeries souterraines, ou si leurs constructions ont rempli entièrement le sous-sol, force leur est de chercher des issues par toutes les fissures des portes et des planchers,

quelle que soit l'abondance des aspersions à haute température. A la vue de ces essaims se renouvelant sans cesse, les habitans comprennent qu'il ne s'agit plus d'une tribu isolée, mais bien d'une longue série de générations accumulées dans un espace trop étroit et cherchant à déborder au dehors. Il faut alors appliquer le grand remède, et l'on députe un nègre vers le *formigueiro* (l'homme aux fourmis).

Le *formigueiro* est un personnage de haute importance dans un pays où la fourmi a la dent, ou, si l'on aime mieux, la mandibule si malfaisante. Comme en toute chose l'Américain du sud ne se presse guère, et que d'ailleurs une invasion de fourmis est chose trop ordinaire pour qu'on y fasse grande attention, notre homme n'arrive d'ordinaire qu'un jour ou deux après avoir reçu l'invitation. Un énorme soufflet de forge qu'il porte avec lui constitue tout son attirail. Après une rapide inspection des lieux, il fait boucher toutes les ouvertures qui communiquent avec le sous-sol, excepté celle du centre, qu'il agrandit pour y façonner un fourneau et laisser libre passage au combustible et au tuyau du soufflet. Pendant cette opération, des nègres vont dans la forêt voisine couper certaines espèces de bois qu'il leur a indiquées. Le bois coupé et le fourneau construit, il allume le feu et, à l'aide de son énorme soufflet, refoule la fumée dans le souterrain à travers les cellules des fourmis. Cette fumée, après avoir traversé ces constructions poreuses, s'échappe de tous côtés par les fissures des pierres, de la maçonnerie et des planchers. Laissant alors le soin du feu et du soufflet aux nègres avec recommandation expresse de ne pas en ralentir l'action, il parcourt la maison pour boucher avec de la terre glaise toutes les fissures qui pourraient livrer un passage.

Il faut maintenant descendre dans le souterrain et examiner ce qui se passe chez les fourmis. Au bruit inaccoutumé qui a suivi l'arrivée des maçons chargés de fermer les ouvertures, les tribus travailleuses sont vite rentrées dans leurs demeures, afin de protéger les œufs, de veiller aux provisions. Voyant arriver les premières bouffées suffocantes de la fumée, elles comprennent qu'un danger extrême les menace, et qu'il n'y a pour elles de salut que dans la fuite. Au même instant, comme à un signal donné, chacune s'empare d'un œuf et se précipite dans les galeries souterraines qui donnent issue dans les jardins ou sur la campagne, n'abandonnant que les provisions que le laborieux insecte sait bien pouvoir remplacer facilement dans un pays sans hiver. Là toutefois une cruelle déception attend les pauvres fourmis : les vapeurs bleuâtres de la fumée les ont devancées; il n'y a plus d'espoir. En tacticien consommé, le *formigueiro*, après avoir bouché toutes les fissures de l'intérieur, rôde autour de la maison afin de saisir ces indices, et se

hâte d'accourir pour fermer chaque nouvelle issue. N'y a-t-il pas cependant un dernier effort à tenter? Si l'on déblayait les vieilles galeries abandonnées, ou si l'on en creusait de nouvelles? Les fourmis déposent aussitôt leurs fardeaux et se mettent bravement à l'œuvre. De nouvelles ouvertures sont pratiquées, et elles reprennent leurs œufs. Déjà elles se croient sauvées; mais la fumée les a encore trahies, et, au moment où elles paraissent sur les bords, un coup de bêche vient les avertir qu'elles sont poursuivies par un ennemi impitoyable. Cependant les nègres postés près du fourneau envoient toujours de grands renforts de vapeurs brûlantes qui dessèchent et carbonisent les corps frêles de ces courageux insectes. En même temps l'air devient de plus en plus rare, les efforts se ralentissent. Bientôt on ne voit plus de nouvelles colonnes sortir du sol. L'opération touche à son terme. Les forces leur ont manqué en pratiquant une dernière issue, et elles sont tombées sans vie. Le lendemain, quand tout est suffisamment refroidi, on les retrouve dans leurs galeries, gisant à côté de leurs œufs calcinés, mais encore reconnaissables. Le terreau qu'on retire de leurs demeures et de leurs cadavres forme un engrais des plus puissans.

Les orages diluviens qui pendant six mois inondent le sol apportent heureusement une certaine limite à l'accroissement immodéré de ce peuple maraudeur. Cependant on a souvent besoin du *formigueiro* dans les champs, surtout quand on défriche. On voit alors les nègres souffler à force dans la terre, tandis que des colonnes de fumée bleuâtre, qui quelquefois s'élèvent à plus de cent pas du foyer, indiquent assez l'étendue de la *fazenda* souterraine qu'il s'agit de détruire, et font pressentir les ravages qu'elle devait causer au dehors. Ajoutons, pour être juste, que la fourmi n'est pas sans quelque utilité. Les grosses espèces ailées servent d'alimens aux noirs, surtout à ceux qui se rappellent leurs coutumes d'Afrique. C'est surtout le soir, dans la saison des amours, lorsque les mâles épuisés tombent par milliers sur le sol, que les gourmets se régalent à leur aise. Il va sans dire qu'ils ne sont pas seuls à courir ce menu gibier, et que les *macacos* ou singes leur font une redoutable concurrence.

Les lecteurs doivent avoir remarqué que, dans cette esquisse de la *fazenda*, c'est à peine s'il a été question de la *senhora*. J'ai pour habitude de ne parler que *de visu*, et je ferais une peinture de fantaisie, si je cherchais à tracer le portrait d'une créole de l'intérieur. De toutes les habitudes léguées par les anciens *conquistadores* à leurs descendans, la séquestration des femmes est la plus tenace. Les appartemens des Brésiliennes sont aussi impénétrables à l'étranger que le harem musulman. Cette coutume, inspirée par la jalousie la plus ridicule, se retrouve dans toutes les provinces d'alluvion portugaise. Les conséquences en sont faciles à déduire. Condamnée à

croupir, dès son enfance, dans l'isolement, l'ignorance et la fainéantise, la jeune fille subit comme un arrêt de développement qui affecte tout son être. Son intelligence s'étiole, ses facultés s'atrophient. N'ayant jamais eu d'autres institutrices que les esclaves chargées de son service personnel, elle ignore souvent jusqu'à l'art de compter. Les négresses ne connaissent d'ordinaire que les trois premiers nombres; arrivées à quatre, elles disent *deux paires;* à cinq, *deux paires plus un*, etc. Les blanches vont jusqu'à la douzaine, mais rarement au-delà. Une Brésilienne chez qui j'étais logé à Pétrôpolis m'a avoué que lorsque ses dépenses journalières montaient à plus de 12 *vintens* (sous), elle était obligée de mettre dans un verre autant de grains de haricots que de pièces de monnaie, afin que le mari pût se faire, à son retour, une idée exacte de la somme dépensée, et vérifier les erreurs. Les femmes de couleur font varier leur arithmétique de 3 à 12, suivant la nuance de leur teint. Que de fois, dans mes excursions, forcé de m'arrêter dans une hutte, j'ai engagé avec la maîtresse du logis le dialogue suivant : — Quel âge avez-vous?

— *Não sei*, *senhor* (je ne sais pas, monsieur).

— Depuis quand êtes-vous ici?

— *Não sei*, *senhor*.

— Quel âge a cet enfant?

— *Não sei*, *senhor*.

— Combien d'enfans avez-vous?

Ici embarras visible, si le nombre atteignait le chiffre de quatre ou cinq.

— *Meia pataca* (demi-pataque) (1), me répondit après une longue pause une mère de famille chez qui j'avais compté huit enfans. C'était dans les premiers temps de mon arrivée, et j'avoue que je dus recourir à mon guide pour saisir le sens de cette étrange et hardie métaphore.

Telles sont les occupations, les mœurs et les distractions de la *fazenda*. Ce que je viens de dire se rapporte surtout aux grandes propriétés du nord et du centre qui longent l'Atlantique. Vers le sud, la configuration du sol et la latitude modifient les productions de la terre et les habitudes des planteurs. D'immenses pâturages remplacent le sucre et le café, et le colon se voue exclusivement à l'élève du bétail. C'est lui qui expédie ces cuirs et cette *carne seca* qui alimentent nos deux hémisphères. Dans les provinces de l'intérieur, quelques descendans des anciens *mineiros* exploitent encore les

(1) La *pataque* est une pièce de monnaie qui vaut 16 *vintens* (sous).

veines de quartz pailletées d'or ou les alluvions diamantifères. Cette industrie, qui a été jadis la fortune du pays, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Les compagnies elles-mêmes n'y font plus leurs frais; mais, quelle que soit la contrée qu'il traverse, le voyageur rencontre toujours dans la *fazenda* brésilienne cet accueil empressé et cette courtoisie qui ont rendu si célèbre la *hacienda* espagnole. Il arrive pourtant de loin en loin qu'un inconnu qui s'arrête devant une habitation vers trois ou quatre heures du soir et demande l'hospitalité s'entende répondre par le maître du logis : « Vous avez encore deux heures de soleil; c'est assez pour gagner la plantation du *senhor X*... ou le *rancho* qui se trouve de l'autre côté de la rivière. » Ces paroles, assez dures à entendre pour celui qui est perdu dans les ornières des chemins, s'expliquent facilement. Il n'est pas donné à tout le monde d'être à la tête d'esclaves et de fermes. Beaucoup de colons n'ont pour tout patrimoine qu'une cabane d'argile et quelques champs de maïs ou de manioc qu'ils cultivent à grand'peine. Que pourraient-ils offrir? L'hospitalité leur serait onéreuse, sinon impossible. D'autres fois c'est la fierté portugaise qui rend le seuil de la *casa* inaccessible. Tout homme de condition inférieure se sent mal à l'aise quand il est obligé d'introduire un étranger dans la lourde atmosphère d'un intérieur sale et dénudé. Heureusement ces cas sont rares. De caractère foncièrement chevaleresque, le créole, quelle que soit sa fortune, rappelle sous tous ses aspects l'inépuisable largesse de la nature vierge qui l'entoure, et qui depuis son enfance ne cesse de lui prodiguer ses caresses et ses trésors.

Veut-on maintenant jeter un coup d'œil sur l'avenir, veut-on rechercher quel sort sera réservé à la *fazenda :* il faut bien le dire, cette vie agricole et patriarcale tend à se modifier profondément. Bien que l'immobilité semble le propre des races indo-latines, elles ne sauraient pourtant échapper à l'action lente, mais inévitable, des transformations morales. Le souffle qui depuis trois siècles court l'Europe, et que les alizés et la vapeur portent chaque jour sur les rives atlantiques, atteindra bientôt la forêt vierge, et fécondera enfin ce que la hache portugaise ne savait qu'abattre. La plantation telle qu'on la trouve constituée aujourd'hui, c'est-à-dire avec l'esclavage pour base, s'éteint peu à peu. Depuis que la traite est sérieusement interdite, et que les escadres de France et d'Angleterre surveillent les côtes d'Afrique, le prix de l'esclave dépasse les ressources de la plupart des colons. D'un autre côté, le nègre des champs, à qui incombent tous les durs services, disparaît rapidement. Bien que prolifique de sa nature comme toutes les fortes races, l'excès de travail l'use avant le temps et arrête ou restreint sa reproduction. Telles *fazendas* qui comptaient un millier d'esclaves il y a une vingtaine

d'années n'en possèdent plus aujourd'hui que quelques centaines. Dans les années d'abondance, les planteurs voient quelquefois une partie de leur café pourrir sur place faute de bras suffisans pour le cueillir. En outre les petits propriétaires, trouvant plus d'avantage à louer les esclaves dans les grandes villes populeuses et commerçantes, désertent leurs fermes et emmènent leur troupeau humain à la *cidade*. Cette émigration, qui dégarnit les terres, est remplacée par un autre courant en sens inverse du colon européen vers l'intérieur. Comme au temps de Jornandès, la vaste et sombre Germanie est toujours le grand laboratoire des nations, *magna officina gentium*. Ce trop-plein, qui jadis se ruait sur les Gaules, la Grèce ou l'Italie, prend aujourd'hui le chemin de l'Atlantique, qui vient le déposer sur les deux péninsules de l'ouest. Jusqu'à ces derniers temps, l'immense caravane cinglait vers New-York, et allait de là gagner les prairies du *far-west*. Aujourd'hui une partie des émigrans allemands préfère se diriger du côté du tropique austral. Malheureusement de graves difficultés s'élèvent dès le début. Le manque de routes, le défaut d'avances, les rigueurs du climat, les tâtonnemens incertains de toute colonisation nouvelle ont arrêté bien des élans, refroidi de vaillantes ardeurs; mais les prémisses sont posées, la conclusion est fatale et ne saurait plus être qu'une question de temps. La *fazenda* doit disparaître ou tout au moins prendre une autre physionomie.

Que verra-t-on à sa place? Nul n'oserait le dire encore avec certitude; cependant, si l'on pèse le passé et l'avenir à l'aide d'une étude attentive des diverses colonies européennes pendant les trois derniers siècles, on peut indiquer deux solutions : ou bien, changeant de personnel et remplaçant le noir par le coolie, la plantation conservera ses anciennes traditions, moins l'esclavage; ou bien, abandonnant ses terres au colon moyennant une redevance annuelle, le *fazendeiro* renoncera à ses immenses domaines, et le morcellement succédera à la grande propriété. Je crois que Brésiliens et étrangers gagneront au change. L'air et la lumière pénétreront dans la case du travailleur; les chemins de fer feront oublier les *picadas* de la forêt, les *vendas* et le *rancho* du *tropeiro* disparaîtront devant le comfort des hôtels européens. Du reste personne ne se fait illusion au Brésil sur cet avenir plus ou moins éloigné. Les grands propriétaires connaissent enfin leur époque : ils cherchent à deviner la véritable direction du courant qui nous entraîne, et plusieurs sont dès ce moment à l'œuvre, ne voulant pas se trouver surpris par le jour d'une liquidation imprévue.

ADOLPHE D'ASSIER.

# CALLIRHOÉ

## DEUXIÈME PARTIE.

### RÉCIT DE CADANET.

Marc Valery vint me retrouver à Constantine dans les premiers jours de juillet (1). Il avait déjà pris son engagement de service à Paris, afin, me disait-il, de n'avoir pas à revenir sur sa détermination. Je n'eus donc qu'à l'incorporer dans mon escadron; mais je ne lui fis pas faire grand'chose les premiers jours. Le pauvre garçon était dans une situation d'esprit déplorable, et j'eus beaucoup de peine à lui remonter un peu le moral. — Rien, disait-il sans cesse, ne pourra me consoler; je n'oublierai jamais Marguerite. Je n'aurais pas cru mon oncle si cruel! Je pensais qu'elle m'écrirait ici! Me regrette-t-elle seulement? Mais cette jeune fille qui sort de pension sait-elle ce que c'est que d'aimer? Elle s'est prise d'affection pour moi parce que je me suis trouvé sur son chemin. Un chat ou un oiseau qui m'aurait devancé aurait probablement joué le même rôle dans sa vie d'enfant. Enfin il vaut peut-être mieux qu'elle m'oublie : je souffrirai seul, je ne serai plus rien pour elle... Non, c'est impossible, elle est mon unique pensée. Ah! cette maudite fortune sera donc toujours un obstacle infranchissable? Mais... si elle allait en aimer un autre! Après tout, ai-je bien le droit de me plaindre? J'étais fou de croire à tant de bonheur... — Enfin la kyrielle voulue des plaintes d'un amoureux sans espoir et jaloux de son ombre.

Comme il parlait un jour de se tuer, je me fâchai sérieusement;

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

je lui reprochai de n'avoir qu'une idée fixe et non un amour véritable. — Puisque tu veux mourir, lui disais-je, sans t'inquiéter de la peine que cela peut me faire, que ta mort serve au moins à ton pays! Souviens-toi que tu m'avais promis de ne pas finir lâchement. Apprends ton métier, afin de ne pas faire payer tes maladresses aux autres, et je te jure de te fournir bientôt l'occasion que tu cherches.

Je le traitai mal, je l'avoue; je l'envoyai à la caserne, en recommandant à un vieux sous-officier d'avoir l'œil sur lui. Deux mois après, il savait monter à cheval, manier le sabre et manœuvrer comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il était né soldat, lui qui s'était cru appelé à épousseter des livres et à dresser des catalogues! J'en fis un bon spahi, puis un brigadier et un maréchal des logis. Je le voyais avec plaisir reprendre peu à peu le dessus, et quand, trois mois après son entrée au corps, il reçut enfin des nouvelles de M^lle^ Désormes, il eut dès lors l'humeur plus égale; son caractère redevint gai et ouvert, et sa figure contracta cette expression de fermeté qui semble dire : Je serai quelque chose, ou je succomberai en route. Il m'assura un jour qu'il ne voulait plus nous fausser compagnie comme un sot, mais gagner ses épaulettes. Il me montra la lettre de sa fiancée, qui, datée du mois de septembre, avait couru après lui. Elle était pleine de cœur et de sincérité, et mettait à néant toutes ses craintes. Je vouai une estime instinctive à cette jeune personne pour le bien qu'elle faisait à mon ami. Elle paraissait, elle aussi, avoir beaucoup souffert après leur séparation; le chagrin l'avait rendue très malade, mais elle avait eu la délicatesse de n'en rien écrire à Marc avant d'être guérie. Elle avait même eu assez de volonté pour cacher à son père la force et la cause de son mal.

« J'ai été, écrivait-elle, dans une inquiétude affreuse après ton départ; je ne recevais pas de tes nouvelles. Je ne pouvais croire à ton oubli, et je me figurais tous les malheurs imaginables. Je ne dormais plus, et quand, vers le matin, je tombais épuisée de fatigue, c'était pour te voir blessé, mort! Ce sommeil était pire que l'insomnie. Le jour, je me cachais pour pleurer, car je ne voulais pas que mon père s'aperçût de mon chagrin. Je me suis sentie plus d'une fois entrer en révolte contre son indécision, mais Dieu me pardonnera ces momens-là, je les ai bien expiés par la douleur. Fanny m'avait avertie, dès les premiers jours où je lui avouais mon amour pour toi, que mon père ne consentirait jamais à notre union. Je ne voulais pas la croire. Ah! le bel avantage que d'être riche, pour être plus malheureuse que les pauvres bergères de nos brandes! Je changerais bien volontiers de condition avec l'une d'elles, je pourrais aimer qui je voudrais, et je suis bien sûre

que je ne te plairais pas moins sous ma cape de bure qu'avec tous mes falbalas! »

Une autre lettre, après la réponse de Marc, lui disait :

« Quelle joie, quel bonheur après avoir lu votre lettre! O Marc! Marc! je ne vous ai pas oublié; votre absence n'a fait que m'affermir dans mon amour, et si ce que j'éprouvais d'abord pour vous n'était qu'un doux entraînement, c'est aujourd'hui un attachement profond et indestructible. Enfin je vous aime, je ne sais pas de quelle façon, mais je vous aime. Cela dit tout, n'est-ce pas?... Vous avez bien fait d'embrasser la carrière des armes; je vous engage à persévérer; je vous attendrai avec courage et résignation. Distinguez-vous, ménagez votre vie, elle m'appartient, et revenez-moi avec un beau grade et une belle décoration. »

Le 7 mai 1851, la colonne d'expédition dont je faisais partie était en marche pour Milah. Nous allions tenter la conquête de la Petite-Kabylie, contrée montagneuse qui ressemble à la Suisse. Le peuple qui nous attendait bien armé sur les crêtes de ses montagnes n'avait jamais été soumis ni par les Romains, ni par les Vandales, ni par les Turcs. Il n'est pas très aisé de promener dix mille hommes sur des pentes escarpées, sous le feu d'un ennemi adroit et agressif, sans laisser un peu de son sang aux ronces du chemin.

Le 11, à quatre heures du matin, nous sommes en face des Kabyles. Il s'agit de les déloger des hauteurs et de s'emparer du col Menagel. Je vais laisser parler Marc, qui écrivait ses impressions à sa cousine quelques jours après.

« Un coup de canon part, c'est le signal de l'attaque. Le cœur me bat, non de peur, mais de je ne sais quelle sensation de plaisir; la détonation, qui se répercute d'écho en écho dans la montagne, me rappelle les trois coups que l'on frappe au théâtre avant le lever du rideau. C'est pour avertir que le drame va commencer. Chacun est à son poste. Un vieux maréchal des logis de spahis, à la moustache jaune, au teint bistré, le nez fendu en deux par un coup de sabre, me regarde de travers et m'interpelle avec un accent alsacien trop prononcé : « Camarade! il s'agit de marcher droit; si tu t'écartes, tu vois ça : je pique. » Et il me montrait la pointe de son sabre. Je lui réponds : « Ça suffit; si vous voulez faire couper le reste de votre nez, venez avec moi.

« — Nous allons voir ça, petit : *en afant!* »

« Les clairons retentissent, la fusillade commence; nous partons au galop, j'entends siffler les balles autour de mes oreilles, et je baisse involontairement la tête.

« — N'aie pas peur! me dit le maréchal des logis; les mauvaises balles ne font point de bruit; t'as pas besoin d'être si poli! »

« Les coups de feu partaient de tous côtés; mes compagnons tombaient autour de moi. Perdu dans la fumée et la poussière, je ne voyais plus, j'étais emporté par mon cheval et ne cherchais même pas à le retenir. J'entendis des cris sauvages, et je vis alors, à quinze pas devant moi, cinq ou six cents Kabyles qui, armés de fusils et de longues épées, se reformaient en bataillon. Les fusils s'abaissent, je ferme les yeux, et j'entends crépiter les balles tout autour de moi. Le désordre est dans nos rangs : ici des chevaux qui se sauvent sans cavaliers, là des morts, des blessés; les uns pleurent en mourant, les autres meurent en jurant. A nos cris de détresse, de rage et de douleur, les Arabes répondent par des coups de fusil, et chaque décharge est suivie de leurs *you you* de fête. C'était sauvage et grandiose.

« — *En afant!* et donnons de la pointe! crie le vieux soldat.

« Nous partons à fond de train, et nous entrons dans la masse ennemie comme deux coins de fer dans un arbre.

« Au milieu des coups d'estoc et de taille, je n'aperçois plus mon Alsacien : j'étais seul. J'entends sonner la charge et crier : — En avant! à la baïonnette! — Un coup de feu abat mon cheval, je me relève pour combattre encore; mais l'ennemi en déroute s'enfuyait dans la montagne.

« Mon vieux sous-officier, comme s'il eût voulu vérifier ma prédiction, n'avait plus de nez du tout. »

Telle fut la première affaire où Marc se trouva. C'était un véritable sanglier, donnant tête baissée et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Ce n'est pas une exagération de dire que les coups de sabre pleuvaient de son bras.

Je ne prétends pas raconter la campagne. Je supprimerai donc les journées suivantes, qui se passèrent en escarmouches et en pluies diluviennes. J'arrive à la seconde affaire, où Marc se distingua et fut blessé.

Le 19 mai, la tribu des Beni-Amram occupe les crêtes des montagnes. Pendant que l'infanterie grimpe à l'assaut, la cavalerie tourne la position à gauche, et, commandés par le colonel Bouscaren, nous exécutons une charge brillante et culbutons l'ennemi. Cette journée semblait décisive et paraissait devoir terminer la campagne; mais le lendemain, à six heures du matin, le col de *Mtà-el-Missia*, par où nous devions passer, était littéralement couvert de burnous blancs. Les Kabyles avaient juré de ne pas nous laisser pénétrer plus avant, et nous voulions passer outre. Toute la cavalerie, spahis et chasseurs d'Afrique, est envoyée par des chemins impossibles, des sentiers de chèvre au revers de profonds ravins; nous rencontrons les Arabes sur le haut de la montagne, et pendant

que l'infanterie les charge en face, nous les prenons en flanc pour les jeter dans un précipice de trois cents mètres. Le combat fut terrible, acharné. Poussé par une ardeur, une soif de sang que je ne peux m'expliquer, Marc s'écarta de son escadron avec quatre cavaliers à la poursuite des fuyards; mais ceux-ci, voyant qu'ils avaient affaire à un si petit nombre, les entourèrent. Je courus à leur secours avec mon escadron, pas assez tôt cependant pour empêcher trois de mes spahis d'avoir la tête tranchée, et Marc de recevoir un coup de *flissa* (sabre kabyle) sur la tête; mais il était rayonnant de joie, et me montrait un étendard qu'il avait pris à l'ennemi.

— Les coups à la tête, disait-il, on en meurt, ou ce n'est rien; puisque je ne suis pas tué, j'en reviendrai vite.

En attendant, je le fis porter sous ma tente. Le chirurgien déclara sa blessure grave, et quand le pansement fut fait, il me recommanda de laisser reposer le malade, mais de l'éveiller au cas où il serait pris d'hallucination ou de cauchemar. Ce phénomène se produisit bientôt, et si je rapporte ici les paroles qui, dans le délire, échappèrent à mon ami, c'est afin de montrer que le sentiment de la préexistence et de la vie future était passé chez lui à l'état de croyance bien arrêtée.

— Oui, oui, disait-il, *j'ai existé de toute ancienneté... du jour où le premier cri s'est fait entendre... Je suis né de Dieu lui-même... J'ai transmigré dans cent existences...* Ses yeux fixes et brillans, le timbre de sa voix m'inquiétèrent, et je lui demandai s'il me reconnaissait.

— Sans doute! tu es le fils du combat.

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi?

— *Kad-Aneith* ou le *fils du combat*, n'est-ce pas la même chose? As-tu donc perdu la mémoire? Regarde, ajouta-t-il en me montrant les découpures bleuâtres de l'Atlas qui se montraient par l'ouverture de la tente : voici les Alpes aux blanches cimes! Il faut donner le signal... Les guerriers aux longues chevelures ont soif de combat... L'air retentit de leurs cris sauvages, et la terre tremble sous les pieds de nos chevaux... Voici l'ennemi!... Des pleurs et du sang!... Frappé,... frappé à la tête... Pauvre *Kad-Aneith!*

Je cherchai à le ramener à la réalité. — Tu rêves, lui dis-je, ce n'est pas moi qui suis blessé.

— Je ne rêve pas, reprit-il; je me souviens imparfaitement peut-être, mais je me souviens! Je crois que j'ai la fièvre, et ma tête me fait horriblement mal. A quoi bon tant souffrir pour quitter ce monde?... Je n'ai pas éprouvé de douleur semblable la dernière fois que je suis mort!... Dis-moi donc, est-ce qu'il y a réellement un chien noir là-bas dans le coin?

— Non, c'est mon burnous.

— Je vois bien ton burnous, parbleu!... et le chien aussi. C'est singulier comme il ressemble à... celui du père Carnat! Et cette femme à côté de toi, n'est-ce pas Marguerite?... Mais ce n'est pas elle... C'est... attends donc!...

— Mlle Désormes ne peut être ici, et ce n'est personne.

— C'est juste, ce n'est plus rien aujourd'hui; mais c'était... Ah! je meurs de soif!... C'est comme l'autre fois!...

Un de mes spahis nommé Kadour, un enfant du désert, en ce moment de planton à la porte de ma tente, vint se mêler à notre conversation et me dit, dans son baragouin demi-arabe, demi-français, que si je donnais à boire au blessé, *lui homme mort!* Il se permit même de critiquer le pansement du chirurgien, et me proposa de guérir Marc; mais je n'avais aucune confiance dans la science de Kadour, et je le renvoyai à son poste.

Marc souffrait de plus en plus; il n'avait plus le délire, mais il gémissait douloureusement en tenant sa tête à deux mains.

— Cadanet, me dit-il, je sens que je vais mourir. Tu diras à Marguerite que je l'aimais plus que ma vie, puisque c'est pour elle que je me suis fait tuer... Oh! je souffre trop! s'écria-t-il en arrachant tout d'un coup l'appareil qui lui ceignait la tête.

Le chirurgien que j'avais envoyé chercher entra dans ce moment, lui posa la main sur le front, examina l'œil, et, se tournant vers moi : — C'est un homme perdu, dit-il en s'en allant, il n'y a rien à faire.

Mon pauvre ami me rappela d'une voix faible et me dit : — Tu vois bien que c'est fini pour moi dans ce monde; c'est à recommencer ailleurs! Coupe-moi une mèche de cheveux que tu porteras à Marguerite. Embrassons-nous, et adieu, ou plutôt à revoir!

Il se rejeta en arrière. Je le crus mort, et je m'abandonnai à ma douleur. Quand je relevai la tête, je vis Kadour qui rasait les cheveux de Marc, étendu sans connaissance. — Que fais-tu là? m'écriai-je.

— Allah est grand! dit-il; moi, *tebib* (médecin). Ton chirurgien pas savoir! Marc pas mort! Laisse-moi faire!

Tout espoir de le sauver n'était donc pas perdu. Je me rattachai à cette idée avec énergie et poussai Kadour à agir promptement. Il avait apporté une gamelle où fumaient je ne sais quelles plantes aromatiques. Après avoir lavé la blessure avec la décoction de ces herbes, il les pétrit et en fit un large cataplasme qu'il appliqua; puis, avec mon aide, il fit avaler à Marc ce qui restait dans la gamelle, et attendit. Quelques instans après, il me dit d'un air pénétré : — Allah nous l'a rendu! — Et il alla se prosterner devant la tente, la tête tournée vers l'orient, pour prier et remercier Dieu.

Marc fut hors d'affaire en quelques jours, et quand il sut que c'était à Kadour qu'il devait la vie, il se l'attacha personnellement et en fit son ami.

C'était comique et touchant tout à la fois d'entendre ce grand diable à peau bistrée parler de Marc aux autres spahis. — Lui, disait-il, chien de chrétien, c'est vrai, mais grand esprit; lui, fils d'Allah, savoir plus que les fils de Sidna-Mohamed (Mahomet) et de Sidna-Issa (Jésus-Christ)! Lui croit jamais mourir. Moi dire comme lui, et moi savant, fils de savant! Allah est avec lui, et Allah est grand!

Il avait si bien endoctriné ses coreligionnaires sur le compte de son *grand ami*, comme il l'appelait, que Marc passait presque pour saint parmi les musulmans de notre escadron. La prise de l'étendard ennemi et sa blessure lui valurent la croix de la Légion d'honneur. La mort de mon capitaine m'ayant appelé à prendre le commandement de l'escadron, je me fis remplacer dans le mien par Marc lorsqu'il fut rétabli, et il put continuer la campagne comme sous-lieutenant. Quand elle fut terminée, mon avancement sur le champ de bataille ainsi que celui de mon ami furent ratifiés. A propos de la blessure de Marc, j'avais cru devoir écrire à M. Désormes, le seul parent qui dût s'intéresser à lui. Je le mettais au courant de la situation de son neveu, et je l'engageais à lui adresser un mot d'amitié, qui serait un véritable baume à ses blessures. Je pris la liberté d'écrire aussi à M^lle^ Marguerite quand Marc fut hors de danger, afin de la tranquilliser, et peu de jours après je reçus d'elle quelques lignes de remercîmens. De monsieur son père, pas un traître mot. Je jugeai le vieux assez rancuneux, mais peu poli.

Je citerai ici un passage d'une lettre de Marguerite à Marc qui nous mit un peu au courant de ce qui se passait à Saint-Jean.

Juin 1851.

« Nous étions dans le salon, Fanny et moi; nous faisions de la tapisserie, M^me^ d'Astafort se tirait les cartes, papa lisait le journal. Tout à coup il jette un cri qui nous fait toutes sauter de peur, et dit : — Marc est décoré! — Tu me l'avais écrit; mais, comme mon père ne me parle jamais de toi, j'avais gardé ce secret pour moi seule, et je fis celle qui ne sait rien en lui demandant niaisement: — Qu'est-ce qu'il a donc fait pour ça?

« — Mon Dieu! que tu es sotte, ma pauvre enfant! il est militaire, tu le sais bien!

« — Mais vous ne me l'aviez jamais dit, mon père; pouvais-je le deviner? — Et j'ai lu tout haut le paragraphe qui concernait ta nomination; je l'ai relu ensuite trois fois toute seule. J'y voyais la volonté de me plaire et l'espérance d'obtenir ma main. Je me rappelai

le commencement de ta dernière lettre : « Vous m'avez dit d'être décoré, et j'ai voulu l'être... » Mon père m'a arraché le journal des mains en me reprochant de l'apprendre par cœur.

« Mme d'Astafort, qui, en parlant tout haut, s'imagine toujours qu'on ne l'entend pas, a crié dans l'oreille de Fanny : — Ah! si Désormes avait su se décider à quelque chose ou se montrer un peu moins chiche envers son neveu, et toi, si tu avais su t'y prendre, il serait ton mari maintenant.

« Fanny, impatientée, leva les épaules et répondit en me regardant : — Je n'ai jamais eu de goût pour le mariage, et pour ce mari-là encore moins que pour un autre, un homme qui m'aurait plantée là au bout de quinze jours pour courir les bibliothèques et les musées! un homme qui ne pense qu'à la science, qui se serait moisi dans les livres! Et puis, si je l'avais épousé, il n'aurait pas été se faire décorer en Afrique!

« — C'est juste, dit mon père.

« Je me suis penchée vers Fanny, et lui ai dit tout bas à l'oreille, en faisant allusion à la fable de La Fontaine : — Ils sont trop verts!

« Fanny, pâle de colère, a cassé son aiguille et m'a répondu : — Mais bons pour Marguerite!

« — Qu'est-ce que vous chuchotez? a dit mon père. Allons! en voilà assez sur le compte de mon neveu; il fait son devoir, il n'y a rien à dire de lui.

« Fanny n'a pas répliqué un mot, et quand nous avons été seules, j'ai bien vu qu'elle était furieuse. Elle ne t'aime certainement pas; mais elle est jalouse de tout bonheur qui m'arrive, je le vois bien à présent.

« Le père Carnat vit toujours. Il ne me rencontre jamais sans me demander des nouvelles du jeune monsieur avec un air malin qui me fait honte. On dirait que ce vieux est véritablement sorcier. Il m'a dit t'avoir vu en rêve bien loin, de l'autre côté d'un grand étang bleu, au milieu de brandes sans verdure, dans le pays du soleil et de la soif. »

Le vieux bonhomme avait deviné juste. Nous étions partis pour une nouvelle expédition dans le sud, nous allions renforcer la garnison de Biskra, afin de maintenir dans la soumission les tribus du Zab; mais nous n'eûmes guère qu'à nous préserver de la chaleur, qui, en cette saison, monte à quarante-six degrés centigrades à l'ombre, et ne descend pas au-dessous de trente-six pendant la nuit. Au lieu de faire le coup de feu, nous nous sommes livrés à l'horticulture, et nous avons créé un jardin d'acclimatation.

« ..... Notre oasis, écrivait Marc à sa cousine, a trois lieues de circonférence. La forêt de palmiers qui entoure la ville nous permet

de respirer un peu moins de chaleur, surtout aux bords de l'Oued-Kantara, jolie rivière dont les eaux sinueuses descendent des pentes des monts Aurès. En face, le grand désert à perte de vue, triste, sec et aride; océan de cailloux et de sable. J'aime à parcourir ces lieux incultes; je me figure que ma volonté, ne rencontrant aucun obstacle, doit arriver plus vite vers vous. Je voudrais bien la suivre, en chair et en os, cette volonté qui, plus rapide que la foudre, franchit des espaces incommensurables, voit dans le passé, le présent et l'avenir tout à la fois. Rien ne l'arrête, ne la surprend, ne l'effraie; la volonté, c'est la fille de Dieu! Elle est plus forte que sa sœur la réflexion, vierge calme et réservée qui pèse toutes nos actions, et se renferme dans sa froide justice. Je sais, pour ma part, qu'il est inutile de chercher un frein à la première, et je sens qu'elle mettra tout en œuvre pour conduire mon pauvre *moi* vers son but unique : *vous!* »

Je reçus enfin une réponse de M. Désormes. Il lui avait fallu plus de trois mois pour réfléchir. C'était peu pour un homme aussi indécis que me l'avait dépeint son neveu. Je rapporte textuellement cette réponse, parce qu'elle m'a toujours paru fort curieuse.

Saint-Jean, 30 août 1851.

« Monsieur, tout ce que vous me dites de mon neveu me touche vivement, et, bien que je sois peiné de le savoir blessé, je suis très satisfait de le voir réussir dans la carrière des armes et obtenir des récompenses glorieuses. Je regrette que nous nous soyons quittés sur une querelle qui ne méritait pas de faire tant d'impression sur lui. Pour moi, je vous avoue qu'au bout de deux jours je n'y pensais plus. C'était à la suite d'un malentendu qui lui a profité, grâce à Dieu, mais qui n'aurait pas dû lui venir en tête.

« Puisque vous êtes son ami, je dois vous faire part, monsieur, des motifs qui ont dicté ma conduite vis-à-vis de lui. Je vous paraîtrai léger, incertain, égoïste peut-être; mais je pensais au bonheur et à l'avenir de mon unique enfant.

« Je dois vous dire que M^me^ Désormes avait, de son vivant, pensé à marier Marguerite avec son cousin pour des raisons de sentiment de famille qui sont de peu d'importance. Ce projet ne m'était pas antipathique alors, et je gardai mon neveu près de ma fille pendant les vacances, afin qu'ils s'habituassent l'un à l'autre. Ma fille avait cinq ou six ans, mon neveu douze, un amour entre eux n'était donc guère à redouter, et je permis cette intimité jusqu'au jour où le père de Marc vint à dissiper follement toute sa fortune. Je vous avoue que la conduite du père me fit mal augurer de celle que le fils pourrait tenir un jour, et je coupai court aux projets d'union que

ma femme encourageait. Je remis mon neveu au collége, et après la mort de son père je le laissai se tirer d'affaire tout seul. Je n'étais pas fâché de le voir manger un peu de *vache enragée;* j'espérais qu'il apprendrait, pendant ce temps d'épreuve, à comprendre ce que c'est que la vie et la société; mais on ne corrige pas les instincts, et je vous dirai que lorsque je lui eus remis ses comptes de tutelle et le vis verser entre les mains de mon notaire presque tout ce qu'il possédait pour acquitter les dettes de son père sans rien vérifier ni contrôler, je fus irrité de son mépris pour l'argent.

« J'ai pourtant admiré son désintéressement, mais je l'ai trouvé déplacé. J'avais déjà étudié son caractère les jours précédens, et j'avais vu qu'il n'avait rien de sérieux dans la tête. Il s'amuse d'une fleur ou d'une antiquaille et reste indifférent à tout intérêt matériel. Il sait beaucoup de choses inutiles et ne connaît pas les premiers mots de la vie pratique. Enfin c'est un garçon aimable, je l'avoue, mais plus enfant que ma fille, et ce n'était pas là le gendre qu'il me fallait.

« Je me suis donc mis en colère lorsqu'à mes reproches il a répondu comme s'il avait compté épouser ma fille. Il était chez moi depuis une quinzaine et j'avais en effet un mariage pour lui en tête, mais avec une autre personne qu'il n'a pas eu le bon esprit de considérer comme elle le mérite.

« Je ne dis pas que l'alliance de Marc Valery eût été au-dessous de Marguerite, puisque nous sommes tous des enrichis sans naissance. Je ne reproche point à un jeune homme d'être pauvre quand il n'y a pas de sa faute, et même, si Marc se fût montré plus sérieux dans ses idées et meilleur appréciateur de la fortune gagnée à la sueur du front de mes pères, je ne dis pas que je n'aurais point repris l'idée de ma défunte femme; mais il en a pensé autrement, puisqu'il m'a froissé dans mes principes sur la politique et la propriété, et dès lors je lui ai démontré qu'il s'était trompé en se croyant autorisé à me demander ma fille.

« Bien heureusement ma fille ne s'était point aperçue de ses illusions, et elle n'était encore ni d'âge ni d'humeur à les partager. J'ai agi de manière qu'elle ne s'en doute jamais, jusqu'au jour où, bien rassis et mariés l'un et l'autre, ils en riront comme d'une niaiserie de jeunesse.

« Il se présente une très belle position pour Marguerite, position qu'elle aura le bon sens d'accepter, j'espère. Je sais qu'elle a toujours eu de la répugnance pour le mariage; mais j'avance en âge, et je voudrais bien voir, avant de mourir, mes petits-enfans en état de s'embarquer sur l'océan de la vie. Je compte bien d'ici à trois mois en avoir fini avec cette grave affaire, et si Marc veut me donner

plein pouvoir, je me charge encore de lui trouver un joli parti dans nos environs, auquel cas nous pourrions faire un double mariage avant Noël.

« Veuillez lui faire part de ma proposition, vous pouvez même lui montrer ma lettre, si vous le jugez convenable.

« J'espère aussi, monsieur, que dans l'occasion vous voudriez bien me faire l'honneur d'accompagner votre ami, je serais heureux de faire la connaissance d'un officier aussi distingué que vous.

« Recevez, monsieur, etc. »

Je ne jugeai pas prudent de montrer cette lettre à Marc. Je le voyais calme, de bonne humeur, plein de force et de santé. Il s'inquiétait bien parfois de rester longtemps sans nouvelles de sa bien-aimée; mais il n'avait plus de ces momens d'exaltation qui me faisaient peur. J'espérais même qu'à la longue il pourrait combattre sa passion et qu'elle s'éteindrait peu à peu. Je ne voulus donc pas raviver la flamme mourante; j'agissais ainsi dans son intérêt, prévoyant bien que M. Désormes ne lui accorderait jamais la main de sa fille. Le jour où Marc apprendrait qu'il la donnait à un autre, il recevrait certainement un coup terrible, mais je serais là pour le soutenir et le réconforter.

Deux mois se passèrent sans aucune nouvelle du Berry : j'accusais déjà M^lle^ Désormes d'avoir tout oublié. Je l'en blâmais, et cependant j'aurais désiré que cela fût : la position eût été nettement tranchée; mais le caractère expectatif de M. Désormes devait la prolonger encore pendant une année. La correspondance entre les deux amans reprit et se soutint sans qu'il s'en doutât, et Marguerite ne montrait aucune inquiétude sérieuse d'être mariée contre son gré. « Si mon père a quelque projet de ce genre, disait-elle, il me le cache si bien que je me sens le droit de lui cacher de mon côté la résolution que j'ai prise de n'être jamais à un autre que toi. »

J'aurais mieux aimé qu'elle fît quelque tentative pour ramener son père à ses premières idées, car, grâce aux dénégations maladroites de la lettre de M. Désormes, il était évident pour moi que les avances de l'oncle avaient été très claires, et que Marc n'avait pas rêvé. Il plaisait à M. Désormes de regarder ces avances comme non avenues et de pardonner ses propres torts. La modeste position de Marc ne permettait pas à celui-ci d'insister, mais c'était à Marguerite de le faire. J'en concluai que cette enfant manquait de courage et d'initiative : la suite fera voir que je me trompais...

Nous étions revenus à Constantine depuis plusieurs mois, Marc venait d'être promu au grade de lieutenant le 15 août 1852, quand il reçut une lettre de sa cousine, qui le rappelait vers elle comme un sauveur.

..... « Mon père m'a déclaré, disait-elle, qu'il avait engagé sa parole à M. Adalbert de Mauvezin. Il paraît qu'il y songeait depuis longtemps. Le vieux marquis étant mort il y a un an, on voulait s'assurer de la position de fortune. Il paraît qu'il laisse quelques dettes, assez pour que monsieur son fils ait grand besoin d'une femme riche, pas assez pour que mon père refuse d'acheter à ce prix un titre pour sa fille.

« J'ai résisté, disant que ce beau monsieur avait fait et faisait peut-être encore la cour à Fanny. Mon père n'en a fait que rire, et Fanny, de son côté, prétend que cela n'a jamais été sérieux. Je ne comprends plus mon père avec sa fantaisie de m'anoblir, lui qui était si rogue avec les gentilshommes, et je ne comprends jamais Fanny avec ses airs ironiques et dédaigneux au beau milieu de ses caresses et de ses épanchemens.

« J'ai eu beau faire et beau dire : c'est décidé! Je n'ai pu obtenir que trois mois de répit; mais si d'ici là tu n'es pas près de moi, et si l'on me traîne à la municipalité, je dirai un *non* qui fera de l'esclandre dans le pays. J'en ai menacé mon père, mais je ne le reconnais plus : il a une volonté à présent. Moi, j'en ai une aussi, et je lui ai déclaré la guerre, une guerre sourde; j'ai besoin d'un aide de camp, et je t'ai choisi. Tu vas commencer par m'obéir aveuglément, sans réflexions, sans observations. Notre bonheur en dépend. D'abord tu vas écrire à mon père pour lui demander pardon du passé, et tu ne diras pas un mot qui ait rapport à moi. Nous devons jouer l'indifférence, ou tout est perdu. J'ai des projets que je te dirai. Je connais mon père mieux que toi... Mais il faut que tu sois ici; viens vite. »

Cette lettre bouleversa mon pauvre Marc. A coup sûr, ce n'était ni une tête faible, ni un de ces caractères malheureux qui n'acceptent pas la vie avec ses épreuves. Seulement je m'aperçus de l'obstination de son amour à l'intensité de sa jalousie, et je dois ajouter que dans cet amour il y avait comme une fatalité de parti-pris devant laquelle échouaient tous les raisonnemens. J'eus beau lui représenter qu'il n'avait pas sujet d'être jaloux, que Marguerite l'aimait et le lui prouvait : — Oui, oui, disait-il, mais la seule pensée qu'un autre homme la regarde et cherche dans ses yeux un encouragement me rend fou de colère; je ferai payer cher à ce hobereau ses œillades amoureuses! Vois-tu, c'est l'ennemi de ma vie, celui qui me dispute Marguerite! Quel qu'il soit, sa destinée est de périr, s'il ne renonce à elle!

Je cherchais à le calmer et à lui faire comprendre qu'il valait mieux pour son honneur renoncer à ce malheureux amour. On ne manquerait pas de dire qu'un garçon sans le sou comme lui ne cherchait à épouser M^lle^ Désormes que pour ses écus. Je le suppliai

de bien réfléchir avant de faire ce voyage. Il lui fallait obtenir un congé du général, et il avait d'ailleurs trois mois devant lui; donc le feu n'était pas encore aux poudres. Je lui représentai aussi combien il serait humiliant pour lui d'avoir à feindre avec son oncle, quand même cette ruse eût dû sauver Marguerite. Celle-ci eût mille fois mieux fait de refuser nettement la demande de Mauvezin que d'imposer à Marc un rôle indigne de lui. Ceci avait ébranlé sa résolution; mais la vie tendue et violente des camps, le climat, certains accès nerveux, suites de sa blessure à la tête, avaient redonné à Marc une surexcitation qui ne lui permettait plus d'être bien maître de lui-même. Dans certains momens, il se reprochait de s'être fait aimer de sa cousine; il disait qu'elle eût été plus heureuse s'il ne l'avait pas connue, et puis la jalousie le torturait. — Non, elle ne peut en épouser un autre que moi, car elle n'apporterait plus un cœur qui n'aurait battu pour personne, et ce serait déjà un adultère moral. Elle m'appartient, et ne peut appartenir qu'à moi! On pensera ce qu'on voudra; je passerai, s'il le faut, aux yeux du monde, pour un ambitieux qui a voulu spéculer, mais elle sera ma femme, ou je me tuerai. Je l'aime plus que mon sot amour-propre de pauvre! Je ferai taire mon orgueil et ma raison : je lui sacrifierai tout, même mon honneur, s'il le faut, et si elle le demande.

Il n'y avait plus moyen de raisonner; il était monté à un diapason trop élevé pour moi, et je le laissai agir selon son inspiration, ou plutôt selon le désir de sa cousine. Je me décidai alors à lui faire part de la lettre de M. Désormes. — C'est bien, dit-il : il m'invite à la noce, j'irai; mais le futur dansera sur un air de ma façon! Mon oncle veut me marier avec la fille d'une de ses amies? Parbleu! il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner que c'est toujours Fanny. Voilà mon prétexte tout trouvé. J'irai; mais l'époux de Marguerite, ce sera moi ou personne! En attendant, je vais écrire au cher oncle pour lui dire de ne pas m'engager avec la jeune fille aux grands yeux avant que je l'aie revue. Je ferai semblant de réfléchir et de me gratter l'oreille comme lui... Oui, oui, je vais me montrer irrésolu, moi aussi. C'est mon idée, c'est mon droit. Chacun son tour!

Il demanda et obtint un congé. Il était aimé et estimé de ses chefs comme de ses camarades, on le vit partir à regret. Dès qu'il fut certain d'arriver à temps, il se calma. Je lui fis promettre de m'écrire souvent, de me mettre au courant de ce qui l'intéressait, et surtout de reprendre le journal de tous ses sentimens et de toutes ses idées. Je pensais que ce serait pour lui le moyen de tenir un peu l'imagination en bride et de faire intervenir dame Raison dans ses affaires. Je me mis à sa disposition dans le cas où il aurait besoin de moi. Je l'accompagnai jusqu'à Philippeville, où, plein d'espérance et d'audace, il s'embarqua avec son spahi et ses chevaux.

MARC VALERY A CADANET.

6 septembre 1852.

Je suis à Saint-Jean depuis trois jours, mon cher camarade. La traversée à la voile a été un peu rude. Nous avons perdu un jour à Marseille, mais le lendemain j'ai pris le chemin de fer de Lyon. Tu aurais bien ri de voir Kadour en wagon. Le bruit de la vapeur, les coups de sifflet de la machine, la rapidité de la course, ont fait croire tout d'abord à mon pauvre spahi qu'il était perdu; mais, avec la résignation des Arabes, il a dit gravement : « Que la volonté d'Allah soit faite! » Et il en a pris son parti. Il a fini même par admirer sans comprendre les wagons qui marchaient tout seuls. A Lyon, où nous prîmes un autre train, il eut le loisir d'examiner la locomotive de près.

— *Sidi*, disait-il, quoi donc marcher si vite? poudre comme dans canon?

Je lui aurais expliqué en vain la vapeur. Je lui répondis donc : Tonnerre enfermé là!

Voyant mon sérieux, il fut convaincu et admira la puissance humaine, qu'il attribue aux Français seulement.

— *Francis bono! bono! bezef bono!*

Je lui représentai que ces exclamations compromettaient sa dignité, car on le regardait beaucoup. Il m'en sut gré et reprit son grand air d'indifférence en murmurant tout bas : — *Sidi bono!*

Le fait est que nous fîmes émeute tout le long du voyage. Nos vestes rouges, nos burnous blancs, nos deux chevaux arabes à tous crins étaient un spectacle nouveau dans les départemens du centre, et nous ne pouvions faire un pas sans être suivis comme des bêtes curieuses par les populations. Kadour trouvait tout naturel qu'on l'admirât; il souriait aux jeunes filles d'un air gracieux en montrant des dents blanches comme celles d'un enfant, et leur envoyait des œillades de tigre amoureux. Ce gaillard-là, avec ses yeux fendus en amande, son nez busqué, sa peau olivâtre, sa barbe soyeuse, est vraiment un très beau type de la race arabe.

Après avoir fait reposer mes chevaux à Issoudun, je partis pour Saint-Jean par un soleil digne de l'Afrique, et lorsque les brandes se déroulèrent à perte de vue devant nous, Kadour, se voyant bien seul avec moi, poussa un cri de surprise : — *Ah ia, sidi!* ici comme la Mitidja!

En effet, l'aspect du paysage, sauf l'encadrement des montagnes bleues de l'Atlas, a beaucoup de rapport, au premier coup d'œil, avec les plaines herbues de la province d'Alger. Le botaniste y

trouvera certes beaucoup de différence; mais Kadour ne se préoccupait guère de voir les palmiers nains et les lentisques remplacés par les genêts et les fougères.

Je n'avais averti personne du jour de mon arrivée. Le cœur me battait bien fort en traversant le bois de pins où je me suis évanoui il y a deux ans. J'arrivais alors avec un trou à la tête, j'en apporte un de plus, et que j'ai failli payer plus cher. Le vieux chemin, autrefois défoncé par les pluies et plein d'ornières, a été empierré nouvellement. J'ai retrouvé la vieille grille peinte en vert et les piliers refaits à neuf. Quel changement!

Du plus loin qu'ils nous voient, Pyrame et Thisbé, les deux gros chiens, accourent en aboyant de fureur; mais tout à coup, le nez en l'air, ils s'arrêtent, et la menace se tourne en joie insensée; les voilà de sauter, de se jeter l'un contre l'autre, de se mordiller pour me montrer qu'ils n'ont pas oublié les jeux auxquels je les excitais. J'aperçois bientôt maître Dolin, qui d'un pas mesuré approche avec méfiance; mais, en nous voyant gagner l'écurie, il se hâte et nous apostrophe d'un ton magistral :

— Holà! hé! les amis! c'est pas ici une auberge, passez votre chemin. — Puis à ma voix : — Dieu me punisse! s'écrie-t-il, c'est-il pas vous, monsieur Marc? Ah! c'est que vous êtes bien changé *tout de même;* quelles moustaches! quelle figure noire! et puis c'est ct' *Orabe!...* que le diable m'extermine si je ne vous prenais pas pour des comédiens! Je vas avoir soin de vos bêtes. Ah! les jolis bidets! c'est-il des *orabes* aussi?

Kadour avait mis pied à terre et attendait gravement que Dolin lui montrât le chemin. Impatienté de le voir tourner autour de nous sans se décider à rien : — Dis donc toi, monsieur, lui dit-il, fais voir l'écurie!

Mes chevaux installés, j'appris de Dolin que M. Désormes surveillait, comme toujours, ses ouvriers, mais que Marguerite était à la maison. J'y cours, je rencontre dans le corridor Nanniche, qui se sauve, puis revient en souriant me dire bonjour. J'embrassai cette bonne fille de grand cœur; elle en devint pourpre et me dit : — Ah! que mam'selle va être contente! elle est dans le parc, je vas la *querir.*

— Non, non, reste, j'y vais moi-même.

En traversant le jardin, je remarquai qu'il était plein de fleurs, et que les allées étaient sablées. Je gagnai la pièce d'eau, et je vis Marguerite, celle qui est toute ma vie, assise et immobile à la même place où, il y a deux ans, elle me donna le premier baiser d'amour. J'approchai doucement. Elle dormait sur un banc de gazon, le dos appuyé contre un arbre moussu. Son chapeau de paille, son om-

brelle, un bouquet de fleurs, un livre ouvert, gisaient épars dans l'herbe. Un rouge-gorge voltigeait dans les branches et me regardait de son grand œil curieux et méfiant, comme s'il eût voulu essayer de garder Marguerite. Elle ne m'avait pas entendu venir; je me mis à genoux devant elle et la regardai longtemps. Qu'elle était belle et gracieuse la tête penchée sur son épaule et les bras nonchalamment étendus sur sa robe blanche! C'était bien ma Marguerite, avec ses cheveux d'or devenus plus beaux, sa jolie taille plus élancée, ses traits d'un dessin plus net et plus pur. En la contemplant, mes souvenirs s'éveillèrent en foule, même ceux des jours qu'elle a vécu loin de moi, et comme si j'eusse assisté à toutes ses pensées, je vis ou crus voir mon image dans ses rêves...

Je pris ses deux mains dans les miennes, ses grands yeux s'ouvrirent lentement et se fixèrent sur moi sans me reconnaître; puis un sourire indécis flotta sur ses lèvres, un éclair passa dans son regard, et elle jeta un cri de surprise et de joie que je n'oublierai ni dans cette vie ni dans l'autre. Enlaçant ses bras à mon cou, elle attira ma tête sur sa poitrine et couvrit mon front de baisers.

— Marc! Marc! disait-elle, je rêvais que tu arrivais, et te voilà! je ne rêve plus, n'est-ce pas?

Je ne trouvais rien à lui répondre. *Oui, c'est moi!* disait tout. Je la tenais contre mon cœur, je couvrais ses mains, ses bras, son cou et ses cheveux de baisers ardens, j'étais fou de joie. Ah! mon ami, quels momens résument dans nos fugitives existences des siècles de bonheur! Enfin elle se dégagea doucement, me fit relever et se mit à m'examiner avec la surprise d'un enfant. Ma veste rouge à brandebourgs noirs, mes grandes bottes, ma peau bistrée, mes moustaches, mes cheveux courts, ma cicatrice au front, ont été tour à tour passés en revue. Après avoir un peu regretté mon abondante chevelure de jadis, elle a fini par dire qu'elle me préférait tel que je suis maintenant, et mettant la main sur ma croix : « Quand je pense que tu aurais pu mourir pour me faire ce plaisir-là! » Ah! mon cher Cadanet, je suis bien récompensé du sang que j'ai perdu pour elle, va!...

Mais j'étais impatient de connaître notre situation, et nous avons profité du seul moment de liberté que nous aurons peut-être d'ici à longtemps pour nous entendre. Le mariage avec Mauvezin paraît avoir été un des rêves les plus longtemps couvés et ajournés de M. Désormes. Il y songeait déjà quand il m'a chassé d'ici. Enfin, comme un enfant poltron qui veut franchir un fossé reste longtemps à mesurer la distance, recule pour prendre son élan, s'arrête au bord, retourne en arrière et saute enfin en fermant les yeux, de même mon oncle a franchi son indécision pour sauter en plein Mau-

vezin. La mort du père, fort endetté, n'a fait que diminuer les ressources du nouveau marquis; mais l'accroissement du titre a produit chez M. Désormes un éblouissement auquel il est impossible d'opposer aucune critique, aucun raisonnement. Marguerite a tout essayé, et elle y renonce.

Il faut donc tourner la situation, et Marguerite, qui n'a pas vu jouer beaucoup la comédie, a trouvé d'elle-même le moyen le plus classique, le plus ingénu et le meilleur peut-être : c'est d'agir comme la railleuse Isabelle, de laisser venir le beau Léandre, et de se rendre si désagréable qu'il renonce à elle de son propre mouvement.

— Laisse-moi faire, dit-elle. Ne pas me laisser marier malgré moi est bien facile; mais faire consentir mon père à me marier comme je veux, c'est autre chose! Seulement je sais que s'il met des années à mûrir les projets qu'il a, il n'a besoin que d'un jour pour accomplir ceux qu'il n'a pas. Que d'une manière ou de l'autre j'amène M. Adalbert à froisser son amour-propre, mon père, en proie à un violent dépit, me mariera avec la personne qui se trouvera sous sa main. Il faut que tu sois cette personne, et voilà pourquoi je t'ai dit d'accourir et d'être là.

Je trouvais plus court et plus dans mes goûts de chercher noise moi-même au nouveau marquis. — Voilà ce que je ne veux pas, dit Marguerite, j'ai prévu que cela pouvait arriver, et j'ai fait le serment que je te renouvelle ici de n'être jamais à toi, si tu te mêles de prendre l'initiative. D'ailleurs, si l'attaque venait de toi, mon père ne te le pardonnerait jamais, ce qui ne serait pas le moyen de réussir.

Marguerite avait raison. Je donnai ma parole d'honneur de surmonter toute explosion de jalousie.

— Il le faut d'autant plus, ajouta-t-elle, qu'en consentant à voir Mauvezin et à me laisser un peu faire la cour, je risque bien de donner matière à quelque propos, surtout quand on verra que je ne l'épouse pas. Il faut que tu sois cuirassé contre tout ce que l'on pourra dire de mes caprices, et ce n'est pas en Afrique que tu aurais fait provision de patience. Ici, voyant mes moindres démarches, entendant mes moindres paroles, tu ne pourras pas en être jaloux. Je serai donc plus brave que je ne l'ai été jusqu'à présent, je me sentirai près de toi, sous ton contrôle et sous ta protection.

J'ai juré d'obéir, et nous avons parlé de M^lle^ d'Astafort, dont le caractère m'avait laissé de la méfiance et de l'inquiétude. Marguerite explique ainsi son amie : — Fanny est une personne mystérieuse, j'en conviens; mais moi, je crois la connaître : elle souffre d'être pauvre, et le grand mépris qu'elle affecte pour les richesses n'est que l'aveu involontaire d'un secret dépit. Et puis sa mère lui

porte sur les nerfs : avec sa bonhomie réelle, Mme d'Astafort est bien faite pour l'humilier et l'irriter par son manque de tact; mais Fanny a d'autant plus de mérite et de vertu qu'elle souffre davantage. Elle a la volonté d'être franche, et, tout en s'échappant quelquefois en paroles aigres ou railleuses, elle agit toujours avec générosité. Certainement il eût mieux valu, et pour elle et pour nous, qu'elle ne fût pas dans notre confidence; mais j'étais une enfant quand j'ai commencé à t'aimer. J'ai été assez romanesque pour vouloir qu'elle le sût. Depuis, j'ai eu peur d'elle par momens. Pourtant elle ne nous a pas trahis, elle ne nous trahira pas. Sois aimable et sérieux avec elle, traite-la comme une amie bien sûre et bien dévouée; elle mettra son amour-propre à l'être. Quant à la tromper, il n'y faut pas songer, elle est trop fine et trop clairvoyante...

Nous nous sommes séparés pour ne pas être surpris en tête-à-tête par M. Désormes, et j'ai été m'installer dans mon ancienne chambre tapissée. En traversant la bibliothèque, la soirée où mon oncle me donna des espérances si enivrantes et si vite déçues s'est représentée à ma mémoire avec une telle lucidité que j'ai cru y être encore et n'avoir jamais été en Afrique; mais la présence de Kadour m'a ramené au présent.

Ma toilette fut bientôt faite, mes bagages ne devaient arriver que le lendemain. J'allai rejoindre Marguerite au salon. Mon oncle entra un instant après.

— Ah! te voilà? s'écria-t-il en me voyant, et d'un ton qui me parut signifier : Le diable t'emporte! Et puis il reprit : — Je ne t'attendais pas si tôt.

Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de cette réception flatteuse, et je l'embrassai. Il fut surpris de ma franchise, se remit, et après avoir regardé ma croix et mon uniforme :

— Je te félicite, dit-il en me tendant la main. Te voilà un homme à présent! Quelle belle mine! Tu fais un beau soldat, ma foi! Allons, oublions le passé et ne pensons plus qu'à l'avenir. Je n'ai pas encore parlé de toi... tu sais...

Je lui coupai la parole en lui disant : — Oui, oui, mon oncle, nous avons le temps. Il n'est pas besoin d'ennuyer ma cousine de mes affaires. — Et comme Dolin venait nous avertir que le dîner était servi, j'offris, en affectant un air dégagé, mon bras à Marguerite, et nous passâmes dans la salle à manger. J'avoue que je ne mangeai pas comme un amoureux, mais comme un vrai spahi en campagne. J'avalai jusqu'à deux assiettées de *fromentée*, plat du pays que je ne pouvais pas même voir autrefois, et qui consiste en grains de blé crevés dans l'eau et cuits dans du lait. Ce mets gaulois a beaucoup d'analogie avec la colle de pâte, mais un proverbe dit : « Qui n'aime

pas la fromentée n'est pas Berrichon. M. Désormes était évidemment flatté de toute la justice que je rendais à son plat national et s'extasiait sur mon appétit. J'avais tant de choses à dire sur l'Afrique, que Dolin, qui sert à table et place toujours son mot dans la conversation, est resté là, bouche bée, en écoutant le récit des combats où je m'étais trouvé. S'il ne disait mot, en revanche il se livrait à une pantomime exubérante : il montait à l'assaut avec moi, il baissait la tête sous les balles, et quand j'en vins à mon coup de sabre sur la tête, il poussa une exclamation si comique, que Marguerite, prête à pleurer, ne put retenir un éclat de rire. Ce polichinelle est en résumé le bouffon de la maison, c'est sur lui que M. Désormes fait rejaillir sa bonne ou sa mauvaise humeur. Aussi le drôle, se sachant nécessaire au *trop-plein* de la vitalité de son maître, se donne-t-il une importance qui le rend encore plus ridicule.

Ma cousine et moi avons été d'une réserve qui me surprend. Allons! il ne sera peut-être pas si difficile de jouer la comédie de l'indifférence. Hier, j'ai montré mes chevaux à M. Désormes et j'ai paradé sur la pelouse pour Marguerite. A son tour, elle m'a montré de nombreux objets d'antiquité trouvés depuis mon départ. Ce qu'il y a de mieux, ce sont deux vases étrusques, découverte fort curieuse en Berry.

La bibliothèque est devenue un véritable musée. J'aurai bien le temps d'examiner toutes ces richesses, car M. Désormes ne laisse plus sa fille seule avec moi; il la surveille de près et s'arrange de façon que ses affaires soient terminées dès le matin, ou, s'il est forcé de s'absenter, il enjoint à Nanniche de ne pas quitter sa maîtresse. Ma présence ici le charme médiocrement, mon cher camarade, je le sens bien, quoiqu'il me fasse assez bonne mine. S'il a pardonné, il est devenu défiant en diable.

Aujourd'hui M^me^ d'Astafort et sa fille sont venues à Saint-Jean. La mère est bien toujours la même : même embonpoint, même caquet intarissable et même brusquerie dans les manières. M^lle^ Fanny a changé à son avantage, sa figure est plus pleine, son regard moins impertinent, ses formes sont plus développées; c'est une très belle fille. Elle m'a tendu la main sans affectation et sans pruderie, avec une franchise qui m'a touché. Mon oncle lui a-t-il fait part de ses nouveaux projets d'union avec moi? Il m'a semblé que M^me^ d'Astafort faisait des allusions au futur bonheur conjugal de sa fille. M. Désormes, affectant devant elle d'être aussi résolu qu'elle le souhaite, lui a dit à demi-voix :

— Eh bien! j'ai fait ce que vous désiriez, le reste vous regarde à présent.

Est-ce de moi qu'il s'agissait? C'est fort possible. M. Désormes

doit vouloir me compromettre auprès de M^lle^ d'Astafort. Quant à elle, sachant de Marguerite tout ce qui me concerne, elle semble nous aider généreusement à entretenir les illusions de mon oncle. Je serais un fat de croire qu'elle a beaucoup de mérite à agir ainsi. Elle n'a jamais eu plus de goût pour moi que je n'en avais pour elle. Quoi qu'il en soit, je la crois disposée à se bien conduire dans la circonstance et à garder notre secret.

M. Désormes a engagé M^me^ d'Astafort à venir passer une quinzaine de jours ici. Il entoure sa fille de gardiens pour la défendre de moi, tout en espérant mettre Fanny en travers de mon chemin. Cet arrangement a contrarié autant Marguerite que moi; mais patience, nous verrons bien! Nous passons le temps à inventer mille ruses d'amoureux pour nous serrer la main et pour échanger en cachette quelques mots. Malgré tous les obstacles qui se dressent devant nous, j'espère, j'ai du courage!

Tu trouveras peut-être cette lettre un peu longue, mais tu n'en dois accuser que toi seul. Tu m'as fait promettre de te tenir au courant de ce qui m'intéressait, je t'obéis. De ton côté, mon cher camarade, donne-moi de tes nouvelles et de celles de nos amis.

Tout à toi, MARC.

JOURNAL DE MARC VALERY.

8 septembre. — Pendant le déjeuner, Dolin a dit que Fraudy (l'homme qui avait eu une altercation avec mon oncle) avait vu hier soir, en passant dans le *Champ de la morte*, une excavation au bas du grand talus, dont toute une partie s'est éboulée par suite des dernières pluies.

Bien que la distance fût assez rapprochée, nous avons pris la voiture à cause de la chaleur. J'étais attiré par la curiosité et aussi par une quasi-certitude de découvrir quelque mystère. Ma passion archéologique s'était emparée de moi comme aux anciens jours. Cela ne doit pas t'étonner; l'amour de l'étude, les curiosités ardentes de la science s'éteignent dans un cœur brisé et se ravivent dans le bonheur.

En arrivant, nous vîmes une ouverture de trois pieds de large sur deux de haut au bas de la pente sablonneuse fraîchement détachée de ce qui avait été la base d'un tumulus. Les principales curiosités qui figurent dans la bibliothèque de Saint-Jean avaient été trouvées dans les alentours. Quelques ouvriers ayant été appelés dans le cas où il y aurait à piocher ou à déblayer, M. Désormes leur proposa d'entrer dans cette excavation; mais aucun ne voulut s'y risquer.

Le père Carnat, qui faisait pacager ses moutons sur la brande,

s'était approché, et le menton en avant, les deux mains appuyées sur son long bâton, il regardait sans rien dire ce trou entre-bâillé comme une grande bouche.

— Mes gars, dit l'un des ouvriers, j'ai entendu cette nuit le *lupeu* crier du côté des vieilles carrières.

— Si les mauvais esprits sont en campagne, dit un autre, c'est bien sûr de là qu'ils sont sortis. On ferait mieux de boucher ça...

— Voyons, vieux, dit le garde champêtre en s'adressant à Carnat, vous qui connaissez toutes les histoires et autres fariboles du pays, vous pourriez peut-être nous faire assavoir ce que signifie cette perforation qui suscite des pourparlers et autres réflexions parmi les citoyens ici présens.

— J'ai entendu dire dans les temps, lui répondit le berger, qu'*ils* avaient enterré dans le pays d'ici une femme tout en vie, et ça pourrait bien être l'endroit...

— Il se pourrait faire, vénérable berger, reprit le garde. Et du moment que ce n'est pas contrariant à la loi et que M. Désormes le désire, il est de toute possibilité d'entrer dans cette perforation.

— Oh! par mon chrême et mon baptême, dit le premier interlocuteur, je n'y entrerais pas pour cent bons francs.

Je ne sais s'ils étaient de bonne foi ou s'ils voulaient se faire graisser la patte. Je perdis patience. — Vous n'êtes tous que des *câlins*, leur dis-je en berrichon : j'irai, moi; mais il faut déblayer cette entrée-là pour que je puisse y passer. Allons, Fraudy, venez ici avec votre pioche; il y a vingt francs à gagner.

L'appât du gain fit taire la superstition. Il s'avança résolûment : — Diantre! un louis d'or, dit-il, ça me va. Je vous dois bien quelque chose aussi pour m'avoir *empêché de la prison* dans le temps.

J'envoyai Kadour me chercher un paquet de bougies et des cordes pendant que Fraudy écartait les terres qui obstruaient l'entrée, et je proposai à mon oncle de se risquer avec moi.

— Merci bien! dit-il, pour attraper des rhumatismes!

— En ce cas, repris-je en plaisantant, j'irai seul, et selon la loi je partagerai avec vous, propriétaire, les trésors que je vais trouver.

— J'y consens, répondit-il sur le même ton; je te fais même cadeau de tout ce que tu trouveras.

— Et si c'était la *fade*, monsieur Julien? dit le père Carnat en souriant malicieusement.

— Je la lui donnerais pour femme! répondit mon oncle, qui aime à faire l'esprit fort devant ses ouvriers.

Le père Carnat m'attirant à lui : — Voilà un vilain cadeau! N'y allez pas, mon fils, ça vaudra peut-être mieux. Je ne dis pas que la

*grand'fade* soit là dedans, mais elle peut y être. Il y a parfois des histoires qu'on raconte en riant, et ça se trouve vrai. Il y avait dans les temps une autre manière de religion dans le pays d'ici, et il se peut que la *fade*, avec ses diables à cheveux rouges, se voyant méprisée des chrétiens, se cache là. Si mon chien voulait parler, il nous dirait bien ce qui en est, parce que, voyez-vous, quand les croyances deviennent trop vieilles et que les hommes n'en veulent plus, les bêtes les prennent pour elles, et c'est pour ça qu'on dit d'une chose qui ne vaut plus rien : C'est bon pour les chiens! J'ai comme souvenance d'avoir vu une butte là, et il y avait pourtant longtemps qu'elle était défaite quand je suis venu sur terre.

Les paroles mystérieuses du vieux sorcier ne firent qu'exciter ma curiosité, et dès que Kadour fut arrivé avec les engins nécessaires, je le mis de faction à la porte de la caverne, je lui confiai la corde dont je m'entourai le corps, lui recommandant de la lâcher à mesure que j'avancerais, et de la retenir au cas où il me sentirait tomber. Au moment d'entrer dans la *gueule de l'enfer*, comme disaient les ouvriers, un grand serpent verdâtre, qui me glissa dans les jambes et se perdit dans les herbes, fut l'objet de nouveaux commentaires de la part de l'assistance; mais je n'y fis pas attention, le lieu où je m'engageais avait un bien autre intérêt pour moi.

Un couloir très incliné, large de deux mètres et formé par deux murs latéraux, me conduit à un escalier qui descend rapidement à plusieurs mètres au-dessous du sol, et à l'entrée d'un petit vestibule rond, dont le plafond est décoré de caissons ménagés dans le tuf. Une porte qui n'existe plus, mais dont les poutres sont encore engagées debout dans la maçonnerie, donne accès dans une salle de six mètres carrés. La chaleur y est étouffante, mais je continue mon exploration. Les murailles sont enduites d'un stuc sur lequel des fresques représentent les ornemens d'une corniche. Les lambris et les panneaux sont décorés de personnages d'un brun rougeâtre sur fond clair; leur dessin grossier et leurs formes ramassées me rappellent ceux des vases réputés d'origine phénicienne. Cet hypogée est recouvert de larges dalles qui forment un plafond plat, divisé en quatre caissons sculptés. Du centre pend un fragment de chaîne qui soutenait jadis une lampe; elle gît au-dessous dans une épaisse couche de poussière grise. Près de la porte, un siége en pierre et une niche contenant un vase en terre rouge dite poterie d'Arezzo, à reliefs fins et délicats, ainsi que des parcelles de métal, vestiges d'étoffes précieuses. Le terrain forme un exhaussement remarquable au milieu de l'hypogée; c'est là qu'avaient dû être les urnes funéraires ou le sarcophage. Je buttai contre un trépied qui tomba avec un bruit sourd. Ce bruit me fit tressaillir. J'allais peut-être réveiller l'hôte de cette demeure silencieuse.

La bougie que je portais ne suffisant pas, j'en allumai plusieurs, et je dénouai la corde qui me ceignait les reins. J'explorai à mon aise ce singulier et intéressant réduit : j'y trouvai deux statuettes en terre cuite, une chimère et un sphinx ailé; deux amphores à pieds en pâte noire, ornées de sujets en relief; une épée en acier, à lame droite et à poignée de corail; un coffre elliptique en bronze, appelé ciste, aux parois ornementées de dessins gravés à la pointe. Ayant soulevé le couvercle de cette antique corbeille de noces, j'y vis un collier d'or et d'émeraudes, une figurine en ambre jaune, un miroir et une strigille d'argent, une coupe en malachite richement montée, des bracelets, un pectoral et une couronne nuptiale en or, avec bagues, pendans d'oreilles, fibules et longues épingles pour la coiffure. A côté de ces richesses, des fragmens de planches vermoulues, incrustées d'ivoire et d'argent, me firent penser que c'étaient là les débris du sarcophage, dont je ne voyais aucune autre trace.

Je voulais reparaître chargé de mes conquêtes, et je bourrai mes poches de bijoux pour les offrir bien vite à Marguerite. Je ne me sentais pas de joie en puisant dans ce véritable trésor, et pourtant j'étais honteux de mon action : il me semblait voler quelqu'un. Et puis c'était comme un songe de pénétrer le premier et de me trouver seul dans ce sanctuaire, dont la poussière n'avait été foulée par aucun pied humain depuis plus de vingt siècles. Peu à peu une tristesse affreuse et de véritables remords s'emparèrent de moi. Violer cet asile de mort et fouler peut-être les ossemens de ceux qui dormaient là dans l'éternité,... cela me parut si mal que je fus tenté de m'enfuir.

Un rêve que j'avais fait il y a deux ans, et qui m'avait frappé par sa coïncidence avec un rêve analogue raconté par le vieux berger, se représenta à mon souvenir dans tous ses détails. C'était là l'endroit où je dormais côte à côte avec un cadavre; seulement le couloir d'entrée était dans mon rêve beaucoup plus large, et donnait sur un bois. C'est par là que Marguerite et Carnat étaient venus me délivrer. — Et, il y a un instant encore, que voulait donc dire le vieux sorcier en me défendant de pénétrer ici? Avait-il connaissance de cette chambre mortuaire? *La fade* ou *la morte*, c'est tout un; ce tombeau explique bien le nom du *Champ de la morte*, et encore le mot *champ* n'est peut-être ici que la corruption du mot celtique *cam*, chambre voûtée. J'en étais arrivé à penser tout haut : — Mais où est-elle, cette belle morte, la *grand'fade?* — J'achevais à peine ma question que le terrain s'affaissa sous mes pieds; une longue planche se brisa en faisant entendre un craquement lugubre, un de ses bouts se dressa devant moi par je ne sais quel mouvement de bascule, et je roulai dans la poussière qui remplissait un trou peu profond; mais en me relevant je vis une forme blanche, immobile,

devant moi. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouvai. Ce fut une terreur muette, irréfléchie, insensée. Je courais vers la porte sans pouvoir la trouver, et je revenais sans cesse vers cette apparition, qui semblait se mouvoir à la lueur vacillante des bougies. — La morte! me disais-je comme hébété, c'est la morte! la voici! — Je fermai les yeux pour ne plus la voir, je rappelai ma raison, qui semblait vouloir me quitter, et je résolus de braver l'apparition en marchant courageusement à elle. O puérilité de mon imagination! l'objet probablement couché dans la poussière, et que le mouvement de bascule de la planche avait redressé au moment de ma chute, était une statue de grandeur naturelle, enveloppée de la tête aux pieds dans une longue draperie de marbre. Sans l'examiner autrement, je résolus de l'emporter comme gage de ma conquête et comme le plus curieux objet de ma découverte; mais tous mes efforts furent inutiles, je pus à peine la soulever.

J'appelai Kadour, qui, en sa qualité d'Arabe, devait avoir au moins autant de préjugés et d'idées superstitieuses que les paysans du Berry, mais qui ne fit pourtant aucune objection, et m'aida à tirer de la fosse le précieux antique. Quand nous reparûmes au jour, les ouvriers reculèrent, des femmes et des enfans, attirés par la curiosité, s'enfuirent, et le père Carnat, voulant conserver aux yeux des paysans son prestige de sorcier qu'aucun être surnaturel ne doit effrayer, s'approcha, quoique en hésitant, de la statue; mais, en la voyant, sa figure prit une singulière expression d'admiration craintive.

— Eh bien! père Carnat, lui dis-je en riant, vous ne la reconnaissez donc pas? C'est la *grand'fade*, comme vous disiez.

— Ça se peut, ça se peut! me répondit-il d'un ton bourru; mais déterrer ce qui est enterré, ça n'a jamais rien valu, monsieur Marc, c'est moi qui vous le dis!

Et, appelant son chien, qui tournait autour de la statue et la flairait avec méfiance, il s'éloigna suivi de quelques bonnes femmes, qui lui demandaient sans doute s'il fallait adorer ou craindre cet être surnaturel.

Nous avons déposé à l'entrée du tombeau cette œuvre d'art de la plus belle époque grecque et d'une conservation parfaite. Craignant quelque méchanceté de la part des poltrons superstitieux, je l'ai mise sous la garde de Kadour. J'ai décidé M. Désormes et Marguerite à pénétrer dans l'hypogée. Quand M. Désormes se trouva au beau milieu de ces richesses : — C'est qu'il y en a peut-être bien pour une certaine somme! dit-il d'un ton naïvement désappointé.

— Vous m'avez tout donné d'avance, n'est-ce pas?

— Oui, j'en conviens. J'ai fait là un mauvais marché.

— J'ai le droit d'en disposer à ma guise?

— Dame! sans doute.

— En ce cas, ma cousine, permettez-moi de vous offrir pour votre musée tous ces objets d'art, qui sont à vous.

Marguerite avait d'abord l'intention de laisser toutes ces curiosités comme nous les avions trouvées; mais il y avait là de quoi tenter l'avidité de trop de gens. Elle appela quelques ouvriers, qui, rassurés par sa présence, se mirent à l'œuvre tout de suite. La poussière de l'hypogée fut passée au crible, afin qu'on pût récolter tous les menus débris, et la translation des objets de plus forte dimension, comme trépied, coffre, lampe, vases et statue, commença de s'opérer.

— Savez-vous, vous autres? dit Fraudy à ses camarades. Tout ce que chante le vieux Carnat, c'est des bêtises! et il n'y a pas plus de *grand'fade* dans tout ça que dans mon chapeau. Nous sommes bien bêtes de n'avoir pas osé entrer là dedans : on aurait partagé les trésors avec M. Désormes!

— Oh! moi, j'y ai pas regret, disait un autre; toutes ces affaires-là, ça ne vaut rien, c'est tout cassé.

Je surveillai de près le transport de la précieuse statue, couchée sur un matelas et portée en litière, comme il convient à une dame de l'antiquité.

Le temps menaçait depuis une heure, et à moitié chemin nous avons été assaillis par une bourrasque épouvantable, tonnerre, vent, grêle, éclairs. Dolin ne pouvait maîtriser ses chevaux, qui s'emportaient et menaçaient de verser. Hommes, bêtes, statue, antiquités se sont réfugiés sous bois pour attendre la fin de l'orage, et nous ne sommes rentrés qu'à la nuit, tous bien mouillés.

Marguerite a tout fait placer dans la bibliothèque. Cette chère Marguerite! comme elle m'a reproché avec douceur mon expédition dans les *profondeurs de la terre!...* Mais elle me sait gré aussi d'avoir montré de la résolution et *du courage...* Du courage! Je ne me suis pas vanté de la belle peur que j'ai eue devant cette statue... A propos, pourquoi n'a-t-elle pas de socle?

9 septembre. — Elle est d'un type remarquable, le front est bas et droit comme dans les têtes grecques; mais l'angle facial rappelle tant soit peu les profils égyptiens. Le nez est petit, fin, légèrement relevé, et les narines un peu dilatées. La distance entre le nez et la bouche est très courte. Les lèvres sont un peu fortes, mais la bouche est bien dessinée. Les yeux sont grands, bien fendus, et d'un émail imitant la nature à s'y tromper. L'arcade sourcilière est allongée et semble, ainsi que l'épaisseur de la paupière, avoir conservé un léger ton bistré, ce qui indiquerait que cette œuvre d'art a été peinte à l'imitation des femmes de l'antiquité, dont la coutume était de se teindre les sourcils et le tour des yeux. La chevelure à grandes

ondulations, à la mode grecque, porte des traces de dorure. Le cou, la poitrine, les épaules et le bras qui n'est pas caché sous la draperie sont d'une adorable *exquisité* de forme. Cette jeune fille est sans doute le portrait de la morte, — à moins que ce ne soit l'image de quelque déesse.

La tête est un peu inclinée du côté droit; la main droite maintient les plis du pallium, qui recouvre l'épaule gauche et vient se rassembler en plis, à la mode grecque, sous le bras droit, dont le travail est si fini et d'une si belle conservation qu'on y remarque, comme dans certaines statues de Canova, les plis et les pores de la peau. La tunique descend jusqu'aux pieds et les cache en partie; on jurerait d'une véritable étoffe appliquée sur les formes, dont on devine toute la beauté. L'artiste de génie auteur de ce chef-d'œuvre a su allier la poésie du sentiment à la réalité des détails. L'effet de ces tissus légers que les poètes anciens appelaient *vent et nuage* est admirablement rendu. On est tenté de soulever les plis du pallium pour s'assurer que cette jeune fille svelte et gracieuse n'est pas la nature même.

Femineum lucet sic per bombycina corpus.

La tunique porte encore des traces de peinture, et toutes les parties nues sont d'un ton mat qui rappelle beaucoup celui des femmes arabes.

J'ai d'abord pensé que c'était une muse; mais le manque de tout attribut détruit cette supposition. La ressemblance de ce morceau de sculpture avec la statue d'une des quatre Balba trouvée dans les fouilles du théâtre d'Herculanum pourrait la faire remonter à l'époque gréco-romaine; mais les objets et les vases de styles bien antérieurs, les bijoux, l'ornement d'or travaillé en filigrane qui formait probablement une coiffure au cadavre, — dont, à ma grande surprise, je n'ai retrouvé aucun ossement, — me font présumer que cette statue doit être d'origine étrusque; mais l'art de la sculpture était-il déjà aussi parfait chez les Osques? Voilà ce dont je doute.

Elle fait un très joli effet au milieu de la bibliothèque, debout sur un socle recouvert de velours rouge et garni de clous argentés, qui l'exhausse de deux pieds au-dessus du sol. Elle est éclairée de côté, la figure tournée vers la porte du salon, et semble regarder d'un air curieux et moqueur les visiteurs qui viennent l'admirer.

Je ne sais comment expliquer ce tombeau étrusque ou phénicien sur le sol de la Gaule centrale.

La légende ou plutôt la tradition donne, il est vrai, pour fondateur à la ville d'Avarik (Bourges) l'Hercule tyrien, personnification du génie aventureux et commercial des Phéniciens. Ceux-ci, tour à tour appelés Sidoniens, Chananéens, Philistins, avaient établi des

colonies en Grèce, en Thessalie, en Espagne et en Étrurie. Navigateurs infatigables, ils allaient vendre en Europe les produits de leur riche industrie : étoffes de soie, mosaïques, statues, objets en verre, en or, métaux précieux. Ils enseignaient aussi aux peuples de l'antiquité leurs doctrines religieuses et leur système cosmogonique. Au temps d'Homère, l'industrie phénicienne avait atteint déjà un haut degré de perfection; mais l'art chez ce peuple n'était cependant pas assez avancé pour produire une œuvre aussi belle que la statue trouvée dans notre hypogée. Ce serait, en fait de supposition, aller un peu loin peut-être que de reporter la construction de ce tombeau à l'époque où les Pélasges vinrent d'Asie occuper et défricher les marais de l'Europe, trois ou quatre mille ans avant notre ère. Cette race industrieuse et entreprenante, qui, comme la moderne race juive, semblait vouée à la fatalité, toujours poursuivie, traquée ou réduite en esclavage par les nouveaux conquérans, Hellènes ou Latins, n'a pas laissé d'autres travaux que les épaisses murailles dites cyclopéennes. Ces hommes antédiluviens sont restés dans les souvenirs des peuples comme des démons et des génies malfaisans, et cependant ce sont eux qui élevèrent les premiers autels à des dieux mystérieux ou terribles (Cabires et Dioscures), et bâtirent les premières villes.

Les peuples nouveaux de race blanche, de souche aryenne, semblèrent prendre à tâche d'anéantir les vieilles races rouges filles de Cus. Cette haine s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Amérique, où nous voyons le blond et pâle Anglo-Saxon détruire par tous les moyens l'Indien peau-rouge, très proche parent du Pélasge primitif. Quelques tribus de la nation pélasgique, désignées en Italie sous le nom de Sicules, d'Opiques (d'*ops*, la terre), se fondirent dans l'élément tyrrhénien, venu de Phénicie, et devinrent le peuple étrusque, dont la langue et l'écriture procèdent des Phéniciens, la mythologie des Assyriens, l'art et l'architecture des Égyptiens. C'est de lui que les Romains empruntèrent une grande partie de leur religion, de leurs mœurs et de leur langue; mais, fille de l'Étrurie, Rome prit à tâche de renverser en Europe cette civilisation que l'on peut comparer à celle de l'Égypte en Orient. L'Étrusque avait détruit le Pélasge, le Romain détruisit l'Étrusque.

Tout cela ne m'explique pourtant pas la présence de ce monument osque au milieu des brandes du Berry. Je ne suis pas moins surpris d'avoir trouvé une épée gauloise parmi les objets les plus précieux ou les plus chers que la dame étrusque fit enterrer avec elle. Notre histoire est d'une obscurité si profonde que je renonce à chercher davantage...

Pourquoi nos bardes n'ont-ils pas écrit au lieu de chanter?

10 septembre. — Marguerite a obtenu de son père la permission

de monter mon cheval, qui est très doux, et j'ai commencé à lui donner les premiers principes d'équitation. Ces leçons auront pour théâtre la pelouse devant la maison; mais j'espère que nous irons bientôt dans la campagne, où nous pourrons causer librement. Il n'y a vraiment que les femmes pour avoir des idées! Je n'aurais jamais trouvé ce prétexte.

11 septembre. — Mme d'Astafort et sa fille sont venues s'installer avec des malles et des paquets, comme si elles débarquaient des Indes. J'ai vu dans les bagages une cage de serins et un affreux roquet si pelé et si déformé qu'il a l'air d'être en carton.

Mlle Fanny a fait son entrée à cheval; je ne lui connaissais pas le talent de l'équitation, et j'aurais souhaité qu'elle ne l'eût point. Elle va maintenant se trouver en tiers dans les promenades projetées avec Marguerite.

12 septembre. — M. de Mauvezin est venu aujourd'hui, et s'il m'a déplu il y a deux ans, alors qu'il n'avait aucune prétention sur Marguerite, à plus forte raison me déplaît-il aujourd'hui qu'il se regarde comme son futur époux. J'avais mal jugé ou mal vu le marquis autrefois chez Mme d'Astafort. Il m'avait semblé efféminé. C'est un garçon de vingt-cinq à trente ans, blond ardent, avec des yeux bleus ou plutôt verts. Je ne sais s'il a pris de l'embonpoint, mais il m'a semblé plus fort et plus homme qu'autrefois, bien qu'il ait toujours le teint frais et rose, que fait ressortir une mise puérilement recherchée, et je crois qu'il fait semblant d'avoir la vue basse, afin de s'autoriser d'un lorgnon pour regarder les gens d'une manière impertinente. Grand chasseur, il passe sa vie dans les bois. Une certaine affaire d'honneur, dans laquelle il tua son adversaire sur le coup, lui a fait une réputation de duelliste redoutable et de mauvais coucheur à vingt lieues à la ronde. Tant mieux! J'ai bien promis de ne pas le provoquer, mais non de me laisser marcher sur les pieds. Puisse-t-il partager bientôt l'antipathie qu'il m'inspire!

Nous avons tous été au jardin, et, pendant qu'il faisait l'empressé auprès de ma cousine, Mlle d'Astafort me prit le bras et me questionna beaucoup sur ma vie en Afrique, sur mes sentimens, mes pensées. Elle en vint à parler de Marguerite, et prétendit que celle-ci ne lui accordait plus toute sa confiance. — Nous nous sommes taquinées de temps en temps, disait-elle, mais sur des sujets de si peu d'importance qu'ils ne valaient pas les paroles que nous disions. Je suis vivement peinée de voir son père s'entêter à la marier à M. de Mauvezin. Elle ne sera pas heureuse avec lui.

— Mais il ne faut pas que cela soit! m'écriai-je; cela ne peut pas être!

— Oh! je souhaite de tout mon cœur que vous disiez vrai, car

j'aime Margot comme si elle était ma sœur, et je voudrais qu'elle fût votre femme. Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas?

— Je vous assure que je l'aime au-delà de tout, et que je lui sacrifierais ma vie avec joie.

— Si on pouvait m'aimer, je voudrais être aimée ainsi, dit-elle. Mais avez-vous bien réfléchi au scandale qu'occasionnera son refus d'épouser le marquis? Sous son extérieur bonhomme, Désormes est une barre de fer, ne vous y trompez pas!

— Mais je suis peut-être une barre de fer aussi, moi!

— A la bonne heure, dit-elle à voix basse; mais moi, que dois-je faire de mon côté? Ma mère et votre oncle ont projeté de nous marier ensemble; M. Désormes vous en a écrit en Afrique, et vous êtes revenu sous le prétexte de me mieux connaître. Vous n'avez dit ni oui ni non quant à l'avenir, et vous recommandiez de n'en point parler. On m'a tout dit sous le sceau du secret. Dois-je laisser croire que vous êtes amoureux de moi? Dois-je être assez dévouée à Marguerite pour l'aider à tromper tout le monde? C'est fort délicat, et le rôle que je jouerais pour l'amour de vous deux n'est pas agréable. Que m'en reviendra-t-il, à moi? Le semblant d'amitié de Marguerite, qui ne me fait plus que des demi-confidences?...

— Mon amitié à moi, lui dis-je, une amitié franche et dévouée, à toute épreuve.

— Oui, l'amitié d'un homme tel que vous est beaucoup, et j'en serai fière. Je l'accepte... Eh bien! mon ami, continua-t-elle en me serrant la main d'une manière un peu convulsive, vous allez tâcher de rendre mon rôle moins pénible : vous allez montrer un peu plus d'empressement auprès de moi. Devant le monde, vous serez mon amoureux; dans l'intimité, vous serez mon frère, et je vous parlerai de notre chère Marguerite. Le voulez-vous?

— Cette comédie que nous allons jouer devant votre mère est-elle convenue avec Marguerite? Je ne voudrais pas lui donner l'ombre d'un soupçon.

— Elle est donc encore jalouse de moi? C'est bien puéril et bien injuste! Elle n'est donc pas sûre de vous?

Elle mettait tant de feu dans ses paroles que j'en fus alarmé. Le moyen qu'elle voulait employer pour seconder Marguerite me paraissait outre-passer les besoins de la cause, et j'allais le lui démontrer lorsque nous nous trouvâmes face à face avec M^me^ d'Astafort, qui revenait sur ses pas, et qui me cria très haut, afin que personne n'en ignorât : — Eh bien! mon lieutenant, je vous confierai ma fille une autre fois pour que vous me la rameniez rouge comme une guigne!

Tout spahi que je suis, j'ai rougi de cette platitude autant que Fanny. En songeant au monde trivial qui entoure Marguerite, à ce

milieu grossier où elle a été élevée, je m'émerveille toujours qu'elle ait tant de distinction dans les manières et d'élévation dans les sentimens. Je ne puis m'empêcher de me dire quelquefois : *Margaritas ante...*

M. de Mauvezin me lança un coup d'œil agréablement ironique, comme pour me féliciter de ma nouvelle conquête. Je me rappelai qu'il passait autrefois pour un des adorateurs de Fanny, et je trouvai son attitude impertinente et lâche; mais peut-être aussi n'a-t-il jamais songé à elle, et d'ailleurs il faut que je sois patient. Il se remit à parler politique avec M^me^ d'Astafort, qui est légitimiste, à ce qu'elle s'imagine. Sans m'adresser à Mauvezin, qui abondait dans son sens, je fis quelques réserves très nettes pour mon compte, et la grosse dame, qui ne voulait ni déroger aux principes des Tourtiaux ses ancêtres, ni déplaire à son futur gendre dans ma personne, se trouva dans l'embarras le plus comique. Je l'aurais menée plus loin, la crainte de faire trop souffrir sa fille m'arrêta. D'ailleurs Boc le poète, que j'ai vu jadis chez M^me^ d'Astafort, arriva en ce moment. Il tombait en pleine discussion, mais il ne se montra pas aussi tranchant que je l'aurais cru. Il paraissait soucieux. J'ai refait plus ample connaissance avec lui. C'est un garçon d'une vanité si sincère qu'elle en est inoffensive. On est presque dispensé de l'admirer par les louanges qu'il se donne à lui-même. Il se croit appelé à de hautes destinées littéraires et politiques; mais au fond il n'est pas méchant. Sa mère, morte l'année dernière, touchait, en récompense de ses services chez mon arrière-grand-père, une rente viagère de trois mille francs. Tant qu'elle a vécu, Boc s'est trouvé dans l'aisance; resté seul, tout en disant que le prêtre saurait vivre de l'autel, le poète n'a pu vivre de sa poésie. Il ne possède au monde que la maisonnette où il demeure à Saint-Août et le maigre champ qui l'entoure. On n'a pas longtemps crédit en province, quand on est propriétaire d'un fief si mince : Boc, imprévoyant comme un nourrisson des muses, a déjà fait des dettes, et M. Chassepain le menace aujourd'hui de le faire exproprier. Le pauvre garçon ne sait où donner de la tête. Comme il me faisait part de ses peines :

— Mais mon oncle vous tirerait d'embarras, lui dis-je. On vous poursuit pour deux mille francs? Cette somme n'est rien pour lui, et il ne voudra pas abandonner le frère de lait de sa femme.

— Je ne veux rien demander à M. Désormes; il me refuserait probablement, ou me ferait l'aumône comme à un mendiant.

— En ce cas, mon cher monsieur, il faut vous résigner à payer.

— J'y suis tout résolu; Chassepain fera vendre mon pauvre nid, et le poète, battu des tempêtes de l'adversité, ira terminer sa malheureuse existence dans quelque étang de la brande.

— Allons, allons! monsieur Boc, trêve de poésie, nous sommes en pleine prose. Voulez-vous accepter mes services?

— Non, monsieur, merci, me répondit-il d'un air triste qui me fit comprendre que je l'avais blessé.

J'ai parlé de lui à M. Désormes; mais celui-ci m'a répondu : — Rosalie a *fait ses orges* assez amplement chez le vieux Valery pour que son fils n'ait pas à demander des secours.

Cela n'est pas vrai. Cette femme avait été honnête, et je ne trouvais pas juste que le fils fût victime de l'ingratitude des héritiers. J'ai été chez le notaire, et j'ai acheté toutes ses créances.

Mon court entretien avec Fanny m'a laissé des doutes sur son compte, et j'ai cherché à lui parler de nouveau pour l'amener à me seconder sans tant de diplomatie; mais je crois qu'elle eût voulu me voir acquiescer spontanément à l'idée de lui faire la cour en public, et qu'elle me boude d'avoir hésité, car elle m'évite. Singulière idée que la sienne! singulière fille qui risquerait volontiers de se compromettre pour moi,... pour moi qu'elle n'aime pas! Il faut qu'elle nous cache quelque arrière-pensée.

13 septembre. — Mon oncle a reçu ce matin la visite d'un hétéroclite bonhomme à l'œil vif, au nez retroussé, à la bouche si petite qu'elle en est ridicule; pas un poil de barbe sur le visage : il ressemble à une vieille femme. Il parle vite, d'un ton bref, gesticule beaucoup, ne tient pas en place; je le soupçonne d'avoir dans l'estomac un ressort qui se détend toujours. En habit noir, en cravate blanche dès le matin, il est venu à pied d'Issoudun en se promenant. Professeur de chimie au collége de Bourges, son nom n'est pas moins bizarre que toute sa petite personne : il s'appelle M. Pillepuce, mais il signe Pilpus, c'est plus scientifique.

— Ma visite a deux buts, disait-il : le premier, celui de vous serrer la main, car nous sommes de vieilles connaissances, mon cher Désormes; le second, celui de voir cette *précieuse* statue et l'hypogée découverts, par vos soins et sur vos indications, près de Saint-Jean, au dire de mon journal... Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? Avez-vous réellement trouvé quelque chose? Je ne me fie guère aux journaux, je veux toucher et m'assurer *de visu*.

Nous le conduisîmes à la bibliothèque, et il considéra la statue sous toutes ses faces. La circonstance du manque de socle le frappa comme elle m'avait frappé moi-même. Il admira la vérité des yeux au point de demander la permission de s'assurer qu'ils étaient bien de verre. Singulier! disait-il de temps en temps comme stupéfait. Très beau! très beau! Bien curieux! Vous n'avez pas essayé d'en briser un fragment afin de vous assurer de la matière? Qui sait? Si j'en avais un petit morceau...

— Vous n'y songez pas, lui dis-je, on n'entame pas une œuvre d'art comme un fragment de roche.

— Une œuvre d'art! répéta-t-il en sautillant autour de la statue, une œuvre d'art! Est-ce bien une œuvre d'art?

— Et que voulez-vous que ce soit?

— Un résultat scientifique, ouvrage de l'homme ou de la nature.

Je ne le comprenais pas.

— Pouvez-vous me dire, reprit-il en examinant à la loupe les mains et le vêtement de la statue, quelle en est la substance?

— N'est-ce point du marbre?

— Qui sait? Êtes-vous géologue, monsieur? êtes-vous minéralogiste?

— Fort peu.

— Eh bien! moi, je suis l'un et l'autre, et je vous dis que si c'est là du marbre, c'est un marbre que je ne connais pas,... jusqu'à présent du moins... Et tenez! vous allez me comprendre, car vous avez l'air intelligent. Peut-être aussi vais-je vous paraître insensé... N'importe! Si je vous avais parlé télégraphe électrique il y a trente ans, vous m'auriez ri au nez; de même pour la photographie et mille autres choses! Pour en revenir à mon idée, voici : je m'occupe spécialement de *métamorphisme*. On appelle loi de métamorphisme la transformation d'une matière quelconque causée par le contact ou le voisinage d'une autre matière *agissante*. On pourrait pousser les conséquences du métamorphisme de manière à faire ressortir qu'une substance est constamment modifiée par une autre, car les modifications sont infinies. Pour vous donner des exemples en géologie, je ne vous citerai que le *marbre*, la *dolomie* et le *gypse*, qui sont des calcaires métamorphosés par la chaleur et sous l'influence de gaz, d'acides et de vapeurs sulfureuses. Vous comprenez bien, n'est-ce pas?

— Pas beaucoup, dit M. Désormes.

— N'importe, n'importe! reprit le petit homme, qui suait, parlait et marchait tout à la fois avec une vivacité incroyable. Pour en revenir à mon idée fixe, vous savez que chaque débris organique se métamorphose suivant la composition du terrain où il se trouve. Ainsi tel bois, dans un terrain soumis jadis ou récemment à des infiltrations siliciques, sera devenu du jaspe; telle ammonite se sera, dans un terrain ferrugineux, transformée en pyrite de fer; tel ossement sera devenu un phosphate de chaux par la combinaison de l'acide phosphorique avec des bases salicifiables. Parmi toutes les découvertes modernes, un chimiste italien, un Florentin, un grand génie, *il signor* Segato, mort il y a quelques années, a trouvé le moyen de convertir en jaspe les végétaux et les animaux, avec leurs formes et leurs couleurs. J'ai vu des plaques polies, destinées à faire

des tables ou des cheminées, qui n'étaient composées que de matières organiques. Certaines pièces anatomiques étaient admirables. Je suis à la recherche de cette découverte, dont l'inventeur a emporté le secret dans la tombe, et je me demande si, en fouillant le sol de notre planète, je ne retrouverais pas ce secret, peut-être connu des anciens, ou si je ne mettrais pas la main sur un être de notre espèce primitive, conservé par cette loi naturelle du métamorphisme, ce qui serait une découverte bien plus intéressante encore!

Un sourire de pitié erra sur les lèvres de M. Desormes : — Il est complétement fou! me dit-il à voix basse.

En effet M. Pillepuce poussait, selon moi, sa manie un peu loin; pourtant son raisonnement ne m'offusquait nullement, et j'admettais jusqu'à un certain point l'éventualité de retrouver un jour quelque échantillon des races primitives converti dans son entier en silice ou en calcaire.

— Mais quel rapport espérez-vous trouver entre le métamorphisme et cette statue grecque?

— Grecque, grecque ou non... Que sais-je? N'est-ce point là une vraie créature humaine? Tenez, monsieur, il faut absolument savoir! C'est une découverte qui intéresse l'humanité tout entière...

Et il s'élança vers la statue en s'emparant de sa petite main, comme s'il eût voulu lui casser un doigt. Je le tirai en arrière un peu brusquement. — Gare à vous, lui dis-je, si vous lui cassez quoi que ce soit! — J'étais en colère.

Le professeur porta sa main à son bras, et, plus blanc que la statue elle-même, alla s'asseoir à l'autre bout de la bibliothèque, tout près de se trouver mal.

— Oh! monsieur, me dit-il, vous m'avez tellement serré le bras que je ne sens plus ma main droite. Quel engourdissement! Cette douleur est insupportable!

Je m'excusai de ma vivacité, et comme je ne lui avais pas serré le bras du tout, il faut qu'une crampe l'ait pris subitement.

15 septembre. — Il vient d'arriver un triste événement, que les superstitieux n'ont pas manqué d'attribuer à la statue. Cette malheureuse statue! tous lui en veulent, les uns par ignorance, les autres par trop de savoir!

Mon oncle avait hier quelques personnes à dîner en sus des dames d'Astafort : M. de Mauvezin, le docteur Thibaut, M. Chassepain et M. Michel l'ingénieur. M. Michel n'est pas un maniaque de métamorphisme comme M. Pillepuce; mais la minéralogie lui tourne aussi la tête, et il a la prétention de déterminer et spécifier toute matière à l'œil nu ou au moyen d'un simple petit flacon d'acide qu'il porte toujours sur lui. Pourtant son coup d'œil, si exercé qu'il soit, a échoué à l'inspection de la statue.

Il tournait autour, voulait gratter et frapper du manche de son couteau sur les plis du pallium, qui résonnaient comme la pierre à fusil. — Serait-ce du marbre?... disait-il; un calcaire jurassique rosé?... Non, le vêtement est bien du jaspe, un jaspe jaune pâle. C'est singulier, ce n'est rien de tout cela peut-être!

Il me faisait frémir : je craignais qu'il ne l'écorchât; mais ce fut bien pis quand il tira son maudit flacon pour éprouver si les parties nues étaient bien du calcaire. Je m'y opposai formellement, bien qu'il m'assurât que cela ne gâterait rien. La présence de M. de Mauvezin m'avait rendu jaloux, quinteux. Je n'osais pas laisser le géologue seul auprès de la statue, et j'étais tourmenté de savoir mon rival près de Marguerite. M. Michel a profité d'un moment où j'étais absent pour faire son essai.

— Les vêtemens, disait-il quand je suis rentré, sont bien de la silice, une sorte de jaspe non encore déterminée; mais le bras et toutes les parties nues bouillonnent sous l'acide comme les calcaires. La statue est, selon moi, de deux substances différentes, calcaire et silex; mais le raccord est si admirablement fait qu'il est impossible de voir les lignes de démarcation.

Je vis deux taches rousses sur les plis du pallium, une autre sur la tunique et une quatrième au bras rond et délicat du précieux antique. Je fis sentir au géologue un peu durement, je l'avoue, le sans-façon de son procédé. Il n'en fit que rire, et comme il montait en voiture, il m'assura, d'un air de taquinerie, qu'il y reviendrait quand je n'y serais plus. — Vous ne pourrez pas l'emporter, votre statue, disait-il; si c'était une jolie fille, je ne dis pas!

Je crus qu'il avait surpris quelque chose entre Marguerite et moi, et que pour se venger de ma mauvaise humeur il y faisait allusion.

— Que le diable vous emporte, lui dis-je, s'il ne vous trouve pas trop bête pourtant!

Marguerite, d'un regard, me reprocha ma grossièreté. Combien je me la reproche davantage à présent! Il semble que ma malédiction ait porté malheur à ce pauvre hère. Il était venu à pied avec le notaire. La nuit étant sombre et pluvieuse, M. Désormes avait voulu les retenir à coucher; mais M. Chassepain avait affaire chez lui, à Ardentes, dès le lendemain matin; mon oncle fit donc atteler le bidet au char à bancs, et le malencontreux Dolin prit les rênes.

Parti à onze heures du soir, Dolin n'est revenu que ce matin sans cheval et sans voiture. Il avait tout laissé dans un marais à trois ou quatre lieues d'ici. Voici sa déposition, à la fois triste et comique, écrite par M. Désormes sous sa dictée pour servir à l'enquête.

« Il faisait si noir qu'on n'y voyait rien, et il *brouillassait*. J'avais bien allumé la lanterne, mais le vent l'a eu bientôt soufflée, et je n'ai jamais pu la rallumer. Plus nous allions, plus il *brouillassait*,

plus il *ventait*, plus il *faisait brun*. J'avais pris au plus court pour gagner Ardentes tout droit. Mais voilà-t-il pas que M. Chassepain dit que je me suis perdu, qu'il faut tourner sur la gauche? Je ne savais pas où j'étais, et je lui réponds : — Ça se peut, monsieur Chassepain, ça se peut! — Et moi de tourner comme il disait; mais, à force d'aller sur cette gauche, on perd le chemin et nous voilà en pleine brande à *trimer* pendant plus de deux grandes heures. Tout d'un coup voilà le cheval qui butte contre un mur; c'était une ferme. M. Chassepain voulait me faire descendre pour demander notre chemin; mais il y avait tant de chiens qui jappaient qu'ils m'auraient bien dévoré, si j'étais entré dans cette cour. A force d'appeler, de crier, j'ai vu un homme qui a ouvert une petite lucarne, et j'ai entendu qu'il amorçait son fusil. Je lui dis que j'étais Dolin, qu'il n'y avait pas de quoi avoir peur, et que j'étais égaré; il ne voulait pas me croire, il nous appelait du *mauvais monde*. Enfin, après s'être rassuré, il nous dit que nous étions aux Petites-Landes... C'est à plus de deux bonnes lieues d'ici, et tout à l'envers d'Ardentes. C'était environ deux heures du matin. M. l'ingénieur voulait coucher là; il aurait aussi bien fait; mais le métayer n'a pas voulu lui ouvrir. Nous voilà repartis; je tranche dans la brande pour gagner la route de Châteauroux au plus près; mais voilà-t-il pas que mon cheval s'abat des quatre pieds, la voiture s'enfonce et se verse de côté! Nous tombons tous dans l'eau et la vase jusqu'au ventre. Elle était froide comme un glaçon. J'ai bien vite gagné la rive, j'ai appelé M. Chassepain, qui se fâchait, qui jurait; je n'ai jamais entendu un notaire donner tant de jurons. L'ingénieur ne disait rien; il faisait si noir que je ne le voyais pas, et il n'y avait pas moyen de faire prendre les allumettes, qui étaient toutes mouillées.

« J'ai entendu M. Chassepain qui me disait : — Tire-toi de là comme tu pourras, imbécile, maladroit! J'aime mieux m'en aller à pied. Une fois tout seul, la peur me prend, et me voilà de courir et de m'embourber toujours dans les marécages. Faut que je sois dans la Brenne, que je me disais, ou il y a là du sortilége bien sûr. Au petit jour, j'avais eu beau marcher *à nuitée*, j'étais à peu près à cinq cents pas du marais. Je voyais le char à bancs couché de côté et le ventre du pauvre bidet noyé; mais il n'y avait plus personne. J'avise trois ouvriers qui s'en allaient sur la brande, je les appelle et je leur conte ma peine. On coupe les harnais du cheval, et quand on va pour relever la carriole, voilà que j'amène les jambes de M. Michel en même temps. L'ingénieur était noyé; il avait été pris sous la voiture, il était resté là; il tenait encore sa pipe à la main, et je ne m'étonne plus s'il ne disait rien. Comme ça, voilà ce qui s'est passé, et j'en signe déclaration. »

Nous nous sommes rendus tout de suite sur le théâtre de l'évé-

nement. C'était à une lieue de Saint-Jean, en plein désert; un vent froid courait sur ces plaines immenses, le ciel était gris, et il bruinait. Nous vîmes, en arrivant, deux gendarmes, le garde champêtre et un groupe de paysans au bord du marais. Le corps de M. Michel, demi-nu, la face souillée de vase, était étendu sur le dos. Ses yeux ternes et ouverts semblaient chercher dans les profondeurs de la mort le chemin qu'avait pris son âme.

Le docteur Thibaut, qu'on avait appelé pour constater le décès, l'avait dépouillé de ses vêtemens pour l'examiner.

— C'est bien, me dit-il, le résultat d'une asphyxie, car je ne vois aucune lésion... Voici une tache au bras qui ressemble à une brûlure récente; mais ces brûlures, qui ont entamé son habit et son pantalon à deux endroits, sont produites par le flacon d'acide azotique qu'il portait toujours sur lui, et qui s'est brisé dans la chute. Il n'y avait là rien de grave.

— Pauvre Michel! dit mon oncle. Le voilà marqué juste comme il a marqué la statue!

Pendant que M. Désormes, comme maire de la commune, dressait procès-verbal et recevait les diverses déclarations, les paysans attribuaient la mort de M. Michel au mauvais œil, à la *jettatura* d'un être imaginaire, et, bien qu'ils eussent tous plus ou moins connu cet homme, aucun d'eux ne prononça un mot de regret ou de compassion en face de son cadavre.

— Heureusement qu'il était célibataire! dit gravement un des gendarmes. Ce fut là toute l'oraison funèbre du pauvre ingénieur.

Dolin était tellement ahuri, il avait une telle peur de la justice et des suites de cet homicide involontaire, qu'il faillit nous verser deux fois pour nous conduire à Ardentes, chez M. Chassepain. Sur l'injonction de mon oncle, Kadour prit les guides, et il s'acquitta très bien de son rôle de cocher.

Nous avons trouvé le notaire couché et grelottant la fièvre. Quand il a su la mort de son compagnon de route, abandonné par lui sous prétexte qu'un homme de cette force et de cette taille aurait dû se tirer d'affaire tout seul : — Ce que c'est que de nous! dit-il en soupirant. Je sens bien que je vais en faire une grosse maladie!

Et ce fut un déluge de plaintes, de récriminations contre Dolin, qu'il se promettait bien de faire assigner en dommages et intérêts pour le temps qu'il allait perdre. Je me suis réjoui malgré moi de son indisposition en l'entendant dire bas à M. Désormes : — Sans compter notre affaire Mauvezin, qui va être retardée par ce contretemps. — Égoïsme de l'amour! je fis des vœux pour que la maladie du notaire durât très longtemps!

En revenant à Saint-Jean, M. Désormes était de fort méchante humeur. Il a apostrophé un peu brutalement Kadour, qui n'avait

pas bien coupé une ornière, comme s'il eût dû savoir déjà conduire. Le spahi l'a regardé fixement, sans répondre un mot, a donné les guides et le fouet à Dolin en lui disant simplement : — Toi, conduis! — Puis il a allumé une cigarette, s'est croisé les jambes sur le siége, et n'a plus desserré les dents. M. Désormes a pu alors faire tomber sa colère sur Dolin, qui répétait comme un somnambule : — C'est la faute au chien noir et à la femme de pierre! — Il a été se coucher en arrivant, et Nanniche a servi le déjeuner. Marguerite est toute troublée de la mort tragique de ce pauvre Michel, et tout ce qu'on dit l'a frappée vivement. N'est-elle pas sortie du cabinet d'antiquités dans le salon en disant que la statue venait de la regarder avec de méchans yeux? Marguerite était pâle et tremblante. Le fait est que ces yeux d'émail sont surprenans de réalité.

J'ai pu parler à Marguerite pendant dix minutes et lui apprendre le retard apporté dans les projets de son père par l'indisposition de M. Chassepain.

16 septembre. — Grand dîner à Saint-Jean. Quelques chasseurs du pays, entre autres mon rival, y ont parlé de leurs exploits de vénerie. Ils ont si bien monté la tête à ces demoiselles qu'une chasse à courre est organisée pour la semaine prochaine, c'est-à-dire que Fanny, qui est fière de savoir manier un cheval, est bien aise de se montrer, et que Marguerite espère trouver un moment pour me parler en liberté dans le désordre inévitable de la cavalcade. Après dîner, comme j'avais été fumer dans ma chambre avec Raoul de Vinceux, Boc est entré avec une pose théâtrale.

— Monsieur Valery, dit-il, j'ai à vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, et je le ferai sans vergogne devant M. de Vinceux. Ne me voyant plus inquiété par mes créanciers, je me suis informé auprès de M. Chassepain; il m'a dit que vous étiez mon créancier et que je n'aurais désormais affaire qu'à vous seul. Monsieur Valery, j'entrerais en grande méfiance de me sentir dans d'autres mains que les vôtres; mais je comprends votre intention : vous avez voulu me rendre service, me donner du temps sans que j'eusse à vous en savoir gré; eh bien! je ne suis pas de ceux à qui la reconnaissance semble un fardeau, et je voudrais rencontrer l'occasion de vous prouver mon dévouement.

Je coupai court à ses remercîmens; mais il a voulu absolument m'avoir à déjeuner avec M. de Vinceux dans son ermitage : c'est ainsi qu'il appelle sa maison. Raoul, qui craint les vers comme la peste, a prétexté une affaire urgente. Quant à moi, je ne pouvais refuser Boc sans l'affliger. J'ai accepté pour après-demain.

Aujourd'hui Marguerite a demandé à son père la permission de sortir de la pelouse pour essayer mon cheval sur la brande. Elle ne veut pas, dit-elle, passer pour une novice en fait d'équitation de-

vant tout le monde. M. Désormes ayant permis la promenade, j'ai escorté mon élève; mais nous avions à peine fait cent pas, que M^lle d'Astafort nous rejoignait au galop. Je n'ai pu m'empêcher de la maudire intérieurement.

— Est-ce que vous croyez que c'est aimable de partir sans moi? dit-elle dès qu'elle eut mis son cheval à l'allure des nôtres.

— Est-ce que tu me crois trop petite fille pour me garder toute seule, que tu es toujours sur mes talons? lui répondit Marguerite avec humeur.

— Ah! nous avons mal aux nerfs? reprit Fanny.

— J'ai assez de la promenade, cousin, dit Marguerite; rentrons.

— Quand nous aurons reconduit cette belle capricieuse, me dit M^lle d'Astafort, venez donc m'accompagner jusqu'à Dressais. J'ai quelques ordres à y donner, et nous reviendrons tout de suite.

— Si tu as besoin d'un domestique, prends Dolin, fit sèchement Marguerite.

M^lle d'Astafort sourit d'une façon ironique et ne répondit rien; mais, en passant la porte du mur d'enceinte, le cheval de Marguerite frôla la jupe de Fanny, qui lui cingla sur la croupe un coup de cravache bien appliqué. Le cheval lâcha une ruade et partit au galop, emportant Marguerite encore peu aguerrie. Je le rattrapai vite et l'arrêtai. M^lle d'Astafort nous avait suivis et disait en riant : — C'est pour te donner de l'aplomb, Margot!

La guerre était déclarée. Ces demoiselles ne se sont plus dit un seul mot de la journée. Le soir, Marguerite, qui s'était mise à broder, m'a appelé près d'elle et m'a dit de lui lire un traité d'hippiatrique. C'était une singulière lecture à faire en famille, mais elle avait envie de taquiner Fanny.

— Cherchez donc, me dit-elle, s'il y a un passage qui enseigne ce que l'on doit faire quand votre meilleure amie frappe à l'improviste votre monture sans se soucier de vous faire casser le cou.

Fanny devint pâle. Je serrai vivement le bras de Marguerite. C'était une grande imprudence de pousser à bout M^lle d'Astafort; celle-ci répliqua aigrement. Marguerite essaya de tourner la chose en plaisanterie.

— Avez-vous bientôt fini de vous disputer? cria M^me d'Astafort, qui faisait un besigue avec mon oncle; on ne s'entend pas jouer! Cette grande Fanny, qui devrait être raisonnable, est plus enfant que la petite!

Marguerite m'a repris le livre en me serrant la main furtivement, et s'est mise au piano. Elle a chanté avec beaucoup d'entrain pendant une heure, puis elle a embrassé franchement Fanny, qui lui a rendu son baiser du bout des lèvres. Elle m'inquiète, cette Fanny!

En passant devant la statue, j'ai vu sur son sein de marbre une

goutte d'eau, brillante comme une larme. Ce diable de Dolin asperge partout et arrose les livres sous prétexte de les épousseter.

19 septembre. — Notons la journée d'hier à la craie blanche. Je ne suis pas encore revenu de ma surprise, et par momens je crois rêver... Hier donc, il m'a fallu, comme je l'avais promis, aller à Saint-Août pour déjeuner avec Boc. Je l'ai trouvé qui m'attendait sur sa porte, décidé, disait-il, à m'aller chercher jusque dans mon lit, si j'eusse manqué à ma promesse.

Au fond d'une petite allée bordée de haies vives et fermée par une barrière, la maisonnette à un seul étage montrait son pignon blanc et ses contrevents verts au milieu des pampres et des vignes rougis par l'automne. Le déjeuner était prêt, et le pain noir, trempé des larmes du poète, était ce jour-là flanqué de côtelettes, d'une poularde grasse et d'une truite de l'Indre, le tout arrosé de vin vieux d'Issoudun, qu'une servante accorte et rondelette nous versait à pleins bords, ce qui me donna à penser que, si Boc se desséchait d'amour pour Fanny d'Astafort, ce n'était que dans ses odes.

J'eus le malheur de le mettre sur le chapitre de la poésie en faisant une comparaison entre sa chambrière et la muse de Dressais. Il convint sans trop de fatuité « qu'il se vengeait des dédains de la farouche Diane avec la riante Hébé. » Et à ce propos il alla chercher quelques feuilles de papier sur lesquelles dansaient dans tous les sens des vers raturés ou péniblement éclos. Il débita d'abord plusieurs rondeaux et vaux-de-vire en guise d'escarmouche, car il me menaçait d'une élucubration poétique sur laquelle il ne pouvait mettre la main. C'était au dessert, et je pris bravement mon parti d'avaler sa prose rimée en même temps que son café. Sa servante lui demanda ce qu'il cherchait. — C'est, lui répondit-il, cette ballade que je t'ai lue,... tu sais bien,... en date de 1838 ou 39, un de mes premiers essais dans le genre romantique.

— Ah! ça sera peut-être avec toutes ces vieilles paperasses de votre défunte mère... J'avais fait un paquet de tout ça pour allumer le feu. C'est dans le coffre au bois, si ça n'a pas été brûlé. — Et elle se mit à fouiller et à répandre au milieu de la chambre une charretée de papiers griffonnés, de vieux journaux, de notes, de reçus, de parchemins antédiluviens, que sais-je? C'était chercher un grain de sable dans l'océan.

— Quel malheur si c'est perdu! disait Boc en poussant de gros soupirs et en faisant voler les paperasses au vent.

Un papier jauni, écorné, plié en quatre et entouré d'un bout de fil crasseux, vint à s'abattre sur la table. Je le dépliai machinalement, et, reconnaissant l'écriture de mon aïeul, Urbain Valery, je parcourus des yeux les phrases suivantes :

« Ceci est mon testament... Aujourd'hui 7 septembre 1839, moi,

Urbain Valery,... je donne et lègue à Jean Valery, mon petit-fils, ma maison,... mes domaines, etc. »

Je n'en lus pas davantage : je ne suis pas fort en affaires; cependant je compris que ce papier devait être très important pour moi. Je me rappelai que le vieux Urbain était mort le 9 septembre 1839 : donc, si c'était là sa dernière volonté, mon père avait été frustré par M. Désormes. Je voyais dans ce testament, échappé par le plus grand des hasards au feu d'*Hébé*, le moyen d'obtenir la main de Marguerite, rien de plus. Je ne voulais nullement dépouiller mon oncle, mais j'allais le mettre au pied du mur.

— Monsieur Boc, m'écriai-je, d'où vous vient ce papier?

— Mais je ne sais pas, disait-il tout effaré; ma servante a tout bouleversé, et je ne peux pas retrouver ma ballade... Je suis désespéré! Ah! les femmes! Êtres charmans, mais sans cervelle!... Ce ne seraient pas mes vers que vous tenez là?

— Non, c'est un testament de mon aïeul.

— Tiens! encore un? Ma mère m'a dit qu'il s'amusait à faire son testament tous les ans, puis tous les mois, et enfin tous les quinze jours.

— Mais je suis surpris, lui dis-je, que M^me^ Boc n'ait pas remis tous ces papiers aux héritiers.

— Oh! mon Dieu! ma mère n'avait guère sa tête à la mort de M. Urbain, car à peine avait-il rendu le dernier soupir qu'elle tombait comme foudroyée par une attaque de paralysie. Depuis elle a toujours langui, et sa mémoire était fort troublée. Beaucoup de paperasses qu'elle jugeait sans valeur sont restées entassées dans un vieux bahut dont j'avoue n'avoir jamais eu l'idée de faire l'inventaire. Elles y seraient encore, si ma gouvernante n'eût débarrassé le meuble pour y mettre du linge... Est-ce que ce papier vous intéresse?

— Certes, et je prends la liberté de le garder.

— Vous le pouvez, et même je trierai tout ça, et je vous mettrai de côté ce qui a rapport à votre famille. Peut-être retrouverai-je mes vers!...

— Boc, lui dis-je en posant sur la table les lettres de change qui me faisaient son unique créancier, un cadeau en vaut un autre : vous voilà forcé d'accepter ce que j'étais venu vous offrir; reprenez vos billets.

Le poète ne voulut pas les accepter, je les déchirai. Je pris congé de lui et le quittai sans lui expliquer l'immense service qu'il m'avait rendu. Brave poète! il comptait m'assassiner avec ses vers, et il me donne la vie et le bonheur!

Je voulais savoir au juste la valeur de cet acte; je ne puis avoir grande confiance en M. Chassepain, chargé des intérêts de M. de

Mauvezin, et d'ailleurs malade en ce moment. J'ai pris mon cheval, et, suivi de Kadour, je suis parti à fond de train pour Lignières. J'ai couru chez M. Lormond, l'ancien notaire de mon aïeul. Il a eu d'abord grand'peine à me reconnaître.

— Comment! disait-il en croisant les mains sur son vaste abdomen, c'est là le petit Marc! Ma foi, mon jeune brave, je ne vous aurais pas remis! Comme on change! Savez-vous qu'il y a quatorze ans que je vous ai perdu de vue? Mais petit à petit je retrouve en vous les traits et la taille de votre père, un excellent cœur, mais une mauvaise tête! Je vois que vous êtes décoré, et je vous en fais mon compliment. Ah çà! qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps? Mais vous me conterez cela plus tard, en dînant avec moi en famille, sans façons. En attendant, dites-moi ce qui me procure le plaisir de vous voir.

Je lui montrai le testament et le priai de me dire franchement ce qu'il en pensait. Avant tout, il regarda la date. — Attendez donc! s'écria-t-il. Savez-vous la date du testament fait en faveur de Désormes?... tout est là!

— J'ai cette date fort présente, répondis-je. Mon arrière-grand-père a testé en faveur de mon oncle le 15 août 1839, *jour de l'Assomption*.

— Oh! oh! fort bien alors! Lisons. — Et il lut : « Ceci est mon testament et ma dernière volonté. Aujourd'hui 7 septembre 1839, moi, Urbain Valery, libre d'action, sain d'esprit et de corps, je donne et lègue à mon petit-fils Jean Valery ma maison de Lignières, jardins et dépendances, plus mes domaines du Montet, de la Felouze, des Brandes, de la Chatoule et de Lassout, avec tout ce qui fait partie de ces cinq domaines en cheptel, bâtimens, terres labourables, bois, prés, vignes et étangs, meubles et immeubles, sans exception ni réserve. Le tout estimé douze cent mille francs... »

— Ça vaut davantage aujourd'hui, dit le notaire, se parlant à lui-même. Il continua : « Je donne et lègue à ma fille Thérèse Valery, femme Désormes, le domaine de Boiscontent et celui des Jouannets, estimés deux cent trente mille francs, icelle ayant déjà reçu en dot comme avancement d'hoirie les fermes de La Font-Roy et de Civrenne, estimées cinq cent septante mille francs, ce qui, pour sa part, se monte à huit cent mille francs. Entendant qu'elle se contente pour sa légitime de ces huit cent mille francs... »

— M^me^ Désormes étant morte, dit M. Lormond, sa fille hérite, ce qui fait qu'elle est propriétaire de huit cent mille francs. Avec une somme comme celle-là, on peut se marier à sa guise. Tout ça va bien. Je poursuis : « Je lègue à Rosalie Boc, ma femme de charge, une rente viagère de trois mille francs... »

— Rosalie Boc est-elle encore vivante?

— Non.

— En ce cas, c'est soixante mille francs qui vous rentrent. Voyons un peu. « Plus à Jacques Leuillet, mon domestique, une rente viagère de douze cents francs... »

Il a été rejoindre son vieux maître : bénéfice net, vingt-quatre mille francs. « Ce testament olographe est fait pour être déposé aux mains de maître Lormond, notaire à Lignières, que je prie de vouloir bien être mon exécuteur testamentaire. J'annule et je révoque tous testamens ou autres dispositions de dernière volonté que je puis avoir faits avant ce jour, entendant m'en tenir aux dispositions qui précèdent.

« Le présent testament a été écrit de ma main et fait à Lignières le sept septembre mil huit cent trente-neuf.

« JEAN-URBAIN VALERY. »

— Peste! voilà un acte parfaitement en règle! s'écria M. Lormond. Il n'y manque rien, et pour un homme de quatre-vingt-neuf ans, l'écriture est franche et dénote une grande lucidité d'esprit. Je m'étonnais aussi que votre aïeul ne vous eût rien laissé. Enfin voilà qui va très bien; comment avez-vous trouvé ça?

Je lui racontai le déjeuner chez Boc, sa recherche d'un poème perdu et ma surprenante trouvaille.

— Ceci me prouve, dit-il, que Rosalie Boc avait la tête à l'envers quand elle a perdu son vieux maître. Au reste, elle avait toujours été un peu folle, et il paraît que son fils en tient, puisqu'il rimaille. N'importe, vous voilà propriétaire de près de treize cent mille francs! Joli denier pour un lieutenant de spahis! Ah! le père Désormes va faire une vilaine grimace; mais il n'a qu'à s'exécuter de bonne grâce, et, bien que ça ébrèche un peu ses trois millions, il n'en mourra pas. Saint-Jean vaut bien douze cent mille francs, et c'est sa propriété personnelle. Si vous vouliez faire une affaire, vous devriez épouser sa fille, ça irait tout seul.

— Croyez-vous?

— J'en suis persuadé. Désormes aime beaucoup l'argent.

— Mais il a promis la main de Marguerite au marquis de Mauvezin.

— A ce blondin sans fortune? Vous m'étonnez. Ah! bah! si vous me donniez plein pouvoir, j'arrangerais cette affaire-là en quinze jours.

Je lui confiai mes intérêts de cœur et d'argent.

— J'irai demain à Ardentes, dit-il, m'entendre avec maître Chassepain, le notaire de M. Désormes. Je dois vous prévenir qu'il n'a pas à nous rendre compte des revenus touchés par lui depuis quatorze

ans; n'ayant pas détourné le testament, il est de bonne foi, et les intérêts lui appartiennent. Ne parlez encore de rien. Du reste je me charge de tout; je vous tiendrai au courant, et je vous verrai prochainement.

Nous passâmes à table. Il me présenta à sa femme et me montra ses deux filles, deux sœurs jumelles se ressemblant au point que je ne les aurais pas distinguées l'une de l'autre, si elles eussent été séparées. Cela m'a fait penser à ceux qui nient les réapparitions des mêmes âmes sous des formes identiques à celles qu'elles portaient dans de précédentes existences. Voici pourtant que la nature crée spontanément deux types qui sont la répétition l'un de l'autre.

M. Lormond et sa femme sont des gens excellens et sans façons. Je suis revenu fort tard à Saint-Jean. Mon pauvre cheval en avait assez. Tout le monde dormait. Cette journée de mouvement et d'émotions m'avait tellement agité que j'ai passé une fort mauvaise nuit. Je m'endormais à peine quand j'ai entendu soupirer tout près de moi. Je me suis éveillé tout à fait, et je commençais à croire que j'avais rêvé, lorsqu'un second soupir, plus distinct, plus plaintif que le premier, m'ôta toute incertitude. Il semblait venir de la bibliothèque.

La pendule du salon sonna lentement trois heures. J'allai m'assurer qu'aucun chien n'était entré par hasard dans la chambre voisine. C'était un effet acoustique quelconque, peut-être une fissure dans la muraille, qui m'apportait un bruit du dehors ou le ronflement de quelque voisin.

20 septembre. — Je n'ai pu dire un mot de la journée à Marguerite, et d'ailleurs je ne veux rien lui apprendre avant l'autorisation du brave Lormond. Il n'y a pas de certitude qui tienne, j'ai promis! Et puis Marguerite pourrait-elle cacher sa joie et ses espérances? J'ai tant de peine à lui cacher les miennes! J'ai été aimable avec Fanny. J'y allais de bon cœur, je ne la crains plus.

Mon oncle voudra-t-il reprendre sa parole à M. de Mauvezin? Oh! il le faudra bien!... Mon Dieu! pourvu que je ne rêve pas tout éveillé!

### SUITE DU JOURNAL DE MARC.

21 septembre. — Dolin est entré chez moi d'un air singulier : — Vous m'excuserez, monsieur Marc, mais il faut que je vous parle de quelque chose qui me tourmente. Vous qui êtes savant, qui avez voyagé, vous m'aiderez peut-être à sortir de peine. Monsieur a-t-il jamais regardé dans les yeux de la statue?

— Non, qu'est-ce qu'ils ont?

— D'abord, monsieur, ils ont,... ils ont,... qu'ils vous regardent

et vous suivent dans tous les coins de la chambre. C'est comme le portrait de M. Désormes dans le salon, il ne me quitte pas de l'œil tout le temps que je balaie, et il a l'air de dire : Gare à toi, si tu laisses de la poussière sous les meubles. Aussi, quand il entre en colère, je me dis : Voilà qu'il a les yeux du portrait! Mais ceux de la statue ont un *charme*, et vous allez le voir. Le matin du jour où j'ai fait périr ce pauvre M. Michel, je trouvais cette fille de pierre si gentille que je me suis mis à la regarder avec plaisir. Ses yeux étaient comme vivans, et ils m'attiraient, quoi! Je me voyais dedans tout petit, avec la chambre, les fenêtres, les livres, les pots, enfin toutes les affaires! Et puis, à force de regarder, je me vois dans la brande, conduisant la carriole, deux messieurs dedans, un grand marais, et le chien noir du père Carnat qui grattait la terre et me regardait. Avez-vous jamais fait attention à ce chien?

— Non, allez toujours.

— Eh bien! ce chien-là n'est pas un chien.

— C'est une chienne?

— Non pas, monsieur! c'est un chien sans être un chien. Vous savez bien que les bêtes reviennent? La preuve, c'est qu'une nuit la mère à Fraudy a entendu sa chèvre, morte et enterrée dans la matinée, revenir dans la nuit bêler à la porte de son étable. Cette bête voulait rentrer avec ses anciennes camarades qui l'entendaient et bêlaient aussi pour lui répondre. La mère Fraudy s'est levée pour voir, elle n'a rien vu; mais elle a bien reconnu que c'était sa chèvre morte qui revenait. Il ne faut pas rire de ça, monsieur Marc, il y a un chien noir qui apparaît sur la butte du *Champ de la morte*, et ça de tout temps. Le père Bontemps l'a ramené une nuit jusque chez lui et l'a mis dans son écurie; mais au petit jour, comme il se levait, il a vu que c'était le chien du père Carnat, qui était sorti tout seul et s'en allait, toujours courant, sur la brande. Comment avait-il ouvert la porte, s'il n'a pas le diable dans sa peau?

— Mon pauvre Dolin, vous avez rêvé tout cela! Il n'y a ni sorciers, ni revenans, ni diable!

— Ça se peut, monsieur Marc, ça se peut; pourtant depuis que la statue est au château, il s'y passe des choses qu'on n'avait jamais vues. Allons, je vas tout vous dire! J'avais été, comme ça, à Issoudun pour faire les commissions et acheter les provisions de la semaine. On mène ici un train qu'on n'avait jamais mené! Dame, c'est que M^me^ et M^lle^ d'Astafort, sa servante, vous et l'*Orabe*, ça fait cinq personnes de plus, sans compter tous ces messieurs qui vont et viennent et qui ne vivent pas d'eau claire. Voilà que j'ai rencontré M. Pillepuce, vous savez, celui à qui la statue a jeté un charme qui lui a paralysé la main!

— Paralysé?

— Oui, monsieur, car depuis ce jour-là il ne peut plus s'en servir du tout. Eh bien! du plus loin qu'il m'avise, il m'appelle, et bien honnêtement me demande des nouvelles de tout un chacun et se met à parler. Ah! qu'il parle bien! Il parle, il parle qu'on ne comprend pas ce qu'il dit! De fil en aiguille, il me demande si je ne pourrais pas lui procurer quelque morceau de la statue, un doigt par exemple. Oh! il m'a offert dix bons francs pour un doigt. J'ai refusé, disant que je n'en avais jamais trouvé de morceaux; mais il me répond que je ne suis qu'une bête, et que d'un bon coup de plumeau, en époussetant un peu du manche, on peut casser le bout du nez ou un doigt, comme sans le vouloir, et gagner vingt francs. —C'est un coup de maladroit qui peut te rapporter quarante francs, qu'il me dit encore. Moi, j'avais bien envie de répondre : Ça se peut; mais j'osais pas, et voilà qu'il m'offre cinquante francs. Ma foi, voilà que je consens et que je lui promets, pour la semaine qui vient, de faire comme il souhaite, et que je m'en reviens, ça je le confesse, bien décidé à gagner son argent; mais la honte me prend, et je n'ose plus. J'ai tourné plus de huit jours autour de la statue sans oser la regarder. Enfin le matin où vous avez été déjeuner chez M. Boc, il n'y avait personne dans le salon ni dans la bibliothèque, je prends mon courage à deux mains et je vas sur la statue; mais je rencontre ses yeux, et je reste en place comme un oiseau charmé par un serpent. Et puis voilà que tout d'un coup son estomac se soulève comme pour prendre sa respiration, et j'entends un gros soupir; oui, un soupir comme quelqu'un à qui on apprendrait une mauvaise nouvelle et qui respire de chagrin. Ce que je vous dis là, monsieur, c'est la vraie vérité, je ne l'ai pas rêvé, puisque c'était en plein jour.

Je me rappelai le soupir que j'avais entendu moi-même. Que ce fût réalité ou songe, je voulus inspirer à Dolin une terreur salutaire, et je lui déclarai que la statue avait la faculté de voir et d'entendre. — Je voulais vous le cacher, lui dis-je en prenant un ton solennel et tragique; mais puisque vous l'avez découvert, sachez tout... Elle est fée! Vous êtes bien heureux qu'elle ne vous ait pas pétrifié sur place. Je vous conseille non-seulement de n'y jamais toucher, mais encore d'empêcher qui que ce soit d'en approcher. S'il lui arrivait un accident, voyez-vous, ce serait la mort et la ruine de tout le monde ici, à commencer par vous.

— A la bonne heure! dit Dolin, voilà que vous parlez raisonnablement, et je le savais bien, moi, qu'elle était fée!

Je lui donnai les cinquante francs promis par M. Pillepuce, ce qui m'attira de grands remercîmens de sa part. Ce faquin est très

cupide. Je lui promis de bonnes gratifications, s'il veillait bien sur la statue.

— Oh! soyez sans crainte, on n'a pas envie d'y toucher! J'aime bien l'argent, mais vous me donneriez cent bons francs que je ne porterais pas la main même sur son *piédestable*. Faut que vous ayez un empire sur elle pour l'avoir tirée de son trou sans en être mort. Fraudy, qui l'a portée sur sa civière, a eu les *sangs glacés* (fluxion de poitrine) le lendemain, et si votre *Orabe* était pas de la race du diable, il y aurait attrapé quelque *estropiaison!*

Ce M. Pillepuce est décidément un monomane fort dangereux; mais cet imbécile de Dolin, avec ses bêtes mortes qui *reviennent*, vient de toucher sans le savoir à une question philosophique longtemps niée par l'orgueil humain, à savoir si les animaux ont une âme. L'homme se croit-il donc le seul être jouissant du privilége de l'intelligence, du raisonnement et de la mémoire? Ces facultés, quand il est forcé de les reconnaître chez les bêtes, il les appelle *instinct*. On accorde une âme au crétin du Valais, vivant comme une brute, ne se souvenant pas, pouvant à peine parler, et on en refuse une au chien qui a des amitiés, des haines, qui se souvient, qui rêve! Le paysan n'hésite pas à reconnaître aux animaux le pouvoir d'errer sur la terre à l'état d'esprits. Il dira, en parlant d'un spectre : C'est une âme en peine, et en parlant d'un animal fantastique : C'est l'*âme d'une bête morte*, bien qu'il lui refuse cette âme durant la vie. Il y a là, sans qu'il s'en doute, une subtilité de métaphysique très étrange.

22 septembre. — Cette nuit j'ai été réveillé en sursaut, comme si quelqu'un était dans ma chambre. J'ai prêté l'oreille attentivement : il me semblait entendre respirer. Le cœur me battait violemment, j'étais couvert d'une sueur froide, et j'avais peur je ne sais de quoi. Il n'y avait pourtant personne. C'était une sorte de cauchemar. J'ai ouvert la fenêtre. Il faisait froid; la grosse masse noire des arbres du parc se découpait sur un ciel brillant d'étoiles. Sirius étincelait comme un diamant; les hibous jetaient leurs notes plaintives, et les girouettes grinçaient au moindre souffle d'air sur le haut du donjon. Cette nuit calme, ce silence de la nature qui sommeille, me portèrent à la rêverie, et ma rêverie entraîne toujours mes idées vers Marguerite. J'étais accoudé sur la fenêtre, les yeux plongés dans l'obscurité et ne regardant rien. Tout à coup j'ai cru sentir quelqu'un derrière moi... J'avais les nerfs très irrités en ce moment, et cela me rend stupide... Je n'ai pas osé bouger; mais à un frôlement très sensible je me suis retourné brusquement : ce n'était rien,... quelques feuilles sèches probablement, que le vent agitait sous ma fenêtre.

J'ai essayé de dormir; mais tout ce qui m'avait frappé dans le courant de la journée se traduisit en rêves fatigans. C'était Fanny qui, drapée à l'antique, se *posait* comme la statue. M. Pillepuce lui cassait, avec un bruit sec, tous les doigts les uns après les autres, et Fanny montrait ses mains mutilées à Mauvezin, qui riait comme un sot. Puis ce n'était plus Fanny, mais la statue elle-même, dont la figure s'animait, et qui, douée de mouvement, venait me demander vengeance; puis le chien du père Carnat, qui cherchait à retirer quelque chose de très lourd du fond d'un marais : c'était M. Michel. Revenu à la vie, l'ingénieur frappait sur la statue à grands coups de son marteau de géologue. J'entendais les bras et la tête de marbre de ma belle nymphe rouler sur le plancher, et son torse mutilé descendait de son piédestal de velours et venait vers mon lit. Je me suis éveillé, mais le songe a continué. J'avais laissé ma porte ouverte, et on marchait dans la bibliothèque.

Je fus assez sot pour m'imaginer un instant qu'une femme, Fanny peut-être, était là; mais cette idée me passa par la tête comme un éclair et s'éteignit de même. Je retenais ma respiration, et je prêtais l'oreille au moindre bruit, quand j'ai entendu craquer le parquet de la bibliothèque. Plus de doute, il y avait là quelqu'un. Alors une voix douce et pleine a prononcé mon nom assez bas, mais bien distinctement et par deux fois : *Marc! Marc!*

J'ai frotté une douzaine d'allumettes avant de réussir à allumer ma bougie. J'ai eu beau regarder dans ma chambre, puis dans le musée : il n'y avait personne; la statue était immobile à sa place, et la porte qui donne dans le salon fermée en dedans. C'est un tour que l'on m'a joué ou une nouvelle hallucination de l'ouïe. Je ne veux pas me laisser aller à ces sortes de phénomènes nerveux; je me suis habillé, j'ai ouvert les fenêtres de la bibliothèque. Il faisait jour. La statue était vraiment ravissante aux premiers rayons du soleil. Elle brillait d'un éclat que je ne lui avais pas encore vu; on eût dit que, semblable à Vénus, elle sortait du sein des ondes, toute couverte de gouttes nacrées qui brillaient comme des perles sur sa poitrine blanche. Elle était en effet couverte d'une buée qui doit provenir de la chaleur de l'appartement; on croirait qu'elle est en moiteur... Je me suis approché pour l'essuyer, et j'ai senti le marbre tiède sous ma main. J'avertirai maître Dolin de faire moins de feu dans cette pièce, dont la chaleur porte à la tête. Voilà probablement l'unique cause de mes rêveries.

22 septembre. — J'ai reçu dans la journée une lettre de M. Lormond, qui me prie de garder encore le silence sur la découverte du testament; mais il me confirme que cette pièce est valable et inattaquable. J'ai donc pris sur moi de confier mon secret à Marguerite.

Je ne pouvais plus voir ses inquiétudes sans m'efforcer de les calmer. Elle a d'abord éprouvé une grande joie; mais elle m'a dit de ne pas parler trop vite à son père, dans la crainte de l'irriter contre moi et de lui faire précipiter ses engagemens avec Mauvezin. — Il tient de plus en plus au titre, disait-elle, et Dieu sait si à présent il ne préfère pas la noblesse à la fortune. M. Lormond a raison : il faut amener peu à peu la révélation de ton héritage et celle de notre amour.

Je me soumets à tout, puisque j'ai l'espérance. Ce n'est pas une sérénité complète; mais, si je compare ma situation à ce qu'elle était quand je suis arrivé ici, j'ai envie de devenir fataliste et de croire que je suis prédestiné à de grandes joies ou à de grands malheurs!...

Chère Marguerite! comme elle est différente de ceux qui l'entourent! Titres, richesses, plaisirs, ne sont rien à ses yeux. Elle ne pense qu'à moi et ne vit que pour moi. Fanny est tendue, sèche et brusque; elle semble irritée au dernier point contre moi. Je ne veux pas d'explication avec elle. Je ne la crains plus guère; mais à qui en a-t-elle? Nous verrons bien.

23 septembre. — Le docteur Thibaut, de Vinceux et Boc étaient restés à dîner, et comme M^me^ d'Astafort s'emparait déjà d'eux pour faire une partie de bouillotte, Marguerite nous a proposé de laisser là les cartes et de varier un peu nos plaisirs. Elle avait la fantaisie de jouer des charades, et l'on s'est empressé de la satisfaire. Nous nous sommes organisés en deux bandes, la bibliothèque a été désignée comme vestiaire et foyer des acteurs, et tous les vêtemens de la maison ont été mis en réquisition. La garde-robe de M^me^ d'Astafort n'a pas même été respectée par le docteur, qui, ayant à remplir un rôle de sultane bien nourrie, s'était affublé d'un peignoir à ramages et des fausses nattes de la chère dame. En le voyant apparaître, elle lui aurait bien arraché ses dépouilles, si elle n'eût craint de les déchirer; mais elle ne lui a pas laissé dire un mot. Le docteur s'est vengé en lui restituant ses atours et en lui cédant son rôle, qu'elle a rempli de la façon la plus ridicule. Tout cependant n'a pas été mauvais ni burlesque dans notre soirée. Fanny, voulant représenter une déesse de l'Olympe, s'est composé un costume antique qui n'était d'aucune époque ni d'aucun pays, mais qui, plein de goût et d'originalité, lui donnait une beauté sévère et frappante. Enveloppée ainsi de draperies blanches, elle m'a rappelé le rêve que j'ai fait dernièrement, et où, dans mon imagination troublée, elle se confondait avec la statue. Marguerite, dans un autre genre, n'a pas eu un moindre succès que son amie. C'était un rôle de bergère des brandes. Elle y a imité le langage, l'allure, et jusqu'au chant de nos paysannes, avec une vérité surprenante et un rare talent.

Ceci lui a valu une épigramme de la part de Fanny-Junon : — Tu joues les gardeuses de moutons au naturel, lui a-t-elle dit. On voit que tu as de la race.

— Eh! mais, a répondu M. Désormes en se redressant avec orgueil, ta mère n'est pas plus sortie de la cuisse de Jupiter que la mienne!

M^me^ d'Astafort, qui a l'habitude de dire la *cuisse du jubilé*, a fait répéter le nom de Jupiter, et s'est écriée que M. Désormes avait toujours des grossièretés dans la bouche.

Dolin, qui met son nez partout, et qui, le plateau à la main, était resté sur la porte, est venu familièrement complimenter à sa façon sa jeune maîtresse : — On jurerait voir la petite à Marlot! Vous avez toute sa ressemblance et vous parlez aussi mal qu'elle!

— Merci, Dolin, lui a répondu Marguerite; c'est la plus jolie fille du pays, et je voudrais bien lui ressembler.

— Oh! la Nanniche est mieux, et bien plus grosse que la Marlotte.

Nos charades ont duré jusqu'à minuit, après quoi Marguerite et Fanny ont été piller l'office, et nous avons improvisé un petit souper dans le salon; mais mon oncle et le docteur nous ont faussé compagnie.

Marguerite, que j'avais mise au courant de la situation précaire de ce pauvre Boc, a trouvé un moyen ingénieux de lui venir en aide pour le moment, sans que l'orgueil du poète en souffrît. Tout en soupant, comme nous parlions de nos fréquentes trouvailles de vieilles monnaies : — A propos, dit-elle en tirant une bourse de sa poche, voilà ce qu'on a trouvé aujourd'hui dans un vieux mur. C'est une cinquantaine de louis du siècle dernier, dont mon père m'a fait cadeau pour ma collection; mais cela n'est d'aucun intérêt.

— Eh! mais c'est une valeur, s'écria M^me^ d'Astafort. Tu changeras cela contre de l'or nouveau, et c'est de quoi t'acheter de belles robes ou un beau bracelet, Margot.

— Je n'en ai que faire, reprit Marguerite, et je veux mettre cela en loterie,... ou bien...

— Ou bien jouons-le! reprit M^me^ d'Astafort.

— Oh! nous avons assez joué, dit Fanny, qui était dans la confidence de Marguerite. Je propose d'en faire un prix Montyon!

— C'est cela, s'écria Marguerite, mais pas un prix de vertu, tout le monde ne pourrait peut-être pas concourir. Un prix de poésie à l'instar des jeux floraux; mais nous voulons que l'assaut ait lieu tout de suite, et que la pièce de vers soit improvisée. C'est moi qui présiderai, et voilà mes fleurs, ajouta-t-elle en versant dans un plat d'argent les vieux louis qu'elle avait déterrés dans je ne sais quel

coin du coffre-fort de son père, en mettant ses petites économies à la place.

La lutte fut acceptée. Mme d'Astafort, certaine que Fanny l'emporterait, approuva fort l'*idée de Margot*; mais Fanny secondait les vues de sa compagne : elle commença une tirade assez bien faite pour une improvisation et s'arrêta au beau milieu, prétextant le manque d'idées et la fatigue. De Vinceux jura n'avoir jamais fait en sa vie que deux vers, où *oignon* rimait avec *opinion*. Alors Boc s'élança hardiment dans l'arène comme un homme qui ne doute pas de lui, et il fournit une course au bout de laquelle son Pégase s'abattit des quatre pieds. Sa chute poétique n'en fut pas moins couverte d'applaudissemens, et notre nouvelle Clémence Isaure le déclara vainqueur. Elle détacha de sa chevelure la couronne de feuillage qu'elle avait tressée pour une charade, la lui posa sur la tête, en même temps qu'elle lui présentait les effigies de Louis XV.

Boc ne pouvait refuser. Il accepta, et, bien que très ému, il eut le bon esprit de ne témoigner sa gratitude que par son silence. Nous avons continué à rire et à bavarder jusqu'à deux heures du matin.

Je suis resté seul au salon; comme je n'avais pas envie de dormir, j'ai allumé un cigare, puis, étendu sur le canapé, je me suis laissé aller à la rêverie.

Tout était en désarroi dans cette grande pièce. Les fauteuils avaient l'air de tenir un grave conciliabule autour des restes du souper. Ici un costume étalé sur un meuble, là un éventail oublié, des fleurs éparses sur le plancher, un ruban perdu; c'est comme un champ de bataille. Une bougie jette dans l'air attiédi de l'appartement une grande lueur rouge en mettant le feu à sa collerette de papier. Un grillon, rassuré par le silence, chante dans les cendres chaudes. Le vent siffle à travers les serrures sur une modulation étrange. Ce sont les petits esprits de la nuit qui gémissent et pleurent à la porte. Ils voudraient venir folâtrer dans les plis épais des rideaux, errer le long des murailles, se regarder et se rire dans les glaces, ou se jouer parmi les bribes et les miettes de pain du souper. Les chiens se prirent à hurler avec une persistance qui me fit ouvrir la fenêtre. Ils n'en avaient qu'à la lune, qui se levait rouge et large à travers un rideau de peupliers, dont les tiges droites et nettes semblaient la couper en plusieurs parts.

— Qu'est-ce que les chiens pensent donc de la lune pour lui chanter ces hymnes plaintifs? Pourquoi ces cris de désespoir ou de terreur? est-ce un hommage rendu à cet astre mystérieux? Si les chiens *voulaient* parler, comme dit le père Carnat, ils nous révéleraient... Singulière fantaisie de se figurer que les croyances et les

idées abandonnées par les hommes deviennent le partage des animaux!... quelle idée! Qu'est-ce qu'une idée? Une réminiscence divine...

Un bruit aigre et sec, parti de la bibliothèque, me fit tressaillir. J'y courus; c'était une bobèche de verre que la flamme d'une bougie expirante venait de casser.

A cette clarté vacillante, je vis les bras, les doigts et le cou de la statue ornés de bracelets, de bagues et de colliers antiques. Bon! il ne manquait plus que de s'amuser d'elle comme d'une poupée! Qui diable a eu la fantaisie d'aller fouiller les vitrines pour la parer ainsi? Et ce diadème d'or! Rien ne manque à sa toilette. On finira par la casser avec tous ces enfantillages. Cela ne peut venir que de Fanny ou de Marguerite... Cependant celle-ci m'a dit avoir peur de ses yeux d'émail. Comme ils brillent ce soir! ces bijoux sont fort bien choisis et lui vont à ravir! On la dirait vraiment enchantée de sa splendeur; elle a l'air de sourire et d'avoir voulu disputer le prix de la beauté...

24 septembre. — Je ne me sens pas malade, et pourtant je suis la proie de phénomènes inquiétans... Pourquoi inquiétans? Cadanet! Cadanet! si tu étais là, tu me dirais encore que je suis fou! Je ne le suis pas. J'ai l'esprit, non pas calmé, mais moins sombre que je ne l'ai eu depuis longtemps, et le passé s'ouvre devant moi comme un livre! La vie de l'esprit n'est pas ce qu'on croit... C'est un mystère profond, sublime peut-être!... C'est plus vaste et plus fort dans tous les cas que ne l'établissent les notions vulgaires.

Cette nuit a été pour moi autre chose qu'une hallucination. C'était une révélation, un songe, je n'en doute pas, mais un souvenir de l'âme et une réapparition des images du passé. — Quelqu'un approchait de mon lit: une haleine effleura mon front, une voix douce et caressante me parla dans un idiome étranger que je reconnus pour être de l'osque, langue antique que j'ai cherchée vainement à déchiffrer maintes fois, mais que dans le rêve je comprenais très bien.

— *Markek Waldrigh,* disait-elle, pourquoi ne veux-tu pas me reconnaître? Ne suis-je pas toujours ta femme et ton esclave dévouée? As-tu donc oublié ta Callirhoé? Il est impossible que tu ne m'aimes plus; je t'ai été fidèle, et je t'aime toujours. Je t'ai reconnu dès que tu es entré dans le tombeau; mais où étais-tu donc pour avoir tant tardé à me rappeler à la vie? Tu aurais mieux fait de me laisser dormir toujours que de me réveiller pour voir ton indifférence. Souviens-toi de tes sermens et des miens gravés sur la table de bronze :

Par les dieux cabires,
Markek et Callirhoé,

Vivans ou morts,
Se sont juré
Un amour éternel.

Souviens-toi des heures délicieuses que nous passions ensemble au fond du berceau de feuillage, à mi-côte du jardin et sous les grands arbres de la forêt où le gibier abonde! Mais pourquoi tout ce changement ici? Au lieu de villas et de palais, je ne trouve que landes désertes. Pourquoi tous ces ustensiles vulgaires, tous ces vases de terre cuite entassés dans ma chambre? Pourquoi les haches de guerre de tes ancêtres sont-elles mêlées à mes bijoux? Pourquoi ne portes-tu plus tes armes brillantes et tes riches vêtemens? Moi-même tu me laisses vêtue d'une mauvaise tunique, et j'ai froid, bien froid dans ma robe de pierre! J'ai dormi de longs siècles, je le comprends maintenant; mais je reviens vers toi pour te rappeler le passé, car sans ton amour je ne peux revivre. Tu ne me crois pas, tu n'as pas l'air de me comprendre, et pourtant je ne te dis que la vérité. Regarde-moi! Ah! je suis bien malheureuse! Tu ne m'aimes plus, Markek! Souviens-toi, souviens-toi donc!

Et je sentais des baisers et des larmes brûlantes sur mes mains. Je fis des efforts inouis pour me réveiller ou tout au moins pour ouvrir les yeux; mais j'étais cloué sur mon lit par une force invincible. J'entendis marcher dans ma chambre et fermer une porte avec un bruit sec; puis on frappa à celle du corridor.

— Ah çà! que se passe-t-il? criait M. Désormes.

Je sortis enfin de mon lourd sommeil, et je lui ouvris. Avais-je pleuré en rêvant pour avoir les mains si mouillées?

— Que diable fais-tu chez toi? Est-ce que tu récites des vers grecs? Je t'ai entendu en passant, et ça m'a inquiété.

— Quelle heure est-il donc? lui demandai-je.

— Cinq heures! mais quelle drôle de figure tu as! Es-tu malade?

— Non, je ne crois pas. Je dormais, j'avais le cauchemar.

Je me suis levé et j'ai accompagné mon oncle, qui allait surveiller ses ouvriers en train de creuser des canaux d'irrigation auprès de la ferme du Corbilly. Tout en marchant, je lui ai raconté mon rêve dont j'avais gardé un souvenir aussi net que le rêve lui-même l'avait été.

Mon oncle ne s'émut nullement. — Bah! dit-il, je rêve souvent aussi, et même des choses étonnantes! J'ai souvent rêvé que je voyais la luzerne en fleur au mois de janvier, et ç'a toujours été signe pour moi de bonne récolte. Toi, tu auras lu dans quelque bouquin une histoire ayant rapport à cette partie du pays... Et puis tes anciennes études sur les langues mortes... Tout ça s'est mêlé comme il arrive toujours dans les rêves.

— Mais ces larmes sur mes mains?

— Bah! tu avais chaud, voilà tout. Voudrais-tu pas croire que tout cela soit arrivé?

Pendant que nous regardions les travaux, un ouvrier jeta de côté un morceau de métal brisé par la moitié. Je le ramassai, et j'y découvris des caractères.

— C'est de l'osque! c'est de l'osque! m'écriai-je; mais, hélas! je ne savais pas assez le déchiffrer pour comprendre quel sens offraient ces caractères. Tout d'un coup, illuminé de je ne sais quel souvenir, je lus et traduisis :

Par les dieux cabires,
Markek et Callirhoé,
Vivans ou morts,
. . . . . .

Le reste manque, mais c'est bien là le commencement du serment que j'ai entendu cette nuit. Je fis part de ma stupéfaction à mon oncle.

— Bah! c'est ça ou autre chose, fit l'incrédule vieillard; mais tu parlais de *serment*, d'*amour éternel*, ça n'a pas de rapport. C'est la plaque commémorative d'un tombeau élevé par un époux à sa femme.

— Il faut chercher l'autre morceau, qui ne peut être loin, puisque vos ouvriers retournent à chaque instant des briques et des pierres, preuves de constructions antiques en cet endroit. — Mais on ne trouva plus rien.

J'avais l'intuition que l'autre fragment devait être très près de celui que nous possédions; je fis fouiller à la même place, et la pioche résonna sur du métal : — Le voici! dis-je à mon oncle. C'était en effet le reste de l'inscription :

. . . . . .
Se sont juré
Un amour éternel.

— Tu savais ça d'avance! disait M. Désormes; tu as trouvé quelque indication dans ma bibliothèque, et tu t'amuses à faire le sorcier!

— Tout n'est pas dans votre bibliothèque, mon oncle.

— Eh bien! je vais, en attendant, y faire porter cette tablette.

— Ces écritures-là, dit un des ouvriers, c'est quelque contrat avec le diable.

— Imbécile! lui répondit son voisin, tu vois bien que *la bronze*, c'était le papier de l'ancien temps.

On plaça l'inscription sur le mur de la bibliothèque. M. Désormes était en belle humeur, il s'approcha de la statue, et la saluant poliment : — Voilà, belle dame, ce qui reste de vos sermens d'amour. Ça vous rappelle votre bon temps, n'est-ce pas? Eh! vous avez une petite mine éveillée et une paire d'yeux qui ont dû faire plus d'une victime.

Mon oncle raconta en riant à ces demoiselles que j'étais sorcier, et que j'en remontrerais au père Carnat. Marguerite ne vit dans ma *double vue* que le résultat de recherches scientifiques. J'aime autant qu'elle ne me croie pas halluciné; mais plus tard Marguerite, si intelligente et si sincère d'esprit, me comprendra peut-être.

25 septembre. — Il pleuvait à verse, et le mauvais temps, qui menaçait de durer toute la journée, nous avait retenus auprès du feu dans la bibliothèque. La conversation roulait sur les antiquités nouvellement découvertes à Saint-Jean. Chacun faisait ses conjectures sur l'inscription de bronze et la réunion du nom grec de Callirhoé avec celui de Markek, mot celte qui signifie chevalier. Pourquoi les sermens d'un noble Gaulois et d'une jeune Étrusque étaient-ils formulés en langue osque, et comment se trouvaient-ils dans les brandes du Berry?

Il a dû nécessairement exister une ville phénicienne ou osque à Saint-Jean. Cette localité a été habitée, cultivée, exploitée de tout temps historique; les *tumuli* qui sont communs dans cette partie du Berry, l'hypogée du *Champ de la morte*, les *mardelles*, les prétendus camps romains, forteresses gauloises, de Brives et de Corny, en sont des preuves évidentes.

— Cela ne m'explique pas, dit Marguerite, ce qu'étaient Markek et Callirhoé, un couple heureux de l'antiquité, mais de quelle époque?

Je lui répondis que les peintures de l'hypogée, la statue, qui doit être le portrait de cette dame, les objets trouvés aux environs, me faisaient reporter l'existence de nos deux héros à quatre siècles avant Jésus-Christ.

— Les Gaulois étaient des sauvages dans ce temps-là, dit M^lle^ Fanny.

— Il est vrai, lui répondis-je, que les mœurs grecques n'avaient pas encore pénétré dans les grandes forêts de la Gaule; mais les Celtes avaient une société, des lois, des villes, des routes bien avant la conquête de Jules César. Croyez-vous donc que leurs fréquentes invasions en Italie ne les eussent enrichis que de butin, et qu'ils n'en eussent pas rapporté des notions de progrès véritable? J'étais moi-même bien simple de me creuser la tête pour savoir par quel prodige nous nous trouvions environnés ici des vestiges d'une civi-

lisation avancée. Je suivais la route battue, je voulais voir dans ces vestiges les monumens de la domination romaine dans la Gaule, tandis que nous avons affaire aux trophées des conquêtes des Gaulois en Italie, conquêtes bien antérieures à Jules César, et vraiment glorieuses. Oui, oui, quand j'y songe, tout s'éclaircit pour moi : je comprends la destinée de Markek, et je vois dans Callirhoé non plus une druidesse, mais une prêtresse étrangère, une captive peut-être, devenue reine en ces lieux, qui sait? la première châtelaine du domaine que nous habitons!

— Oh! oh! s'écria mon oncle, Saint-Jean aurait été le palais tout en or des légendes du vieux Carnat?

— Pourquoi non? dit Marguerite. Voyons, Marc, cherchez dans vos livres...

— Mes livres ne disent rien, hélas! et je ne pourrais reconstruire cette histoire que par l'induction. Je n'osai pas ajouter : par le souvenir.

Marguerite sembla me deviner. — Cherchez, cherchez! reprit-elle avec vivacité.

— *Cherchez, et tu trouveras!* ajouta M^me^ d'Astafort.

— Si vous ne trouvez pas, vous inventerez! dit Fanny, et cela vaudra tout autant.

Pressé par ces demandes, je me sentis pris d'une grande pesanteur de tête, et je craignis un instant de me trouver mal; mais, sous le regard pénétrant et limpide de Marguerite, ce malaise subit se dissipa comme par enchantement, et il me sembla que j'entrais dans une donnée très vraisemblable ou très sûre.

— Vous le voulez? dis-je à mon auditoire. Je vais essayer; mais, si je vous ennuie, interrompez-moi.

— Non, non, dit mon oncle; il s'agit de ma propriété, ça m'intéresse. J'ai souvent rêvé que je découvrais des puits remplis d'or et d'argent dans la brande.

— Et moi, dit Marguerite, je rêverai de Callirhoé jusqu'à ce que je sache son histoire.

MAURICE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

UN

# MUSÉE CHRÉTIEN

## A ROME

Le talent possède une puissance de transformation, et, depuis que le *Génie du Christianisme* a paru, les voyageurs contemplent Rome sous un nouvel aspect. Rome chrétienne dispute leur attention à l'antique Rome. La réputation du peintre habile des beautés terrestres de la religion peut avoir baissé depuis sa mort; mais, quoi que des esprits sévères en aient pu dire, son ouvrage, il le faut bien, répondait à quelque besoin jusqu'alors négligé de l'imagination humaine, car il a ouvert des sources de curiosité, d'admiration et de critique qui jusqu'alors n'avaient pas été captées, et qui coulaient à peine. La pensée neuve du livre, pensée que l'on peut trouver grande ou seulement ingénieuse, comme on le voudra, c'est de prendre le christianisme au point de vue de l'art, et de le montrer puissant et maître dans le royaume de l'imagination. Il en a fait, même à ce titre, le premier des souvenirs de l'humanité. Par un reflet subit, Rome en a été éclairée d'un nouveau jour.

Les voyages en Italie, écrits avant ce siècle, ne laisseraient guère deviner à qui l'ignorerait que l'auteur vient de visiter le berceau de son église et la métropole de sa religion. Il y est bien question du saint-siége, mais comme d'une cour ou d'un gouvernement. Il y est parlé des temples et des autels, mais pour leur mérite comme objets d'art, tout au plus pour leur importance comme points de réunion des fidèles, comme centres ou dépendances de tel ou tel établissement clérical ou monastique. Le côté vraiment chrétien de toutes choses est presque toujours omis. Longtemps le rapport qui

unit soit les institutions, soit les monumens aux souvenirs et aux croyances, au passé et au présent de la foi, l'influence exercée par les traditions, que représentent des débris sacrés ou de majestueuses constructions, sur les sentimens encore vivans dans les âmes, semblent n'avoir pas un moment occupé l'esprit des explorateurs mondains de la capitale catholique, et le christianisme est pour eux comme s'il n'avait ni histoire ni poésie.

Mais Rome, sans avoir changé, n'apparaît plus la même depuis le commencement du siècle, et, comme il arrive toujours, on est tombé en la jugeant dans un excès contraire et nouveau. Des sentimens qui n'ont nul rapport avec la vérité ou la beauté des choses ont mis à la mode une admiration indistincte, un enthousiasme de commande, une idolâtrie minutieuse, qui feraient de Rome au besoin la cité de Dieu réalisée sur la terre. Gardons-nous de ces préventions volontaires, de ces émotions de parti-pris que dicte la mode ou la politique; mais que le désir de nous préserver des effusions du faux zèle, des superstitions de l'esprit de parti, ne nous rende pas insensibles à ce qu'il y a de noble ou de touchant dans les idées et même dans les passions de l'âme religieuse, et par suite dans les créations et les images visibles qui attestent la puissance de ces idées et de ces passions sur toute la nature humaine.

Il est à noter que ce n'est pas la papauté qui des premières a donné l'exemple de la fidélité ou du retour aux antiquités du christianisme, c'est-à-dire à ce qu'il a sur la terre de plus auguste. Longtemps cette diplomatie spirituelle, absorbée par des intérêts qu'elle tâchait de croire sacrés, n'a vécu que dans le siècle en parlant d'éternité. Elle a pris son autorité pour la religion même; celle-ci, on eût dit qu'elle l'ignorait ou la négligeait dans son essence, dans ses origines, dans tout ce qui explique et honore la puissance de l'école la plus vaste et la plus populaire qui ait été ouverte pour enseigner au monde le mépris de la fortune, du plaisir et de la vie.

Tel est le caractère que le christianisme reprend pour nous avec éminence, dès qu'au lieu d'en voir les plus nobles produits dans le génie dominateur d'un Grégoire VII, les royales qualités d'un Nicolas V, les conquêtes d'un Jules II, les élégantes curiosités d'un Léon X, l'énergique administration d'un Sixte-Quint, nous remontons à des temps bien antérieurs à Constantin même, à ces temps dont Rome est encore le lieu de la terre qui conserve le plus de vestiges. Il est en effet remarquable, encore qu'assez naturel, que les trois premiers siècles du christianisme, cette période de sa plus pure et de sa plus merveilleuse propagation, aient laissé si peu de traces matérielles dans les trois parties du monde, dont il envahit alors presque toutes les régions civilisées. On compterait les monumens

ou plutôt les ruines qui, des confins de la Perse à ceux de l'Espagne, qui de la Mauritanie à l'Angleterre, portent l'empreinte visible de la conquête apostolique. A Rome du moins, bien qu'un critique éclairé ne doive pas admettre l'authenticité de tout ce qu'on lui montre ou lui raconte, il trouve encore çà et là sur le sol quelques marques non effacées des premiers pas de ces initiateurs vaillans et naïfs qui ont, sans s'en douter, répandu dans l'univers les fécondes semences de toutes les variétés de la foi universelle. Les maîtres ou les précurseurs de ceux qui devaient fonder ou propager la religion de l'Écosse comme de l'Espagne, de la Russie comme des États-Unis, de ceux à qui l'humanité doit les leçons d'Origène, d'Athanase et d'Augustin, celles de saint Bernard et de saint Thomas, celles de Luther et de Calvin, tout, jusqu'aux poèmes de Dante et de Milton, jusqu'à Saint-Pierre de Rome et à Notre-Dame de Paris, *Polyeucte* et *Athalie*, *les Provinciales* et *Tartufe*, l'orthodoxie guerrière de Bossuet, les témérités de Fénelon, les libres croyances du *Vicaire savoyard*, le rationalisme austère de Kant, le théisme évangélique de Channing; les deux apôtres enfin qui semblent représenter les deux esprits du christianisme, Pierre et Paul, ces missionnaires presque inconnus de l'antiquité qu'ils allaient transformer, ont sans doute foulé cette terre de Saturne, *saturnia tellus*, où des nonnes habitent un palais des césars, où des capucins traînent leurs sandales sur la cendre des Fabius et des Scipion. De là tant de pensées pleines d'enseignement et de rêverie qui prêtent aux choses de Rome un accent et un charme solennel que ne peuvent effacer les misères et les puérilités mêlées à tant de grandeurs et de bienfaits.

## I.

Et cependant il n'y pas longtemps que ces réflexions se produisent naturellement à la vue de l'intérieur des palais pontificaux. Au Vatican, la *Galleria lapidaria* ou le musée des inscriptions est dû à Gaetano Marini, qui l'a disposé par l'ordre de Pie VII. Encore se peut-il que le côté est de la galerie, contenant la série des inscriptions chrétiennes, ait été depuis lors complété et remanié. Dans tout le reste du palais, on ne trouvera guère que les reliques de l'art sublime de l'antiquité païenne ou de l'art savant de la semi-païenne renaissance, et tout y porte l'empreinte de la mondaine munificence de la papauté. Rien de moins religieux d'aspect que les résidences pontificales. Cependant, en faisant un musée du palais de Latran, Grégoire XVI l'a ramené à une destination moins royale et moins temporelle, et cette succursale du Vatican s'est peu à peu ouverte

de préférence aux monumens de l'art chrétien. Elle contient bien encore des antiquités d'un autre genre, des marbres, des mosaïques qui viennent de la Rome impériale, et qui sont dignes de curiosité; mais tout ce paganisme semble un hors-d'œuvre auprès de ce qui nous attire à Latran, je veux dire le musée chrétien, création toute nouvelle, et dont avant Pie IX aucun pape ne s'était avisé.

Il était difficile d'en concevoir l'idée, et surtout de l'exécuter, tant qu'on n'avait point exploré les catacombes, le flambeau de la science à la main. Il y a longtemps cependant que des pèlerins avaient commencé à venir de toutes parts se prosterner à l'entrée du caveau qui s'ouvrait dans la basilique de Saint-Sébastien, et qui le premier a reçu le nom de catacombes de la région où il était placé, celle du cirque de Maxence et du mausolée de Cecilia Metella (1). La dévotion n'a sans doute jamais cessé d'attirer les fidèles dans ce caveau, qui passait pour avoir recélé les corps de saint Pierre et de saint Paul; mais pendant bien des années les sépultures des premiers siècles de l'église n'ont pas reçu d'autre hommage, si bien que la topographie de la nécropole souterraine devint à la longue un secret oublié. Elle est même encore loin d'avoir été retrouvée tout entière. Depuis le VII^e siècle, ou tout au moins le commencement du XII^e, les Romains ont cessé de s'en occuper. On a dit que lorsque Boniface IV eut dédié le Panthéon à tous les martyrs, il s'était cru quitte envers eux, pour avoir fait porter dans le temple ainsi purifié quelques quintaux d'ossemens enlevés des catacombes. Pascal II, qui voulait que toute église eût ses reliques, fit de nouvelles fouilles, en distribua les produits, puis déclara tout consommé. L'entrée d'une partie des catacombes fut murée. Toutes eurent le sort des cimetières abandonnés. Au XVII^e siècle seulement, la curiosité conduisit un voyageur maltais à faire quelques recherches, et ce sont les premières qui aient été écrites (1632). Son ouvrage a porté le premier le titre de *Rome souterraine* (2). Les catacombes n'en restèrent pas moins mal connues et assez négligées. En archéologie comme en tout, on répète longtemps les mêmes choses sans les avoir vérifiées, et de nos jours seulement un examen plus attentif a fait succéder une connaissance intelligente de l'emploi et de l'origine des cata-

(1) *Circum in catacumbas. — Cœmeteria Callixti juxta catacumbas.* Ce dernier mot, qu'on trouve pour la première fois dans une lettre de Grégoire I^er, ne désigne jusqu'au XIII^e siècle que cette petite portion du cimetière Saint-Sébastien, qui n'a du saint martyrisé à Rome en 288 conservé que le nom.

(2) *La Roma sottaranea,* par Bosio. Ce sont les *Pitture sagre* de Bottari, les livres imprimés de notre temps par le père Marchi, MM. Raoul-Rochette, Louis Perret, Northcote, et les mémoires publiés par M. De Rossi, qui nous ont guidé dans le présent travail.

combes à des hypothèses qui n'avaient pas manqué de devenir des préjugés établis.

Ainsi l'on croyait généralement, et sans doute on croit encore, que, semblables aux cavités vulgaires qu'on a décorées du même nom et qui s'étendent sous le sol du Paris de la rive gauche, les catacombes de Rome étaient des carrières ou des puits creusés par les anciens Romains pendant sept à huit cents ans pour extraire du tuf volcanique soit les blocs de péperin, soit plutôt la pouzzolane nécessaire aux constructions de leur ville. Lorsque, sous les premiers césars, ajoutait-on, les néophytes baptisés par saint Pierre et saint Paul se sont trouvés trop nombreux ou sentis trop menacés pour se réunir avec sûreté dans les maisons particulières, ils ont cherché un asile dans ces vastes et obscures retraites, et s'y sont peu à peu fait une église clandestine presque aussi grande que Rome même. Là, dans ces cryptes ainsi sanctifiées, ils entendaient la parole évangélique, chantaient les louanges de Dieu, recevaient les sacremens, et rendaient les derniers devoirs à ceux de leurs frères que la nature ou la persécution arrachait de leurs bras. Les catacombes étaient donc à la fois les refuges, les temples et les tombeaux des premiers fidèles. C'était toute une cité chrétienne cachée dans les entrailles de la ville éternelle.

Cette interprétation, pour être très accréditée, ne peut plus se soutenir, et à la simple inspection des lieux on a de la peine à comprendre qu'une telle supposition ait pu si longtemps prévaloir. C'est l'opinion des derniers et meilleurs antiquaires que les catacombes ont été creusées par les chrétiens. S'il s'y trouve quelques sablonnières ou quelques puits d'extraction de tuf en bloc ou en poudre, c'est que les allées, percées à une autre fin, ont rencontré dans leur trajet ces lieux d'exploitation (1). Elles n'ont pas été davantage destinées à la célébration habituelle du service divin en présence de l'assemblée des fidèles, dès qu'ils formaient plus qu'une seule famille. Encore moins étaient-elles un refuge permanent préparé aux populations chrétiennes pour un danger de quelque durée. Je n'ai visité que les catacombes de Sainte-Agnès; mais elles sont citées comme un spécimen excellent qui peut servir à juger du reste, et l'on y reconnaît à la première vue que les catacombes se composent essentiellement d'un ou plusieurs étages de galeries assez sembla-

(1) Quoiqu'on ne regarde plus les catacombes comme d'anciennes *arenariæ* employées à une autre fin par les chrétiens, il n'est pas impossible que les premières aient eu cette origine, et surtout qu'en perçant ces longues galeries mortuaires on en ait extrait les déblais pour les débiter aux constructeurs de Rome. Cette supposition répondrait à ceux qui demandent ce qu'est devenue la masse considérable de sable et de matériaux tirés de ces excavations souterraines.

bles à celles des mines. Ces galeries sont creusées dans la couche de tuf granulaire qui couvre une si grande partie de la campagne de Rome, particulièrement sur la rive gauche du Tibre. Tantôt tortueuses, tantôt se coupant à angles droits, elles sont percées dans un terrain facile à tailler, mais assez compacte pour qu'elles puissent généralement se passer de voûtes, d'arceaux bâtis et de murs de soutènement. Le temps les a dégradées, leurs parois ne sont point lisses; la courbure du plafond n'est pas régulière, et en tout temps le travail en a dû être assez grossier. De droite et de gauche, sur les faces latérales, il a été pratiqué des excavations ou des alvéoles d'une grandeur inégale, mais pouvant recevoir dans leur profondeur un ou plusieurs corps sans cercueil. Ces tombes, étagées les unes au-dessus des autres en nombre variable, étaient fermées par une plaque de marbre, de pierre ou de brique, souvent revêtue d'inscriptions ou d'emblèmes chrétiens. De temps à autre, une niche cintrée est creusée au-dessus d'un sarcophage ou d'une sépulture placée en long contre la paroi, et ces enfoncemens se rencontrent ordinairement dans certaines salles rectangulaires, chambres sépulcrales réservées sans doute à une famille, et qui semblent disposées pour les cérémonies funèbres. C'est là ordinairement que des niches ou des voûtes en stuc et des tombeaux plus ornés offrent de précieux échantillons de l'art des premiers fidèles; mais ces sortes de chapelles ne sont ni nombreuses ni spacieuses, et le grand développement des catacombes est en longueur. Comme elles n'ont pas été toutes visitées, il est impossible d'en évaluer l'étendue; mais des calculs plausibles donnent à supposer qu'elles ont pu contenir plus de six millions de morts. Ce nombre serait loin d'être exagéré, lorsqu'on songe que du Ier siècle au VIe elles ont été consacrées à la sépulture des chrétiens.

Mais cette description ne permet plus d'admettre que des couloirs assez étroits, interrompus ou flanqués rarement par des salles dont les plus grandes ne contiendraient pas vingt personnes à l'aise, aient été des asiles préparés pour des multitudes persécutées. Comment, pendant trois ou quatre cents ans, des populations se seraient-elles de temps en temps entassées, sans air et sans jour, dans ces boyaux inhabitables, tant que durait la persécution, lorsqu'il leur était facile d'y creuser une ville souterraine, puisque par la supposition leurs ennemis ne les poursuivaient pas rigoureusement dans ces secrets asiles? Il se peut qu'en des momens de pressant péril des chrétiens voisins d'une catacombe y aient cherché un refuge passager et accidentel, de même qu'il semble probable que la persécution a dû quelquefois les y poursuivre. Ils ont pu aussi, dans les plus mauvais jours, être réduits à ne célébrer leur culte que

dans ces cryptes lugubres; mais, même avant Constantin, les chrétiens étaient trop nombreux pour n'avoir pas d'autres lieux de réunion. Les catacombes étaient donc avant tout des cimetières, et dans ces cimetières il pouvait y avoir des chapelles employées aux offices des morts. Telle est l'apparence des catacombes, et, suivant les autorités les meilleures, l'apparence est la réalité.

« Quand j'étais enfant, dit saint Jérôme, et que je m'instruisais aux études libérales, j'avais coutume, avec d'autres du même âge et de même occupation, de visiter aux jours du Seigneur les sépulcres des apôtres et des martyrs, et de pénétrer souvent jusque dans les cryptes (1). » C'est le nom que portaient ces lieux célèbres, non celui de catacombes, employé pour la première fois en ce sens vers l'an 600 par Grégoire le Grand.

La destination n'en avait pas alors changé. L'église continua d'y déposer les morts longtemps après Constantin et la fin des persécutions; mais cet usage était de beaucoup antérieur. Les fidèles avaient dû de bonne heure être ensevelis dans un lieu réservé, loin des tombeaux de leurs ennemis. La terre des gentils ne pouvait recevoir leur poussière. Des chrétiens devaient reposer en terre sainte. Quoique l'usage de brûler les morts ne fût pas universel, il était assez commun pour être regardé comme la coutume païenne. Les Juifs ne l'avaient jamais connu. C'était dans la pierre qu'ils creusaient les tombeaux. « Joseph, ayant pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc, le mit dans son sépulcre, qui n'avait pas encore servi et qu'il avait fait tailler dans le roc, et, après avoir roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira. » (Matth., XXVIII, 59, 60.) Cette description précise du plus saint des tombeaux donne une exacte idée du mode d'ensevelissement usité à Jérusalem et pour les morts qu'on voulait le plus honorer. Il est assez simple que les premiers néophytes l'aient adopté, et que la sépulture du Christ soit devenu la sépulture chrétienne. Quand les apôtres venus de l'Orient ne le leur auraient pas prescrit, les premiers Romains convertis devaient se régler naturellement sur les exemples du Calvaire. Or l'ensevelissement dans les cavités latérales des parois des catacombes était l'imitation la plus exacte de l'inhumation hébraïque, de l'inhumation du Sauveur. Aussi a-t-il été continué, même lorsque les chrétiens n'avaient plus nulle raison de se cacher pour aucun devoir. Ainsi s'explique l'usage plus tard adopté de creuser des niches dans le mur des églises ou de leurs cryptes pour y placer les

(1) Ce nom de cryptes et celui de *cimœteria*, ou mieux *cœmeteria*, qui signifiait d'abord un tombeau, puis une sépulture commune ou *areæ sepulturarum*, sont les noms anciennement employés. A Rome même, celui de cimetière est plus usité que celui de catacombes.

tombeaux, surtout ceux des personnages distingués. Ce ne fut que la continuation de ce qui se pratiquait dans les catacombes, dont certaines dispositions locales sont encore imitées dans nos temples. Puis les tombeaux furent seulement appuyés à la muraille; d'autres, particulièrement honorés, furent placés sous la pierre de l'autel, lorsque ce ne fut pas l'autel qu'on éleva sur la sépulture. Enfin on creusa dans l'épaisseur des fondations de l'autel, sous le pavé du chœur, puis de la nef elle-même, des places vides où des cercueils furent scellés sous les dalles. Des chapelles votives, autre souvenir des *celles* attenantes aux galeries des catacombes, furent pratiquées dans le pourtour de l'église, pour devenir la dernière demeure du saint qu'on y invoquait, du bienfaiteur qui l'avait fondée, du pasteur qui l'avait sanctifiée, ou de quelque famille puissante dont on voulait célébrer la mémoire ou reconnaître le patronage. De tous ces usages, qui expliquent comment s'est altérée la simplicité primitive de l'ancienne basilique, le plus fâcheux fut l'abus de ces chapelles latérales et secondaires. Il enrichit et il corrompit l'architecture catholique. Le culte, rendu par là plus commode pour la foule croissante des assistans, perdit de son caractère apostolique. La parole joua un rôle moins important; la croyance même en fut modifiée. Moins spirituelle dans son essence, elle fut moins évangélique dans ses formes. La présence émouvante du tombeau des martyrs dans les souterrains qui portaient leurs noms avait pu toucher les cœurs à l'égal des traditions de l'Écriture, et peu à peu élever la dévotion des reliques et des saints au même rang que la commémoration des récits sacrés. La liturgie des catacombes s'était chargée ainsi de souvenirs et de rites inconnus aux apôtres. Elle se reproduisit à ciel ouvert, lorsqu'on put célébrer le sacrifice symbolique dans ces oratoires élevés en mémoire des confesseurs de la foi sur le lieu même de leur mort ou à l'entrée de leur tombeau. Ces oratoires devinrent des églises, et s'agrandirent avec les nécessités du culte enfin public; mais les cérémonies gardèrent l'empreinte funèbre : les lampes et les cierges attestent encore qu'elles avaient pris naissance dans une nuit souterraine. Les cryptes des églises furent des catacombes bâties, et lorsque la mort les eut peuplées, elle s'empara du chœur, de la nef, des porches, des vestibules, des cloîtres, de l'atrium et de la terre même qui entourait l'église (*church-yard*). Les sépultures furent partout, et nos temples sont ainsi devenus la demeure des morts en même temps que la maison de Dieu. Et voilà aussi comme un jour les catacombes ont été abandonnées et fermées.

## II.

Tel est non pas le système, car un fait historique n'est pas un système, mais le sens évident de cette première des antiquités chrétiennes. On renoncera difficilement à l'image de ces proscrits fuyant dans les entrailles de la terre pour y adorer le Seigneur en laissant à l'idolâtrie ses temples et ses palais; mais il faut se faire une idée plus juste du sort des chrétiens, et surtout à Rome, pendant les quatre premiers siècles. On fait les persécutions plus systématiques et plus continues qu'elles ne le furent effectivement. Niées ou palliées par des écrivains prompts à supprimer les faits qui les gênent, les persécutions n'ont été que trop réelles : elles ont été toujours iniques, et souvent la cruauté a encore dépassé l'iniquité; mais si une tyrannie aussi énergique et aussi savante que celle des césars eût constamment poursuivi à outrance le peuple chrétien, il aurait péri tout entier, ou il se serait soulevé en masse. La propagation de la foi ne se fût pas soutenue sans interruption de Tibère à Constantin. L'histoire prouve au contraire que la société de l'église souvent menacée, souvent opprimée, et par momens persécutée à mort, a par intervalles joui d'une liberté et d'une sécurité comparatives. Elle a presque constamment, toujours peut-être, compté des protecteurs parmi les grands, et, dit-on, parmi les femmes de la maison impériale. Sa situation n'était pas uniforme en tout temps, en tout lieu. Il suffisait, pour la troubler, non pas seulement du caprice d'un empereur ou d'un proconsul, mais du fanatisme ou de la méchanceté d'un magistrat, surtout de la colère ou de la stupidité d'une population. Suivant les époques, les contrées, et au même temps dans la même contrée suivant les villes, dans les mêmes villes suivant les quartiers, les fidèles pouvaient passer d'une condition supportable à la pire des conditions, et les mouvemens de l'opinion ou de la passion populaire ont dû être la principale cause des calamités subites qui venaient fondre sur eux. A Rome surtout, certaines classes de la société ont eu peu à redouter la violence des lois ou des pouvoirs, et avec du crédit et quelques ménagemens des familles entières et toute leur clientèle ont dû fréquemment y échapper. La tyrannie ne peut heureusement réussir à mettre de l'égalité dans ses rigueurs, car l'égalité ressemblerait à une sorte de justice, et même dans le mal la tyrannie ne comporte pas de règles.

La société chrétienne, à travers toutes ses inquiétudes et tous ses maux, a donc pu toujours se concerter pour déterminer ses rites, fixer ses usages, et accomplir une grande partie de ses de-

voirs moraux et religieux, moyennant une certaine prudence et une circonspection obligée. De tous ces devoirs, celui des funérailles n'était pas le plus difficile à remplir. Tel était le respect des anciens pour les morts, telle était leur sainte horreur pour la privation de sépulture, qu'ils auraient rarement osé poursuivre jusque dans leurs restes inanimés les victimes égorgées par leurs mains. Ils ne poussaient point la vengeance jusqu'à laisser abandonnés aux oiseaux de proie les cadavres de ceux qu'ils avaient livrés vivans à la dent des bêtes féroces. Ils souffraient que des parens et des amis allassent pieusement recueillir les membres déchirés des confesseurs et des martyrs. Les actes et même les légendes nous montrent, dès que ceux-ci ont expiré, leurs restes transportés avec respect et saintement honorés. Dans la peinture du martyre de saint Hippolyte qu'on voyait au IVe siècle sur un des murs de la basilique de Saint-Laurent, un témoin oculaire nous certifie que l'artiste avait retracé les amis du saint ou ses frères en Jésus-Christ ramassant les débris de son corps en lambeaux et même épongeant son sang sur la poussière, afin que rien ne manquât à son tombeau (1). La légende dit même qu'ils communièrent après l'avoir enseveli et furent mis à mort pour cela; mais le tombeau subsista longtemps après l'événement, et il a été retrouvé. C'est sur cette tolérance inconséquente, fantasque, si l'on veut, du peuple romain qu'est fondée toute la vérité ou toute la vraisemblance, la possibilité même du culte des reliques. Comment une seule de celles des martyrs eût-elle échappé, si les païens n'avaient respecté les morts?

Il paraît donc probable qu'ordinairement les morts chrétiens ont pu recevoir la sépulture chrétienne. La cérémonie n'avait pas sans doute toute la publicité, toute la solennité dont elle fut accompagnée plus tard : en fait de liberté, tout avait ses limites et ses périls; mais précisément parce que les principaux rites funéraires ne se célébraient pas au grand jour, les entraves et les dangers étaient moindres. Dès qu'ils avaient commencé à descendre les degrés des catacombes, les chrétiens, grâce aux scrupules mêmes de leurs ennemis, étaient libres de rendre à leurs frères des honneurs ailleurs interdits, de prier en leur nom le Dieu qu'on leur défendait d'invoquer pour eux-mêmes, et d'annoncer du moins la vie nouvelle sur le tombeau des morts.

Qu'ils aient été parfois troublés dans l'accomplissement de ces devoirs; que, poursuivis sur les places publiques, chassés de leurs maisons, traqués dans la campagne, quelques-uns aient cherché un refuge dans ces caveaux où leurs ennemis n'avaient pas coutume

(1) Prudence, *Hymnes*, XI. C'est, je crois, la première peinture avérée d'un martyre.

de descendre, rien n'est plus vraisemblable, et peut-être le respect pour la demeure des morts n'a-t-il pas toujours protégé les vivans; mais ces extrémités ne devaient pas être habituelles ni durables. Les catacombes ne pouvaient guère recevoir, encore moins contenir longtemps une multitude fugitive. Saint Cyprien, qui raconte que le pape saint Sixte se retira dans celle de Saint-Calixte, ne lui donne que quatre diacres pour compagnons; la mort vint l'y chercher, mais rien dans l'aspect de ces antiques asiles n'indique que la fureur officielle ou populaire y ait porté une dévastation continuelle et systématique.

Avec quelque respect qu'un chrétien y pénètre aujourd'hui, il se tromperait donc s'il croyait n'y marcher que sur la cendre des martyrs. La gloire des confesseurs a laissé çà et là quelques vestiges; mais, comme dans tous les cimetières, une multitude anonyme remplit presque toutes les places. Dans quelques-unes, on peut lire des noms qui ont été depuis insérés au martyrologe. Ces témoignages sont d'un saisissant intérêt, lors même qu'à certaines marques ils sont reconnus d'une date très postérieure à la mort de ceux dont ils honorent la mémoire. D'autres signes, par exemple des objets qui auraient pu servir d'instrumens de torture, des ampoules ou des fioles que l'on a crues jadis remplies d'un sang précieux, ont perdu la signification touchante qu'on leur avait attribuée. Les uns sont les outils de certains métiers, des ustensiles comme on en trouve dans les tombeaux profanes; les autres portent quelquefois des inscriptions indiquant qu'elles ont pu contenir le vin eucharistique; on cite surtout ces mots en grec : *bois, tu vivras*. Il se peut, il est vrai, par compensation, que plus d'un martyr ait été inhumé sans désignation, ou que les indices conservateurs de leurs noms aient disparu. Rien toutefois n'autorise à ne peupler les catacombes que des héros de la religion, et même on a pu supposer que dans quelques places d'autres que des chrétiens avaient trouvé leur dernier asile. Des emblèmes païens ont du moins été admis. On croit à l'existence de cimetières d'hérétiques : il y en avait un pour les Juifs; mais en dehors de ces exceptions on sent que le christianisme, dès qu'il eut pris de la consistance, dut avoir des cimetières à lui. Telles sont les soixante catacombes que l'on croit exister autour de Rome, la plupart situées sur la rive gauche du Tibre, bordant les quinze routes consulaires, et toutes hors des murs de la cité, comme l'ordonnait la loi des douze tables : « qu'un homme mort ne soit ni enseveli ni brûlé dans la ville (1). » Elles sont toutes creusées dans le tuf granulaire, aucune dans le tuf lithoïde. Elles suivent les couches

(1) Cic., *De Leg.*, II, 23.

d'une dureté moyenne, en évitant les assises inférieures qui dégénèrent en une cendre friable, en une pouzzolane où plongeaient ces *arenariæ* ou carrières de sable avec lesquelles on a voulu les confondre. Généralement elles ne sont point maçonnées ni voûtées, excepté celle de Saint-Sébastien, qui est construite en pierre et sort à moitié hors de terre, mais elles sont taillées un peu irrégulièrement dans la masse solide en longues galeries dont la plus grande hauteur est de 2 à 3 mètres et la plus grande largeur de 90 centimètres à 1 mètre. Le développement de ces catacombes est immense, si l'on en juge par le cimetière de Sainte-Agnès, *Via Nomentana*. La carte qui en a été dressée comprend un huitième de son étendue sur une ligne de plus de trois kilomètres, et l'on en induit que la longueur totale des galeries des catacombes dépasserait 1,400 kilomètres ou 380 lieues. Sur tout ce parcours, les rangées latérales de sépultures rapprochent des tombes de toutes les grandeurs, superposées en nombre inégal, depuis trois ou quatre jusqu'à treize ou quatorze, les unes au-dessus des autres. On calcule que par chaque 21 décimètres de chemin il y en a cinq de chaque côté. C'est ce qui donnerait près de sept millions de tombes. Ces soixante cimetières auraient, suivant quelques auteurs, servi pendant cinq ou six siècles à la partie chrétienne de la population de Rome. Celle-ci est estimée, dans les premiers siècles de l'empire, à deux millions d'âmes (1). A supposer que les générations se renouvellent trois fois par siècle, la population chrétienne aurait en moyenne approché du cinquième de la population totale de Rome ; mais ce chiffre, très exagéré avant Constantin et surtout de Tibère à Trajan, est infiniment trop faible pour les v^e^ et vi^e^ siècles. On comprend de reste combien de telles évaluations sont hypothétiques (2).

Les catacombes sont donc des cimetières, et à Rome on leur en donne le nom. Rien en effet n'y semble avoir été creusé et disposé que pour recevoir et honorer les morts. Chaque tombe paraît faite exprès pour le mortel qu'elle devait contenir. Des milliers n'ont que la taille d'un enfant; quelques-unes sont assez grandes pour deux corps et même davantage. On les appelle alors du nom de *bisomum* ou de *trisomum* et *quadrisomum*. Elles étaient fermées avec une plaque, une tuile; mais la plupart ont été ouvertes, au moins dans la partie des catacombes déblayée jusqu'ici, et l'on n'y voit plus guère qu'un enfoncement presque vide, du sable et des débris d'ossemens.

(1) Deux millions quarante-cinq mille, suivant le dictionnaire de Smith. Quelques-uns croient que l'inhumation dans les catacombes n'a pas duré au-delà de l'année 340.

(2) Elles s'appuieraient sur ces bases conjecturales : l'étendue totale des catacombes, le nombre des sépultures, la durée de l'emploi des cimetières souterrains, le chiffre de la population de Rome, le nombre des générations par siècle.

Les chambres appelées *cubicula*, qui donnent sur les galeries ou qui les interrompent, sont des cryptes ou chapelles de forme diverse; la plupart sont des quadrilatères d'environ trois mètres de côté. Au milieu, une sorte de rond-point en coupole; au fond, une tombe en travers sous une niche en arceau nommée *arcosolium* ou *opus arcuatum*. Dans les chambres un peu grandes, il y a plusieurs sépulcres et des siéges ou *cathedræ;* quelquefois des bancs sont taillés dans le tuf. Les tombeaux, en forme de caisse quadrangulaire, *arca*, sont recouverts d'une plaque de pierre ou de marbre, *mensa*, et affectent plus ou moins la forme des sépulcres antiques. Dans ces *celles*, près de ces restes révérés, l'office divin réunissait souvent les fidèles; l'agape ou plutôt la cène, au lieu d'être célébrée sur une simple table, l'était sur celle du tombeau même. Les protestans expliquent que par ce seul changement la commémoration de la dernière pâque est devenue le sacrement de l'autel ou la messe. La forme sépulcrale de nos autels attesterait cette origine. S'il fallait en croire Anastase, écrivain de peu d'autorité, ce qui nous semble s'être établi ainsi par l'usage aurait été réglé formellement, vers la fin du IIIe siècle, par le pape saint Félix.

Il est probable que la disposition générale des lieux est d'origine hébraïque. Les Juifs, assez nombreux à Rome, auront commencé par suivre, dans l'inhumation de leurs morts, l'usage de Jérusalem, dont la montagne est toute perforée, le sol tout miné par des excavations funéraires. On a comparé l'église romaine primitive à une confédération de républiques grecques avec de fortes traces de judaïsme. Aux premiers temps surtout, l'esprit de l'Ancien Testament devait se mêler à l'esprit du Nouveau dans les rites comme dans la foi. On montre près de l'inscription grecque de la tombe d'une certaine Faustine, nom romain, l'image du chandelier à sept branches. Une autre épitaphe est celle d'un Juif du nom de Moïse. Le mot hébreu *shalom* remplace quelquefois celui de *pax*, si commun sur les moindres tombeaux. Quand les chrétiens ont-ils commencé à se créer des asiles à part? On l'ignore. La plus ancienne inscription avérée est de l'an 102 ou 107, trouvée dans le cimetière de Lucine, celle de 71, par laquelle commence le recueil de M. De Rossi, n'offrant pas un caractère certain ni une origine assurée (1). Les dates ne sont pas toujours faciles à fixer. En général, suivant le père Marchi lui-

(1) Les inscriptions chrétiennes antérieures à Constantin, et dont la date est attestée par des signes certains, sont au nombre de trente et une, comprises entre les années 71 et 310. La première, qui est bien de 71, n'a rien de décidément chrétien. Il est dit vaguement qu'elle a été trouvée dans ces cimetières souterrains. Voyez le bel ouvrage intitulé *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores, edidit* J.-B. De Rossi. Rome 1861.

même, il y a assez peu d'inscriptions et de peintures décidément antérieures au IVe siècle. Le tombeau de saint Alexandre, pape et martyr en 117 ou 119, a été découvert il y a dix ou douze ans à six milles de Rome sur la *Via Nomentana;* mais on en a contesté, j'ignore pour quelles raisons, l'attribution ou la date. Des catacombes plus anciennement connues on a cité longtemps deux épitaphes, l'une du règne d'Adrien, l'autre de celui d'Antonin, ou de 130 et de 160. La seconde exprime, avec un trouble pathétique et des paroles sans suite, l'angoisse des familles chrétiennes dans les temps de persécution; mais la critique moderne trouve ces inscriptions trop éloquentes et les rejette comme apocryphes. A ces épitaphes d'un obscur Marius, d'un inconnu Alexandre, elle en préfère de plus historiques, celles qui consacrent la mémoire des papes Urbain, Fabien, Corneille et d'autres du même temps, c'est-à-dire du IIIe siècle, quoiqu'elles puissent à la rigueur dater du pontificat de saint Damase, monté sur le trône de saint Pierre trente ans après Constantin (366?). A cette époque, les catacombes changèrent d'aspect. Les emblèmes chrétiens, les souvenirs d'édification, les croyances populaires, les images du Christ et des apôtres, tout se produisit avec plus de liberté. Des restaurations pieuses ajoutèrent les nouveaux signes symboliques à la timide expression du zèle et de la foi des générations précédentes. Les catacombes purent continuer à servir de sépultures jusqu'à la fin du VIe siècle; mais en même temps les formes du culte, qui s'étaient établies dans ces obscurs refuges, sont transportées en plein air. Les niches en arceaux, les autels en tombeaux, la commémoration des morts, peut-être même les rites qui rappellent la cène et la croix, remontent sur la terre, et l'architecture même des basiliques se modifie et se règle au grand jour sur les usages des chapelles souterraines. Les fêtes du culte conservent un souvenir funèbre; l'église s'élève sur le tombeau.

Rappelons-nous en effet que les premiers monumens du christianisme ne parlent point d'églises (j'entends ces maisons sacrées que nous appelons ainsi). Il n'y avait de lieu saint à Jérusalem que le temple, qui n'était pas un édifice chrétien. Les apôtres se réunissaient dans une maison. C'est dans une maison que se célébraient les repas, commémoration sacramentelle de la cène. Si nous suivons l'apôtre dans ses voyages missionnaires, nous le verrons prêcher la religion dans les synagogues et dans les basiliques qui étaient des bâtimens civils, souvent dans une chambre et dans sa propre maison (1). Nous n'avons pas de sanctuaires ni n'autels, dit au IIIe siècle Minutius Félix : *delubra et aras non habemus.* On ne

(1) Act. II, 2; XX, 7, 8; XXVIII, 40, 41, et *passim.*

cite pas, du moins à Rome, d'église de ce temps élevée uniquement pour réunir les fidèles et prier Dieu, excepté peut-être *Santa-Maria in Trastevere*, monument singulier de la tolérance d'Alexandre Sévère. Encore en dissimulait-on la principale destination, quoiqu'une église ne fût guère alors qu'un lieu d'assemblée. La consécration proprement dite fut donnée primitivement à ces humbles oratoires, véritables pierres du témoignage, posées en souvenir d'un martyr dans le lieu où il avait souffert, où il était mort, où il passait pour enseveli. Sainte-Praxède, Sainte-Pudentiane, Saint-Sébastien, Sainte-Agnès, Saint-Paul lui-même, ne furent d'abord que des édifices indicateurs de l'entrée des caveaux où les élus dont ils portaient le nom avaient versé leur sang ou laissé leurs os. Que ces édifices soient devenus bientôt en même temps des oratoires, des lieux de dévotion où les fidèles se sont de préférence réunis pour prier, c'est ce que le respect des morts et le souvenir des martyrs rendent fort naturel, et ainsi les celles ou chapelles sépulcrales ont été des lieux saints par excellence. Les rites qu'on y célébrait sont devenus les plus essentiels de la liturgie. Sans soumettre celle de nos temples à une critique hétérodoxe, on conçoit très bien que la communion, plus semblable alors au dernier repas du Sauveur, fût donnée primitivement sur une table. Ne croit-on pas garder à Saint-Jean-de-Latran la table sur laquelle saint Pierre a dû rompre aux fidèles le pain consacré? Dans les oratoires des catacombes, ce rite a pu naturellement s'accomplir sur la pierre du tombeau le plus vénéré, qui devint ainsi la table et l'autel. Puis, lorsque la religion put étaler son culte à la face du ciel, elle garda, elle imita les formes imposantes ou touchantes auxquelles elle s'était accoutumée dans les catacombes. On bâtit sur le modèle des chapelles placées à l'intérieur ou à l'entrée de ces funèbres galeries les temples pour le culte extérieur. Les autels en forme de sépulcre furent dédiés, ainsi que tout l'édifice, au nom d'un saint, en souvenir de la consécration des premiers oratoires construits en commémoration des martyrs. Une église fut donc une sorte de cénotaphe : on la sanctifia, on l'anima pour ainsi dire en y transportant des reliques dont le culte fut une suite ou une exagération du respect pour la dépouille des martyrs. Pour renouveler et perpétuer les émotions attachées à la religion des catacombes, on enrichit, on rehaussa le culte, désormais public et solennel, par tout ce qu'on put exhumer de ces sombres dépôts de la piété d'un temps solennisé par de tragiques souvenirs. On essaya, par des déplacemens, des emprunts, des imitations, de reproduire artificiellement l'effet de la réalité des anciens jours; mais, hélas! il est rare qu'en cherchant l'illusion les hommes ne rencontrent pas la fraude. La légende vint donc s'unir à l'histoire, et la

fable gagna du terrain sur l'Évangile. Les écrivains de Rome eux-mêmes, ces orthodoxes de parti-pris, ne savent comment, dans les traditions de toutes leurs églises, faire les parts entre la vérité, l'utilité, la crédulité et l'imposture.

Le fait certain, c'est que les catacombes ont été par suite livrées à un pieux pillage. Une dévotion remuante profana le plus vénérable des monumens du christianisme, et quoique jusqu'au VIII^e siècle les pèlerins vinssent à Rome surtout pour visiter ces cryptes saintes, pour en baiser la terre humide, pour y demander, le front sur la pierre, des grâces souvent imprudentes, pour tracer sur les parois leurs noms ignorés qu'on y peut lire encore, ce palais sépulcral de la foi, vidé par les pontifes eux-mêmes, puis par eux fermé et oublié, est resté presque jusqu'à nos jours comme s'il n'était plus.

## III.

Si, maintenant qu'il est rouvert, nous voulons y descendre, l'impossibilité de le parcourir tout entier doit nous faire donner la préférence aux catacombes de Saint-Sébastien et à celles de Sainte-Agnès. Les premières sont les plus célèbres et les plus anciennement connues; mais les secondes sont le meilleur exemplaire de la disposition générale et du véritable emploi de ces asiles, sanctifiés par le respect universel.

Ce cimetière en effet, qui s'ouvre dans un champ non loin de Sainte-Agnès hors des murs, et où l'on descend par des degrés souterrains comme dans un caveau, montre dès le premier coup d'œil que ces lieux ont été pour les chrétiens ce qu'étaient pour les païens les *columbaria*. Dans ces étroits passages, des populations fugitives n'auraient pu s'abriter que pour un peu de temps. Les celles latérales qu'on rencontre à peu de distance de l'entrée ressemblent plutôt à des oratoires domestiques ou à des caveaux de famille qu'à des églises. La plus grande de ces chapelles se compose de cinq chambres, de deux mètres de côté. Si, comme on veut le supposer, deux de ces chambres ont servi à l'instruction des catéchumènes, ceux-ci, les sexes restant séparés, ne pouvaient être dans chacun qu'en bien petit nombre, et des locaux aussi resserrés n'auraient pu être creusés pour l'usage des vivans qu'à une époque reculée, où les chrétiens, encore rares, se réunissaient par petits groupes et ne formaient que des cénacles. C'est dans une de ces chapelles, dite celle de Jésus-Christ au milieu de ses disciples, qu'une peinture assez remarquable recouvre le plafond en coupole surbaissée. C'est une composition à huit compartimens séparés par des feuillages. Adam et Ève, Moïse, Jonas, etc., y sont représentés, et au centre le

bon pasteur. Au fond de l'*arcosolium*, un Christ jeune est assis entre six de ses disciples, dont un seul a de la barbe, peut-être saint Pierre; mais d'autres croient reconnaître Étienne et les six diacres. Un zèle qui n'avait rien de sacrilége a malheureusement dépouillé les souterrains de Sainte-Agnès de ce qu'ils renfermaient de plus précieux, et aucune sépulture n'est demeurée intacte; mais il reste dans les cellules vides et ouvertes des ossemens humides et pulvérulens, et peut-être ramasserait-on encore dans le sable quelque débris funèbre du mobilier de cet Herculanum sacré.

Moins expressives et plus célèbres, les catacombes de Saint-Sébastien, à deux milles de la porte du même nom, près de la Voie Appienne, étaient les seules renommées au commencement du moyen âge. L'église actuelle de Saint-Sébastien n'a pas trois siècles d'existence; mais elle renferme encore une inscription du pape saint Damase, très reconnaissable à la versification et à la calligraphie, et cette inscription, qui ne peut être postérieure à la fin du IVe siècle, annonçait la place où reposait le pape Eutychianus, qui mourut martyr en 283. Une des portes de l'église conduit à l'entrée voûtée des premières galeries souterraines auxquelles on ait donné le nom assez obscur de catacombes. Celle-ci, désignée non moins obscurément par le nom de *Platonia*, fut longtemps la plus vénérée, peut-être la seule visitée, parce qu'elle passait pour avoir recélé les restes des apôtres Pierre et Paul, jusqu'au jour où ils furent déposés séparément dans les deux basiliques placées sous leur invocation. Dans le même confessionnal, on montrait aussi le siége épiscopal sur lequel le pape saint Étienne avait été martyrisé. On disait que dans ces galeries, qui s'étendaient au loin, cent soixante-dix mille corps avaient été ensevelis. La *Platonia* ou la partie des catacombes attenante à Saint-Sébastien est proprement un caveau voûté en pierre qui n'est pas enfoui tout entier, qui reçoit le jour par une ouverture. Treize *arcosolia* entourent une sorte de puits où l'on dit que les restes de Pierre et de Paul furent déposés quelque temps. Cette disposition a été imitée dans le confessionnal de plusieurs églises; mais cette crypte, en tout temps ouverte au public, fréquentée dans tous les siècles, ne donne pas une idée exacte des catacombes proprement dites. Les peintures qu'elle contient sont, au moins pour la plupart, d'une époque bien postérieure à l'abandon de ce mode de sépulture primitive. C'est à peine si l'on peut accepter comme du IVe siècle un Jésus-Christ avec le nimbe, placé entre deux personnages (Pierre et Paul), et donnant les clés à l'un d'eux. Ce qui recommande d'ailleurs le plus vivement à une pieuse curiosité le cimetière de Saint-Sébastien, c'est le voisinage de celui de Saint-Calixte. D'abord méconnu sous le nom de cimetière de Saint-

Prétextat, longtemps confondu avec les dépendances de la *Platonia*, il n'a été bien étudié que dans ces derniers temps et distingué sous le titre de crypte des papes, parce qu'il contient dans un espace resserré les tombes d'un assez grand nombre de pontifes du IIe et du IIIe siècle, dont la liste est donnée par une inscription du pape saint Damase. Des peintures dont la manière est plus antique que byzantine nous montrent comment les premiers peintres chrétiens de Rome concevaient la représentation des scènes de l'Écriture. C'est là qu'on a trouvé le portrait d'un fossoyeur avec ses outils, et cette inscription : *Diogenes fossor in pace depositus octobri kalendas octobris* (*sic*). Une double chambre ou chapelle est datée par un fragment en vers incorrects, qui nous apprend que le diacre Sévère y est enseveli, et qu'il l'avait fait exécuter avec des *arcosolia* et un soupirail, pour obéir à l'ordre du pape Marcellin (entre 295 et 304), *jussu papæ sui Marcellini*. C'est peut-être la seule fois que le nom de pape se lit dans les catacombes; mais il n'a évidemment que ce sens de paternité qui le rendait commun à tous les évêques, ou du moins à d'autres que l'évêque de Rome.

Mais la plus intéressante peut-être des découvertes faites dans les catacombes est celle dont la place est voisine, et qui a prouvé par un récent exemple tout ce que ces lieux funèbres peuvent encore cacher de trésors à l'archéologie chrétienne.

Peu de saintes sont aussi populaires que sainte Cécile. Elle est devenue toute poétique grâce au pinceau de Raphaël. C'est la sainte des artistes. Sur la foi d'un récit qui ne paraissait nullement historique, elle a passé de tout temps pour une jeune fille qui habitait une riche demeure dans le Trastevere. Mariée à un noble romain, Valérien, qui mourut pour la foi comme elle, on disait qu'elle avait donné tout son bien aux pauvres et voulu que sa maison fût une église. La basilique qui lui est dédiée devait en occuper l'emplacement, et l'on montre près de l'entrée une chapelle qui serait la chambre des bains où la jeune martyre aurait péri au commencement du IIIe siècle. Cette basilique très ancienne, puisqu'on la fait remonter à l'an 230, a été rebâtie au XVIe et même au XVIIIe siècle. Elle dépend d'un couvent de bénédictines qui l'entoure, et dont il faut traverser la cour pour arriver à l'église. En y entrant le jour de Noël, je la trouvai vide; les religieuses, cachées par des grilles dans un *triforium*, chantaient sans se laisser apercevoir. Dans une crypte, deux urnes couvertes, qui ressemblent à des fonts baptismaux, passent pour avoir servi à recevoir le sang des martyrs. On en montre une tachée du sang de Cécile. Sa statue est couchée sous l'autel. C'est celle d'une très jeune fille dans ses habits de mort, la face à demi retournée vers la terre, la tête étant comme remise à sa

place après avoir été séparée du tronc. On dit, c'est une tradition, qu'elle garde le costume et l'attitude où la sainte a été trouvée dans son tombeau. Cette statue est un ouvrage du dernier siècle, plein de grâce et d'expression. On l'aime beaucoup à Rome, et l'on en trouve partout des copies, des réductions, des dessins, des photographies.

J'ai dit que cette statue, d'une naïveté un peu coquette, représentait au naturel la sainte ensevelie. Telle en effet Baronius prétend l'avoir vue, lorsque son cercueil de cyprès fut ouvert en 1599. Ses restes reposaient dans l'église actuelle depuis que Pascal II, le grand déprédateur des catacombes, les y avait transportés; mais quelle était l'authenticité de la relique et du tombeau? Malgré la célébrité du nom, rien ne paraissait plus hasardé que la légende, au point que l'honnête Tillemont refusait d'y croire, et prenait la Romaine Cécile pour une martyre de Sicile morte en 178. Cependant il existe un itinéraire de deux pèlerins de Salzbourg dont on place le voyage en Italie au VII^e siècle, sous Honorius. Il est du moins fort antérieur au pontificat de Pascal II. Or ce document singulier a ce mérite d'être confirmé sur beaucoup de points par le premier moderne qui ait visité les catacombes. Ses auteurs y décrivent des choses qu'a retrouvées Bosio au XVII^e siècle. De plus ils disent que de leur temps le tombeau de sainte Cécile, placé près de celui du pape saint Urbain, était l'objet d'une grande vénération; mais ce tombeau, où l'avaient-ils vu? Dans certaines catacombes de Saint-Calixte, voisines, mais distinctes de celles de Saint-Sébastien. C'est guidé par leur itinéraire que l'habile antiquaire M. De Rossi a retrouvé en 1854, dans une vigne à droite de la Voie Appienne, et plus près de la ville que l'église de Saint-Sébastien, l'entrée d'une galerie en couloir où des pèlerins ont laissé leurs noms écrits. Par là on arrive à une chambre mortuaire où des inscriptions grecques en lettres grossières indiquent la sépulture d'Éleuthère, d'Anthère, de Fabien, de Lucius, les deux derniers suivis de cette désignation : *epis. mar.*, évêque martyr. Ce sont, comme on sait, quatre papes canonisés à placer entre les années 177 et 256. D'après une inscription indubitablement composée par Damase au IV^e siècle, les sépultures d'autres papes, Urbain, Corneille, Sixte II, Eutychianus, ne devaient pas être éloignées. Il serait trop long de raconter par quelle suite de bonnes fortunes et d'adroites recherches les preuves matérielles de tout ce qu'annonçaient les documens écrits ont été retrouvées. Qu'il nous suffise de dire que la crypte pontificale communiquait obliquement avec une chambre plus intérieure et ornée de peintures où, sous une niche en arceau, M. De Rossi a eu la joie de trouver un sépulcre taillé dans le tuf ouvert et vide, et sur la

muraille voisine la figure peinte en pied de saint Urbain avec son nom, et, chose fort rare, celle d'une dame romaine richement vêtue, que le plus sceptique doit consentir à nommer sainte Cécile. Ainsi la tradition a été confirmée dans ses points essentiels; la légende est remontée au rang de l'histoire, et l'archéologie moderne ne peut guère se glorifier de découvertes plus intéressantes pour les annales de l'église et de l'art.

Les origines de la peinture chrétienne sont obscures. On ne saurait affirmer qu'au Ier siècle de l'église l'usage ou même l'idée de retracer les personnages, les événemens ou les symboles de la religion fût en grande faveur. Il semble que la haine judaïque pour les images taillées et le spiritualisme naturel aux adorateurs de Dieu en esprit et en vérité dussent éloigner les premiers chrétiens de toute curiosité pour l'expression visible des objets miraculeux de la foi. Ces moyens imitatifs durent même inspirer à quelques-uns une répugnance scrupuleuse dont l'excès a plus tard donné naissance au fanatisme des iconoclastes. Des écrivains sacrés ont, il est vrai, prétendu que Jésus-Christ, ayant imprimé sa face sur un morceau d'étoffe, l'envoya à Abgare, roi ou satrape d'Édesse, ne pouvant de sa personne se rendre auprès de lui, et que ce portrait authentique se conservait encore dans cette ville au VIIe, d'autres disent au Xe siècle (1). On a aussi raconté qu'une femme pieuse aurait essuyé le front du Fils de l'homme montant au Calvaire, et le mouchoir dont elle s'était servie, marqué d'une empreinte miraculeuse, serait l'origine de toutes ces *véroniques* (2) ou *vraies images* du Sauveur conservées dans plus d'un sanctuaire. La crédulité a enchéri sur cette légende et montré l'empreinte de toute la personne du Christ sur ces linceuls qu'on nomme suaires, et qui sont plus multipliés qu'il ne faudrait pour leur authenticité. C'est encore ainsi que Nicodème aurait, au dire des gens de Lucques, sculpté d'après nature la tête du Christ au tombeau, et son ouvrage, conservé au moins depuis le VIIIe siècle, serait ce *saint Voult* de Lucques,

(1) La correspondance entre le Christ et Abgare est elle-même tenue maintenant pour apocryphe, et d'ailleurs elle ne parle pas du portrait.

(2) Ce mot, mal forgé pour exprimer une vraie image, est devenu un nom propre, un homonyme de *Bérénice*, nom de l'hémorroïsse de l'Évangile, qui serait pour les uns la femme au mouchoir, et qui selon les autres aurait fait couler en bronze une statue de Jésus-Christ. Cette statue invraisemblable aurait été brisée sous Julien l'Apostat. De tout cela, le martyrologe a gardé une sainte Véronique. Quant aux véroniques-images, en France seulement, quatre villes au moins prétendaient posséder une de ces *saintes faces*. Quatorze bulles avaient, dit-on, certifié véritable celle de Toulouse, tandis que celle de Turin n'avait que quatre bulles en sa faveur. On dit que le Vatican et Saint-Jean-de-Latran gardent aussi de ces sortes de reliques, sans compter bien d'autres églises. Une statue de sainte Véronique est à l'entrée du confessionnal de saint Pierre.

*Vultus de Luca*, si révéré par le moyen âge, si souvent pris à témoin de sermens trop semblables à des blasphèmes par le roi Guillaume le Roux. Mais le moyen âge, trompé par l'homonymie, n'aurait-il pas pris l'image de Lucques pour un ouvrage de Luc et sanctifié la première au nom du compagnon de saint Paul, dont saint Jean Damascène avait fait le patron des peintres, et qui devrait être tout au plus celui des médecins (1)? On prête à saint Luc jusqu'à onze portraits connus de la Vierge, que les critiques rendent à un certain Luca du XII^e siècle; mais on peut les reléguer tous avec cette image de Marie qui, lors de la prise de Nicée par les Turcs, s'enfuit de cette ville et passa la mer à la nage pour s'aller réfugier au couvent d'Ivirou dans l'Athos, ou avec celle qui, traversant les airs en 1294, vint s'abattre, ainsi que la *santa Casa*, sur la colline de Lorette. Toutes ces traditions, plus que hasardées, prouvent seulement que le judaïsme n'avait pas laissé dans l'église de préjugé absolu contre la représentation des saints personnages de l'Évangile; on avait même, à certaines époques, cherché à s'assurer de leur exacte ressemblance. La parole les avait dépeints à sa manière. On ne peut guère s'arrêter à la lettre très manifestement apocryphe de Publius Lentulus, proconsul de Judée avant Hérode, lequel aurait adressé au sénat romain un signalement informe de la personne du Messie. Cette épître prouve du moins que ceux qui l'ont fabriquée croyaient répondre à la curiosité publique. Saint Jean Damascène, qui défend de représenter Dieu le père, l'incorporel, l'invisible, l'infini, l'incompréhensible, n'interdit pas de peindre son divin fils, le Christ fait homme étant dans son langage scolastique un *animal rationale*, dont il ne se refuse pas à indiquer en quelques traits l'apparence corporelle et la figure, qui rappelait, dit-il, celle de sa mère et celle d'Adam; aussi donne-t-il les règles prescrites par l'empereur Constantin à quiconque la voudrait retracer. Saint Anschaire, qui vivait cent ans après Damascène, vit le Seigneur lui apparaître sous une forme peu différente de l'image officiellement approuvée par l'empereur, et un annaliste ecclésiastique, postérieur de près de six siècles, mais qui ne sortait pas de la bibliothèque de Sainte-Sophie, et qui y puisa tous les documens d'une histoire de l'église jusqu'à l'an 1000, Nicéphore, fils de Calliste, a résumé jusqu'aux moindres traits de Jésus et de Marie tels que l'antiquité les avait conservés jusqu'à lui.

Ainsi c'est surtout l'église d'Orient qui semble s'être occupée de recueillir la tradition iconographique. Jamais les Latins n'ont ac-

(1) Ceci soit dit sauf le respect dû à l'auteur (Serantoni) de l'ouvrage intitulé *Apologia del Volto santo di Lucca difesa che sia un vero rittrato di Gesu Cristo penante in Croce*, etc., Lucca 1765.

cepté avec une entière confiance le témoignage de cette Grèce crédule ou menteuse. Il nous faut donc d'autres données pour éclaircir les commencemens de l'art chrétien dans l'Occident. Ce qui vient d'être dit ne touche d'ailleurs qu'à deux ou trois portraits traditionnels. Rien encore sur la peinture d'histoire, dont nous ne séparons pas la peinture allégorique. De l'aveu à peu près unanime des historiens, l'introduction ou plutôt la renaissance de la peinture en Italie, au moins dans son application publique aux choses sacrées, devrait être attribuée à l'art byzantin, c'est-à-dire à l'art pratiqué par les mosaïstes de Constantinople. La mosaïque peut avoir en effet dessiné la première des figures sur les murs des églises telles que nous les connaissons, et elle a ainsi pu donner plus tard naissance à la peinture religieuse du moyen âge; mais d'abord, et sans encore contester l'hypothèse, est-il nécessaire de faire voyager la mosaïque d'Orient en Italie, où le goût et le talent n'en devaient pas avoir disparu? On montre à Ravenne des mosaïques du commencement du VI^e siècle au plus tard, et la plus ancienne de Sainte-Marie-Majeure paraît antérieure à la mort du pape Sixte III, c'est-à-dire à l'année 440. Or il n'y avait pas à cette époque cinquante ans que l'empire d'Orient s'était séparé de celui d'Occident, il n'y avait guère qu'un siècle que Constantin avait fondé sa ville, et l'on doit faire remonter jusqu'à lui, ou du moins jusqu'à une époque très voisine de son règne l'ornementation de deux édifices aussi visiblement remplis de son souvenir que le baptistère de Latran et celui de Sainte-Constance. L'art de la mosaïque n'a donc pas dû cesser d'être pratiqué à Rome. Seulement il se peut qu'il ne fût exercé que par des Grecs, et le déclin de toutes choses en Italie fut si rapide que bientôt Constantinople dut attirer les meilleurs artistes. Le mouvement et le luxe d'un empire naissant donnaient à leur talent une impulsion nouvelle et un caractère local. Un style visiblement oriental prévalut dans la représentation des êtres et des faits de l'histoire sacrée. Il prit des formes fixes, s'assujettit à des règles et s'enferma dans un cadre hiératique tout à fait contraire aux libertés que se donnait l'art gréco-romain. Ainsi Byzance a pu dans la suite, par son influence et son exemple, modifier et déterminer jusqu'en Italie, et plus loin encore, le système de décoration graphique des voûtes et des absides de nos temples. Une étiquette religieuse très précise et très détaillée gouvernait en effet dans le monde gréco-asiatique l'imagination des peintres d'église. La foi avait son dessin officiel, à peu près comme chez les modernes le blason. Non-seulement on retrouve les marques de ce formalisme en Italie jusqu'au temps de Cimabué, mais il se montre encore intact et inviolable dans l'Orient chrétien. Depuis que M. Didron a rapporté du

couvent d'Esphigmenou *le Guide ou la Clé de la peinture* (1), il n'est plus permis de douter qu'un invariable formulaire soit depuis un temps immémorial imposé en Grèce à la peinture religieuse. Ce manuel des peintres de l'Athos remonte jusqu'au XII^e siècle, et nous fait connaître quelle tradition dominait l'art byzantin sous Andronic I^er. Il nous apprend jusqu'à la couleur qu'il faut donner au manteau de tel ou tel patriarche, de tel ou tel apôtre. C'est la preuve écrite de l'existence d'une orthodoxie iconographique, et quoiqu'elle n'ait peut-être jamais été aussi strictement observée de ce côté-ci de l'Adriatique, nos cathédrales gothiques nous offrent des preuves sans nombre de l'existence d'une *imagerie* réglementaire, et nous avons de la fin du VIII^e siècle une ordonnance du pape Adrien I^er qui détermine les trois manières de représenter Jésus-Christ dans les églises.

Mais toutes ces règles, qui peuvent avoir influé à travers le moyen âge jusque sur l'art de nos jours, datent-elles donc de la naissance du christianisme et du temps même où l'on ne bâtissait pas d'églises en plein air? N'ont-elles pas un caractère sacerdotal qui va peu aux époques voisines de l'âge apostolique? A ces questions, les peintures des catacombes ont répondu. Les voilà les premiers rudimens d'un art chrétien, du moins en Occident. Les inconnus qui décoraient ces parois et ces voûtes obscures obéissaient à d'autres inspirations et satisfaisaient à d'autres besoins que les formalistes de Constantinople. On peut reconnaître plus tard l'influence byzantine dans la marche de la peinture religieuse en Italie, et la suivre jusque sur le seuil des temps modernes; mais il n'en résulte pas qu'avant Constantin le christianisme n'eût inventé ou adopté aucun moyen de représenter ses souvenirs et ses mystères. Pourquoi n'aurait-il pas su s'approprier telles ou telles des formes, tels ou tels des procédés que conservait l'art antique dans la décadence impériale? Les lecteurs de l'Épître aux Romains n'avaient pas été élevés par leur maître à ne rien prendre aux gentils. Je sais que Pline nous atteste qu'à Rome, dès le second siècle et même auparavant, l'art de peindre était négligé. Les tableaux anciens étaient encore recherchés, comme le sont aujourd'hui ceux des maîtres de l'Italie : on les faisait à grands frais venir de Grèce et d'Asie; mais on n'en peignait plus de nouveaux. Quoique le métier de peintre eût été assez estimé de la vieille Rome pour donner un surnom à une branche des Fabius, il était abandonné, et Pline nous parle d'un ton d'oraison funèbre *de dignitate*

(1) Le titre même, *l'Interprétation*, ou, si l'on veut, *l'Herméneutique de la peinture*, semble déjà indiquer que l'art est un symbolisme à expliquer. — *Manuel d'iconographie chrétienne*, traduit par M. Paul Durand, 1845. — *Iconographie chrétienne*, par M. Didron, 1843.

*artis morientis.* Il se peut encore qu'une religion nouvelle, fort occupée d'ailleurs à se soutenir et à se propager, hésitât à faire ouvertement usage d'un art en déclin. Elle cherchait peu les regards du public. Son esprit même ne la portait pas à revêtir ses croyances du prestige du dessin et de la couleur. Pour attirer l'attention en parlant aux yeux, il aurait fallu ne pas la craindre. Attendons-nous donc à voir les chrétiens ne manifester que par de rares essais le désir de prêter un corps et une figure à leurs dogmes et à leurs traditions, et si, malgré tant d'obstacles, ce goût de réalisation sensible des idées spirituelles s'est fait jour parmi eux, ne nous étonnons pas qu'il ait d'abord paru timide et voilé, qu'en cherchant à satisfaire de secrètes sympathies il ait tâché de se dissimuler à la malveillance, qu'il ait enfin réfléchi les scrupules et les craintes d'une société naissante et menacée qui doutait encore de ses droits et de son sort, qui même ne savait pas bien ce que lui permettaient la foi ni la prudence. Les idées sur ce point tardèrent à se fixer. Peu après la fin du IIIe siècle, un concile d'Eliberis interdisait de retracer sur les murailles des églises ce qui est objet de culte et d'adoration, *quod colitur et adoratur.* Quoique les images peintes aient toujours excité moins d'ombrages que les images taillées qui rappelaient les idoles primitives, l'église n'a pas admis sans hésitation la représentation de la Divinité; il est douteux qu'elle l'ait jamais formellement encouragée; jusque dans le XVIIe siècle, on a cru convenable d'interdire au pinceau ou au ciseau toute figure de la Trinité. Il a bien fallu, sur l'autorité de Michel-Ange et de Raphaël, tolérer la personnification du Dieu créateur dans les scènes de la Genèse et de l'Exode : la colombe et les langues de feu ont, conformément au Nouveau Testament, annoncé la présence du Saint-Esprit; mais l'essence divine dans sa triple personne n'a guère été rendue sensible aux yeux que par des simulacres qu'excusait leur vétusté. On trouverait difficilement, en France du moins, des théologiens éclairés qui autorisassent formellement la représentation de la Trinité. L'un d'eux, après avoir rappelé que le concile de Trente ne parle que des figures de Jésus-Christ et des saints, raconte que Bossuet, dans son diocèse, faisait attacher à la muraille une grande image où était représenté le sujet de la leçon; « mais, lorsqu'on expliquait la sainte Trinité, on ne montrait aux enfans aucune figure pour leur faire entendre que ce grand mystère ne peut être aperçu par les sens, mais par l'esprit seul que la foi éclaire. »

On conçoit que les anciens n'eussent pas tous la même délicatessé de spiritualisme. Les imaginations asiatiques étaient naturellement portées à aimer les images, si l'on en juge par le soin qu'ont pris le judaïsme et le mahométisme de les leur interdire. Dans le

monde gréco-latin, la liberté de l'art était consacrée par les mœurs. En aucun temps d'ailleurs, aucune interdiction n'a dû s'appliquer à l'humanité du Christ, et lorsqu'on eut, dans le second et même dès le premier siècle, essayé de rappeler par des portraits ou des emblèmes le souvenir de chrétiens éminens, de martyrs qui devaient un jour être honorés comme des saints, lorsqu'on eut commencé de figurer les dogmes de la foi qu'ils avaient confessée par quelques images bibliques, il était difficile qu'on ne fût pas presque aussitôt conduit à représenter, au moins symboliquement, le Sauveur en personne dans les œuvres de sa vie terrestre. Bientôt on s'enhardit à le peindre directement, quoiqu'on écartât, pendant longtemps du moins, certains traits qui auraient rendu trop vivement les plus reconnaissables et les plus émouvantes réalités du récit évangélique. Ainsi s'expliquent les caractères les plus frappans des premières peintures des catacombes. La pensée en est chrétienne, quoiqu'elle ne le soit pas librement, hardiment, et qu'elle évite avec une crainte peut-être systématique de rappeler patemment les grandes scènes du christianisme. L'art est païen, c'est-à-dire qu'il continue l'art de l'antiquité; il suit, pour les formes et même pour la composition, les procédés et les conventions du métier qui avait, au dire de Pline, remplacé à Rome l'art importé de Corinthe et d'Athènes. Par quelques détails seulement, ce premier style chrétien décèle ce qu'il a de nouveau. Il dissimule quelquefois jusqu'aux sujets sacrés qu'il retrace. Il est en général obscur, monotone et peu original. Tel qu'il est cependant, et malgré des signes d'indécision, de routine et de décadence, il se ressent de son origine; il vient de l'ancienne Grèce, si supérieure à la nouvelle; il est de plus noble extraction que l'art de Byzance. S'il n'eût jamais été modifié ou plutôt remplacé par celui-ci, s'il avait pu se maintenir dans sa tradition, persister dans sa voie, en s'identifiant de plus en plus avec les souvenirs et les pensées de la religion, on se demande s'il ne serait pas arrivé directement à cet art composite, à ce savant mélange d'imitation et d'inspiration, de science et de nouveauté, dont la *Transfiguration* de Raphaël est le type accompli; mais puisqu'une décadence rapide devait conduire à une interruption inévitable dans la tradition du goût, puisque la peinture, comme toute chose, devait traverser l'épreuve du moyen âge, il est heureux qu'elle ait eu le temps d'être un moment antique et chrétienne, il est heureux qu'à l'époque où l'on ne pouvait avoir d'art public, on ait essayé de se créer un art clandestin dans les ténèbres des catacombes. Là donc il faut chercher le véritable style chrétien primitif, là uniquement on peut découvrir les premières traces des efforts de l'imagination des fidèles pour sanctifier un mode d'expression créé par le génie de l'antiquité profane.

## IV.

On voit que l'art des catacombes doit être en rapport avec un christianisme hellénistique. Il convient à des gentils convertis. Il est loin de ce formalisme mystique que ne tarda pas à subir l'esthétique de l'orthodoxie. Tout n'est pas cependant de fantaisie dans ces peintures. Un petit nombre de pensées et de faits presque toujours rendus symboliquement et par les mêmes symboles remplit les cadres de ce musée funéraire; mais le style même des figures et de la décoration est libre, en ce sens qu'il garde presque toujours les allures de l'art antérieur. Tout ou presque tout est romain dans la représentation de ces scènes du monde oriental. Rarement se montre l'effort d'inventer, dans le fond comme dans les accessoires, un genre qui ait une physionomie propre, d'assigner aux personnages et aux emblèmes un caractère neuf, distinct, incommunicable, qui soit chrétien et ne soit que chrétien. Ce n'est pas la peinture des catacombes qui a déterminé la direction ultérieure de l'art religieux. Cette circonstance serait plus particulièrement intéressante à étudier, si l'on pouvait avec plus de précision fixer la date des ouvrages et distinguer toujours avec certitude ce qui a précédé et ce qui a suivi l'émancipation politique de la religion chrétienne par la conversion opportune de Constantin.

Cependant on reconnaît tout d'abord que le système décoratif est, dans sa généralité, imité des anciens caveaux de sépulture romaine. Il était donné par la disposition locale. Il n'y a pas beaucoup de manières de peindre les parois et les voûtes d'un souterrain. Les compartimens, les encadremens, les guirlandes, enfin la partie purement ornementale est donc tout antique, et, aux sujets près, le premier aspect rappelle, avec une exécution un peu plus grossière et moins de variété, les peintures de Pompéi et d'Herculanum; mais la pensée est, comme on le sent, fort différente. Cette pensée si nouvelle alors, et qui tendait à le devenir davantage, n'innove pourtant que le moins possible dans les formes qu'elle affecte pour s'exprimer. Ainsi les fleurs, les palmes, le phénix, les vendanges, les repas, tous ces emblèmes funèbres de l'art païen se reproduisent, interprétés et comme consacrés à nouveau par une foi plus ferme et plus distincte. La religion, voisine de son berceau, ne s'était pas encore assez emparée des esprits et des mœurs pour oser aisément se créer des signes et des types dont elle ne trouvait pas les analogues dans les traditions de l'art figuratif. Il semble même qu'elle choisît de préférence dans l'Écriture les sujets qui, tels que le déluge, l'aventure de Jonas, le bon pasteur, etc., trouvaient dans cer-

taines fables de Deucalion, d'Hercule, de Jason, de Mercure Criophore, des motifs déjà connus d'agencement et de dessin.

Pour les attitudes et les accessoires, elle ne s'écarte pas des modèles convenus que les décorateurs avaient pour ainsi dire dans la main. Lorsqu'il faut décidément inventer, et que l'image doit être exclusivement chrétienne, l'embarras est visible. On s'aperçoit que le temps n'est point passé où une religion enseignée par des pauvres et des ignorans, au nom d'un Dieu frappé de toutes les misères humaines, repoussait avec scrupule ou dédain l'idée de parler aux sens et d'éblouir par le dehors. Ainsi, prenant à la lettre un verset d'Isaïe, on allait jusqu'à vouloir que le Messie fût *sans beauté et sans éclat*, puisqu'*il n'avait rien qui attirât l'œil* (1). Qu'importait d'ailleurs son image? Il se peignait dans sa parole.

Cette indifférence aux choses extérieures ne pouvait être ni populaire ni durable. Des générations formées par la Grèce ne pouvaient longtemps mépriser l'expression par la forme. Le goût, l'habitude, l'esprit de l'antiquité reprit le dessus; on voulut représenter ce qu'on croyait, mais une représentation directe, une imitation littérale des choses sacrées n'était ni sûre ni facile. Les chrétiens de Rome ne se retraçaient pas aisément la vérité des scènes de l'Évangile. Quelle image pouvait se faire du Christ et de sa mère, de saint Jean-Baptiste, d'Abraham ou d'Élie, un Romain, un gentil, qui ne connaissait ni Jérusalem ni le désert? Au témoignage de saint Augustin, la figure de Jésus et de Marie était demeurée entièrement ignorée. Les formes de l'art, étroitement liées aux idées du paganisme, ne pouvaient être employées sans profanation qu'à la faveur du symbolisme. Depuis longtemps, les sujets mythologiques n'étaient plus heureusement que les emblèmes de certaines idées morales. Les fables de Psyché, d'Adonis, etc., les scènes du culte de Bacchus ne figuraient par exemple sur les tombeaux que comme expression des mystères de la mort et de la vie. A défaut des choses mêmes, le procédé pouvait être imité; rien n'était davantage dans le génie antique, dont sous ce rapport l'esprit judéo-chrétien était loin de s'écarter. Il était, lui aussi, essentiellement figuratif et parabolique. Il fut donc naturel de débuter dans l'iconographie religieuse par le symbole. L'agneau, la colombe, le poisson, etc., furent les premiers signes auxquels s'arrêta d'abord un art timide; mais on ne tarda pas à vouloir des représentations plus animées et plus humaines. C'est alors qu'on chercha dans la tradition des personnages et des

(1) LIII, 2. Cf. LII, 13-16. Cette tradition semble d'ailleurs la plus ancienne. Elle a pour elle Justin, Irénée, Origène, Cyrille, Clément d'Alexandrie, et elle est adoptée et motivée par saint Augustin. Ce n'est guère qu'avec saint Jérôme et saint Jean Chrysostome que les idées commencent à changer sur ce point.

scènes qui pussent assez exactement se rapporter aux dogmes dont on voulait une image parlante. On en prit dans l'Ancien Testament, on en prit dans le Nouveau, on en prit même dans la mythologie : Isaac sacrifié par son père ou Moïse faisant jaillir la source du rocher, puis le bon pasteur de la parabole rapportant sa brebis, puis Orphée attirant et apprivoisant à sa voix les animaux sauvages, purent être également la figure de Jésus-Christ. Il serait précieux de pouvoir dire par laquelle on commença de ces trois classes d'allégories. Ce qui se peut assurer, c'est qu'elles précédèrent toute représentation directe, tout portrait des personnes et des choses de l'Évangile; mais lors même qu'on en vint là et qu'on essaya la peinture historique de la religion, on ne s'attacha pas à la ressemblance, on ne chercha pas la fidélité, et les figures du Christ par exemple furent pour la plupart aussi arbitraires que le sont les personnages bibliques des peintres hollandais. Jésus-Christ devint souvent un jeune Romain, désigné par certains accessoires ou par la composition du tableau à ceux-là seulement qui étaient avertis. Ce n'est que postérieurement et peut-être assez tard qu'on s'est rapproché d'un certain type nazaréen dont les catacombes nous offrent deux ou trois exemplaires encore assez différens entre eux; mais pendant longtemps aucune pensée de réalisme, comme on dit aujourd'hui, ne parut se mêler à la peinture religieuse. La majorité des plus anciennes décorations des catacombes permettrait presque de supposer que pour ceux qui les ont exécutées le symbolisme chrétien est resté une énigme. On dirait que des hommes de métier ont été appelés à reproduire des types connus, des figures usuelles, dont la disposition seule avait un sens pour les initiés. Ils peignaient peut-être ce qu'on leur commandait sans en deviner la pensée secrète, la valeur emblématique. C'est ainsi que dans la catacombe de Saint-Calixte un Christ enseignant est assis au milieu d'auditeurs de tout âge, comme lui en costume romain, semblable de tout point à un rhéteur dans son école, et le tableau est entouré en demi-cercle d'une vigne dont les fruits sont recueillis par des génies. Le premier artiste venu aurait pu, quelle que fût sa religion, dessiner cette grande composition.

C'était encore une idée païenne que la jeunesse fût l'attribut de la Divinité, et la personne du Christ a été rajeunie quelquefois, comme dans le tombeau de G. Bassus, préfet de Rome, mort vers 359 (1). D'autres fois aussi on a emprunté les détails de la chevelure et certains accessoires aux images classiques de Jupiter, comme

(1) Il a été découvert en 1595 dans la partie la moins ancienne des *grotte vaticane*, siége du confessionnal de saint Pierre.

pour justifier d'avance l'invocation de Dante *au Jupiter suprême que nous avons crucifié sur la terre.*

Nous comprendrons mieux ces premiers tâtonnemens de l'art chrétien en regardant de plus près aux peintures des catacombes. On dit que celles de Naples portent des marques encore plus visibles de l'antiquité païenne. Celles de Rome nous apprendront déjà beaucoup en ce sens, et elles commencent à être mieux connues. On doit se souvenir qu'une partie seulement, le tiers peut-être, en a été explorée, et les peintures que nous cherchons sont rares. Presque toutes les parois de ces interminables galeries ont conservé la couleur brun grisâtre du péperin. Seulement dans quelques celles ou chapelles fort espacées entre elles, la voûte est enduite de stuc ainsi que l'enfoncement ou demi-lune des niches sépulcrales. Ce sont ces surfaces concaves ou planes que couvrent souvent des dessins légers d'un bon goût d'ornementation, ou même des sujets emblématiques et des images mystérieusement religieuses. On s'accorde à regarder comme postérieures au IIIe siècle celles de ces peintures où se voient des lettres grecques, X et P, qui représentent les deux premières du nom du Christ (*Ch* et *R*), et l'X figurait en même temps la croix; ce monogramme est réputé celui de Constantin. Naturellement l'expression pittoresque des idées chrétiennes doit être plus explicite et plus claire à partir du moment où elles sont les dogmes de la religion de l'état. Cependant, à toute époque, le symbolisme remplace presque partout la représentation directe. Les sujets sont en général tirés de l'Ancien Testament; or il est difficile de supposer que les néo-chrétiens prissent pour objet habituel de leur pensée et de leur culte Moïse frappant le rocher, Daniel dans la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine ou se reposant, après être sorti de Ninive, sous le lierre miraculeux dont certains interprètes font un palma-christi. De ces trois images, la première devait désigner la fondation de l'église, la seconde la passion de Jésus-Christ ou celle des premiers martyrs, la troisième, empruntée à une comparaison évangélique (Matt., XII, 39), la sainte paix qui attend le fidèle jouissant des fruits de la vigne du Seigneur. La figure du bon pasteur se rencontre, comme on l'a dit, plus d'une fois; mais, quoique ce soit un souvenir du Nouveau Testament, elle représente paraboliquement le Sauveur des hommes en empruntant une disposition de l'art antique, celle du faune à la chèvre ou de certaines statues de Bacchus. Le goût allégorique est poussé si loin que l'on rencontre jusqu'à des personnages mythologiques comme Orphée et peut-être Mercure et Pluton. A peine voit-ôn çà et là quelque chose comme l'adoration des mages, ou telle figure de femme qui pourrait être la Vierge. On a même pu croire qu'une sorte d'incertitude

régnait encore dans les croyances chrétiennes, ou tout au moins que des artistes mal instruits de la religion mélangeaient sans intelligence et sans choix les seuls sujets qu'ils eussent appris à dessiner et qui leur fussent familiers. Leur travail, sans être dénué de mérite, offre en effet tantôt une gaucherie novice, tantôt une routine naïve, qui trahit le métier d'un artisan plutôt que le savoir d'un peintre, et la pureté ou l'élévation de certains types ne prouve pas qu'ils fussent autre chose que des figures apprises une fois et indéfiniment copiées les unes des autres. Je crois pourtant que l'obscurité et l'indécision avec lesquelles les dogmes ou les événemens de la religion sont indiqués tiennent à deux causes, la prudence imposée aux fidèles par leur situation et le goût décidé de tous les anciens pour les représentations symboliques. Il n'était pas sûr d'exposer aux yeux des choses trop évidemment évangéliques, et l'habitude avait dû être prise de bonne heure de dissimuler sous des formes convenues les traits du christianisme historique. Rien d'ailleurs n'était plus orthodoxe que de prendre les faits de l'Ancien Testament pour figurer ceux du Nouveau, puisque l'Évangile lui-même admet cette sorte d'application, et qu'aujourd'hui encore il existe une liberté presque sans limites d'attribuer un sens figuré à tous les passages de la Bible, pourvu que ce sens soit orthodoxe. Ainsi l'on évitait de retracer dans leur réalité les scènes mêmes de la vie et de la mort du Christ; on tenait à ne point divulguer une foi qu'on tenait encore davantage à ne point désavouer; on s'ingéniait à l'indiquer par des signes qui ne fussent pas accusateurs, et un magistrat d'une clairvoyance ordinaire ou modérément sévère aurait pu visiter une bonne partie des catacombes sans y trouver des marques irrécusables de l'adoration du Christ. Indépendamment de ces précautions très permises, une habitude ou une disposition d'esprit beaucoup moins calculée pouvait porter des païens récemment baptisés à préférer dans l'art religieux l'expression indirecte à la traduction littérale du fait positif. C'était dans le génie de l'antiquité, c'était aussi d'une exécution plus facile. Les scènes les plus caractéristiques de l'Évangile offraient des sujets tout nouveaux, et qui rentraient peu dans les combinaisons connues de l'art. Il aurait fallu de grands artistes pour en trouver la forme et l'expression. Or les grands artistes, toujours rares, devaient, s'il en existait, tenir pour le paganisme, et les médiocres, les praticiens dépourvus de modèles, auraient été fort empêchés de rendre d'inspiration l'agonie du Jardin des Olives, la comparution devant Pilate, la flagellation, l'*ecce homo*. Que seraient-ils devenus si on leur avait demandé la transfiguration, la crucifixion ou la résurrection de l'homme-Dieu? Le respect même, une certaine crainte religieuse, détour-

naient aussi d'aborder directement les plus touchans, les plus nobles épisodes du poème évangélique. Les esprits n'étaient certainement pas dégagés de l'aversion des Grecs et des Romains pour l'expression des choses de mauvais augure. Ce que la religion raconte de plus saisissant est tragique. La souffrance, la maladie, la torture, la mort jouent un grand rôle dans le drame; pour les âmes communes, pour le préjugé vulgaire, il n'y avait pas sûreté à retracer trop fidèlement jusqu'à ces misères, à ces bassesses de l'humanité auxquelles le Sauveur a voulu condescendre. Ce qui l'élève pour nous, ce qui le divinise, aurait pu l'abaisser aux yeux de la foule. Des fidèles même peut-être répugnaient alors à fixer leur pensée sur des souffrances que le chrétien moderne contemple avec attendrissement, et l'on craignait de prêter des armes à l'ennemi en étalant sans ménagement les détails réels et douloureux de l'humble et sanglant berceau de la rédemption. Les nobles paradoxes qui ont placé la dignité morale au-dessus des humiliations de la destinée étaient nouveaux pour la foi elle-même, et ne sont pas du premier coup devenus des lieux-communs de morale et de religion. Les chrétiens étaient embarrassés d'affronter le préjugé public et d'adorer résolûment un Dieu fouetté et crucifié comme un esclave. C'est sans doute par un mélange de tous ces sentimens qu'ils ont attendu si longtemps avant de prendre leur parti d'affirmer sous ses traits véritables la passion de Jésus-Christ. Ce n'est, dit-on, qu'au VII^e siècle qu'un concile ordonna de renoncer au symbole pour la réalité et de représenter les instrumens de la crucifixion. Encore le décret ne fut-il pas immédiatement adopté par les papes, et le crucifix tarda encore quelques années à paraître dans les églises. Aussi dans les catacombes la croix se rencontre-t-elle rarement; elle est plutôt présentée comme un ornement que comme l'instrument d'un divin supplice, c'est-à-dire qu'elle est ou comme brodée sur des draperies, ou enjolivée de palmes et de feuillages qui la transforment en arabesques. Les couronnes du Sauveur ne sont jamais des couronnes d'épines. On s'explique cette réserve et ces ménagemens en voyant une antiquité très curieuse qui se trouve dans le petit musée du collége des jésuites. C'est une pierre détachée d'un mur, et sur laquelle une main fort maladroite a tracé avec un outil pointu l'image d'un homme à tête d'âne mis en croix. Elle est à peu près telle que la dessineraient nos enfans des rues, et le dessinateur a écrit auprès en lettres grossières, mais encore lisibles : « C'est là le Dieu d'Alexandre. » Il se peut que les pareils d'Alexandre ne sussent pas tous encore braver ou repousser ce genre de dérision, et que leurs pasteurs eux-mêmes prissent soin de leur éviter de telles épreuves et la faiblesse de rougir de Jésus-Christ. Le reniement de

saint Pierre risquait fort d'être imité encore plus souvent que son martyre.

La personne même du Messie se voit cependant quelquefois dans les catacombes. C'est tantôt la figure en pied d'un jeune homme en tunique, et peut-être alors n'est-ce qu'un symbole, la parfaite et éternelle jeunesse étant pour les anciens le signe et l'emblème de la Divinité; tantôt, mais rarement, c'est une tête au visage un peu plein, plus âgée, d'une expression calme et douce, avec une barbe quelquefois très légère, les cheveux un peu longs, séparés sur le front à la nazaréenne, et qui ne s'éloigne pas absolument de la ressemblance traditionnelle du Christ. Il n'y en a guère que deux, l'un à Saint-Calixte, l'autre à Saint-Pontien, qui, par l'expression et le style, semblent satisfaire le goût moderne. La dernière a quelque chose de byzantin. On croit apercevoir dans l'une et l'autre quelque imitation du portrait tracé dans la fausse lettre de Lentulus. A Saint-Calixte encore, un profil en mosaïque, avec la barbe et les cheveux rubescens, figure juive et moutonnée, est plus curieux qu'agréable. Il n'y aurait de vraiment beau qu'un autre profil modelé en terre cuite, dont le dessin et le caractère attesteraient soit une inspiration élevée, soit l'imitation d'un type dignement conçu et fidèlement transmis; mais on ignore l'âge de cette précieuse image, qui n'appartient pas nécessairement aux catacombes, quoiqu'elle ait été trouvée dans le voisinage de celle de Sainte-Agnès. Dans les compositions où figure le Christ, il n'est pas caractérisé par des signes constans ni par la même physionomie (1). Le nimbe est presque toujours absent, quelquefois il a été ajouté après coup. Très souvent Jésus est désigné par un manuscrit roulé qu'il porte à la main ou par deux cistes ou corbeilles dans lesquels les livres sacrés étaient placés. Enfant dans la belle peinture de Saint-Prétextat, il est presque partout ailleurs un jeune homme; il est un vieillard dans la chapelle de l'agape de Sainte-Agnès. Il n'est guère représenté que discutant avec les docteurs, ressuscitant Lazare ou présidant à la cène. Le personnage de saint Pierre est constamment signalé par une tête chauve, un air de vieillesse, un bâton à la main. Paul, à Saint-Sixte, a des sandales et tient un *volumen* ou manuscrit roulé. Ailleurs il porte une épée. Les figures de la Vierge sont moins caractérisées et plus douteuses. La *Mitertheu*, comme elle est nommée au cimetière de la Madone (2), n'était pas alors la favorite de la peinture ainsi qu'elle l'est devenue. Il ne faut pas la chercher dans ces femmes dont les bras sont ouverts et les robes

(1) « Ipsius Domini facies carnis innumerabilium cogitationum diversitate variatur et fingitur. » (Aug., *De Trin.*, IV.)

(2) *Della Madonna della Stella*, dans la Voie Appienne.

flottantes. Quelques-unes sont fort belles, comme la *Teudora* et la *Dionysas* de Saint-Prétextat; ces *orante* (ainsi parlent les Italiens) personnifient la prière ou l'âme chrétienne qui s'élève vers Dieu après la mort. Dans la quatrième chambre de Saint-Calixte, une niche à droite offre aux yeux l'Orphée qui, la lyre en main, charme les bêtes sauvages, et au-dessus de l'arceau une vierge assise tenant sur ses genoux un enfant qui paraît bien avoir une douzaine d'années. Les rois qui lui rendaient hommage ont disparu. A gauche, le prophète Michée prédit la nativité; à droite, Moïse, frappant le rocher, montre que c'est là la source du fleuve qui couvrira la terre. Tous ces sujets sont traités dans le style antique; tout, jusqu'aux vêtemens et aux accessoires, semble grec, et la Vierge est un profil de femme assise et drapée. Celle de Sainte-Agnès, peinte avec soin, parée d'un collier de perles, les bras en *orante*, a devant elle un enfant debout, à la tête carrée, et dont les cheveux sont coupés à la manière des jeunes Romains. Elle a les yeux d'une femme du Trastevere. Malgré certaines invraisemblances, on peut la prendre pour la mère du Christ. Le père Marchi voudrait qu'elle fût du second siècle, et dans tous les cas antérieure au concile d'Éphèse, qui passe pour avoir autorisé la peinture de la Vierge (481). Ce groupe est cependant entre deux monogrammes regardés comme les signes d'une date plus récente. En général, les sépultures antérieures au IVe siècle n'offriraient pas aisément d'évidentes preuves du culte de la Vierge, ainsi qu'on l'avait espéré d'abord, et généralement, avant de chercher dans les catacombes des lumières sur l'histoire de la dogmatique, il faudrait avoir déterminé avec certitude l'âge des diverses peintures qu'on prendrait pour objet d'étude. Un livre intéressant et judicieux, publié sur cette matière par un prêtre catholique anglais (1), ne nous paraît constater expressément que deux choses, l'ancienneté de l'usage de prier pour les morts et celle de la hiérarchie des évêques, prêtres, diacres et néophytes. Les catacombes n'offrent pas de témoignage direct de la suprématie des papes. Quelques-uns sont nommés sans distinction particulière. Les titres d'EPISC. et de MARTYR sont seuls donnés dans le cimetière de Saint-Calixte aux papes Éleuthère, Fabien, Anthère, Lucius, etc. (2), et même on montre quelque part saint Alexandre placé le second après un évêque.

(1) Le révérend John Spencer Northcote.

(2) Le titre de *papa* n'aurait d'ailleurs rien de décisif, puisqu'au IVe siècle Prudence le donnait encore à l'évêque espagnol Valérien.

Rorantes saxorum apices vidi, optime papa.

(*Hymn.* XI.)

## V.

Je ne crois pas m'être sensiblement écarté des idées qui prévalent aujourd'hui dans la science, car il y a, depuis le père Marchi, une vraie science des catacombes. Ce n'est qu'au XIXe siècle, chose assez étrange, qu'on s'en est sérieusement occupé, et il fallait pour y réussir, pour s'y livrer seulement, la révolution qui, au commencement du siècle, s'est faite, jusque parmi les catholiques, dans la manière de considérer la religion. Ce qu'on peut appeler le sentiment esthétique de la religion, développé et presque découvert par M. de Chateaubriand, a fait pénétrer dans l'église un peu de critique historique. Elle est revenue à ses plus beaux souvenirs, et, quoique l'archéologie soit loin d'être florissante à Rome, il y reste un antiquaire éminent que la foi ne peut désavouer, dont la science doit s'enorgueillir. M. De Rossi, quand on l'entend, intéresse l'esprit, persuade la raison, captive la confiance par la sûreté et l'originalité du savoir, par la clarté et la sagesse des interprétations, enfin par cette union d'une sagacité supérieure et d'une probité parfaite qui ne sont pas moins nécessaires l'une que l'autre à l'érudit digne de ce nom. C'est une bonne fortune que de pouvoir visiter avec lui ce musée religieux de Latran, dont il est le créateur; nous allons y retourner sous sa conduite.

Des tombeaux et des inscriptions composent ce musée presque tout entier. Parmi les premiers, un sarcophage découvert près du confessionnal de saint Paul, et qui ne peut remonter plus haut que le règne de Théodose, donne, dès l'entrée, un excellent échantillon du symbolisme chrétien dans le dernier tiers du IVe siècle. Sur la face antérieure, une série de figures et de sujets forment un bas-relief compliqué et significatif d'une exécution assez rude. Ce sont d'abord trois vieillards à peu près semblables. Un d'eux est assis entre les deux autres, dans l'attitude de la bénédiction. L'emblème est manifeste : c'est la Trinité. Elle est comme en action pour la création de l'homme. Puis un vieillard, évidemment une des trois personnes divines (on veut que ce soit le Verbe personnifié, mais bibliquement il me semble que ce pourrait être Dieu le père), se tient auprès d'Ève, nouvellement créée (je l'ai prise pour Adam), et plus loin le même personnage signifie à nos premiers parens l'arrêt de proscription qui suit leur péché. Cette première ligne de sculptures contient donc tout le fondement de la religion : la création et la chute. Au-dessous vient l'incarnation, comme l'effet suit la cause. La Vierge et l'enfant reçoivent les hommages des rois d'Orient;

puis Jésus-Christ rend la vue aux aveugles : c'est le monde tiré des ténèbres du péché. Cette première moitié du bas-relief est séparée de l'autre par une figure nue entre deux lions. C'est Daniel ou plutôt une image générale soit de la Passion, soit des persécutions et des martyres. Ce motif, qui se retrouve souvent, ne paraît être là que pour diviser les deux compartimens; du moins il ne se place pas naturellement dans la série des scènes qu'il interrompt. La première à droite est le changement de l'eau en vin et la résurrection de Lazare, ce qui signifie clairement la conversion des infidèles et la renaissance à une nouvelle vie; puis, au-dessous, saint Pierre est emmené par des Juifs en présence de Jésus-Christ, et immédiatement après Moïse fait jaillir du rocher la source où s'abreuvent les Hébreux. Cette dernière partie a trait de toute évidence à la fondation de l'église et à la propagation de la foi par une voie miraculeuse. Sous le rapport de l'art, ce tombeau n'a guère d'autre mérite que la clarté dans l'expression littérale. L'œuvre est d'ailleurs grossière, et ne dénote qu'une certaine facilité de main; mais c'est un des exemples les plus notables et les plus démonstratifs du système iconographique adopté par les artistes et probablement aussi par les docteurs de cet âge du christianisme.

D'autres sculptures sépulcrales confirment et complètent le sens de celle-là. Il est toujours à remarquer que les scènes préliminaires de la Passion sont indiquées avec ménagement; les outrages que subit le Christ sont adoucis, et la Passion elle-même est figurée soit par le sacrifice d'Abraham, soit tout simplement par la croix au monogramme de Constantin. Souvent le Christ est représenté par un jeune homme, presque un impubère romain. Quelques emblèmes païens, par exemple celui d'une vendange par de petits génies entourés d'une treille, continuent d'être appliqués au christianisme. On a vu que la métaphore de la vigne du Seigneur permettait cette transposition d'un emblème emprunté à la partie mystérieuse du culte de Bacchus.

La nombreuse collection d'inscriptions réunies au palais de Latran, dans la galerie extérieure du premier étage, donnerait lieu à une foule d'observations intéressantes; mais elles ne sont pas de ma compétence. La science inductive qu'on appelle l'épigraphie a pris de nos jours un développement et une importance que les travaux de M. De Rossi ne peuvent qu'accroître. Parmi les intéressantes remarques que j'ai entendues de sa bouche, une doit être notée : c'est l'absence de toute désignation de maître et d'esclave dans les inscriptions tumulaires des chrétiens. Serait-ce la juste application du verset qui promet, au nom du Seigneur, la même récompense pour le bien accompli dans la servitude comme dans la liberté, ou

de celui qui efface dans l'homme nouveau la différence entre le Juif et le gentil, le barbare et le Scythe, le libre et l'esclave (1)? On voudrait le croire, et dater de là l'effacement de l'esclavage, au moins dans la mort. Il vaudrait la peine de prouver que les lieux séparés pour la sépulture des esclaves, que les *puticoli* où l'on jetait leurs cadavres (2), n'existaient pas pour les chrétiens. Ce titre de noblesse du christianisme mériterait d'être retrouvé.

Il va sans dire qu'un sentiment religieux anime toutes ces pierres sépulcrales. La mort ne s'y montre qu'accompagnée de la foi dans la véritable vie. Rarement la pensée en est très développée. Jamais, pour la confirmer, de citation de l'Écriture, ce qui mérite d'être remarqué; le plus souvent l'*in pace* sacramentel, ou bien une colombe tenant le rameau dans son bec, la feuille de lierre, symbole d'immortalité parce qu'elle ne se flétrit pas, quelquefois l'A et l'Ω. Les conclusions un peu rigoureuses des meilleurs critiques ne nous laissent d'ailleurs que bien peu d'inscriptions des premiers siècles où les espérances de la foi, le mépris de cette vie, la passion de l'autre soient explicitement rendus. Ces sentimens ne s'y traduisent que par un mot. On voudrait rencontrer à Rome plus d'occasions de comparer, dans leurs monumens respectifs, la sagesse antique et l'enthousiasme chrétien. Peut-être le contraste n'est-il nulle part plus saillant que dans le cimetière de Saint-Calixte, où l'on est surpris de rencontrer tout à coup des sépultures païennes au milieu des monumens de la foi. On a, pour en expliquer la présence, supposé que la galerie creusée par les fidèles s'était accidentellement rencontrée, comme un boyau de mine, avec un ancien caveau romain. Enfin les tombeaux sont là, ils occupent une chambre à deux *arcosolia*. Un distique annonce que l'un est la sépulture de Vincentius, prêtre de Sabasis (3); l'inscription de l'autre, où reposait sa femme Vibia, est ainsi conçue : « Vincentius, visite souvent un jour ce que tu vois. Beaucoup m'ont précédée, tous viendront, je les attends. Mange, bois, joue et viens à moi. Tant que tu vivras, fais le bien; tu n'emporteras que cela avec toi. » On voit que l'idée morale et même religieuse n'est pas absente de cette inscription, toute mondaine qu'elle semble. Les peintures voisines ne sont pas non plus sans valeur pour l'art et la pensée. D'abord Vibia est enlevée par Pluton sur un quadrige dont Mercure conduit à pied les chevaux; puis elle est amenée devant le tribunal sur lequel siégent *Dispater* (4) et sa déesse. Près de Vibia se tient Alceste, symbole de

(1) Ephes., VI, 8. Coloss., III, 10.
(2) Ou *puticulæ*. (Varron, L. L. V, 25.)
(3) Sabasius, nom du Bacchus des mystères.
(4) Sans doute *Diespiter*, père du jour, un des noms de Jupiter.

l'épouse fidèle. A droite sont les trois Parques, *tria Fata*, belles d'attitude et de style. Enfin Vibia, jugée, est introduite, par un personnage inscrit sous le nom de *Bonus Angelus*, au banquet mystique de sept convives, sept élus, sept sauvés apparemment, car une inscription les qualifie de *bonorum judicio judicati*. Il y a aussi la représentation d'un repas funèbre donné par Vincentius à *Septe (m) pii sacerdotes*.

Ces images sont si visiblement emblématiques qu'on a voulu même y voir, avec Raoul Rochette, le symbole d'un autre symbole, et comme une traduction figurée des images chrétiennes. Ce serait en vérité abuser de l'allégorie, et le voisinage tant de la sépulture d'un prêtre de Mithra que de la figure d'une femme couronnée qui passe pour Vénus rend ces hypothèses bien invraisemblables. Pourquoi ne pas accepter le rapprochement fortuit ou calculé des deux philosophies de la mort qui se disputaient alors les esprits? On y peut noter une différence : c'est que, tandis que les chrétiens devaient attacher un sens littéral de réalité à quelques-uns de leurs symboles, les gentils, à cette époque, ne voyaient certainement dans les leurs que des fictions destinées à figurer des vérités mystérieuses. Au fond que savaient-ils les uns comme les autres de mieux que cette parole : « rien ne te suivra dans la mort que le bien que tu auras fait? »

Une des antiquités les plus précieuses du musée de Latran est la statue de saint Hippolyte. Regardée comme un monument du III^e^ ou du IV^e^ siècle, elle a une assez grande importance dans l'histoire de l'église et de la sculpture chrétienne, et cette importance n'a pu qu'augmenter depuis les controverses qui se sont élevées autour du nom d'Hippolyte.

Ce ne semblerait pas le lieu d'en traiter, si l'occasion ne nous tentait de montrer comment sur cette terre d'Ausonie la découverte et la présence des inappréciables débris que recèle un sol historique provoquent ou suggèrent des questions qui intéressent le passé et le présent, qui nous reportent aux discussions des premiers siècles chrétiens et s'étendent à celles du nôtre. Cette statue donc ressemble à celle d'un philosophe grec. C'est un personnage au front chauve, à la barbe assez touffue. Il porte la toge romaine pardessus le pallium grec. Son coude est appuyé sur un livre. Il est assis sur une chaise antique dans le style particulier à la *cathedra*, ou chaire cathédrale qui a donné leur titre aux églises épiscopales. Il se peut que le corps soit plus ancien que la tête, que celle-ci soit un morceau rapporté plus tard pour faire d'un philosophe un évêque, que même toute la statue, la tête comprise, ait été appliquée telle quelle d'un personnage à un autre pour perpétuer non la res-

semblance, mais la mémoire du saint dont on lui a donné le nom; mais elle était bien sûrement réputée la statue de saint Hippolyte, car le siége où le personnage est assis porte gravé sur le marbre d'un côté le catalogue de ses ouvrages, de l'autre le calendrier pascal tel qu'il l'a réformé. Le caractère de ses inscriptions ne peut être plus récent que le VI^e siècle; mais la statue, en tant que commémorative de saint Hippolyte, ne peut être postérieure au IV^e. Elle a été trouvée à l'ouest de Rome, en face de Saint-Laurent hors des murs, sur la Voie Tiburtine, à l'entrée d'un cimetière chrétien qui porte encore le nom de Saint-Hippolyte. Constantin le premier éleva des monumens religieux à cette place dans le champ appelé *Ager Veranus*. A cinq ou six lieues de Rome, non loin de l'embouchure du Tibre, il existe encore une tour Saint-Hippolyte. Elle est près de Porto, qui n'est presque plus une ville, et se réduit au palais et à l'église épiscopale, mais qui donne son titre à un des six cardinaux-évêques suburbicaires, considérés depuis plus de quinze siècles comme les suffragans, les conseillers et les électeurs du pontife romain. Et en effet les annales de l'église nomment un martyr Hippolyte, évêque de *Portus urbis Romæ :* c'était le port des bouches du Tibre depuis que l'ensablement de celui d'Ostia avait forcé Claude; puis Trajan à dériver les eaux du fleuve par un canal direct vers la mer. La comparaison et la discussion des textes qui mentionnent ce nom et de certains fragmens qui figurent dans les recueils établissent que ce père de l'église, renommé pour son savoir et ses écrits, était de Rome ou des environs, qu'il avait été disciple d'Irénée, disciple lui-même de Polycarpe, qui avait entendu saint Jean. Nommé évêque au commencement du III^e siècle, sous Septime-Sévère, Hippolyte connut les papes Zéphyrin, Calixte, Urbain, Pontien, et, atteint comme ce dernier par les persécutions qu'ordonna l'empereur Maximin, il fut avec le pontife exilé en 235 dans l'île de Sardaigne, dont l'insalubrité proverbiale faisait assimiler cet exil à la peine capitale. Pontien y mourut en effet dans l'année, et ses restes furent rapportés dans les catacombes de Saint-Calixte par Fabien, qui bientôt lui succéda. Il se peut qu'Hippolyte eut le même sort, ou bien il obtint la permission de revenir, mais ce ne fut que pour mourir de la mort des martyrs, au plus tard en 238. En tout cas, il fut inhumé dans les catacombes de la route de Tibur, auxquelles il a laissé son nom.

C'est bien de cet évêque philosophe, écrivain, théologien, martyr et saint, que l'on voit à Latran la statue. Elle n'est pas un modèle de l'art, mais elle appartient encore au style de l'antiquité, et elle est à la fois la meilleure et la plus ancienne statue d'un personnage chrétien qui soit venue jusqu'à nous. De plus, dans la salle même

où elle est placée, on montre un tombeau de marbre blanc, un tombeau païen dont l'inscription grecque porte que saint Hippolyte y a été enseveli. Jusque-là, rien que de simple. Hippolyte a joui dans son temps d'une assez grande renommée. On a les titres, des fragmens, et quelques-uns de ses ouvrages. Nous sommes dans le pays où il a vécu, où peut-être il est mort, où dans tous les cas ses restes ont pu être rapportés avec respect. Sa statue et même son tombeau ont été trouvés dans les environs. Voilà bien d'un personnage historique les monumens authentiques et imposans.

L'idée d'une difficulté ne me vint que lorsqu'ayant fait quelques questions sur ce tombeau, dont l'existence ne m'était signalée nulle part, j'obtins pour réponse que c'était le tombeau de saint Hippolyte d'Ostie, comme si cette désignation, qui ne pouvait être que celle de l'évêque de Portus, s'appliquait à un autre personnage que celui de la statue. Il fallait donc que celui-ci ne fût pas réputé le seul Hippolyte, et en effet c'est la croyance commune à Rome qu'il y en a eu plusieurs. La légende parle d'un Hippolyte martyrisé à la suite de saint Laurent, vingt ans au moins après l'évêque de Portus, et c'est celui-là que le bréviaire romain a mis au calendrier. Puis un passage d'Eusèbe mal interprété a fait supposer qu'il y en avait un troisième, un évêque d'Arabie, contemporain des deux autres. Enfin, comme dans quelques martyrologes Hippolyte est simplement qualifié de *presbyter*, et que les trois autres étaient ou plus ou moins que prêtres, quelques auteurs ont été tentés d'en inventer un quatrième. Quant à celui-ci, on prouve très bien que ce qui est dit d'Hippolyte *presbyter* est identique à ce qui est dit d'Hippolyte évêque, et comme le nom de *presbyterium* était officiellement donné au concile épiscopal, au collége de suffragans qui élisaient et conseillaient le pape, les évêques suburbicaires, membres de droit de ce *presbyterium*, étaient éminemment nommés *presbyteri*. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui les membres du sacré collége. Pour l'évêque arabe, l'examen des textes prouve que son existence est une supposition hasardée, et dans tous les cas il n'aurait rien de commun avec l'Hippolyte de la statue, avec celui dont parle l'histoire.

Reste le compagnon de martyre de saint Laurent : or voici la difficulté. C'est près de la basilique de ce dernier que la statue a été trouvée, non loin des catacombes dites de Saint-Hippolyte. Une tradition veut que Laurent soit le premier martyr romain, ou plutôt le premier à qui une basilique ait été dédiée, et les actes de son martyre, auxquels ne se fient pas même Baronius et ses pareils (1), ra-

(1) Tillemont les déclare d'une fausseté insigne.

content que le diacre Laurent, arrêté à la suite du pape Sixte II, fut confié à la garde d'un certain Hippolyte qu'il convertit et baptisa. Puis, lorsqu'il eut expiré sur un gril brûlant, Hippolyte recueillit ses restes, les ensevelit près de la Voie Tiburtine dans un champ de la veuve Cyriaque, et prit part avec d'autres chrétiens à la sainte communion. Arrêtés presque aussitôt et sommés de sacrifier aux idoles, ils refusèrent, furent fouettés de verges, et tous décapités, à l'exception d'Hippolyte, qui, ainsi que le voulaient l'exemple de son homonyme et la signification de son nom, fut écartelé par des chevaux indomptés. Tout cela se passait trois jours après la mort de saint Laurent, le 13 août 258. Ouvrez l'almanach, et vous y verrez la fête de saint Laurent au 10 et celle de saint Hippolyte au 13 août. Voilà donc la tradition officielle de l'église; elle a pour elle, bien entendu, les hagiographes romains et les puseyites.

Tout ce récit a l'air purement légendaire; cependant l'aspect des localités et des monumens semble le justifier. Les monumens publics ne peuvent dater que du règne de Constantin. La basilique de Saint-Laurent passe pour fondée en 330. Elle est à l'entrée des catacombes de Sainte-Cyriaque, en face de celles de Saint-Hippolyte, près de la Voie Tiburtine, et là a été trouvée la statue, qui ne doit pas être d'une date postérieure. Prudence, qui était né moins de vingt ans après, décrit la basilique de Saint-Laurent, et raconte qu'il y a vu une peinture murale du supplice d'Hippolyte déchiré par des chevaux. Cette description détaillée se trouve dans un poème qu'il consacre à sa mémoire.

Ainsi, moins de cent ans après le martyre de la légende, des faits et des objets matériels semblent prouver que la croyance de l'église et du peuple y était conforme. Cependant des objections de première force s'élèvent contre la vérité des actes de saint Laurent (1). C'est déjà chose fort extraordinaire que ce titre populaire de protomartyr qui mettrait à Rome sur le même pied que saint Étienne à Jérusalem un chrétien immolé dans la septième ou la huitième persécution. Le premier Romain qui aurait donné son nom à une église ne serait mort que sous Décius ou Valérien? Ce serait un fait d'où naîtraient des inductions graves contre l'histoire des persécutions et le dénombrement des martyrs, et, quoique les noms grecs soient en majorité parmi ceux des premiers papes et des confesseurs morts en Italie pendant les trois premiers siècles, on s'étonnerait qu'en autant de temps l'Évangile eût fait si peu de progrès dans la population latine. Quoi qu'il en soit, le poète Prudence lui-

(1) *Act. Martyr. ad ostia Tiberina.* Rom. 1795.

même ne croit pas célébrer dans Hippolyte un simple garde païen converti par un diacre, mais l'*évêque philosophe* qui résidait :

. . . . . Tyrrheni ad litoris oram
Quæque loca æquoreus proxima Portus habet.

Il dit positivement que le saint fut mis à mort à Ostie, et que les fidèles allèrent déposer ses restes sanglans sur le territoire de Rome (1). Il décrit la *grotte étroite* où dans les catacombes d'un ancien cimetière la foule allait encore honorer sa mémoire à la fin du IVe siècle. C'était dès lors le jour des ides d'août (2).

Puis enfin la statue, le plus visible et le plus certain des témoignages, est celle de l'évêque. Les inscriptions de la chaire cathédrale ne laissent aucun doute sur ce point. Cette statue a été trouvée en 1551. Elle a été trouvée où elle devait être. Elle a tout de suite été l'objet de la curiosité des savans. Elle est plus ancienne que le fameux bronze de Saint-Pierre, qui paraît byzantin, et qu'on place au VIe siècle. Elle est donc unique dans son genre, et Winckelmann lui attribue une telle antiquité qu'on ne regarde pas comme impossible qu'elle eût été érigée à Portus du vivant même d'Hippolyte, avant d'être transférée au lieu de sa sépulture.

Mais ce qui complique la question, les annales ecclésiastiques parlent d'un désaccord entre Hippolyte et Rome. Prudence lui-même accuse le premier d'avoir touché au schisme de Novatus, et il faudrait admettre alors qu'un père de l'église, un martyr, un saint, se serait séparé des pontifes que nous appelons souverains. Enfin, pour comble de difficulté, voilà qu'il y a dix ans un de nos plus habiles hellénistes, M. Miller, a publié à Oxford une édition *princeps* très bien faite d'un manuscrit de la Bibliothèque de Paris, avec ce titre (en grec) : *Origenis philosophumena*. Cet ouvrage curieux contient une analyse succincte des principaux systèmes de la philosophie grecque, puis un dénombrement et un examen des hérésies, et enfin une exposition sommaire de la doctrine chrétienne en ce qui touche Dieu, cause universelle, et le Verbe, dépositaire et agent de sa volonté créatrice. Les amateurs de littérature savent gré à cet ouvrage de leur avoir révélé un fragment inconnu de Pindare; mais ceux qui s'intéressent à la philosophie et surtout à la théologie l'étudient sous d'autres aspects, et d'abord ils doutent fort que l'ouvrage appartienne à Origène, comme l'a supposé l'éditeur. C'est même une attribution à peu près abandonnée. Puis Bunsen a le

(1) . . . . . Ostia linquunt,
Roma placet. (*Hymn.* XI.)

(2) Aug. Hippolyti in Via Tiburtina. (Calendar. Liberian., 382.)

premier ouvert l'avis que le véritable auteur était saint Hippolyte, l'évêque de Portus, et il a développé cette opinion dans un ouvrage fort important : *Hippolyte et son siècle*. Il faut savoir en effet que Photius, Eusèbe, saint Jérôme, attribuent à Hippolyte un traité *contre les hérésies;* or c'est le titre du manuscrit des *Philosophumena*. L'auteur prend lui-même la qualité d'évêque, et il y passe en revue trente-deux hérésies, chiffre égal à celui que Photius attribue aux articles de la réfutation d'Hippolyte. Il y a donc de fortes raisons en faveur de l'opinion de Bunsen, et elle a été adoptée par de graves critiques, dont quelques-uns sont d'ailleurs ses adversaires, par exemple le docteur Doellinger, ce professeur à l'université de Munich qu'une circonstance récente a signalé à l'attention du public (1).

Ce traité contre les hérésies aurait, entre autres choses curieuses, établi un point qui n'est pas nouveau pour les savans, mais qui cependant étonne : c'est qu'à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, sous la menace et quelquefois sous le coup des persécutions, il y avait dans le monde chrétien, en Italie et même dans le diocèse de Rome, des divisions doctrinales, des sectes, des églises séparées très hostiles les unes aux autres. Chose encore plus grave, saint Hippolyte ou l'auteur, quel qu'il soit, des *Philosophumena*, ne place pas les papes hors du cercle de l'erreur. Il accuse tantôt leur foi, tantôt leur conduite. Son neuvième livre est une chronique des pontifes de Rome ses contemporains, et notamment il y donne de saint Calixte une biographie qui en ferait un aventurier, un fripon et un hérétique. Bunsen montre que ce jugement n'avait rien d'extraordinaire de la part d'un auteur qui professait en morale un rigorisme quasi janséniste dès lors réprouvé par le saint-siége, et en matière de foi une doctrine de la subordination du Verbe au père, au Dieu cause universelle, qui tendait à diviser la Divinité, tandis que Calixte, partisan absolu de l'unité de substance, avait pu être accusé de tomber dans l'erreur qui rend la Passion commune au père et au fils. Doellinger, qui prononce le même jugement sur l'auteur du livre publié par M. Miller, n'a d'autre ressource que de lui ôter l'évêché de Portus pour lui donner celui de Rome, c'est-à-dire qu'il fait d'Hippolyte un antipape.

On conçoit la sorte de rumeur que l'apparition d'un tel ouvrage a pu causer dans le monde savant et devrait produire dans le monde dévot, si ces deux mondes n'étaient pas soigneusement séparés. Quel scandale en effet s'il fallait admettre qu'un saint et un martyr comme Hippolyte eût caractérisé si sévèrement un autre saint et un

(1) *Hippolytus und Kallistus*. Regensburg 1853.

autre martyr comme saint Calixte! Il aurait osé écrire d'un pape qu'il avait passé de l'erreur de Sabellius à celle de Novatus, et ces deux habitans des catacombes sortiraient après seize siècles de leurs tombeaux pour proclamer la division au cœur même de la catholicité, au centre même de l'unité, et la constater dans ces temps bénis de la primitive église, cités souvent comme l'âge d'or de la religion! Bunsen est, comme on le pense bien, fort à son aise au milieu de ces démêlés des premiers docteurs chrétiens : il y voit pour ainsi dire le droit commun du christianisme, que la critique allemande ne soustrait pas à la loi générale du développement historique, à cette double condition de toute chose sur la terre, unité et diversité; mais on conçoit que tout le monde ne peut avoir ses coudées aussi franches, et de plus timides ont grand besoin d'incidenter soit sur l'origine du traité des hérésies, soit sur le rôle et les qualités de saint Hippolyte, soit sur l'identité de tous les Hippolytes cités par les auteurs, et le débat n'est pas près d'être vidé. Les bonnes âmes s'en tireront en disant, comme font d'ordinaire nos docteurs français sur ces sortes de questions, que ces saints personnages ont bien pu avoir quelque désaccord spéculatif, mais qu'ils se sont enfin réunis dans la charité, dans la foi, dans le martyre et dans la gloire, puisqu'ils sont également canonisés.

Nous voilà bien loin de notre statue, pas si loin cependant, car elle prouve authentiquement la vénération de l'église romaine pour un saint Hippolyte qui évidemment lui appartenait, vénération attestée par les hommages solennels qu'elle lui rendait cent ans après sa mort. Ce saint est bien l'auteur d'un calendrier pascal différent de celui d'Alexandrie, et qui commençait, dit Eusèbe, avec le règne d'Alexandre Sévère. Tel est le cycle gravé sur un des côtés du siége de la statue; on y trouve toutes les fautes qui caractérisaient le travail d'Hippolyte. Enfin ce dernier est bien, selon saint Jérôme, George Syncelle et d'autres, l'auteur des quatorze ouvrages dont les titres sont également inscrits sur le marbre. Il y manque à la vérité *la Réfutation de toutes les hérésies;* mais un livre avec ce titre lui est universellement attribué, et cette omission, sur un catalogue d'ailleurs incomplet, n'infirmerait en rien l'opinion de Bunsen, qui reconnaît l'ouvrage dans les *Philosophumena.* Quant à nous, nous ne faisons qu'indiquer les questions et montrer en passant ce que l'archéologie prend d'intérêt et de vie au milieu des ruines de Rome, et ce qu'en particulier l'archéologie chrétienne peut devoir à la fondation judicieuse d'un musée chrétien.

CHARLES DE RÉMUSAT.

LE

# SALON DE 1863

L'exposition des beaux-arts a été ouverte au public le 1er mai dernier, selon l'usage récemment consacré. Elle est un sujet de chagrin et de tristes appréhensions pour les hommes qui aiment l'art et ne s'occupent point des questions secondaires relatives aux artistes, à leur bien-être et à leur réputation d'un jour. Au-dessus de ces considérations, qui, par cela même qu'elles sont personnelles, restent soumises à des lois inférieures, il y a le souci abstrait de l'art, qui seul peut et doit relever de la critique, préoccupée de l'œuvre et volontairement oublieuse des auteurs. La décadence n'est que trop manifeste, et chaque exposition en constate les progrès. A première vue, rien ne choque, rien n'attire; une médiocrité implacable semble avoir passé son niveau sur les œuvres exposées et les avoir réduites à un *à peu près* général. Les exceptions sont rares, et elles appartiennent à un petit nombre de vieux lutteurs que les fortes influences libérales d'une autre époque ont conservés jeunes au milieu d'une génération sans vigueur. On chercherait en vain une œuvre qui fût un point de départ pour une voie nouvelle; les meilleurs tableaux ne sont encore que des souvenirs. En était-il ainsi autrefois? Je ne le crois pas. Au salon qui s'ouvrit le 15 mars 1843, il y a vingt ans, je me rappelle le *Charles-Quint ramassant le pinceau de Titien*, par Robert Fleury, la *Cassandre* de Pradier, le portrait de *Théodose Burette*, par Guignet, *le Ravin* de Charlet, *le Soir* de Gleyre, *le Peintre* de Meissonier, l'*Hélène Adelsfreit* de Lemud, le *Juda et Thamar* d'Horace Vernet, qui du moins, malgré les faiblesses souvent trop apparentes de l'exécution, essayait dans ce

tableau d'échapper à la fausse tradition antique de l'école de David, et ramenait la peinture biblique à l'étude vraie des types et des costumes orientaux. Je me rappelle *le Port de Boulogne*, une des meilleures *marines* d'Isabey, et le *Rêve de bonheur* de Papety, belle et sérieuse espérance que la mort devait si rapidement démentir; je me rappelle même *le Campo-Vaccino* de Buttura, que la volonté de devenir le Meissonier du paysage n'avait point encore perdu. Où sont aujourd'hui les œuvres comparables à celles que je viens d'indiquer?

Les artistes sont-ils responsables de cette décadence qui les atteint si cruellement depuis quelques années? Oui et non : oui, si l'on réfléchit qu'ils n'ont point su trouver en eux la force qui réagit, qui s'isole, et qui maintient l'esprit hors des courans mauvais qui le sollicitent et l'entraînent; non, si l'on tient compte de notre milieu, de cette société française qui ne semble plus obéir, hélas! qu'à l'intérêt spécial et rapide du moment. Les artistes sont comme la société, ils vivent au jour le jour, oublieux de la veille, dédaigneux du lendemain, satisfaits du succès éphémère qui naît le matin pour mourir le soir, contens s'ils ont gagné le pain quotidien, s'inquiétant moins du talent que des bénéfices, et cherchant ce que chacun cherche aujourd'hui, à réussir vite et quand même. Pour eux, la raison du plus fort, c'est-à-dire de la vogue, est toujours la meilleure; ils acceptent le fait accompli, sans le discuter, par cela seul qu'il est un fait. L'art efféminé et bassement sensuel semble être devenu l'art national; de la grâce, on est vite descendu à la mignardise; on tombe aujourd'hui dans l'érotisme. Boucher est surpassé, on en arrive à Clingstet. Est-ce donc là vraiment la pente fatale de l'esprit français? Sous prétexte de galanterie, faut-il toujours quitter les hautes régions et descendre à un terre-à-terre grossier qui s'adresse uniquement aux sensations les plus matérielles de l'homme? Faut-il donc partir de Poussin pour descendre à Watteau et recommencer à David pour arriver où nous en sommes? Qui fera la réaction? Qui ramènera l'art dévoyé dans le droit chemin de l'invention personnelle, fécondée par la connaissance de la tradition et fortifiée par l'étude de la nature? Qui prouvera une fois de plus, et peut-être inutilement, que l'art doit être chaste et sérieux sous peine de n'être plus de l'art? On avait eu un moment le droit d'espérer en deux hommes dont nous reparlerons bientôt, et qui tous deux ont trompé l'espérance conçue.

Lorsqu'en 1855 on exhiba toutes les toiles de l'école française du XIX^e^ siècle, à voir l'œuvre presque complet de MM. Ingres, Delacroix, Decamps, Horace Vernet même, on comprit très nettement qu'une ère venait de se fermer. On put dès lors prédire ce que nous

voyons aujourd'hui, c'est-à-dire l'abandon du dessin pour la couleur, de la tradition pour la fantaisie, de l'étude pour le laisser-aller, et que la nature servirait de modèle au lieu de n'être qu'un document. Or le dessin, la tradition, l'étude, sont à une œuvre d'art ce que la charpente est aux muscles, ce que l'expérience et le raisonnement sont à l'esprit. Quant à la nature, si elle n'est que le but d'une imitation servile, si elle s'impose au lieu d'inspirer et de confirmer, la photographie est supérieure à la peinture. Pour arrêter l'école française sur la pente dangereuse où elle s'engageait dès cette époque, il fallait une main ferme qui prît hardiment la direction qu'eurent jadis David et M. Ingres, et qui, tout en donnant une forte impulsion générale, laissât à chaque esprit la latitude de se modifier selon ses instincts particuliers. Direction ne signifie pas tyrannie; Gros et Gérard, pour être tous les deux élèves de David, n'en étaient pas moins deux tempéramens distincts et même opposés. L'enseignement donné par l'état est insuffisant, nul ne l'ignore; les traditions de la Villa-Médicis ne conduisent guère qu'à de maladroites imitations (1). On comprit donc la nécessité d'un enseignement sérieux et d'une direction qui s'imposerait par de salutaires exemples, et ces exemples, deux artistes semblaient les promettre eux-mêmes, M. Hébert et M. Gérôme, car tous deux savaient assez leur métier pour n'avoir plus d'autres préoccupations que celles de l'art.

Sans être célèbre, M. Hébert était connu : il avait pris un rang distingué parmi ses contemporains, grâce à son tableau de *la Mal'aria*, tableau fort habile, qui, tout en paraissant n'être qu'une œuvre sentimentale, ne dédaignait pas cependant les côtés sensuels de l'art. Cette toile avait commencé le renom du jeune peintre; son *Baiser de Judas* (1853) acheva sa réputation, car dans cette composition très sobre, très sérieuse, on crut voir l'avenir d'un maître qui servirait pour ainsi dire d'intermédiaire entre les deux écoles opposées, et ramènerait à lui, par une heureuse entente de la ligne et de la couleur, les esprits extrêmes, qui ne voulaient admirer que M. Ingres ou M. Delacroix. Hélas! nous en fûmes pour nos espérances, et rien depuis n'est venu les raviver. En ceci, l'état fut coupable et manqua, par rapport aux arts, à son premier devoir, qui est de découvrir les aptitudes et de les encourager afin de créer des maîtres. On se contenta d'acheter le tableau de M. Hébert, de le reléguer dans un musée, et tout fut dit. Si l'on eût donné à M. Hébert des églises à décorer (il n'en manque pas), si on lui eût livré

(1) Si l'on veut savoir où mènent l'école des Beaux-Arts et l'école de Rome, il faut regarder au Salon de 1863 *Vénus ceignant sa ceinture pour se rendre au jugement de Pâris*, par M. Émile Lévy, premier grand prix de Rome en 1854.

de grandes surfaces où son pinceau eût pu acquérir une fermeté qui lui a toujours fait défaut, on l'eût conduit et arrêté pour toujours peut-être à la grande peinture, dont il venait de se montrer capable autant et plus que tout autre. Loin de là, M. Hébert fut abandonné à lui-même. Obéissant aux sollicitations de son tempérament maladif, il retourna aux choses gracieuses, qui lui avaient valu ses premiers succès; de la grâce il est tombé dans l'afféterie, et de l'afféterie dans une sorte de peinture malsaine, molle, et d'une sentimentalité indigne d'un talent qui avait tant promis. Après avoir peint des paysannes d'Alvito et de Cervara dans un ton à la fois sourd et effacé, après avoir dédaigné les conseils qu'une critique indépendante ne cessa de lui donner, M. Hébert expose aujourd'hui *une Jeune Fille au puits*, composition nulle, sans imagination, qui montre une jeune femme vivement éclairée, en pleine lumière, causant auprès d'un puits avec un jeune homme relégué dans l'ombre. Quelques tours d'adresse parfaitement réussis prouvent que M. Hébert manie très habilement le pinceau et connaît tous les mystères du métier : les mains de la jeune fille sont traitées à ravir, et le seau est exécuté en manière de trompe-l'œil; l'ensemble est gracieux, mais de cette grâce efféminée qui prend la maladie pour la beauté, et tourne volontiers aux illustrations de *keepseake*. Le jeune homme, effacé dans les tons obscurs, sans autres traits distincts que des yeux démesurés, flottans, sans contours définis, ressemble plus à un fantôme qu'à un vivant, à une apparition plus qu'à un être en chair et en os. Il y a loin de cette toile, à la fois prétentieuse et confuse, à *la Mal'aria*, que M. Hébert ne pourrait peut-être plus peindre aujourd'hui.

M. Gérôme aussi eût pu facilement devenir un chef d'école. Il avait de la jeunesse, de l'ardeur, une extrême rapidité d'exécution, quelque chose de net et de précis dans ses compositions qui ne laissait place à aucune ambiguïté; il avait étudié et connaissait bien la nature; il possédait un dessin correct, quoique parfois trop allongé, et son coloris, qui cependant avait une propension à devenir souvent trop sec, était très suffisant pour charmer les yeux. Depuis *le Combat de Coqs* (1847), qui l'a fait connaître, M. Gérôme avait passé d'un sujet à un autre avec une mobilité singulière; on pouvait croire qu'il cherchait sa voie, et s'y tiendrait lorsqu'il l'aurait enfin trouvée. Devant son *Siècle d'Auguste* (1855), malgré certaines violences inutiles dans la ligne, tous ceux qui espéraient une direction crurent qu'on l'avait enfin rencontrée, et les regards se portèrent avec intérêt sur M. Gérôme, comme ils s'étaient portés sur M. Hébert. « Ce sera le maître, » disait-on. Il ne le fut pas, non plus que M. Hébert; mais l'état ne fut pas plus clairvoyant avec lui qu'il ne l'avait été avec le peintre du *Baiser de Judas*. M. Gérôme venait de faire

preuve d'une force très respectable : il venait d'affirmer sa science, il avait manié avec une incontestable habileté des masses picturales considérables, il s'était tiré avec succès d'une composition fort difficile qu'il avait su rendre très claire malgré la confusion forcée du sujet allégorique; il avait solidement peint une surface énorme; en un mot, il venait de faire acte de grande peinture. Que fit-on pour lui? Rien. On lui acheta peut-être quelques jolis tableaux de chevalet, mais on ne le poussa pas dans sa voie, et on ne le força pas à devenir ce qu'il devait être, un maître. Les palais ne manquent pas à Paris, on en bâtit de nouveaux à côté des anciens; il fallait dire à M. Gérôme : « Ce que vous avez fait nous montre ce que vous pouvez faire; voici de grandes murailles, peignez-les; comme sujet, vous avez l'histoire : tâchez que celle de la France vous inspire et vous soutienne. » Ainsi appuyé, M. Gérôme n'aurait-il pas eu un rôle utile à jouer parmi nos artistes? N'eût-il pu retrouver le grand art des fresques, aujourd'hui oublié, et devenir le maître, le chef de la *ligne* en France, car, qu'on le sache bien, la ligne, c'est-à-dire le dessin, est la probité même de la peinture. J'ignore si M. Gérôme eut cette vision, mais je sais que d'autres l'ont eue pour lui. Qu'est-il advenu? De la haute peinture historique où il s'était élevé, il est retombé aux tableaux de genre, qui sollicitent et obtiennent les faciles succès, et des tableaux de genre il en est arrivé aux tableaux anecdotiques, parcourant ainsi le chemin que M. Paul Delaroche avait suivi autrefois avec plus de bon vouloir que de talent. M. Gérôme peignit au gré de sa fantaisie, selon l'inspiration du moment, avec un scepticisme profond, ayant l'air de ne point se soucier du succès et l'obtenant néanmoins presque toujours, soit par des reconstitutions archéologiques, comme *les Gladiateurs*, soit par une sorte d'ironie sentimentale, comme *le Duel de Pierrot*, soit enfin en montrant l'antiquité par le mauvais bout de la lorgnette, comme dans la *Phryné*. Aux observations qu'on est en droit de lui adresser, M. Gérôme peut répondre : « J'ai peint *le Siècle d'Auguste*; qu'a-t-on fait de mon tableau? On en a décloué la toile, et aujourd'hui elle est roulée dans un des greniers du Louvre. » L'excuse n'est point à dédaigner, et nous ne pouvons sérieusement reprocher à M. Gérôme de la faire valoir. M. Gérôme n'est point un esprit médiocre, tant s'en faut; il a une culture évidente, il possède bien son métier, et le raffine peut-être même un peu trop, jusqu'à sembler vouloir aujourd'hui entrer en lutte avec M. Meissonier, ce qui serait un grand tort, car M. Meissonier copie des modèles, tandis que M. Gérôme conçoit des tableaux : différence essentielle, et qui seule suffirait à constituer un artiste. M. Gérôme a beaucoup voyagé, mais il a évidemment porté dans ses longues pérégrinations

les préoccupations de l'art rétréci, amoindri, auquel on l'a condamné. Au lieu de demander aux régions qu'il parcourait de lui découvrir les ineffables mystères de ligne et de couleur par où la nature est toujours si belle, il semble qu'il ne les ait visitées que pour y trouver des sujets de tableaux : ici *les Musiciens russes*, là les *Arnautes en prière*, aujourd'hui *le Prisonnier*, une des meilleures toiles qu'on doive au jeune artiste.

La scène se passe dans la Haute-Égypte, sur le Nil, non loin du village de Louqsor, qui étale sur l'horizon l'imposante silhouette du palais d'Amenopht. Des Arnautes, bandits armés au service de l'intolérable despotisme des Turcs, ont arrêté un *cheik-el-beled*, nous dirions un maire de village, sans doute pour quelque refus d'impôt; ils lui ont lié les jambes, lui ont passé aux mains de lourds ceps de bois, l'ont jeté dans une barque et le conduisent, où? Près du *nazir* (percepteur), qui le fera battre jusqu'à ce qu'il ait payé vingt fois plus qu'il ne doit. L'un des Arnautes, assis sur le bastingage, impassible et accoutumé dès longtemps à de pareilles expéditions, détache, par un artifice hardi de peinture, son profil sévère sur les limpidités du ciel. Deux fellahs rament de toutes leurs forces, pendant qu'un jeune Arnaute impitoyable et gouailleur se penche vers le cheik, et, s'accompagnant d'un *tehegour*, lui chante à l'oreille je ne sais quelle raillerie insolente. En quelques coups de pinceau, M. Gérôme a parfaitement fait comprendre, pour qui sait regarder, l'état de l'Égypte, où une race rêveuse, douce, soumise, est torturée chaque jour par d'anciens vainqueurs plus grossiers, plus vicieux et moins intelligens qu'elle. La sévérité du dessin, les rapports des tons entre eux, qui arrivent à une bonne coloration générale, font de ce tableau une toile remarquable, que je préfère au *Déjeuner de Louis XIV*, où l'importance donnée à la nappe ouvrée qui couvre la table tend à en faire le *personnage* principal de la composition.

Les œuvres de M. Gérôme sont agréables; mais on y cherche en vain ce cachet d'art viril dont la formule manque aujourd'hui. Il eût pu la trouver, cette formule, j'en suis certain, s'il eût suivi imperturbablement la voie difficile, mais glorieuse, où il avait mis le pied en 1855. L'exemple qu'il eût donné n'aurait pas été perdu, on aime à le croire, pour l'école française, et nous n'assisterions pas à l'étrange déroute qu'il est impossible de ne point constater. Nulle direction générale, nulle entente des lois d'ensemble; chacun va au hasard, non pas où le mènent ses croyances, mais où le pousse son intérêt. La foi est mourante, le flambeau s'éteint. Tout le monde sait son métier, ceci n'est point douteux, mais nul ne sait s'en servir. Le talent perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue; l'originalité réelle est rare; quant au génie, il est inutile de le chercher.

Les anciennes distinctions d'écoles même ont disparu, il n'y a plus ni classiques, ni romantiques, ni réalistes, ni *rococos;* il n'y a plus que des hommes qui, ayant à leur disposition une science quelconque, en tirent le meilleur parti qu'ils peuvent pour gagner le plus d'argent possible. N'est-ce point Pétrone qui a dit : « Sans le désintéressement, il n'y a pour le talent ni moralité, ni gloire; l'amour des richesses fait exécuter les choses difficiles; seul, l'amour de l'art peut créer des chefs-d'œuvre? » On dirait que les artistes, placés au centre de la société moderne, épient ses mouvemens, étudient ses vices et les reproduisent sous une forme agréable, afin de flatter la manie du plus grand nombre et d'arriver ainsi à la fortune et à la réputation. En somme, quels sont les trois élémens extérieurs qui ont concouru à inspirer les artistes représentés par leurs œuvres à cette exposition? La caserne, la sacristie et le boudoir. De là cette quantité de tableaux militaires sans héroïsme, de portraits ecclésiastiques, de Vénus conçues dans un tel et si étrange esprit qu'elles n'auraient jamais dû quitter l'atelier.

La mission de l'art est de déterminer la beauté physique et de glorifier la beauté morale en fixant pour toujours par la peinture ou la statuaire les grands actes de l'humanité. Ceux qui ne la conçoivent pas ainsi me paraissent être hors de la vérité. Prétendre que l'art n'a d'autre but que de reproduire la nature, c'est faire preuve d'impuissance, et à ce compte M. Blaise Desgoffe, qui, par ses savans et très curieux procédés, en arrive à produire une illusion complète, serait l'artiste le plus remarquable qu'on ait vu depuis longtemps. On doit toujours pouvoir dire d'un artiste ce que Pline dit de Timanthe : « Dans tous les ouvrages de ce peintre, il y a quelque chose de sous-entendu, et quelque loin qu'il ait poussé l'art, son esprit va encore au-delà. » La peinture et la sculpture sont avant tout des arts de conception subjective; c'est l'exécution seule qui les rend objectifs. Un artiste doit concevoir son œuvre et la voir en lui-même; la nature alors vient à son aide pour l'éclairer, lui donner l'appui de ses documens innombrables et rectifier ses idées. Se placer ingénument devant un arbre, devant une femme, devant un cheval, les copier de son mieux, c'est faire simplement acte d'ouvrier, et malheureusement c'est ce que chacun semble faire aujourd'hui. Ce qui frappe le plus douloureusement lorsqu'on regarde les toiles exposées, c'est l'absence radicale de composition. Les paysagistes envoient leurs *études :* un site, un aspect, une exception de la nature les a frappés au passage; ils l'ébauchent sur place, le terminent à l'atelier, l'envoient au Salon, et s'imaginent avoir fait un tableau; ils se trompent, ils ont fait une copie, et j'avoue, pour ma part, que je préfère l'original. Un peintre d'histoire prend une

femme nue, en fait le portrait avec quelques modifications le plus souvent inspirées par la réminiscence des maîtres, puis il dit : C'est Vénus! Non point, c'est un modèle, et rien de plus. Cette simplification excessive de l'ordonnance d'un tableau indique une singulière paresse ou une étrange absence d'imagination. J'aime mieux la composition théâtrale, forcée, des *Sabines* et du *Léonidas* de David que ces prétendus tableaux, qui, par le fait, ne sont plus que des *académies*. Ch. Varnhagen von Ense a dit : « Un artiste est celui dont les idées se font images. » Les artistes de nos jours semblent avoir renversé la proposition, car ce sont les images aperçues qui leur donnent des idées; on ne le voit que trop, et c'est un grave sujet d'inquiétude. En effet, quand il n'y a plus ni conception, ni composition, que reste-t-il? L'exécution, c'est-à-dire le métier, la partie exclusivement matérielle de l'art; c'est bien peu, et c'est de cela pourtant qu'on se contente aujourd'hui.

Si l'exécution suffit, les Belges sont nos maîtres; mieux que tous les autres, ils possèdent le secret du métier, nulle *ficelle* ne leur est inconnue; ils dessinent d'une façon convenable et manient la couleur avec une rare fermeté, sans trop d'empâtement, sans trop de légèreté, honnêtement et consciencieusement. Presque tous imitateurs de Terburg et de Pierre de Hoog, ils ont cherché dans les scènes de la vie intime un prétexte à peindre des étoffes, dans lesquelles ils mettent quelques personnages, placés uniquement pour faire valoir la draperie; ils excellent dans le satin, dans le velours, dans les guipures; les cuirs de Cordoue n'ont plus de mystères pour eux, et les tapisseries de haute lisse leur ont dévoilé leurs arcanes; ils sont connus pour la plupart, presque célèbres, et cependant qui voudrait de leur gloire? qui pourrait croire un seul instant que le but de l'art est celui qu'ils atteignent? Ils procèdent méthodiquement, j'allais dire mécaniquement, pour faire un tableau comme un bon ouvrier procède pour établir un travail de tabletterie; ils s'avancent sûrement, sans hésitation, vers ce résultat final; ils ne sont point inquiets. Or quel est l'artiste, j'entends les plus grands, les meilleurs, Léonard, Michel-Ange, qui n'ait point été dévoré d'inquiétude et qui ne l'ait point laissé voir dans ses œuvres? Rêver au-delà, toujours au-delà!... Tel est le tourment des maîtres. On peut dire hardiment ceci : l'homme qui trouve une satisfaction complète dans l'œuvre qu'il vient de produire est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un homme médiocre. L'artiste doit être vis-à-vis de lui-même comme l'enfant auquel on raconte une histoire : le chevalier a tué le géant, la bonne fée a brisé l'enchantement qui retenait la princesse prisonnière, les deux amans s'épousent et se jurent une foi éternelle. Le conte est fini; l'enfant ouvre de grands

yeux et dit : Et après? A la suite de chaque œuvre produite, c'est là le mot que l'artiste doit se dire : Et après? Quant à ceux qui s'appuient paresseusement sur un succès obtenu pour s'arrêter, se reposer, s'oublier dans l'admiration de leur propre valeur, qu'en penser, sinon qu'un capitaine qui s'endort est plus coupable qu'un soldat qui déserte. En somme, pour toutes les choses d'art, que signifie un succès? Un encouragement à faire mieux encore.

Si la petite école belge nous est supérieure quant à l'exécution, ce qui ne me paraît point douteux, il faut avouer aussi qu'en matière de composition nous ne pouvons approcher des Allemands; je n'entends point désigner les Allemands peintres de genre qui exposent à Paris leurs tableaux de chevalet, ni surtout M. Knaus, qui tend à ne plus être bientôt qu'un peintre comique, ce qui est fort triste. Je veux parler des Allemands peintres d'histoire qui ont eu cette bonne fortune de rencontrer dans leur pays les encouragemens qu'une nation éclairée doit aux arts, et qui, grâce à cette protection, ont pu, à force de temps, d'efforts et d'étude, arriver à ouvrir une voie nouvelle à l'interprétation de l'histoire par la peinture. La composition ne consiste pas à disposer les personnages d'un tableau dans des attitudes variées, de manière qu'ils ne soient pas tous de profil ou tous de trois quarts; la composition consiste à faire concourir tous les personnages à une action commune, qui est le sujet choisi par le peintre. Pour rendre plus facilement ma pensée, je prendrai un exemple : *l'Appel des condamnés* de M. Müller, grande toile exposée il y a quelques années, n'est point un tableau composé; en effet, si l'on supprime l'homme qui lit la liste lugubre, toute l'action disparaît, le sujet n'existe plus, et l'on se demande avec raison ce que font tous ces personnages qui posent et n'agissent point. Si au contraire on veut regarder *la Mise au Tombeau* de Titien, qui est au Louvre, on verra un tableau où chaque acteur, s'empressant par son action particulière d'aider à une action générale, prouve une composition aussi simple que savante. La manière dont les maîtres italiens composaient ne peut être comparée à la manière dont les Allemands modernes composent, je le sais; cela est naturel : les premiers étaient des hommes d'impression, sensuels et prime-sautiers; les seconds sont des hommes de réflexion, spiritualistes et avant tout métaphysiciens. Leur composition est trop souvent recherchée, parfois obscure : elle a besoin d'une sorte de commentaire pour être expliquée, c'est là un tort assurément; mais en somme il vaut encore mieux trop composer que de ne point composer du tout, et je suis persuadé que l'école française trouverait un grand profit à étudier la façon dont M. Kaulbach comprend et traite la peinture d'histoire. Je connais tous les reproches qu'on

peut lui adresser; je sais que sa couleur froide, sèche, détrempée, manque de modelé, qu'elle est à la fois creuse et dure, ceci rentre dans l'exécution, et ce n'est point de cela qu'il s'agit; mais je sais aussi que nul n'a peut-être poussé plus loin que lui cette science à la fois d'historien et d'artiste par laquelle un peintre s'empare d'un fait, l'entoure des détails contemporains, les groupe ensemble et en tire une sorte de synchronisme rationnel par lequel il le fait comprendre aux foules d'une façon neuve et supérieure. Sa *Destruction de la tour de Babel*, dont le carton doit être présent à tous ceux qui ont visité l'exposition universelle de 1855, est un chef-d'œuvre en ce genre. C'est de la littérature! me dira-t-on. Non pas, car la littérature ne peut me raconter que successivement la construction, la destruction de la tour orgueilleuse et la dispersion des races qui en fut la conséquence, tandis que la peinture me présente d'un seul coup, et de manière à frapper mon esprit pour toujours, les faits différens, corollaires les uns des autres, et dont l'ensemble constitue un seul des grands événemens de l'humanité. Notre esprit français, très clair, très précis, demandant avant tout qu'on lui montre des choses saisissables au premier aspect, pourrait n'être point satisfait des interprétations allemandes, et se vite fatiguer de ces vastes scènes qui lui paraîtraient des rébus dont il ne voudrait pas s'ennuyer à chercher le mot : rien ne serait plus facile, tout en étudiant les lois générales qui ont présidé à ces compositions, que de les modifier selon nos aptitudes. Du reste, à quoi bon traverser le Rhin? Nous ressemblons à l'homme des Écritures, nous avons des yeux pour ne point voir; sans sortir de France, sans remonter au-delà de ce siècle, nous avons à Paris même des exemples qu'on ne devrait pas se lasser d'étudier, afin de les suivre, s'il est possible. *Les Pestiférés de Jaffa*, *le Champ de bataille d'Eylau*, sont des toiles d'une composition admirable, et d'une clarté telle qu'elle doit contenter les Français les plus exigeans. Gros reste encore le plus grand peintre français du XIXe siècle, et l'ingrate génération qui l'a contraint à la mort en l'abreuvant de dégoûts sans nom semble avoir été frappée de stérilité en punition de ce forfait.

Ce défaut de composition qu'on remarque avec tristesse dans les œuvres d'art exposées aujourd'hui tient surtout, il faut bien le dire, au manque d'imagination des artistes; l'absence d'étude et de composition a frappé leur esprit d'une stérilité singulière; la plupart des tableaux soumis cette année au jugement du public ne sont guère que des répétitions. Lorsqu'un peintre a obtenu un succès d'estime ou de curiosité avec une de ses toiles, il la recommence à satiété, modifiant çà et là certains détails, mais reprenant la même pensée, l'enfermant dans le même milieu, cherchant le même

effet de lignes et employant les mêmes procédés de coloration. Il y a des artistes qui semblent condamnés à perpétuité aux Bretons, aux vues d'Égypte, à l'Auvergne, aux scènes d'Alsace. A force de tourner dans le même cercle, ils s'épuisent et ne réussissent plus à attirer le public, qui s'éloigne d'eux, fatigué de voir sans cesse la répétition affaiblie de tableaux qu'il connaît déjà. Les artistes se satisfont trop facilement par les qualités qu'ils possèdent, et paraissent ignorer qu'en matière d'art, comme en toutes choses, rester stationnaire, c'est reculer. Quelques-uns d'entre eux, naturellement doués d'un coloris agréable, s'en tiennent pour toujours à cette mince faculté; ils ressemblent à ces jeunes Mondeux, à ces enfans-prodiges qui, à l'âge de douze ans, résolvent instantanément les calculs les plus compliqués et qui sont hors d'état de se rendre compte scientifiquement du mécanisme à l'aide duquel ils agissent. Les peintres auxquels je fais allusion, et qu'il est superflu de nommer, ont débuté un jour par un tableau dans lequel on remarquait une qualité nouvelle, un coloris singulier, une façon inattendue d'interpréter les aspects de la nature; on les a applaudis, on leur a donné des encouragemens, des éloges, souvent même des distinctions recherchées. En peignant ainsi, ils obéissaient à une loi fatale de leur nature, ils ne se sont point fécondés, agrandis par l'étude; ils ont continué à faire ce qu'ils savaient faire, sans même penser à chercher au-delà. Qu'est-il arrivé? L'engouement est tombé, et quand on regarde leurs tableaux, on croit les avoir déjà vus.

Il faut se renouveler sans cesse, si l'on ne veut périr; la nature est d'ailleurs infinie dans ses enseignemens; le même pays, les mêmes hommes offrent, à qui sait les voir, des aspects multiples qui peuvent inspirer les esprits réfléchis. M. E. Fromentin seul suffirait à nous le prouver. Il ne sort pas de l'Algérie; tous ses tableaux semblent destinés à servir d'illustration à ses deux beaux livres : *Un été dans le Sahara*, *Un an dans le Sahel*, et cependant il se présente à chaque exposition avec des effets nouveaux rendus avec ce charme supérieur qui est le fond même de son talent. Par des œuvres dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier la valeur, M. Fromentin a prouvé qu'il savait, comme écrivain, concevoir, coordonner et produire, triple don qui suffit à constituer un esprit d'élite; dans la peinture, il a les mêmes facultés et sait en tirer un excellent parti, quoiqu'on puisse lui reprocher de concevoir ses tableaux au point de vue trop exclusif de la coloration. Il cherche évidemment un effet blanc, un effet rose, un effet bleu, et les personnages, le paysage, toute la composition en un mot, ne lui servent qu'à l'obtenir, et deviennent ainsi l'accessoire au lieu de rester le principal. On peut aussi lui repro-

cher de manquer parfois d'unité dans l'exécution. Son tableau de *la Curée*, qui est un effort considérable dont il faut tenir un grand compte (car il prouve que M. Fromentin tend toujours vers un idéal plus élevé), — ce tableau indique trop, par la manière dont il est peint, ce qui a été fait de souvenir et ce qui a été fait d'après nature; certains morceaux, généralement des détails de vêtemens exactement copiés, arrivent à une sécheresse d'exécution qui contraste avec les grasses transparences des autres parties; on dirait que l'artiste, à force de vouloir rendre la nature telle qu'elle est, a tout à coup oublié de la rendre telle qu'il la voit à travers ses rêves de colorations élégantes et d'attitudes distinguées. Il y a là pour M. Fromentin un péril que nous croyons devoir lui signaler : il ne sera jamais un réaliste; ce que l'on aime dans ses tableaux, ce n'est point la nature elle-même, c'est la façon dont il sait l'interpréter. Il est bon d'acquérir des qualités nouvelles, mais à la condition qu'elles ne nuisent pas aux qualités précieuses que l'on possède déjà. Aussi à cette toile, qui n'en est pas moins un essai très remarquable et digne d'éloges, je préfère *le Fauconnier arabe*, où je retrouve M. Fromentin tout entier, et je préfère surtout *le Bivouac au lever du jour*, qui est certainement jusqu'ici l'œuvre capitale du jeune artiste. L'aube incertaine encore lutte contre la nuit et colore l'horizon de ses lueurs pâles et indécises; les étoiles semblent s'éloigner dans le ciel; roulés dans leurs burnous, des Arabes sont couchés auprès des tentes d'étoffe sombre, pendant qu'au premier plan une femme, vêtue de cotonnade bleue, commence le pansement des chevaux; l'un d'eux, d'une nuance charmante, en harmonie parfaite avec les tons du ciel, hennit vers le soleil, trop lent à paraître, comme hennissait jadis le cheval qui donna la royauté à Darius, fils d'Hystaspe. Cette scène est bien simple, mais elle a été rendue de main de maître par un effet à la fois mystérieux et puissant qui est certainement le résultat d'une vive impression à jamais fixée dans le souvenir : l'air frais du matin, imprégné de rosée, glisse sur la plaine et fait frissonner, sous ses blancs vêtemens, le cheik qui se réveille en prononçant la formule sacrée de sa foi. Quel voyageur en Orient ne s'est arrêté devant cette toile, en se rappelant avec émotion des aubes pareilles qui l'ont réveillé sur la terre nue où il avait dormi près de son bagage et sous les étoiles? La facture est une, solide et fine, de cette délicatesse exquise et comme vaporeuse qui crée à M. Eugène Fromentin une incontestable et sérieuse originalité. C'est dans cette voie qu'il fera bien de marcher : il y rencontrera des succès qui récompenseront ses efforts en affirmant sa valeur et en augmentant son renom. Il a trouvé moyen, dans ce tableau, de réunir deux qualités qui trop souvent se

combattent et se neutralisent : l'exactitude et la poésie, union rare et qu'il est bon de signaler.

M. Fromentin n'a point d'élèves, mais en revanche il a beaucoup d'imitateurs; sans qu'il soit utile de les nommer, nous pouvons dire qu'ils sont nombreux. On a étudié ses procédés, la transparence de son coloris, la façon dont il sait avoisiner ses tons qui, souvent disparates, restent toujours harmonieux dans l'ensemble, car il leur donne une valeur, une vibration égale, ce qui seul constitue la science de la couleur. A-t-on réussi à surprendre son secret? J'en doute, et jusqu'à nouvel ordre, dans le genre de peinture où il s'est renfermé, il me paraît en être resté seul possesseur. Ses premiers plans, généralement parsemés de hautes herbes couronnées de fleurs bleues ou jaunes, ont eu un grand succès parmi ses confrères, qui s'en sont souvent emparés, et que j'aperçois même dans le tableau d'un peintre doué cependant par lui-même d'une très honorable originalité. Je parle du *Matin* de M. Protais. En effet, je retrouve là les chardons élégans qui égayaient les premiers plans des *Courriers arabes* de M. Fromentin, exposés en 1861. Ce n'est certes pas un reproche que j'adresse à M. Protais, c'est simplement une similitude que je lui signale : il est assez riche par lui-même pour s'être rencontré avec M. Fromentin. Ce tableau du *Matin avant l'attaque* a le mérite rare d'être le tableau militaire du Salon qui a le plus de valeur réelle au point de vue de l'art. Il attire la foule et la retient : c'est justice, car il exprime précisément ce qu'il veut exprimer; ce n'est point un mince mérite dans notre temps de confusion. A l'aube, par une claire matinée de printemps, sur un des récens champs de bataille de l'Italie, des chasseurs d'Orléans sont massés autour de leur commandant, qui, du haut de son cheval, scrute l'horizon du regard et arrête du geste, sans même se tourner vers eux, les clairons prêts à sonner : *Commencez le feu!* Les sombres uniformes se détachent vigoureusement sur la limpidité du ciel; les groupes, bien composés, forment un ensemble habilement rendu, parce qu'il a été habilement compris; chaque attitude, variée sans être dissemblable, convient au sujet; les têtes sont expressives, elles le sont même peut-être un peu trop et rentrent par là plutôt dans le domaine des choses littéraires que dans celui de la peinture. L'individualité semble ici accusée à l'excès; en effet, le soldat est un être collectif, il obéit et ne délibère pas; seul, l'insurgé, le partisan est un être individuel, sachant spécialement pourquoi il se bat, quel droit il défend, quelle cause il attaque. Il y a là une différence essentielle, fort grave à observer, puisqu'elle touche à la vérité même, et je m'étonne que M. Protais ne l'ait pas saisie. Je vais plus loin : un soldat isolé est un homme, c'est-à-dire un être doué d'initia-

tive personnelle; une troupe, fût-elle une troupe d'élite, ne sera jamais qu'une réunion de soldats, c'est-à-dire d'êtres qui reçoivent d'autrui leur initiative. Les chasseurs d'Orléans de M. Protais ont donc, pour être absolument vrais, trop d'originalité particulière; ils savent trop quel est le but militaire et politique assigné à leurs efforts. Il est fort rare qu'il en soit ainsi; l'intention de M. Protais était certainement excellente, mais il n'a pas tenu assez compte du cadre où il avait à la produire. Son tableau n'en reste pas moins digne du succès qui l'accueille; il prouve des études consciencieuses, une recherche intelligente, et me paraît supérieur à son pendant, *le Soir après le combat*, où l'on retrouve une préoccupation de l'effet dramatique poussée peut-être à l'excès.

En parlant de MM. Hébert et Gérôme, il y avait lieu d'exprimer un regret : c'est qu'ils n'eussent pas été plus efficacement encouragés à continuer les œuvres sérieuses qu'ils avaient essayées. Faudra-t-il, à propos des toiles de M. Protais, exprimer le même regret? Si l'on a jamais eu besoin d'un peintre de batailles, sans aucun doute c'est maintenant; l'art est absolument étranger aux grandes productions de cet ordre qu'on a vues depuis quelques années. Or, quand les hommes spéciaux et nécessaires n'existent pas, il faut les créer. M. Protais a en lui tous les élémens d'un peintre de batailles remarquable; saura-t-on les reconnaître et les utiliser? Tout ce que nous voyons depuis quelque temps en fait de tableaux militaires nous donne amèrement à regretter la mort d'Horace Vernet. Certes nous tous, artistes et critiques, nous avons été bien souvent injustes pour cet artiste éminemment français, qui connaissait nos soldats d'une si merveilleuse façon, qui, dans sa peinture trop lâche et trop plate, j'en conviens, avait l'entrain d'un colonel de chevau-légers, et qui nous a laissé dans plusieurs de ses tableaux des modèles qu'on est bien loin d'égaler aujourd'hui. Ses successeurs le font apprécier à sa juste valeur, car s'ils n'ont aucune de ses qualités, ils ont en revanche tous ses défauts.

Il en est de la peinture religieuse comme de la peinture militaire, elle n'est plus guère dignement représentée. Cependant elle est sans contredit un des buts les plus importans proposés à l'art, mais aussi l'un des plus difficiles à atteindre. En effet, la science des lignes, de la couleur, de la composition, ne suffit pas : il faut y joindre ce je ne sais quoi de pathétique qui émeut et frappe vivement l'esprit comme l'explication d'un symbole. Entre la peinture religieuse et la peinture décorative des églises, il y a une différence radicale dont les artistes se sont rarement rendu compte. Représenter Jésus et les douze apôtres n'est point malaisé; mais est-ce bien Jésus? sont-ce bien les douze apôtres? Le plus souvent ce sont treize hommes

porteurs d'attributs connus, vêtus de draperies de convention, mais dans lesquels on ne sent ni la Divinité, ni la foi qui traverse le martyre et gravit le ciel. La peinture religieuse doit avoir une âme, si j'ose parler ainsi; elle seule peut nous saisir et nous conduire dans le monde idéal, qu'elle a voulu nous rendre visible : c'est pourquoi nous sommes pris d'émotion en regardant ces tableaux naïfs du XIVe et du XVe siècle, tableaux de couleur sèche, de dessin raide, où des personnages dans des attitudes d'une gaucherie forcée se meuvent au milieu de paysages invraisemblables. Les hommes pieux et convaincus qui peignaient ces étranges panneaux se préoccupaient moins des rapports des tons entre eux et de l'harmonie des lignes que de rendre fidèlement ce qu'ils avaient entrevu dans les rêves de leur dévotion. Leur art était profondément spiritualiste et dégagé. Il y a des Christs au tombeau, des *Mater dolorosa*, des Madones allaitant, dessinés en dépit du sens commun, peints à faire rire un barbouilleur d'enseignes, et qui n'en sont pas moins des œuvres capitales, car elles portent en elles un sentiment puissant, vrai, élevé, éthéré, qui les impose et les grave profondément dans le souvenir. A mon avis, les dernières peintures réellement religieuses datent du commencement du XVIe siècle, dans les temps qui précèdent exactement l'apparition des grands maîtres de la renaissance, et je ne sais rien de plus beau en ce genre que la *Vierge* de Jean Bellin qui est à la pinacothèque de Venise. C'est le dernier mot de l'art spiritualiste en matière de sentiment. Aussitôt après, la renaissance fait sa grande révolution; la matière est substituée à l'esprit, la sensation au sentiment, l'exécution à la conception, et la peinture religieuse devient la peinture décorative des églises par des sujets empruntés aux livres religieux. Au lieu de chercher en soi la physionomie possible de la Vierge, sans cesse invoquée, on copia sa maîtresse, pour peu qu'elle fût jolie, et cela suffisait parfaitement à ces grands seigneurs de la catholicité, ivres de paganisme, qui, comme le cardinal Bembo, faisaient lire leurs offices par leurs valets de chambre, afin de ne point gâter leur latinité, et qui disaient qu'ils aimeraient mieux avoir fait l'ode d'Horace *ad Xanthiam* que d'être roi d'Aragon. La peinture religieuse ne s'est jamais relevée du coup qu'elle reçut des mains de ces artistes catholiques épris de l'antiquité : Jupiter Olympien devint Jésus-Christ, Apollon devint saint Jean, Vénus devint la Madeleine, et ainsi de suite. L'entraînement fut général, chacun y céda; je n'excepte que Michel-Ange, qui, dans ses formidables décorations de la chapelle Sixtine, resta toujours religieux, religieux à sa manière il est vrai, s'inspirant du Jésus d'Orcagna au Campo-Santo de Pise pour faire le Christ de son *Jugement dernier*, copiant son geste, mais le rendant terrible au lieu

de lui laisser l'ineffable douceur que le maître primitif lui avait donnée. A partir de ce moment, le symbole se perd, l'interprétation disparaît; on prend une femme, on fait un tableau d'après elle : si elle est représentée vêtue, les yeux baissés, le front ceint d'un nimbe d'or, c'est la Vierge; si elle est nue, c'est Vénus; si elle est étendue sur la terre et voilée de ses cheveux, c'est la Madeleine; si elle est couverte d'un manteau d'hermine, si son front est pressé par une couronne murale, c'est Venise, ou Parme, ou Florence. En un mot, c'est l'attribut seul qui constitue le sujet. Tout est subordonné à la couleur et à la ligne, l'exécution seule est comptée pour quelque chose, le côté moral s'efface, et l'on entre de plus en plus dans le matérialisme qui amène l'art à n'être plus qu'un métier. Un fait curieux, et qui prouve combien les peintres de la renaissance avaient peu de souci des personnages qu'ils représentaient, me revient à la mémoire : on connaît le tableau de Titien célèbre sous le nom de *la Cassette;* c'est une belle jeune fille qui, détournant la tête, porte, élevé devant elle et du bout des doigts, un coffret précieux. Dans le principe, la jeune fille n'était autre que Salomé, et le coffret était le plat où gisait, sanglant, le chef de saint Jean-Baptiste. Ce sujet violent déplut au premier acquéreur, et d'un tableau religieux Titien, en deux coups de pinceau, fit un tableau de fantaisie. Si Salomé eût été comprise et exécutée au point de vue sérieux de la légende, une telle et si facile transformation eût-elle été possible? Toute fille d'Hérodias pouvant devenir une jeune fille quelconque, toute vierge n'étant qu'un portrait, n'est ni Salomé ni Marie; ce ne peut être tout au plus qu'un tableau irréprochable dans l'exécution : c'est ce dont les peintres se contentent, et j'estime qu'ils ont tort de n'être pas plus exigeans pour eux-mêmes et pour leurs œuvres.

A notre époque, où l'on ne croit plus guère à rien, pas même aux idées, où l'on n'a plus de foi que pour le succès, d'où qu'il vienne, deux sérieuses tentatives de peinture religieuse ont cependant été faites, l'une à l'église Saint-Germain-des-Prés par M. H. Flandrin, dont l'*Entrée du Christ à Jérusalem* est une œuvre considérable; l'autre par M. Matout, à la chapelle de l'hôpital Lariboisière, où l'*Adoration des Bergers* et la *Pieta* restent comme un des beaux spécimens de la peinture murale de notre temps. M. Matout est un artiste d'un tempérament violent et même brutal; il étouffe, se débat avec peine dans les petites toiles, ainsi qu'on peut le constater cette année dans son *Moïse abandonné sur le Nil,* dont pourtant le paysage est charmant et d'une fantaisie orientale qui touche de près à la poésie réelle. M. Matout semble ne chercher que la force et mépriser la grâce; il dédaigne les artifices, laisse aux faiseurs les yeux en coulisse, les attitudes provoquantes, les nus savamment dis-

posés; il s'adresse à l'esprit, non aux sens; sa peinture est franche, sans sous-entendu. S'appliquant et modifiant un vers célèbre, il pourrait dire aussi : « Mon pinceau est honnête homme! » Ce n'est point un mince mérite que d'être digne d'un tel éloge dans un moment où les artistes semblent s'être donné le mot pour arriver aux dernières limites des provocations malsaines. Le grand tableau de M. Matout, la *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne*, est conçu et exécuté en pleine lumière ambiante, à l'abri des ressources faciles du clair-obscur et des jours frisans. La lumière vient à flots, ainsi que dans la nature, et, comme elle est égale partout, elle n'est point criarde : elle enveloppe d'une atmosphère harmonieuse les personnages, les baigne de ses ondes limpides, adoucit leurs contours, et détache leur modelé puissant et ferme, qui n'a eu besoin d'aucuns *luisans* pour être vigoureux. Le sujet est fort simple : devant un monument de belle disposition architecturale et entouré d'une sorte de cloître qui rappelle les portiques des pays orientaux, Joachim, ceint par anticipation du nimbe bienheureux, rencontre celle qu'on avait surnommée *Channah*, la gracieuse, dont nous avons fait Anne. Le père de la Vierge est un homme solide et froid, d'une sévérité forte, et résigné d'avance aux chances douloureuses de la vie. Sainte Anne, par l'extrême douceur de son regard, par la sensualité trop accusée de ses lèvres, par toute son attitude, humble à force de soumission, indique la faiblesse et la confiance de la femme qui remet son sort tout entier aux soins de son époux. Dans cette toile, froide d'aspect, d'une grande dignité de composition, d'une réserve toute religieuse, il y a une intention extrêmement honnête et le dédain évident des succès faciles. On sent que l'artiste qui a peint ces deux personnages a un idéal très élevé qu'il poursuit malgré tout, et qu'il atteindra, car il sait qu'il existe, puisqu'il l'a entrevu. Tout simple, tout élémentaire que soit le sujet, il y a là un essai de grande peinture, et nous avons dû en parler, car c'est le seul que nous ayons rencontré en parcourant les diverses salles de l'exposition. Les artistes qui étaient appelés par leurs études et par leurs antécédens à en faire ont déserté leur voie première, et, sans bien se rendre compte du chemin qu'ils ont parcouru, ils en arrivent à ne plus faire que de la décoration, j'entends de celle qui convient aux salles de concert, aux cafés et aux boudoirs. C'est ce qui nous vaut le nombre, heureusement inusité, de Vénus qui, à défaut de beauté, offrent des séductions de mauvais aloi où l'art ne se montre guère.

Une des premières qualités de l'art, la principale peut-être, est la chasteté. Les œuvres des maîtres sont chastes, parce qu'elles ont été conçues par des esprits vraiment doués du sens de l'idéal. Les *Vénus* de Titien, qui sont à la tribune de Florence, la *Danaé* du

Corrége, qui est au palais Borghèse, la *Galatée* de Raphaël, qui est à la Farnesina, sont chastes; en elles, tout peut être avoué. Ce sont des déesses, et elles n'ont rien des provocations de la femme. Sans remonter si loin, nous avons eu sous les yeux les œuvres d'un peintre contemporain qui bien souvent, et par prédilection, a peint des femmes nues. M. Ingres, dans l'*Andromède*, la *Vénus Anadyomène*, l'*Odalisque*, *la Source*, dans *l'Age d'or*, inachevé, du château de Dampierre, a traité la nudité dans toute sa splendeur, et jamais, par un seul trait, il ne s'est éloigné de la plus pure chasteté. C'est donc avec peine que nous voyons les peintres s'engager dans les erreurs qui les ont tentés aujourd'hui, car, une fois entraînée sur cette pente, la peinture en arrivera promptement, par la loi fatale de la vitesse acquise, à des œuvres qui n'ont plus de nom dans la langue honnête. Il suffit d'avoir vu et regardé une seule des colonnes du Parthénon pour comprendre combien l'art était chaste aux belles époques de la Grèce. C'est seulement par la décadence que les artistes de l'Hellade sont tombés dans ces représentations sensuelles dont parlent les historiens, et qui pour la plupart n'étaient que des fantaisies coupables commandées par de riches particuliers. L'art ne doit pas avoir plus de sexe que les mathématiques; le comprendre autrement, c'est le rabaisser à un tel niveau que les esprits sérieux s'en éloigneront. Qu'est-ce que la Vénus de Milo? Une admirable statue; il faut une certaine réflexion pour comprendre qu'elle est femme.

C'est aux gynécées de l'Orient qu'il faut renvoyer les créatures qu'on nous montre aujourd'hui; elles n'ont rien à faire dans notre vie tourmentée, où la femme a sa grande et belle fonction à remplir. Si elle n'est que la tentation et la volupté, elle s'appelle Dalila et Omphale; qu'elle reste à l'antiquité, à qui je ne l'envie guère. Si elle est la récompense et le devoir partagé, elle est la femme de notre temps. C'est ainsi du moins qu'il faut nous la montrer. A ces Vénus qu'on peint avec tant de soin, l'on peut crier l'anathème d'Henri Heine : « Tu n'es plus qu'une déesse de mort, Vénus Libitina! » car ce sont encore moins que des courtisanes. Je ne veux pas qu'on puisse se méprendre sur ma pensée et croire que je désirerais bannir le nu de la peinture : non point. L'être nu est l'être abstrait, il doit donc avant tout préoccuper et tenter l'artiste; mais vêtir le nu d'impudeur, rassembler dans les traits du visage toutes les expressions qu'on ne dit pas, c'est déshonorer le nu et faire acte blâmable.

Que de la Vénus barbue de Chypre, type primordial de la fécondité mâle et femelle, déesse androgyne née de la mer, symbolisant l'action génératrice du soleil sur l'élément humide, soit sortie la

Vénus d'Homère, être faible et de beauté parfaite, cela se conçoit facilement, car chaque attribut des dieux primitifs, sortes de monstres antédiluviens des olympes primitifs, devint une divinité. Vénus, gardant pour elle-même la beauté, donna la fécondité à Cérès, l'agilité à Diane, la multiplicité à Amphitrite : elle resta donc et nous est arrivée comme prototype de la femme divinisée par la beauté des formes. Elle n'en variait pas moins selon les lieux où on l'adorait : à Athènes, sous forme hermétique, on l'appelait l'aînée des Parques; dans certains bourgs de l'Attique, elle présidait aux naissances, comme le prouve son surnom de *Génétylis;* à Cnide, elle était invoquée comme déesse maritime, procurant d'heureuses navigations; en Béotie, en Arcadie, à Corinthe même, on révérait la Vénus noire (*Melænis*), et il n'est point superflu de remarquer que le paganisme grec en légua la tradition à la religion orthodoxe, qui, s'appuyant sur un verset du Cantique des cantiques, adopta et propagea le culte de la Vierge noire : *sum nigra, sed formosa.* Toutes ces légendes de Vénus différentes, qui en somme ne sont qu'une seule et même divinité vue sous différens aspects, étaient déjà presque oubliées en Grèce lorsqu'Apelle peignit pour l'île de Cos la *Vénus Anadyomène.* Si l'on en croit la petite statue de bronze publiée par Millin, et qui, selon lui, est une reproduction du tableau d'Apelle, la déesse était représentée debout, tordant de chaque main une grosse mèche de ses cheveux encore humides; c'est de ce document antique que M. Ingres s'est probablement inspiré pour peindre sa *Vénus.* Autant que nous en pouvons juger à pareille distance et d'après des manuscrits aussi douteux, Vénus naissante était chaste absolument. Et comment ne l'aurait-elle pas été? elle venait d'éclore à la vie.

Les Vénus aujourd'hui sont autrement comprises, et je le regrette; je regrette surtout de voir un artiste de talent, M. Cabanel, dont le début déjà ancien (1852), *la Mort de Moïse,* annonçait un sérieux peintre d'histoire, tomber dans cette peinture trop gracieuse, bonne à faire des dessus de porte. Il y avait mieux et plus haut à tenter. M. Cabanel a beaucoup étudié, beaucoup appris, cela se voit facilement : sa touche est excellente, son modelé très ferme; il se préoccupe de la ligne, la cherche, la trouve souvent et la développe avec une habileté toute magistrale. Sa couleur est généralement plus blanche que claire; telle qu'elle est néanmoins, elle est harmonieuse et parfois plaisante. M. Cabanel a de grandes qualités de peintre, qualités acquises par l'étude, il est vrai, mais qui lui permettraient d'essayer la grande peinture. Il avait autre chose à faire que cette *Naissance de Vénus,* harmonie blanche et bleue à laquelle une femme nue sert de prétexte. Un reproche en passant : sa Vénus ne

naît pas, elle se réveille. Couchée sur une vague dont le soulèvement blanchi d'écume lui sert d'oreiller, elle est étendue de façon à faire ressortir le contour des hanches et de la poitrine; de ses yeux à peine entr'ouverts, elle semble solliciter l'admiration du spectateur et lui dire : « Vois comme je suis belle! regarde, je suis là pour que tu me contemples à ton aise; la mer est un prétexte, mon nom un laisser-passer. Je suis une femme, rien de plus, mais rien de moins, et si le vieux roi David m'avait seulement aperçue, il m'eût préférée à la jeune Abigaïl! » C'est trop, tout ce discours est inutile, et cette Vénus n'en tient pas d'autre. Elle est fort bien peinte, d'un pinceau savant, trop laiteuse de ton, mais ferme dans le modelé, et d'un ensemble qui serait heureux, s'il n'avait certaines exagérations intentionnelles qu'il ne convient point d'indiquer. Pour éviter le reproche qu'on aurait pu lui adresser de n'avoir fait qu'une *académie*, M. Cabanel a placé au-dessus de sa Vénus un groupe d'amours qui voltigent dans le ciel bleu, où ils se détachent comme un nuage blond et rose. J'en reviens toujours à mon dire, c'est plus de la décoration que de la peinture : c'est un trumeau conçu en réminiscence des gaillardises du siècle dernier, et qui, pour reprendre son véritable caractère, perdu dans un cadre au milieu des tableaux voisins, a besoin du reflet des glaces, de l'éclat des bougies, du papillotement lumineux des girandoles de cristal. Pour bien apprécier cette toile à sa juste valeur et la regarder sans trop de surprise, il faudrait la voir dans son vrai milieu, à travers un bal, à l'heure de l'enivrement qu'amènent la musique, les parfums et la danse : elle apparaîtrait alors comme la note suprême de la symphonie, comme une promesse ou comme un souvenir; mais l'œuvre d'art qui a besoin d'un entourage spécial pour être portée à tout son effet est-elle bien une œuvre d'art? Prenez l'*Hérodiade* du Pordenone de la galerie Doria, l'*Ecce Homo* de Cigoli du palais Pitti, la *Maison rustique* de Van Ostade du musée de La Haye (on voit que je ne cite point les chefs-d'œuvre), mettez-les où vous voudrez, dans n'importe quel milieu : ce seront toujours d'admirables tableaux.

Si nous ne sommes point satisfait de l'*académie* de M. Cabanel, qui est la Vénus *pandémos* et non point la Vénus Anadyomène, que dirons-nous donc de la figure que M. Baudry expose sous le titre de *la Perle et la Vague?* Là du moins l'intention du peintre n'est point douteuse; il a fait ce qu'il voulait faire, et ce qu'il a cherché, nous n'avons pas à l'expliquer ici. Allégoriser une vague n'est pas chose facile. Qu'est-ce qu'une vague? L'inquiétude, la profondeur, la perfidie, l'instabilité. Qui ne se souvient du beau quatrain du poète allemand Karl Tanner : « Une vague dit à l'autre : Hélas! que notre course est rapide! Et la seconde dit à la troisième : Vivre peu,

souffrir moins! » M. Baudry n'a point réfléchi à tout cela, il a procédé comme toujours avec une confiance assurée et naïve qui prouve un esprit fort peu tourmenté. Il serait cependant peut-être temps que M. Baudry fît un tableau; depuis son *dernier envoi* de Rome, qu'avons-nous vu de lui? Une femme nue dans un bois, c'était Vénus; la même femme couchée dans une grotte, c'était la Madeleine; la même femme vêtue à la mode de 1793, c'était Charlotte Corday; aujourd'hui il nous montre la même femme la tête renversée sur un matelas de sable, et il l'appelle la *vague*. En vérité c'est par trop simple, et c'est traiter avec trop de sans-façon le public, qui pourrait bien ne pas tarder à se fatiguer de ce laisser-aller si commode. L'absence de composition est radicale dans tous ces tableaux, et elle en arrive aujourd'hui à ce point très curieux que, si l'on fait abstraction des accessoires voisins du personnage, le sujet disparaît complétement. En effet, si l'on supprime par la pensée cette lourde vague en papier peint qui forme le fond du tableau, si l'on supprime également deux ou trois coquillages admirablement traités, que restera-t-il? Une femme, et dans quelle posture! avec quel regard! Passons : ceci n'étant de l'art par aucun côté, nous n'avons rien à en dire. La toile de M. Baudry n'indique pas moins des qualités remarquables qu'on voudrait voir mieux appliquées. M. Baudry a été doué, ceci n'est point douteux; il doit à la nature un coloris d'une distinction rare, seulement il se trouve satisfait de cette unique faculté et n'en cherche pas d'autres. Il ne compose absolument pas; on dirait que le modèle prend la pose qui lui convient et que M. Baudry se contente de le copier. Son modelé est tellement creux que bien souvent ses figures ont l'air d'être peintes sur baudruche; quant à son dessin, il est parfois bien incomplet, ainsi que l'on peut s'en convaincre en regardant sa *vague* et surtout le *portrait de M^me^ E...* M. Baudry excelle à manier les bleus et les blonds, il sait en tirer des effets nouveaux, imprévus et parfois excellens; il en abuse, il est vrai, quelque peu, mais comment le lui reprocher? N'est-il pas naturel d'aimer à faire ce que l'on fait bien? Je crains que M. Baudry ne se soit abusé et qu'il n'ait pris la vogue pour du succès. En reconnaissant dans sa peinture la très agréable coloration qui en fait jusqu'à présent le seul mérite et en l'applaudissant avec justice, on n'a pas entendu dire au jeune peintre que cela suffisait; on a cru que, maître d'une des qualités qui donnent le plus de relief à l'exécution matérielle, il allait tâcher d'acquérir les autres afin de faire de l'art. On attendait un *tableau* de lui, on l'attend encore; l'attendra-t-on longtemps? J'ai bien peur maintenant qu'on ne l'attende toujours.

Certes M. Baudry sait se servir de sa brosse, il a d'enviables ha-

biletés; il cherche la couleur, trop exclusivement peut-être, et la rencontre parfois, comme le prouve son portrait de *M. E. Giraud*, très adroitement traité dans la pâte, malgré les *luisans* absolument inutiles dont il a parsemé le visage pour lui donner un relief qu'un artiste sérieux eût obtenu sans ces *ficelles*, et en serrant simplement son modelé. Malheureusement il a une façon de regarder le modèle et de comprendre l'art qui l'empêchera d'aller jamais bien haut, et qui semble le condamner à perpétuité aux singuliers sous-entendus qui lui sont chers. M. Cabanel, qui malgré la déviation qu'il subit depuis deux ans a le tempérament d'un peintre d'histoire, sortira sans effort, quand il le voudra, de la peinture décorative dont il nous montre un échantillon. Je voudrais pouvoir en dire autant de M. Baudry ; mais je crains qu'il ne soit là dans sa vraie voie et qu'il ne l'ait choisie que parce qu'il n'en voyait pas d'autres ouvertes devant lui. La peinture décorative n'est point après tout un genre à dédaigner, et M. Baudry peut y acquérir de la gloire : qu'il tire donc le meilleur parti possible de sa façon de comprendre l'art et de voir l'humanité, qu'il fasse des amours bouffis et des femmes nues; mais alors qu'il leur ferme les yeux ou qu'il veille sévèrement à l'expression de leur regard. *La Vague* restera une tentative malheureuse. Il est peut-être bon toutefois qu'on ait vu où l'on peut arriver lorsque, ne cherchant que la grâce, on ne sait pas la contenir dans les limites au-delà desquelles elle change de nom. En somme, cet art étrange, qu'on dirait inspiré par les plus déplorables traditions du paganisme hindou, correspond très nettement à certaines tendances à la fois religieuses et sensuelles de notre époque : c'est l'adoration de la rose mystique, des saintes reliques de Charroux, en un mot le culte exclusif de la matière dans toutes ses manifestations.

Ce souffle énervant et malsain qui inspire aux peintres des conceptions mauvaises n'a point non plus épargné la sculpture. Cet art naturellement froid, auquel la blancheur du marbre semble imposer une chasteté native, fait des efforts désespérés cette année pour parvenir à être aussi inconvenant que la peinture, et il n'y arrive que trop souvent. On a reproché autrefois à M. Clésinger, et non sans raison, sa statue dite *la Femme au Serpent :* les sculpteurs de notre temps ont laissé M. Clésinger bien loin derrière eux; on le trouverait prude aujourd'hui. Pradier, en cherchant exclusivement la grâce, est souvent descendu jusqu'à l'afféterie, je le sais; mais il est un point qu'il n'a pas dépassé, et je ne me souviens pas qu'il ait jamais été provoquant. Les nymphes, les bacchantes, les Vénus, les philosophes même prennent maintenant les attitudes les plus violentes, se livrent aux contorsions les moins naturelles, pour mettre précisément

sous les yeux du spectateur ce que sans doute il ne demande pas à voir de si près. Diderot, dans la verte langue qu'il osait si bien parler, a dit à ce sujet, dans ses immortels *salons*, une phrase que je ne puis répéter, mais dont le sens est celui-ci : à force de me montrer et de me contraindre à regarder des choses que je n'ai point envie de voir si nombreuses et si fréquentes, vous m'en fatiguez jusqu'au dégoût! — Que dirait-il donc maintenant, s'il parcourait les salles et le jardin de l'exposition? Pas plus ici que pour la peinture, ai-je besoin de le répéter? je ne regimbe contre le nu, car il est, je le sais, l'élément même de la statuaire; mais je trouve que le nu cesse d'être honnête lorsqu'il est traité de façon à exagérer intentionnellement certaines formes aux dépens de certaines autres, et quand il s'efforce de produire une tout autre impression que celle du beau.

Il est heureux que toutes ces nudités tapageuses soient assez médiocres pour que nous soyons autorisé à n'en point parler. En revanche, et c'est pour nous une bonne fortune qui nous a été trop rarement offerte, nous avons à signaler et à louer presque sans réserve deux statues qui sont, je crois, le début de M. Paul Dubois. L'artiste a cherché le beau, et non pas autre chose, cela est manifeste; le choix seul des sujets, *Saint Jean*, *Narcisse*, l'indique suffisamment. Comme un artiste épris de la vraie beauté, de celle qui se raisonne, s'épure, s'appuie sur l'étude du vrai et sur la discussion intérieure, il a, pour modèle, préféré l'homme à la femme, et il a eu raison, car au point de vue du beau abstrait, l'homme, lorsqu'il est envisagé en dehors des questions d'histoire naturelle qui tendent sans cesse à obscurcir les principes d'esthétique, l'homme, type de pondération parfaite et chef-d'œuvre de dynamique, est supérieur à la femme, vouée par sa fonction spéciale à porter un fardeau qui exige un contre-poids et des arcs-boutans. Les sculpteurs d'autrefois, qui savaient leur métier et qui adoraient avec ferveur ce τὸ καλὸν dont nous avons maintenant oublié toutes les règles, n'ignoraient point la supériorité des formes mâles, et ils l'ont bien prouvé, car presque toujours ils ont, jusqu'à un certain point, *masculinisé* leurs statues de femmes. M. Dubois s'est inspiré de la nature vue à travers les traditions de l'antique et de Michel-Ange; l'attitude de son *Narcisse* rappelle de loin un des *esclaves* du maître par excellence. Ceci n'est point un reproche que nous adressons à l'artiste : qu'il ne s'y méprenne pas, c'est un éloge. La ligne générale du personnage est développée avec un soin et un souci de la pureté qu'on ne saurait trop admirer; elle est à la fois très ferme et très souple, ce qui tient à son extrême harmonie; point de contorsion, point de geste exagéré; tous les membres concourent au même mouvement et prou-

vent, par la belle ordonnance de l'ensemble, qu'une figure seule exige autant qu'un groupe une science profonde de composition. Si dans les contours il y a quelques mollesses encore, ce n'est point à l'artiste qu'il faut les reprocher, mais bien à la matière dont la statue est faite. Le plâtre en effet est toujours opaque, lourd; il englue le modelé et l'indique plutôt qu'il ne le précise. La pose est fort simple et naturelle. Narcisse est debout, il a replié son bras jusqu'à la hauteur de son visage et s'admire en inclinant la tête vers son corps, qu'il tâche de voir dans son ensemble. Certaines parties m'ont semblé traitées avec une habileté rare; je signalerai entre autres le dos, l'épaule et l'attache des reins, qui paraissent indiquer un artiste familiarisé avec tous les détails de l'anatomie, qu'il rend dans leur vérité réelle, sans les outrer à plaisir, comme le font beaucoup de sculpteurs, qui croient ainsi donner une preuve de force et n'accusent le plus souvent que leur faiblesse. Enfin c'est une œuvre d'un style et d'une ampleur auxquels nous n'étions plus accoutumés depuis longtemps.

Le *Saint Jean* a des qualités analogues, relevées par je ne sais quoi de plus vivant : la gracilité du sujet n'a point exclu le modelé, qui dessine une maigreur vigoureuse telle que doit être celle de l'ascète ardent qui ne parle aux hommes que pour leur annoncer la bonne nouvelle. L'enfant est nu, debout, marchant à grands pas, levant le bras et criant : « Voici l'agneau de Dieu! » La tête chevelue est fortement accentuée, tous les traits, vivement accusés, sont en harmonie directe avec le sujet; le regard surtout a été, il me semble, très étudié par l'artiste, qui lui a donné cette indécision singulière qu'on rencontre presque toujours chez les illuminés. C'est une excellente statue, très vivante, d'une exécution encore alourdie par le plâtre, mais à laquelle le marbre rendra toute son énergie et toute sa finesse. Saint Jean est ce que j'appellerai en statuaire un sujet moderne, c'est-à-dire dont l'antique n'offre aucun modèle; par conséquent c'est un sujet propre à séduire un esprit hardi qui comprend que la sculpture de notre temps ne correspond plus aux besoins qui lui donnaient autrefois sa raison d'être. Le temple, l'*heroum*, le Panthéon n'existent plus; les statues qui pouvaient les peupler jadis n'ont point grand rôle à remplir aujourd'hui, et c'est, à mon avis, resserrer l'art dans des limites trop étroites que de le forcer à imiter toujours les exemples anciens recueillis dans nos musées. C'est réduire la statuaire à n'être plus qu'un art décoratif pour les jardins et les vestibules. Ne doit-elle pas s'assigner un but supérieur, et les allégories des passions, des souffrances, des vertus, des vices de notre temps, n'ont-elles pas de quoi la tenter?

Représenter la faim comme M. Carpeaux l'a fait cette année sous

la figure d'*Ugolin*, c'est simplement prendre un sujet presque exclusivement propre à la peinture et le traiter au point de vue de la statuaire. Je n'en reconnais pas moins le talent de M. Carpeaux; mais la sculpture est un art qui doit dire d'un geste toute sa signification. Les divinités qu'on adorait jadis, et qui paraissent tant tenir au cœur des sculpteurs, ne sont point toutes mortes encore; il y en a qui vivent parmi nous et dont à chaque heure nous subissons la loi implacable. Jupiter crétois s'unit avec Thémis, la loi primitive; il en eut trois filles, qui sont Dikè, Eunomie et Eirenè, c'est-à-dire la Justice, la Légalité, la Paix. Grâce au ciel, les trois déesses n'ont point disparu le jour où l'on entendit une voix qui criait : « Le grand Pan est mort! » Les Parques non plus ne sont point mortes, mais elles ont à présent quelque chose d'inquiet et de précipité que la placide antiquité n'a point connu. Dans la *malesuada Fames* dont parle Virgile en son sixième livre de l'*Énéide*, il y a un admirable groupe moderne à faire; comment ne l'a-t-on jamais tenté? Les sculpteurs devraient aviser à sortir de leur stérilité, car depuis plus de quatre-vingts ans ils tournent dans le même cercle sans pouvoir s'en échapper; ils font et refont sans cesse ce qui a déjà été fait avant eux; ils ne cherchent point l'inspiration en eux-mêmes, ils ne la cherchent que dans leurs souvenirs. Ce qui leur manque, c'est l'imagination et la réflexion. Ils ne voient pas, ne comprennent pas qu'en notre âge si singulièrement fécond en découvertes, une allégorie nouvelle, c'est-à-dire une statue, naît par jour. Bien plus que la peinture, la statuaire, art relativement abstrait, est destiné à donner une forme matérielle aux pensées humaines. Nous en sommes toujours à l'Olympe antique, dont les dieux sont devenus ce que Henri Heine nous a si bien raconté. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'auprès du mont Ida on grava cette inscription sur une stèle : « Jupiter ne tonnera plus, il est mort depuis longtemps! » Il est à remarquer que l'art chrétien en sculpture n'a jamais existé que comme décoration symbolique architecturale. A plus forte raison, on chercherait en vain l'art vivant, c'est-à-dire inspiré par les idées modernes, qui avant tout, pour être vrai, devra être philosophique.

On n'en traite pas moins encore aujourd'hui les sujets empruntés à la mythologie païenne avec un grand talent; M. Perraud est là pour le prouver avec son *Enfance de Bacchus*, groupe en marbre qu'une exécution magistrale rend très important. Il n'y a point lieu de louer M. Perraud; une voix plus autorisée que la mienne a dit dans la *Revue* ce qu'on devait penser de lui. *L'Enfance de Bacchus* n'a été que le prétexte d'un groupe habile, car M. Perraud sait mieux que personne que les Hyades, les Dryades et les Heures eurent seules à veiller sur le fils de Jupiter pendant ses premières an-

nées; son groupe est la contre-partie du *Faune à l'Enfant*, faussement appelé *Silène et Bacchus*, qui de la villa Borghèse a été apporté à notre musée du Louvre. Il est difficile de manier le marbre avec une dextérité plus remarquable; en voyant plusieurs parties du faune assis, notamment la jambe repliée, le pied, les épaules, j'ai involontairement pensé à Pradier, qui fut un praticien d'une habileté hors ligne. Ce groupe abonde en détails charmans, traités avec une sûreté de ciseau peu commune; mais je ne sais s'il constitue un ensemble bien grandiose, et si les lignes brisées, sans point de départ, qui le composent ne nuisent point au style, dont elles diminuent l'ampleur. Le faune est assis, une de ses jambes repliée sur le genou; de ses bras élevés il fait danser sur son épaule un jeune Bacchus trop ventru, qu'il regarde en souriant d'aise. C'est gracieux, vivant d'expression, et surtout d'une exécution irréprochable. La nature, une nature épurée par le goût, a été étudiée et imitée avec un soin merveilleux; la vie palpite dans cette large poitrine et circule sous ces muscles d'une réalité que le ciseau a pour ainsi dire poétisée. M. Perraud a fait là preuve d'un talent très élevé, car il est difficile de pousser plus loin la science de l'exécution. Que ce soit une *enfance de Bacchus* ou un *faune jouant avec un enfant*, cela importe peu : c'est un groupe remarquable, et c'est tout ce qu'il convient de constater. Cependant on pourrait lui reprocher de trop sentir l'étude du modèle et la préoccupation de l'antique; il y manque ce je ne sais quoi de personnel et de caractéristique qui donne un cachet ineffaçable aux œuvres d'art; en un mot il y manque la flamme divine, l'inspiration. Ce faune n'est point sorti de M. Perraud lui-même, il est sorti de ses souvenirs, j'allais dire de ses réminiscences. Il y a des faunes dans tous les musées du monde; je crains bien qu'ils ne soient venus visiter M. Perraud pendant son sommeil et ne lui aient demandé encore un acte de dévotion à leur culte mort pour toujours. Ce faune, tout beau qu'il est, tout remarquablement traité qu'il soit, est-il égal (et, venant le dernier, il devrait être supérieur) à différentes statues analogues que nous avons vues dans les galeries d'Europe? Non, et M. Perraud lui-même ne me démentira pas.

A quoi cela tient-il? A ce que M. Perraud a moins de talent que les sculpteurs païens? Peut-être, mais à coup sûr ce n'est point là la vraie raison. Cela tient à ce que les sculpteurs de l'antiquité croyaient aux faunes et que nous n'y croyons plus. Pour nous, un faune est un modèle, choisi avec plus ou moins de discernement, et vu à travers les réminiscences de telle statue, de tel bas-relief, de telle médaille; pour les anciens, c'était un demi-dieu, un être intermédiaire entre l'homme et la divinité, à la double essence desquels

il participait : c'était un *démon*, comme l'on disait déjà. Les femmes le redoutaient, car on savait qu'il les guettait caché derrière les pampres grimpans; les hommes l'invoquaient, lui faisaient des libations de vin nouveau et brûlaient des pommes de pin en son honneur. C'était un être irritable et fantasque; on l'avait vu, nul n'en pouvait douter. On y croyait si bien, à ces pauvres demi-dieux rustiques, qu'en Arcadie les pasteurs rouaient de coups de bâton la statue du dieu Pan, lorsque les troupeaux étaient en souffrance, comme aujourd'hui les fortes commères de Naples soufflettent le buste de saint Janvier quand il tarde trop à faire son miracle. Or, pour bien représenter un dieu, il faut y croire. Faire un faune aujourd'hui, ce n'est point créer, ce n'est qu'imiter les faunes qu'on a déjà faits avant nous. L'antiquité avait sur nous un avantage incalculable : elle manquait de textes pour contrôler la vérité des personnages qu'elle représentait. L'idéal se faisait de lui-même, dans la légende, et l'artiste, pour l'interpréter, n'était point gêné par les documens qui lui imposent de nos jours telle ou telle forme. L'artiste pouvait faire Bacchus, Achille, Ulysse, Alexandre même, comme il se les figurait, et alors plus il leur donnait de beauté héroïque, plus il les faisait réels, car, disons-le en passant, plus une chose est belle, plus elle est réelle, la réalité étant la somme de perfection qu'un être créé peut supporter dans la limite de sa vie et de ses attributions, et c'est ce que les réalistes n'ont jamais compris. Maintenant il n'en est plus ainsi; les types existent, nous sommes obligés de les suivre, par conséquent de les imiter; si nous avons à représenter un héros, un poète, Frédéric, Voltaire, nous ne le pouvons concevoir qu'à travers l'histoire; nous voyons l'homme tel qu'il était positivement, avec son dos courbé, avec sa petite taille maigre; on est condamné à l'exact, et alors, au lieu de faire un héros, c'est-à-dire une statue, on copie un modèle, et l'on fait un portrait. Lorsqu'on veut absolument, et malgré la juste ironie moderne, diviniser ces mortels et les mettre au rang des dieux, on produit des œuvres ridicules, comme l'Achille-Wellington d'Hyde-Park ou le César-Louis XIV de la place des Victoires. Il faut donc, je crois, créer le type des allégories de la vie moderne; c'est une gloire faite pour tenter un artiste d'élite : tentera-t-elle M. Perraud? Je l'espère; il me semble que son *Découragement*, exposé en 1861, était un premier pas fait dans cette voie, mais un pas de géant.

La douleur est une divinité de tous les temps; elle n'a pas besoin d'être rajeunie pour être vraie, elle est éternelle comme l'homme, dont elle a fait sa proie; elle est son inséparable compagne, et tant qu'un être humain vivra sous le ciel, la douleur vivra. Les mères inconsolables se retrouvent dans Ève pleurant la mort d'Abel, les

femmes dédaignées se reconnaissent dans Sapho, et ceux qui ont perdu l'être qu'ils chérissaient tressaillent en voyant Orphée. C'est là une allégorie qui convient à la peinture aussi bien qu'à la statuaire, et un paysagiste éminent, M. Français, l'a prouvé en s'inspirant de la légende d'Orphée pour peindre un paysage qui, jusqu'à présent du moins, me paraît être son œuvre capitale. Voilà longtemps déjà que M. Français a pris rang parmi ces hommes de bon vouloir et de dévouement qui donnent à l'art tous leurs soins; connu, célèbre même, il ne s'est point arrêté sur sa route; jamais il ne s'est cru arrivé, il a travaillé sans relâche et sans repos, demandant aux natures variées de la France et de l'Italie de venir en aide à ses efforts, essayant de voir toujours mieux et plus haut, se débarrassant, par sa volonté, d'une sorte de lourdeur naturelle qui souvent a défloré ses tableaux, mettant de côté les préjugés d'école et marchant imperturbablement à son but, qu'il montre très nettement aujourd'hui, et qui paraît être l'idéalisation de la nature par les documens mêmes qu'elle fournit. En d'autres termes, M. Français semble vouloir réunir dans une même œuvre la double tradition de l'école classique et de l'école romantique. Cependant il ne fait point de paysage de pure fantaisie, comme les classiques qui, croyant s'inspirer de Claude le Lorrain, renversent absolument sa tradition; il ne se contente pas non plus, comme les romantiques, de copier servilement la nature et de réduire l'artiste, c'est-à-dire l'inventeur, à n'être qu'un instrument plus ou moins habile, plus ou moins fidèle. La vue d'un clair de lune l'a fait penser à Orphée, et, s'aidant de ses *études*, il a composé un paysage qui rend précisément et communique l'impression qu'il a ressentie. C'est là une méthode excellente et vraiment digne d'un artiste.

M. Français ne s'est point demandé ce que c'était qu'Orphée; il n'a point cherché si, dans les mythes antiques, Orphée, le joueur de lyre déchiré par les joueuses de flûte et de tambourin, ne symbolisait pas la grande lutte qui divisa le monde ancien, la lutte de l'esprit contre la matière, de la lyre contre la flûte, d'Apollon contre Bacchus, du dieu hyperboréen contre le dieu méridional, lutte traversée d'aventures diverses, donnant parfois la victoire à Apollon lorsqu'il écorche Marsyas vaincu, et parfois à Bacchus lorsque ses prêtresses tuent l'amant d'Eurydice, lutte qui dura jusqu'au jour où, dans les fêtes d'Éleusis, on réunit les flûtes aux lyres, où l'on réconcilia la matière et l'esprit dans le culte de la « bonne déesse. » Il ne s'est point préoccupé de tout ceci, et il a eu raison, car ce n'est point sujet à peinture, et cependant, porté par un sujet fortement conçu, il a créé un paysage absolument spiritualiste. La légende lui a suffi, et deux vers murmurés à son oreille par Virgile

lui ont révélé tout ce mystère. C'est la nuit, la lune arrondit son pâle croissant dans un ciel d'améthyste tout parsemé d'étoiles, dont la lumière nacrée donne à la composition une incomparable douceur; de hauts cyprès immobiles poussent dans l'éther leurs tiges vigoureuses, débordantes de séve; des lauriers se contournent dans leur robuste vigueur; les indécisions de la nuit humide noient les masses profondes de la forêt au-delà de laquelle on aperçoit la mer immense; auprès d'un grand tombeau de forme grecque et portant le cher nom d'Eurydice, une théorie de ses compagnes vient jeter des fleurs et verser des larmes. Isolé au premier plan, appuyé contre un jeune laurier, sa lyre tombée près de lui, Orphée, les pieds sur l'herbe ruisselante de rosée, toute fleurie de marguerites, crie le nom adoré auquel l'écho seul répond maintenant : *Ah! miseram Eurydicen!* Le dessin et le coloris sont égaux, d'une pureté et d'une puissance rares; les harmonies nocturnes, rendues avec une extraordinaire fidélité, imprègnent le tableau de la même poésie qu'elles donnent à la nature. Malgré les tons obscurs où l'artiste était obligé de se tenir, tout est lumineux, car tout est en rapport; rien ne détonne, nulle note n'est criarde : c'est une symphonie d'une mélancolie extraordinaire, c'est la lyre qui pleure, c'est le deuil d'Apollon. Ce qui, en dehors de sa facture, rend cette composition extrêmement remarquable, c'est qu'elle a été conçue à un point de vue très élevé et dans un esprit de vérité dont tous, à nos heures d'épreuve, nous avons fait la terrible expérience. Par une sorte de contre-point parfaitement combiné, elle montre que la nature, dans sa loi fatale, est implacable pour l'homme. Nous souffrons, notre cœur se brise, tout est fini, l'être cher a disparu, la nuit se fait en nous; l'arbre pousse, l'oiseau chante, le soleil rayonne, la fleur s'épanouit; la nature ironique regorge de vie pendant que nous nous enfonçons dans la mort. « O marâtre! pourquoi ne veux-tu pas me consoler? Je souffre tant! » Les poètes ont compris cela, et ce n'est point sans raison que Byron a mis pour repoussoir aux affreuses péripéties du naufrage de don Juan un ciel bleu et une mer paisible. Cet horrible et nécessaire malentendu de l'homme et de la nature, M. Français l'a rendu de main de maître et avec une grandiose simplicité. Orphée, vêtu d'ombre, a glissé dans la douleur jusqu'à en toucher le fond; il s'affaisse et dit : « Se peut-il qu'elle soit morte et que moi je sois seul à jamais? » Les cyprès lui répondent : « Nous respirons la vie à pleins bords dans la rosée du soir. » Le gazon lui dit : « Demain des amoureux me fouleront aux pieds en chantant leur tendresse. » Le laurier même contre lequel il s'est appuyé lui murmure à l'oreille : « Je verdis, je grandis, mes racines puissantes plongent dans la terre et y puisent

chaque jour une force nouvelle. » Et toute cette nature au milieu de laquelle il se désespère dans sa stérilité semble lui dire : « Notre loi, c'est la vie! Et la mort même lui apporte des élémens nouveaux! » A ce point de vue, que j'appellerai moral, le paysage est exécuté avec une intelligence dont les peintres nous ont rarement donné l'exemple. Cependant je ne quitterai point M. Français sans lui faire un reproche qui ne manque pas de gravité. C'est Virgile qui l'a inspiré : pourquoi a-t-il corrigé Virgile? C'est un tort, et le tableau s'en ressent. Je m'étonne que M. Français, qui est un homme de réflexion, n'ait point compris que l'isolement rend la douleur plus profonde et plus âpre. Le poète ne s'y est point trompé : son Orphée est seul, absolument seul, sur un rivage solitaire, et cela devait être, car la peine qui est partagée est déjà amoindrie :

> Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
> Te, dulcis conjux, te *solo* in litore secum,
> Te veniente die, te decedente, canebat.

Le texte est positif, et si M. Français ne s'en était pas volontairement éloigné, il eût, j'en suis certain, produit une impression plus puissante. Dans cette troupe de jeunes filles qui viennent vers ce tombeau, de forme trop pompeuse, pleurer leur compagne perdue, il y a pour Orphée, sinon une consolation, du moins un adoucissement à son chagrin. L'artiste a été plus loin encore, il a voulu y mettre une espérance, car une des vierges se retourne de loin vers le lamentable Orphée, et semble lui dire : « Pourquoi un tel renoncement? Ne suis-je pas là? » Que M. Français me permette de le lui dire, c'est petit, c'est d'une intention spirituelle qui frise le mesquin. Pour être vraiment à plaindre, pour nous émouvoir, ce larmoyeur ne doit plus avoir en lui qu'un souvenir déchirant, autour de lui que la solitude. Si, pour la coloration générale de son tableau et pour arriver à l'harmonie qu'il cherchait, l'artiste avait besoin du ton blanc et vaporeux de ces pleureuses qui s'avancent comme des ombres, il devait le trouver dans quelque effet de la nature, que sais-je? dans un aspect de brouillard, dans une de ces buées indécises qui souvent le soir rampent sur les herbes humides. A notre avis, M. Français a donc diminué, par l'intempestive adjonction de ces jeunes filles, l'impression qu'il voulait produire, et que Virgile a produite d'un mot. Ne serait-ce que par respect pour eux, il faut traduire littéralement les poètes; on s'en trouve toujours bien, car ils sont, comme tous les créateurs, des hommes d'inspiration et de réflexion. Les poètes sont bons conseillers, que M. Français ne l'oublie pas, et s'il veut relire dans le quatrième livre des

*Géorgiques* tout l'admirable épisode d'Aristée, auquel il a emprunté son motif d'Orphée, il y trouvera facilement le sujet de vingt tableaux de premier ordre. Quand il les aura bien vus en lui-même, il les exécutera facilement d'après ses *études*, et il laissera après lui une œuvre qui sauvegardera son nom pour jamais.

En dehors de ce beau paysage, qui est peut-être la toile la plus remarquable de cette exposition, l'école des paysagistes reproduit, à bien peu de différence près, les tableaux que nous connaissons déjà. Il y a cependant deux ou trois artistes qui méritent d'être signalés avec éloge, car leur progrès indique un effort. Dans *Une plage en Bretagne*, M. Blin constate qu'il est un peintre naturaliste, de ceux qui, comme Van Everdingen, s'imprègnent fortement de la nature, et, n'osant point l'interpréter, cherchent à la rendre telle qu'ils la voient. Les premiers plans de ce tableau sont excellens, peints avec une fermeté brillante qui laisse au rivage, aux rochers couverts de goëmons, aux vagues qui déferlent, leur profonde humidité. J'aime moins le ciel épais, singulièrement dessiné, qui les couvre, et suffit à donner à toute la composition une lourdeur que jamais M. Blin ne trouvera dans la nature. Multiple en ses aspects et variant selon les latitudes, ici décharnée, là plantureuse, verte plus loin et rose là-bas, la vieille et toujours jeune Cybèle fournit à qui l'interroge ses inépuisables ressources. Elle a inspiré à M. Saal un beau paysage, qui est une vue du *Sulitjelma en Laponie* pendant une nuit d'été, pendant une de ces nuits sans obscurité qui flottent vers les pôles comme un voile rose transparent. Les rennes paisibles, errant dans les blanches solitudes, paissent les lichens lépreux poussés aux flancs des monts; les cônes chargés de neige se détachent sur les pâleurs du ciel, et produisent une impression étrange qui arrête et retient longtemps. *La Mare Appia*, nuit d'hiver, est aussi un paysage bien rendu malgré les empâtemens inutiles et malgré la blancheur trop vive de la lune, lorsque si près de nous elle est déjà et forcément vêtue des teintes rouges de notre atmosphère. M. Saal mérite d'être loué, car, au lieu d'imiter ses confrères, qui la plupart du temps se contentent d'un semblant d'exécution, il pousse son *rendu* aussi loin que possible, et arrive ainsi à des effets remarquables. Il ne suffit pas de bien voir, de choisir un site pittoresque; il faut savoir le rendre, et je trouve qu'en général les peintres se contentent trop facilement d'exécuter en manière de *pochade* ce qui demanderait à être terminé. Ce sont des indications, des à peu près; mais ce ne sont point des tableaux. M. Daubigny est le maître des à peu près; sous prétexte de ne point gâter le sentiment, de ne point alourdir l'expression, il n'envoie plus que des ébauches. M. Brest, malgré son talent très réel, tombe dans ce

défaut choquant; ses *Vues de Turquie et d'Asie-Mineure* ne sont que d'agréables indications. Que dirait-on d'un écrivain qui, sous prétexte de faire un livre d'histoire, n'en publierait que les sommaires? Ces peintres rudimentaires ressemblent à un ténor qui réciterait sa romance au lieu de la chanter. Ces façons de faire sont bonnes pour des élèves, pour ceux qui s'essaient dans l'art difficile de peindre, et qui, par leurs tentatives malheureuses ou incomplètes, méritent souvent de voir ajourner l'exposition de leurs œuvres.

Une mesure exceptionnelle a fait ouvrir, cette année, des salles spéciales pour les *refusés*. Cette exhibition à la fois triste et grotesque est une des plus curieuses qu'on puisse voir. Elle prouve surabondamment, ce que du reste on savait déjà, que le jury se montre toujours d'une inconcevable indulgence. Sauf une ou deux exceptions très discutables, il n'y a point là un tableau qui méritât l'honneur des salles privilégiées; en revanche, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que beaucoup de toiles acceptées par le jury auraient dû ne trouver place que dans le salon des refusés. Ces œuvres baroques, prétentieuses, d'une sagesse inquiétante, d'une nullité absolue, sont très troublantes à étudier, car elles prouvent de quelles singulières aberrations peut se nourrir l'esprit humain. La plupart d'entre elles donneraient raison aux théories du docteur Trélat sur la folie lucide. On pouvait s'attendre à des outrecuidances d'originalité, et l'on reste surpris de ne voir que des copies informes faites d'après les peintres à la mode, qui eux-mêmes, le plus souvent, s'inspirent des anciens maîtres. Il est curieux de voir où en arrive un maître célèbre, Corrége par exemple, quand il passe par les interprétations d'un peintre de talent pour en venir à celles des barbouilleurs dont les œuvres aujourd'hui sont exposées par ordre. Il y a même quelque chose de cruel dans cette exhibition; on y rit comme aux farces du théâtre du Palais-Royal. En effet, c'est une parodie constante, parodie de dessin, parodie de couleur, parodie de composition. Voilà donc les génies méconnus et ce qu'ils produisent! voilà les impatiens, voilà ceux qui se plaignent, ceux qui crient à l'injustice des hommes, à la dureté du sort, qui en appellent à la postérité! Jamais consécration plus éclatante n'avait été donnée aux travaux du jury, et l'on peut le remercier d'avoir essayé de nous épargner la vue de telles et si lamentables choses.

Du reste, même défauts généraux que dans l'exposition voisine; point d'imagination, point de composition, négligence du dessin, quelque recherche de coloris, tendances ultra-matérialistes indiquées par une ou deux obscénités qu'on ferait bien de retourner, car l'insuffisance de l'exécution les rend tout à fait choquantes; tous ces défauts, augmentés, centuplés par l'absence radicale de

talent, constituent un ensemble qu'on peut se figurer et qui suffirait à dégoûter pour jamais de la peinture.

Que manque-t-il donc à l'art pour reprendre quelque vigueur et se relever de cette éthisie qui le ruine? Est-ce la liberté absolue? Est-ce une direction sévère? Je ne sais; mais je crois qu'il faudrait arriver à une rénovation complète du milieu où se produisent les arts aujourd'hui pour leur rendre la séve qui leur manque. Qu'importent à l'art une liberté spéciale, une direction spéciale? Le mal est plus haut, la cause est plus profonde. Le mouvement de l'esprit humain est un, et il suffit qu'une seule de ses facultés créatrices soit annihilée pour que les autres s'atrophient et cessent de fonctionner. Comment exiger que les poumons respirent lorsque le cœur a suspendu ses battemens? Si l'on parcourt les salles de l'exposition, si l'on regarde l'une après l'autre toutes les œuvres d'art, on verra que celles-là seules où se retrouve un souffle, une inspiration quelconque, sont dues à des hommes qui, comme MM. Français, Fromentin, Perraud, Gérôme, Matout, Cabanel même, ont traversé nos dernières heures de liberté. En littérature, il en est de même; les derniers venus autour desquels un peu de bruit s'est fait étaient déjà entrés dans la vie avant l'année 1848. Si l'on veut se rappeler ce que l'histoire nous enseigne et voir que les combats de l'esprit ont toujours amené une exubérance de vie intellectuelle qui s'est traduite par des éclosions glorieuses dans le monde de l'art et de la poésie, si l'on veut voir que la renaissance est contemporaine des guerres de religion, que la fronde a donné au siècle de Louis XIV ses élémens les plus glorieux, que la révolution française a enfanté l'école de David, que les luttes parlementaires de la restauration et du gouvernement de juillet ont produit l'épanouissement du romantisme, on comprendra qu'en notre temps de repos absolu l'art et la littérature s'enfoncent graduellement dans une léthargie menaçante. Il est possible que des idées passent autour de nous, mais elles ne se manifestent par aucun bruit extérieur. Quel oracle interroger, puisque tous les dieux sont muets? Dans le château de la Belle-au-Bois-Dormant, tout le monde dormait : le peintre dormait, le sculpteur dormait, l'architecte dormait, et le scribe lui-même n'était pas bien certain d'être éveillé!

MAXIME DU CAMP.

LES

# PÊCHEURS DE CANCALE

## RÉCIT DES COTES DE LA MANCHE.

### I. — LE SILLON.

Le roc escarpé sur lequel s'élève la ville de Saint-Malo, serrée dans d'épaisses et hautes murailles qui semblent, en l'étreignant de toutes parts, la forcer à monter en spirale autour de son unique église, ne tient à la terre ferme que par une longue chaussée qu'on nomme *le Sillon*. Il n'existe point d'autre route par laquelle piétons, chevaux et voitures puissent pénétrer dans cette cité essentiellement maritime, qui aurait aussi bien que le Mont-Saint-Michel le droit de prendre pour devise ces mots hardis : *in periculo maris*, si elle ne leur préférait les paroles plus orgueilleuses de son vieux blason : *Malo au riche duc!* Quand le temps est beau et la mer calme, pendant les chaudes soirées de l'été surtout, le Sillon offre un lieu de promenade des plus attrayans. D'un côté s'étend, paisible comme un lac, le vaste bassin qui sert de port aux deux villes rivales de Saint-Malo et de Saint-Servan; de l'autre, l'Océan sans bornes, toujours agité, vient battre le pied de l'antique citadelle, puis rouler ses flots écumeux sur une plage de sable fin qui s'allonge à perte de vue et se confond avec les dunes lointaines. Une rangée de pieux profondément enfoncés dans le sol défend la chaussée contre les incessantes attaques de la mer, dont cet obstacle continu redouble la fureur. Aussi, lorsque la marée est haute, les bruits de la terre sont-ils constamment dominés par la grande voix de l'Océan, qui ne se tait jamais. On est là comme sur le pont d'un navire, partout entouré d'eau, avec cette différence toutefois qu'on a le pied solide et qu'on peut rêver en paix sans craindre de faire naufrage.

Néanmoins dans la mauvaise saison, lorsque le vent du large augmente la violence du flot qui monte, les vagues déferlent avec tant de force sur le Sillon, qu'on ne peut y passer sans courir le risque d'être renversé ou tout au moins trempé jusqu'aux os par un déluge d'eau salée.

Tel était précisément l'état de la mer lorsque, par une froide matinée du mois de février 185., la brise soufflant par bourrasques du nord-est, une jeune paysanne sortit de la ville au grand trot de son âne. C'était une laitière attardée qui revenait du marché; elle s'efforçait de rejoindre ses compagnes, qui avaient traversé le Sillon avant que la mer ne fût toute haute, et poursuivaient gaîment leur route. La jeune fille avait noué sous son menton un fin mouchoir de madras pour défendre contre les assauts de la brise et contre l'écume des flots les blanches ailes de son *clairin* (1). Le manteau noir bordé de velours était serré sur sa poitrine, et ses pieds, chaussés de petits souliers à boucles, s'appuyaient contre les paniers à claire-voie remplis des pots en grès noir dans lesquels elle avait coutume d'apporter à la ville le lait de ses vaches. Sous ses simples habits de paysanne, elle était fort jolie; il y avait de la grâce et comme un air de noblesse dans son profil doux et sérieux à la fois.

Au premier pas que la jeune fille voulut faire faire à son âne vers le Sillon balayé par la vague, la bête sagace dressa les oreilles et refusa d'avancer. — Aïe! va donc! disait la jeune fille en frappant sa monture avec un fouet orné de houppes en laine rouge, et l'âne secouait la tête. Il s'établit donc entre la jeune fille impatiente et la bête obstinée une lutte dont l'issue devenait douteuse. Cette scène un peu grotesque n'avait pour spectateurs que deux marins; encore étaient-ils à quelques centaines de pas en arrière, auprès du pont-levis de la grosse porte que l'on a baptisée du nom de Saint-Vincent en l'honneur du diacre martyr auquel est dédiée l'église de Saint-Malo. Le costume d'ordonnance dont les deux matelots étaient revêtus indiquait qu'ils revenaient du service. Ils portaient leurs papiers enfermés dans un rouleau de fer-blanc suspendu en sautoir et marchaient gaîment, bras dessus, bras dessous, comme deux amis qui ont longtemps partagé les mêmes dangers, le chapeau sur la nuque, le col nu, chantant à tue-tête et fort indifférens aux difficultés que leur offrait le passage du Sillon : ils en avaient vu bien d'autres! Cependant la jeune fille, qui entendait derrière elle ces chants joyeux, craignant d'être accostée par des marins en goguette, secoua si vivement la bride à son âne et lui distribua sur la croupe tant de coups de fouet, que la bête rebelle partit au galop. A ce moment,

(1) Le *clairin* est la coiffe à grandes ailes plates que portent les femmes des environs de Saint-Malo et de Saint-Servan.

une lame énorme, frappant les pieux rangés le long de la chaussée, retentit comme un coup de canon, se dressa menaçante et écumeuse au-dessus du parapet, puis s'abattit en trombe sur toute la largeur du Sillon. Dans sa chute, la lourde masse d'eau avait renversé l'âne, brisé en éclats les pots à lait et jeté à terre la pauvre jeune fille, qui gisait sur le pavé, honteuse et meurtrie. Les deux marins s'étaient empressés de voler à son secours. Ils la prirent délicatement dans leurs bras robustes et la portèrent sur un petit banc placé devant le bureau de l'octroi. A peine la laitière avait-elle repris ses sens, que l'âne vint la rejoindre, l'oreille basse et marchant d'un pas inégal.

— Ma belle enfant, demanda l'un des marins, qui portait de gros favoris noirs, où demeurez-vous?

— Dans la commune de Paramé, répondit la paysanne, au-delà du bourg, sur la route de Saint-Coulomb.

— Eh bien! reprit le marin, c'est à Cancale que nous allons, nous autres... Je suis le fils de Daniel le pêcheur d'huîtres, qui commande la barque l'*Aimable-Aglaé;* le père de mon camarade est le grand Laurent, qui a perdu une jambe au service : vous voyez que nous sommes presque voisins. Rien ne nous est plus facile que de vous reconduire chez vous, puisque votre maison se trouve sur notre chemin. — Laurent, ajouta-t-il en s'adressant à son camarade, va chercher un cabriolet de louage, et dès que la mer en se retirant laissera le passage libre, nous partirons.

Laurent fit marché avec le cocher d'un de ces *coucous* comme on en voyait tant autrefois sur la route de Paris à Versailles, et qui stationnent à toute heure devant la porte Saint-Vincent. Tandis que le cheval mangeait l'avoine, la mer, qui monte et baisse si rapidement sur cette côte, cessa de couvrir la chaussée. Le cabriolet s'avança vers le banc où était assise la jeune fille, qui pleurait et sanglotait, troublée par les soins que lui prodiguaient à l'envi les deux marins, et tout émue encore de l'effroi et de la douleur que lui avait causés sa chute.

— Allons, ma belle enfant, lui dit Daniel, n'ayez pas peur... ce n'est rien que cela!... Tâchez de vous hisser dans le fond de ce carrosse. Il y a longtemps qu'on n'a remis du crin dans les siéges; mais c'est égal, vous n'y serez pas mal assise. Là, doucement, levez le pied et la main en même temps comme si vous montiez aux enfléchures d'un navire...

La jeune fille se glissa avec effort dans le fond du cabriolet, et Daniel, prenant place à côté d'elle, cria au cocher comme s'il se fût adressé au patron d'une barque : — Poussez! poussez hors!...

— Mais moi, dit l'autre marin, il faut donc que je monte sur la bourrique... Elle cloche, la pauvre bête... Est-ce qu'elle ne suivrait pas si je l'attachais derrière la voiture?...

— Oh! non, répondit la jeune fille; il vaudrait mieux la laisser aller toute seule, elle trouverait son chemin...

— Essaie de monter dessus, Laurent, dit Daniel; elle n'a pas l'air d'être blessée; si nous la laissons s'en retourner seule chez elle, quelque vaurien pourra la voler.

— Mon Dieu! dit la jeune fille, quel mal je vous donne! Si je n'avais point été retardée en ville par une emplette dont ma mère m'a chargée, tout cela ne serait point arrivé.

— Oh! il n'y a pas de mal, répliqua Laurent; aussi bien j'aurais fait la route à pied!... Tenez, voilà le bourriquet qui trotte comme si le diable le poussait!...

Laurent se tenait en écuyer cavalcadour auprès du marchepied, tandis que le cabriolet roulait avec un bruit de ferraille sur le pavé encore humide. De temps à autre, quelques embruns qui se détachaient du sommet des vagues irritées venaient encore mouiller l'âne et son cavalier. La jeune fille frissonnait de tous ses membres au fond du cabriolet, car la brise soufflait toujours avec violence.

— Vous avez froid, mademoiselle, lui dit Daniel; voilà mon caban, mettez-le sur vos épaules... C'est chaud, ces vêtemens-là, et on est bien content de les enverguer quand on est de quart la nuit!... n'est-ce pas, Laurent? — Laurent trottait toujours, une main appuyée sur son chapeau ciré que le vent semblait vouloir lui enlever à toute force, l'autre passée dans la bride de l'âne. Il avait beaucoup de mal à se tenir d'aplomb sur la selle, et la largeur du bât l'obligeait à ouvrir démesurément les jambes. Dans cette position gênante, il ne pouvait prendre part à la conversation que son camarade conduisait tout à son aise du fond du cabriolet.

— Eh! Laurent, disait celui-ci, tu vas tomber si tu t'obstines à faire ainsi courir la bourrique; plus tu tireras la bride, et plus la bête ira vite...

— Je le vois bien, répondit Laurent; je ne saurais plus y tenir; mieux vaut sauter à terre et marcher à pied. — Parlant ainsi, il se précipita à bas de sa monture, et grimpa derrière le cabriolet, tenant toujours la bride du baudet, qui ne suivait qu'avec une extrême répugnance. De temps à autre, Laurent se retournait pour jeter un coup d'œil à travers la vitre encadrée dans la capote du cabriolet, et il contemplait avec envie son compagnon, assis commodément auprès de la jeune fille et causant avec elle. Il est vrai que celle-ci semblait peu empressée de répondre aux questions de son voisin : il lui était pénible de se voir ainsi reconduite chez elle par deux jeunes gens inconnus. Quant au cocher, habitué à mener toute sorte de gens, il se faisait un devoir de garder en toute occasion un morne silence.

— Il me semble, disait Daniel à la paysanne, il me semble que

votre visage ne m'est pas inconnu. Comment appelle-t-on la ferme où vous demeurez?

— La Petite-Marouillère, répondit la jeune fille, et moi je me nomme Jenny Lambert.

— Très bien, votre nom me revient à présent. Est-ce que vous allez comme ça tous les jours à Saint-Malo porter du lait?... Moi, je m'ennuierais bien vite à faire si souvent la même route... Quand on est marin, voyez-vous, on aime à changer de pays. Pourtant, à l'été, quand il fait un beau soleil et que la mer vient de se retirer, c'est drôle de voir toutes les femmes qui s'en reviennent par la grève en tricotant, assises de côté sur leurs bourriques; le sable mouillé fait l'effet d'un miroir dans lequel bêtes et gens paraissent renversés, la tête en bas... Eh! Laurent, es-tu bien là?

— Pas trop, dit Laurent, qui s'accrochait d'une main aux ressorts du cabriolet.

— Tant pis! moi je suis à merveille!... Ma voisine commence à se trouver tout à fait bien... Allons, cocher, plus vite que cela... Le froid pique, il ne fait pas bon sur les routes dans ce temps-ci, quand on a vent debout... L'hiver a-t-il été dur cette année, mademoiselle Jenny?

— Pas beaucoup, fit la jeune fille.

— C'est que nous avons passé la ligne au milieu de décembre, nous autres, et dans ces parages-là on ne distingue point l'hiver de l'été. Oui, c'était le 15 décembre que nous quittions l'hémisphère sud, n'est-ce pas, Laurent?

Mais Laurent ne fit cette fois aucune réponse; il avait été contraint d'abandonner le siége incommode sur lequel il s'était installé en désespoir de cause. Le cocher, se penchant sur le devant du cabriolet, l'aperçut bien loin en arrière, qui traînait l'âne à la remorque. — Faut-il l'attendre? demanda l'automédon, qui marchait à l'heure.

— Fouettez, fouettez toujours! dit Daniel. Je sais bien que je ferais mieux de le laisser monter à son tour; mais, ma foi, je ne me soucie pas de traverser les rues de Paramé en uniforme de marin de l'état et conduisant un âne comme un marchand de chiffons. Mon camarade n'a pas tant d'amour-propre, lui; il est si bon garçon!... Allons, cocher, passons crânement dans le bourg!

La jeune fille n'était pas fâchée non plus de traverser rapidement le gros village de Paramé, où tout le monde la connaissait. Cachée dans le fond du cabriolet et abritée par son voisin, qui avançait la partie supérieure de son corps hors de la voiture et regardait autour de lui d'un air allègre et triomphant, Jenny Lambert se déroba facilement à la curiosité des habitans du bourg. Quand le véhicule s'arrêta devant la ferme de sa mère, celle-ci, surprise de voir un

marin mettre pied à terre devant le seuil de sa porte, lui demanda d'un ton brusque : — Qu'y a-t-il pour votre service, jeune homme?

— Il y a que je vous ramène votre fille, un peu meurtrie, mais pas du tout blessée... Un coup de mer sur le long Sillon... La marée était haute, voyez-vous, et la pauvre enfant se trouvait un peu en retard; elle a voulu passer tout de même... Vous cherchez votre bourriquet... oh! il n'est pas loin; mon camarade le ramène par la bride... Adieu, ma bonne dame; adieu, mademoiselle Jenny!

La fermière insista pour que le marin voulût bien entrer sous son toit et accepter quelques rafraîchissemens. Le cocher, payé et expédié par Daniel, reprit la route de Paramé, où il espérait trouver un chargement de retour. Tandis que Jenny, retirée dans une pièce voisine, racontait à sa mère, en changeant de vêtemens, les détails de sa mésaventure du matin, Laurent était arrivé, et l'âne avec lui. Les deux marins, assis devant un bon feu sur le grand banc en bois de chêne placé autour de l'âtre, se réchauffaient en vidant un pot de cidre. Après une halte d'une demi-heure, ils se levèrent, et, comblés de remercîmens par la mère de la jeune paysanne, ils continuèrent à marcher dans la direction de Cancale.

— Ah çà! dit Laurent à son compagnon, tu as donc payé le cocher?

Daniel répondit par un signe de tête affirmatif.

— En ce cas, je te dois la moitié de la course. Tiens, voilà trente sous...

— Non, non, fit Daniel; tu n'es pas monté dans le cabriolet, toi, tu n'as rien à payer.

— En conscience, répliqua Laurent, les choses ne se passeront pas comme cela... Est-ce que tu voudrais faire le fier avec moi?... J'entends être de moitié dans le petit service que nous avons rendu à la jeune personne...

— Eh bien! tu paieras quelque chose à Cancale, et nous serons quittes... Elle est jolie, la petite Jenny, va! et avec cela bien aimable, point fière...

— C'est peut-être pour mieux causer avec elle que tu m'as laissé courir à pied la moitié du chemin en traînant par la bride ce maudit âne, qui ne voulait plus trotter?

— Dame! répliqua Daniel avec un sourire, il y a des momens où l'on n'a pas besoin de camarade...

— Voilà une parole qui ne me plaît guère, murmura Laurent; on est ami ou on ne l'est pas!

— Vas-tu te fâcher? reprit Daniel. A qui puis-je donc parler franchement, si ce n'est à toi?... Tu sais que mon père a quelque chose : eh bien! je pense à me faire recevoir maître au cabotage dans deux ans, et puis à me marier. Il n'y a donc rien d'étonnant

que je fasse un peu attention aux jeunes filles qui se trouvent sur mon chemin...

Laurent baissa la tête et ne répondit rien. Il était pauvre, lui; une partie de ce qu'il gagnait servait à soutenir son père infirme, qui touchait une petite pension de l'état, et à soulager la misère de ses deux sœurs, veuves de marins et mères de famille. Servir comme simple matelot sur les navires de guerre ou sur les navires du commerce, ne jamais connaître le repos, ne jamais jouir de son indépendance, telle était la triste perspective qui s'offrait à lui. Une expression de mélancolie résignée se peignait sur ses traits hâlés par le soleil, et cependant il était content de revoir ceux auxquels il sacrifiait la moitié d'un salaire si laborieusement acquis. Son compagnon Daniel, roulant dans sa tête des projets d'avenir, marchait le front haut, et tous les deux ils continuaient leur route en silence, occupés des sentimens divers que leur inspirait le retour au pays natal. Ils ne s'arrêtèrent pas même au cabaret de Saint-Coulomb, qui porte pour enseigne un beau bateau de Cancale gréé en lougre, filant au plus près du vent, toutes voiles dehors. Leurs regards distraits erraient sur la campagne dépouillée de verdure, sur les collines couvertes de pommiers aux rameaux noirs et d'ajoncs épineux, sur les guérets humides où déjà les moissons commençaient à germer. Quel intérêt présentait l'aspect des champs à ces hommes dont toute la vie se passait à parcourir l'Océan? Que leur importait la future récolte, à eux qui ne seraient plus là pour la voir mûrir? Indifférens à tout ce qui préoccupe les gens voués aux travaux champêtres, les deux marins foulaient donc sans émotion la terre féconde qui nourrit les hommes. Leur cœur ne s'épanouit que lorsqu'ils arrivèrent sur les collines qui entourent la partie haute de Cancale. A la vue de cette baie profondément creusée dans les terres, bornée au nord par de sombres masses de rochers, décrivant de l'est au sud une vaste courbe au milieu de grèves blanches au-delà desquelles se profile, à de grandes hauteurs, toute la côte de la Basse-Normandie, Avranches, le Mont-Dol, le Mont-Saint-Michel, Tombelaine; à la vue de toutes les villes, de tous les villages, de tous les édifices, de tous les rochers, de tous les bois, qui se déroulent en un immense amphithéâtre, et dont ils savaient les noms depuis leur enfance, un cri de joie s'échappa de leur poitrine.

Ils avaient enfin touché le port et posé le pied sur le seuil de la maison paternelle. Pendant trois jours entiers, les deux jeunes gens s'abandonnèrent aux douceurs du *far niente*. Ils furent parfaitement, complétement heureux. La famille les accueillait avec tendresse; les amis écoutaient avec une attention sympathique le récit de leur récente campagne. Il y eut pour eux, en compensation de

deux années de périls et de fatigues, quelques heures de repos absolu et de causeries animées dans les cafés, devant une table chargée de bouteilles : heures délicieuses pour le marin rendu à la liberté, et qui oublie si vite *inter pocula* les dangers de la veille et ceux du lendemain. Le quatrième jour, le prestige du retour étant effacé, Daniel et Laurent commencèrent à ressentir les premières atteintes de l'ennui. Impatience d'arriver et impatience de repartir, tels sont les deux sentimens qui absorbent la vie du matelot. D'ailleurs, au milieu de gens qui travaillent, il n'y a guère place pour l'homme oisif, et le mouvement régulier de la mer, qui abandonne incessamment la plage qu'elle vient de toucher, inspire au marin le besoin d'une activité constante.

### II. — DEUX MARINS EN RETRAITE.

La fin de l'hiver est l'époque où les navires destinés à la pêche de la morue dans les parages de Terre-Neuve commencent à recruter leurs équipages. Il règne alors une grande activité dans les ports d'armement, car cette pêche lointaine occupe, sur le littoral des seuls arrondissemens de Saint-Malo et de Saint-Brieuc, plusieurs milliers de travailleurs. Les uns font à bord le service de marins, les autres amorcent les lignes, les tendent, prennent le poisson, le fendent et le salent; d'autres encore, plus faibles ou moins habiles, sont employés à retourner sur les galets les morues que l'on fait sécher au grand air. Selon que les navires vont pêcher au large, — sur le grand banc ou auprès de l'île Saint-Pierre, — ou bien aux abords du continent américain, — dans le golfe Saint-Laurent et sur les côtes de Terre-Neuve et de l'est, — ils mettent à la voile dès les premiers jours de mars, ou ne quittent le port que dans les mois d'avril et de mai. Les glaces forment d'infranchissables barrières à l'entrée de ces mers inhospitalières durant tout l'hiver et les deux tiers du printemps. Lorsqu'elles se détachent par masses énormes des caps où le froid les tenait comme soudées, elles s'en vont flottant à travers l'Atlantique : de là l'impossibilité où se trouvent les navigateurs d'aborder les parages de la pêche avant certaines époques que l'expérience a fait connaître. Enfin, plus tard encore, quand une certaine quantité de morues a été prise et préparée pour de longs voyages, d'autres navires, plus forts de tonnage et fins voiliers, vont chercher à Saint-Pierre des cargaisons qu'ils transportent dans la Méditerranée, aux Antilles et jusqu'aux Indes orientales. Combien de bras acharnés contre ce poisson inoffensif! Sur un espace de plusieurs centaines de lieues, partout où il y a des bancs, des millions de lignes flottent dans la mer. Sur une longueur de côtes aussi étendue, de l'embouchure du Saint-Laurent jus-

qu'aux parages où se montre l'ours blanc, des milliers de filets bloquent l'entrée des rades, des criques et des ruisseaux. Chaque année, les bandes innombrables de morues que la Providence dirige vers les mêmes localités y reparaissent fidèlement, poussées par l'instinct de la migration. Les mines d'or du Pérou sont épuisées; les *placers* de la Californie et de l'Australie, fouillés en tous sens par des mains avides, ne produiront pas longtemps ces trésors dont l'exploitation a peuplé les solitudes des continens nouveaux, et voilà des siècles que la France et l'Angleterre trouvent dans la pêche de la morue, nourriture des classes indigentes, une source de richesses toujours renaissante et une précieuse école pour leurs marins.

Les deux jeunes Cancalais, débarqués dans la première semaine de février, après une longue campagne à bord d'un navire de l'état, arrivaient donc chez eux juste à temps pour trouver de l'emploi à bord des bâtimens pêcheurs. Daniel était pressé de faire encore deux ou trois voyages qui lui permettraient de se perfectionner dans l'art de la navigation avant de se présenter aux examens pour le grand cabotage; son camarade Laurent sentait l'impérieux besoin de gagner au plus tôt quelques centaines de francs, dont son père infirme et ses sœurs restées veuves devaient toucher la meilleure part. Ce fut donc à bord d'un navire armé à Saint-Servan pour la pêche du grand banc, — sur un *banquier*, comme on dit dans le pays, — qu'ils prirent du service. La nécessité où ils se trouvaient de faire provision de vêtemens cirés, de bottes imperméables, de gilets de laine, de tout l'attirail indispensable à ceux qui doivent braver pendant six mois et en plein Océan les intempéries d'un climat froid et brumeux, les obligea à visiter plus d'une fois les magasins de Saint-Servan et de Saint-Malo. Le plus ordinairement ils allaient ensemble; une étroite amitié unissait ces deux marins depuis leur enfance, et elle était d'autant plus solide que leurs caractères offraient des différences plus tranchées. Laurent, un peu plus jeune que son compagnon, d'une nature plus douce et plus docile, subissait en toute occasion l'ascendant de Daniel, que ses façons un peu rudes, sa taille athlétique et une certaine assurance avaient habitué à être le maître parmi ses égaux. Daniel protégeait son ami, mais à la condition de le dominer toujours un peu.

Un jour qu'ils retournaient à Cancale, la mère de Jenny Lambert, les voyant passer sur la route, les pria de venir partager son dîner. Daniel paraissait peu disposé à se rendre à l'invitation de la fermière; mais celle-ci insista de si bon cœur qu'il dut accepter.

— Je vois bien que vous allez partir, dit la fermière; vous avez sous le bras des vêtemens qui ne sont point faits pour aller aux assemblées... Ah! les marins!... Et pourtant les filles de chez nous ne veulent épouser que des gens de mer!... Ce jeune homme-là,

ajouta-t-elle en regardant Laurent de plus près, est celui qui était avec vous le jour que vous m'avez ramené ma pauvre Jenny. Il n'était point encore venu nous revoir, lui...

— Il n'est pas hardi, ce garçon-là, répondit Daniel en passant la main dans ses gros favoris, mais il a bon cœur!...

Laurent, un peu humilié de voir son camarade prendre avec lui des airs de protection, promena ses regards autour de l'appartement, et il aperçut, à droite du bahut sur lequel étaient rangés les belles assiettes et les plats à fleurs jaunes et rouges, un coco du Brésil que son ami Daniel avait sculpté dans leur dernière campagne. Cette découverte lui donna beaucoup à penser. Daniel avait donc fait plus d'une visite à la ferme sans le lui dire... Pourquoi ce coco si finement sculpté, objet des prédilections de son camarade, se trouvait-il là, suspendu à la place d'honneur?... Si Daniel avait hésité à entrer ce jour-là, c'était donc parce que lui, Laurent, était de trop et pouvait le gêner! Secourir une jeune fille blessée était une action toute naturelle; mais, si simple qu'elle fût, pourquoi Daniel cherchait-il à en tirer le profit au préjudice de son ami?...

L'arrivée de Jenny vint arracher Laurent aux idées attristantes qui se pressaient dans son esprit. Après les avoir salués tous les deux en rougissant un peu, la jeune fille vint s'asseoir auprès de sa mère, et la conversation s'anima par degrés; mais Laurent osait à peine y prendre part. Les airs d'assurance et de satisfaction que se donnait Daniel le déconcertaient et lui causaient un malaise indéfinissable. Honteux et décontenancé, il levait à peine les yeux sur la jeune fille, qui lui semblait si gentille, si fraîche, qu'il croyait rêver en la regardant. Celle-ci parlait doucement, avec mesure, sans mêler à ses paroles les éclats de rire bruyans que Daniel cherchait à provoquer par ses saillies. Elle se tournait souvent du côté de Laurent, qui mangeait peu, buvait moins encore, et paraissait souffrir. Si ce pauvre marin eût été plus perspicace, il eût pu remarquer qu'il inspirait à Jenny plus d'intérêt qu'il ne le supposait : il eût compris aussi que son compagnon, trop sûr de lui-même et trop enhardi par le bon accueil qu'il trouvait chez la mère de Jenny, pourrait bien faire fausse route et toucher cet écueil redoutable que l'on nomme le caprice d'une jeune fille; mais il ignorait les mystères du cœur féminin, et, trop timide pour se croire l'objet de la plus banale bienveillance, il se renfermait dans une muette douleur, ne sachant pas lui-même quelle en était la cause, et comment il se trouvait être jaloux d'une jeune fille qu'il n'avait jamais songé à aimer.

— Ah çà! dit la fermière Lambert, j'ai été à la ville aussi, moi, et à votre intention, Daniel. Tenez, voilà une cravate de laine rouge que j'ai choisie pour vous... Ça n'est pas grand'chose, dame! et vous en avez peut-être de plus belles, vous qui êtes d'une famille où

l'on a de quoi... Mais j'avais à cœur de vous offrir un petit cadeau.

— Merci, merci, répondit Daniel; je vous promets de la mettre à mon cou toutes les fois que je serai en toilette. Elle est d'un si bon goût, que l'on dirait que c'est votre fille qui l'a choisie!

— Ah! oui, la jeunesse d'à présent a du goût, s'écria la fermière; les filles de campagne voudraient toutes porter du velours et de la dentelle comme les grandes dames!... Dieu merci, je n'ai qu'une fille, et nous avons affaire à un maître qui a un bon cœur. Il n'est pas bien riche; mais comme il vit simplement et qu'il ne dépense guère, il ne cherche point à tirer de la terre plus qu'elle ne peut donner, comme font tant de gros bourgeois!... Vous le connaissez peut-être, c'est M. Kelmère de Cancale.

— Le commandant Kelmère? demanda Laurent; c'est un ami de mon père; ils ont longtemps navigué ensemble, et j'ai fait mon premier voyage avec lui.

— Il est l'ami de tous les marins, interrompit Daniel; j'ai bien des fois ramé dans sa yole quand il allait faire des parties de pêche aux îles Chausey. Voyons, Laurent, ajouta-t-il en attachant à son cou la grosse cravate, présent de la fermière; il est tard, en route!

Les deux amis reprirent leurs paquets et dirent adieu à la fermière. — Où donc est votre fille, demanda Daniel en s'arrêtant sur le seuil; je ne veux pas partir sans la revoir.

— Me voici, répliqua Jenny, qui ouvrait la porte de sa petite chambre, et s'adressant à Laurent : — Monsieur, lui dit-elle, vous plairait-il d'accepter ce petit cache-nez en laine blanche que j'ai tricoté cet hiver à la veillée? Il paraît que c'est bien la mode aujourd'hui parmi les marins, car ils en portent presque tous...

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle, murmura Laurent, qui restait immobile et ébahi, tenant sur son bras la blanche écharpe de laine...

— Je l'avais commencé pour un de mes frères qui est en apprentissage à Saint-Malo, ajouta la jeune fille en se retirant; mais j'ai bien le temps de lui en faire un autre.

La mère de Jenny lança à sa fille un regard de mauvaise humeur qu'elle accompagna de cette exclamation : — Petite sotte, va! — Mais les deux amis ne l'entendirent point; ils étaient déjà sur la grand'route.

— Veux-tu changer avec moi? dit Daniel à son camarade. — Celui-ci secoua la tête en signe de refus.

— Je te donne trois francs de retour!...

— Non, répliqua Laurent, qui serrait le cache-nez au fond de sa poche.

— Bien, bien, fit Daniel après un moment de réflexion; je m'ex-

plique la chose. C'était pour moi que Jenny avait tricoté ce cache-nez; mais comme sa mère m'avait déjà fait un cadeau, tu comprends?... La jeune fille s'est crue obligée de te donner son propre ouvrage, ne voulant pas faire de jaloux!

— Peut-être bien, répondit Laurent d'un air distrait.

Ils continuèrent à marcher vers Cancale, et le jour commençait à baisser quand ils arrivèrent chez eux. Ils habitaient dans la partie basse du bourg que l'on nomme La Houle; c'est là véritablement le quartier des pêcheurs. Au bas des rochers à pic, hauts de quelques centaines de pieds, s'étend, le long d'un quai spacieux, une ligne non interrompue de maisons à un et deux étages, toutes occupées par les patrons des barques et leurs familles. Sur la plage, couverte de débris d'huîtres et de coquillages de toute sorte broyés par le flot et blanchis par la salure de la mer, on ne voit que dragues et filets appuyés sur les pierres et accrochés aux bords du quai. A ce moment, la marée montait; mais le vent qui soufflait de terre forçait les barques à louvoyer. On les voyait courir des bordées pour aller s'amarrer sur leurs bouées, qui commençaient à flotter. Les cultivateurs, qui tous possèdent comme dépendance de leurs fermes quelqu'un de ces carrés entourés de claies où sont parquées les huîtres, quittaient la plage après avoir visité ce champ de coquillages et regagnaient par des sentiers à pic les terres qu'ils labourent avec la pioche et la charrue. Les femmes et les enfans des pêcheurs se rapprochaient de la rive pour assister à l'arrivée des bateaux. Peu à peu les barques regagnaient leur mouillage, et de chacune d'elles se détachait un canot qui venait apporter le produit de la journée. Les hommes débarquaient, silencieux, fatigués, traînant sur les pierres du quai leurs hautes et larges bottes, coiffés du grand chapeau ciré, empaquetés dans d'épais vêtemens de laine, et portant sur l'épaule le petit baril à l'eau-de-vie. Chacun d'eux regagnait sa demeure, celui-ci donnant la main à de petits enfans qui avaient couru sur la plage pour embrasser leur père, celui-là soutenant avec effort ces gros poissons aux formes étranges, aux vives couleurs, au goût savoureux, que la mer recèle en ses abîmes et que le bras de l'homme en a su arracher pour les envoyer vendre à la criée sur les marchés de Paris. Quand il fut nuit, la lune vint éclairer la vaste rade, remplie de barques dont les mâts dépouillés de leurs voiles se balançaient doucement à la vague et se reflétaient en longues spirales dans le miroir des flots.

Le père de Laurent, — on l'appelait vulgairement Jambe-de-Bois depuis qu'il avait été obligé de remplacer par un morceau de chêne le membre qu'un boulet lui avait enlevé à Mogador, — se promenait alors sur le quai devant La Houle en compagnie du commandant Kelmère. C'était leur habitude de venir chaque soir faire leurs cent

pas au bord de la mer, et cela durait depuis quinze ans. Ils se parlaient de leurs campagnes, des pays lointains, toujours du passé, car le présent de l'homme de mer en retraite est souvent plein d'ennui et son avenir plein de tristesse. Cependant ce soir-là le commandant Kelmère entretenait son vieil ami de projets assez nouveaux.

— Écoute, lui disait-il, c'est un secret que je te confie... Tu sais que je n'ai jamais été porté pour le mariage, et pourtant, depuis que j'ai eu la sotte idée de prendre ma retraite, les jours me semblent longs, quoique les années passent plus vite. Voilà que j'ai cinquante-sept ans sonnés, mais ma santé est bonne, je n'éprouve aucune infirmité, si ce n'est ma blessure à l'épaule qui me fait souffrir par les changemens de temps... Eh bien! l'envie m'a pris de me marier. Qu'en penses-tu?

— Vous feriez bien, commandant, dit Jambe-de-Bois.

— Oui, de me marier, reprit le commandant Kelmère, mais avec qui?... Les demoiselles d'ici et celles des environs aiment trop la toilette; il leur faut des jeunes gens élégans, des gants jaunes, des Parisiens; moi, je ne puis plus me faire à ces manières-là depuis que j'ai pris de l'embonpoint, n'est-ce pas, mon ami? Donc je ne vois personne autour d'ici, ni à Cancale, ni à La Houle, ni dans les environs, à qui je puisse m'adresser!... J'ai pourtant une jolie pension et du bien au soleil. Ne t'ai-je pas parlé quelquefois de ma ferme située auprès de Paramé?

— La Petite-Marouillère? Oh! bien souvent.

— Eh bien! c'est un joli morceau de terre; le tabac y réussit à merveille, les pommes y sont magnifiques... Moi qui aime les fleurs de passion, je me plairais là, je ferais valoir mes terres, j'en tirerais un bon profit.

— Elle n'est donc pas affermée? demanda Jambe-de-Bois.

— Si fait, mon ami, mais à très bas prix... Le fermier est mort il y a six ans; ses garçons étaient des fainéans qui ont mieux aimé prendre des états dans les villes que de labourer les terres, de sorte que ma propriété est restée entre les mains de la veuve, qui l'exploite au moyen de journaliers dont les services se paient cher. Cette veuve a une fille travailleuse, sage et fort gentille... Tu m'entends, hein?... Je me demande pourquoi je ne m'établirais pas à la campagne, pourquoi je ne donnerais pas mon bien et mon nom à une jeune fille qui..., par malheur, a trente et quelques années de moins que moi! C'est là l'écueil, mon ami!...

— Dame! les âges ne sont guère assortis, dit Jambe-de-Bois; mais quand il s'agit de devenir l'épouse d'un homme riche, décoré, d'un commandant!

— C'est là le côté brillant de ma position, reprit le commandant en se redressant avec quelque fierté, et comme si le bruit de la mer,

qui lui rappelait ses belles et fortes années, l'eût subitement rajeuni. Puis, baissant la voix, il ajouta : — Elle aurait tout à gagner en unissant son sort au mien. Je lui laisserais ce que je possède, et quand je quitterais cette vie, elle se trouverait indépendante et encore jeune... Mais chut, voici ton fils!...

C'était en effet Laurent qui venait rejoindre son père. Il salua respectueusement le commandant, qui lui prit la main d'une façon affectueuse : — Eh bien! mon garçon, tu vas repartir? A la bonne heure; quand le paletot est sec, un bon marin doit reprendre la mer. Ah!... je sais bien que j'avais encore quelque chose à te dire, reprit-il en s'adressant au père du jeune matelot, et je le dirai devant ton fils, à la condition qu'il nous garde le secret...

— Il n'y a pas de danger que je vous trahisse, commandant Kelmère, répondit le jeune homme.

— Eh bien! écoutez-moi tous les deux. Tu sais, Jambe-de-Bois, qu'en 94 un petit cutter anglais a sombré devant le gros rocher qu'on nomme le *Groin;* mon père m'a bien des fois montré l'endroit. Les anciens disaient qu'il y avait à bord du cutter des émigrés qui apportaient aux Vendéens des lettres et de l'argent; on n'a jamais su au juste ce qu'il y avait de vrai dans cette supposition. Il vint à la plage une demi-douzaine de cadavres; mais quant au cutter, il fut mis en pièces par la mer... Cependant, à l'époque des grandes marées, quand le pied des roches se découvre, j'ai cru parfois apercevoir quelque chose... Le mois prochain, il y a une de ces grandes marées qui atteindra au moins cent huit degrés; si tu veux, nous irons voir ce qui se passe par là... C'est dommage que ton fils ne puisse être de la partie, je l'aurais emmené avec nous.

— Commandant, dit Jambe-de-Bois, j'ai plus de foi dans les pièces de cent sous que mon fils va gagner que dans le trésor dont vous parlez!...

— Soit, reprit le commandant Kelmère, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; mais il n'en coûte guère d'essayer... Bien entendu que la moitié sera pour toi, si nous trouvons quelque chose? Là-dessus, bonsoir, mes amis; il est temps d'aller souper. — Puis, se retournant vers le vieil invalide, il ajouta d'un ton mystérieux : L'autre affaire doit rester entre toi et moi; si les commères de La Houle venaient à jaser sur mon compte, je serais un homme perdu!

### III. — UN EFFET DE BROUILLARD.

Dans les premiers jours de mars, le brick le *Dauphin*, sur lequel étaient embarqués les deux Cancalais, profitait d'une jolie brise de nord-est pour prendre le large. Le voyage de retour, des parages de Terre-Neuve aux côtes de France, qui ne demande communément

pas plus de quinze à vingt jours, ne s'accomplit jamais aussi vite en sens inverse, même avec une brise favorable. Probablement des courans contraires opposent une résistance considérable aux navires qui s'avancent vers l'ouest, ce qui fait dire aux marins qu'*il faut toujours monter* pour atteindre la côte d'Amérique. Ce ne fut donc qu'après six semaines de navigation que le *Dauphin* jeta l'ancre devant Saint-Pierre de Terre-Neuve. Dès que le capitaine eut pris dans cette île sa provision de capelans et autres petits poissons qui servent à amorcer les lignes, il revint sur le banc pour *y faire sa pêche*. Mouillé par quatre-vingts brasses au moyen d'un long câble revêtu d'une épaisse couche de goudron, le *Dauphin* serra ses voiles et mit ses chaloupes à la mer. Alors commencèrent pour l'équipage les pénibles travaux, les corvées incessantes qui ne laissent aux équipages ni trêve ni repos. Deux fois par jour, les marins du bord descendent dans de grosses chaloupes munies de deux voiles et de lourds avirons; ils s'en vont porter à un ou deux milles du navire des câbles garnis dans toute leur longueur de lignes auxquelles pendent les hameçons. Lorsque cette interminable corde a été déroulée et qu'elle plonge dans la mer avec ses innombrables haims, il s'agit d'en maintenir l'extrémité à une profondeur moindre que celle des eaux, de manière que les lignes puissent flotter sans toucher le fond. Une bouée en liége, signalée par un pavillon, marque le point où vient aboutir la corde le long de laquelle des centaines de morues voraces se prennent nuit et jour. L'Océan est toujours houleux dans ces parages battus par tous les vents; il y souffle presque continuellement une bise piquante dont le voisinage des glaces augmente l'âpreté. Souvent aussi la pluie tombe, les tempêtes se succèdent durant des semaines entières, et il s'étend sur la surface de la mer des brouillards tellement intenses qu'on ne peut rien distinguer à quatre pas de soi.

Un soir, — au milieu du mois de mai, — le vent, qui soufflait par bourrasques, ne permettant plus au capitaine du *Dauphin* de laisser ses lignes dehors, l'ordre fut donné aux hommes de service d'aller les relever. Les deux Cancalais, Daniel et Laurent, se trouvaient de corvée : ils prirent place côte à côte dans la même chaloupe avec quatre autres marins de l'équipage. A peine s'étaient-ils éloignés de cent mètres qu'une brume épaisse s'abattit sur les flots. La brise ne se calmait qu'insensiblement, et la mer continuait à être furieuse. Secouée par les vagues, la chaloupe roulait péniblement; les hommes qui la montaient ramaient avec courage, cherchant du regard le pavillon fixé sur la bouée. Pendant une heure, ils s'avancèrent ainsi lentement, au hasard, espérant découvrir le petit drapeau planté sur le morceau de liége; mais sur la mer aussi bien que dans une forêt, quand on a perdu sa route, on s'éloigne presque toujours

du but vers lequel on tend, quels que soient les efforts que l'on fasse pour l'atteindre. Bientôt la nuit vint; les coups de fusil que l'on tirait à bord du *Dauphin* pour guider dans leur retour les gens de la chaloupe arrivaient aux oreilles de ceux-ci. Tantôt hissant une voile, tantôt ramant avec leurs pesans avirons, les marins égarés croyaient se rapprocher du navire; puis, après un quart d'heure d'angoisse, ils entendaient du côté opposé le bruit de la cloche que l'on agitait par intervalles sur le pont du brick. On eût dit que le vertige s'était emparé de ces pauvres gens; tant que dura la nuit, ils cherchèrent à se maintenir à courte distance du navire, qui semblait avoir disparu dans l'ombre. Cependant ils étaient exténués; une brume glacée avait pénétré leurs vêtemens, et leurs mains raidies ne pouvaient plus saisir la rame. Quand le jour parut, chacun d'eux attendit avec une impatience fébrile le moment où la clarté de l'aurore se répandant jusqu'aux extrémités de l'horizon leur permettrait de reconnaître la position probable du *Dauphin;* mais à peine la pâle lumière du matin blanchissait la cime des vagues que le brouillard, se détachant des nuages, vint couvrir de nouveau la surface de l'Océan, ramenant sur l'espace immense d'autres ténèbres presque aussi épaisses que celles de la nuit. Les marins, errant au hasard, n'entendaient plus ni la cloche ni les détonations qui avaient soutenu leur énergie la veille au soir; plusieurs d'entre eux s'étaient endormis par l'effet de la fatigue.

— Laurent, dit tout bas Daniel à son camarade, Laurent, le navire est perdu!

— Je tombe de sommeil, répondit celui-ci; j'ai faim, j'ai soif... Les vivres que nous avons là ne peuvent pas nous durer plus d'un jour...

— Il faut toujours commencer par reprendre des forces, répliqua Daniel. — Holà! vous autres! ajouta-t-il en secouant les marins qui sommeillaient étendus sur les bancs, réveillez-vous!... Cassons un peu de biscuit, et avalons un petit verre d'eau-de-vie. J'ai là dans ma poche une bouteille de cognac que j'ai eu la chance d'embarquer en cachette.

Les marins se mirent à manger silencieusement; leurs regards plongeaient sur la vague glauque et écumeuse qui bornait leur horizon; ils ne distinguaient pas même les goëlands, qui, par des cris aigus, semblaient s'appeler les uns les autres dans la brume. L'eau-de-vie leur redonna cependant un peu de courage. Le malheur qui leur arrivait n'était après tout qu'une de ces mésaventures assez ordinaires dans les parages de Terre-Neuve. Sur ce banc, long de plus de cent lieues, où tant de navires passent et repassent incessamment en toute saison, n'avaient-ils pas la chance d'être rencontrés et sauvés? Ces pensées rassurantes, qu'ils se communiquaient les uns aux autres, les empêchaient de s'abandonner au désespoir,

et durant tout le jour ils crurent reconnaître dans le bruit des flots, dans le cri des oiseaux aquatiques, jusque dans le sifflement du vent qui secouait leurs voiles, le son d'une cloche, l'appel d'une voix humaine, le sillage d'un navire coupant l'eau avec sa proue. Le soir vint : pour la seconde fois, la nuit redoubla l'intensité des ténèbres, et les marins de la chaloupe gardèrent un profond silence. Ils mangèrent, mais sans appétit, malgré la faim qui les dévorait, les derniers restes de leurs vivres, et tourmentés par la perspective terrible du sort qui les menaçait, si leur mauvaise étoile n'amenait aucun navire auprès d'eux. Peut-être en passait-il beaucoup, peut-être eux-mêmes, tout en courant des bordées à droite et à gauche, approchaient-ils fréquemment de quelque bâtiment pêcheur! Ils l'ignoraient, et les heures succédaient aux heures, emportant dans leur vol quelque chose des fragiles espérances qu'ils conservaient encore.

Vers minuit, un matelot bas-breton, qui avait paru plus accablé que les autres, se prit à chanter, à pleurer, à sauter, puis, le délire augmentant, il se jeta par-dessus le bord.

— Voilà qui va mal! dit Laurent; si la fièvre allait nous gagner tous!

— Courage, ami! répondit Daniel. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux autres, est-ce que vous allez vous désespérer? Il y a plus de trois cents bâtimens autour de nous : voyons, levons-nous, jetons un grand cri qui pourra être entendu à un mille à la ronde.

Les marins crièrent le plus haut qu'ils purent; mais leur voix était comme étranglée, et la vague parlait plus haut qu'eux. — Bah! dit en grasseyant un grand Normand de Saint-Vaast, triste métier que celui de *péqueux* (1)! Nous ne boirons plus de cidre dans les cabarets de Granville!... — Et le marin aux formes athlétiques se mit à pleurer comme un enfant; les morceaux de biscuit qu'il avait mangés la veille ne suffisaient pas à soutenir ce grand corps qui tombait en défaillance.

Les deux Cancalais demeuraient assis sur un banc de la chaloupe côte à côte, comme deux amis qui cherchent à se défendre contre le danger. — Coquin de sort! murmurait Daniel, moi qui faisais de si beaux projets sur la route de Paramé à Saint-Coulomb!...

Son compagnon leva sur lui ses yeux abattus. — Je pensais aussi, moi, à la petite Jenny, dit-il à demi-voix; la cravate tricotée qu'elle m'a donnée est là, sur ma poitrine...

— Est-ce que tu l'aimes? reprit Daniel.

— Dame! je crois que oui, dit Laurent; mais qu'importe? je vais mourir, et toi, tu vivras, tu es si robuste!

(1) Pêcheur, en patois normand.

— Non, tu ne mourras pas, fit Daniel en se redressant avec effort. Nous sommes amis à la vie, à la mort! Viens, *matelot* (1), appuie ta tête sur ma poitrine et tâche de dormir. Qui sait? peut-être que Jenny te trouvait à son goût?...

— Oh! murmura Laurent, si je le savais... Mon dernier sommeil serait plus tranquille... Moi qui suis pauvre, moi qui ai ma famille à soutenir, on me regrettera, parce que j'étais utile; mais personne ne m'aura aimé! C'est ce qui m'attriste!... Si une jeune fille qui n'a rien à attendre de moi devait seulement verser une larme en apprenant où je suis et ce que je souffre à cette heure, je serais consolé, Daniel.

— Calme-toi, reprit celui-ci; tu as de la fièvre.

— Non, non, continua Laurent, je sais ce que j'ai dit, je n'ai pas de délire; mais, vois-tu, je me sens attendri jusqu'au fond de l'âme... Quand on n'a pas été heureux dans la vie, il faut bien qu'on dise au moment de mourir tout ce qu'on a sur le cœur...

Laurent s'était affaissé dans les bras de son ami; son œil était terne, sa langue épaisse, et ses lèvres restaient entr'ouvertes. Daniel, bien affaibli lui-même par la fatigue et par l'inquiétude, humecta la bouche de son compagnon avec quelques gouttes d'eau-de-vie restées au fond de la bouteille, lui frictionna les tempes et se mit à le bercer comme une nourrice. Les trois autres matelots, — ils étaient cinq en tout, — les regardaient d'un œil stupide.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent encore au milieu des angoisses; la brume persistait à obscurcir l'horizon, et la chaloupe, voguant au gré des flots, ne contenait plus un seul homme capable d'agir. Le froid avait engourdi leurs membres; les uns étaient à genoux, la tête appuyée sur les bancs, dans l'attitude de la prière; les autres, étendus au fond de la barque, laissaient leur barbe et leurs cheveux tremper dans l'eau de la sentine, qu'ils ne songeaient plus à vider. Il ne leur restait depuis la veille ni une goutte d'eau douce, ni une miette de biscuit. La vie semblait avoir abandonné complétement ces corps, affaiblis par la faim, la soif et les souffrances. Parfois des blocs de glace détachés des grandes *banquises* heurtaient les parois de la chaloupe, et il en résultait un choc qui causait aux marins expirans un ébranlement douloureux. Ils ne voyaient plus et n'entendaient plus; la seule perception qui leur fût restée était celle d'une lente agonie, dont le terme reculait toujours. Réduits à cette cruelle extrémité, ils n'espéraient plus rien; aussi demeurèrent-ils insensibles à l'approche d'un navire qui passait si près d'eux que la chaloupe frôla ses porte-haubans. Ceux qui montaient ce navire comprirent aussitôt quel malheur était arrivé aux marins

(1) Matelot a dans la bouche des marins le sens de camarade, d'ami intime.

abandonnés. Ils les prirent à bord, à l'exception du Normand, dont le corps rigide était privé de vie depuis la veille. Les quatre autres furent pendant plusieurs jours en proie à une fièvre délirante; ils se voyaient encore délaissés et errans dans la petite barque au milieu des brouillards et de la mer agitée. Quand ils se trouvèrent hors de danger et en état de comprendre leur nouvelle situation, le capitaine du navire qui les avait sauvés leur parla ainsi : « Vous appartenez à un bâtiment pêcheur, n'est-ce pas?... Depuis que je vous ai recueillis, nous avons toujours marché au sud, et nous sommes à plusieurs centaines de milles du banc de Terre-Neuve. Notre destination est le cap de Bonne-Espérance, nous venons de Boston, et je désire ne relâcher nulle part en route. Il faut donc que vous restiez à mon bord jusqu'au Cap, à moins que je ne rencontre sur mon chemin quelque navire français qui se charge de vous rapatrier. »

### IV. — RÊVES ÉVANOUIS.

La mer a englouti tant de richesses depuis les temps anciens, qu'il n'y a pas une plage qui n'ait sa légende de trésors enfouis dans le sable, et l'espérance de découvrir ces trésors vit toujours dans le cerveau de quelques vieux marins en retraite. Le commandant Kelmère, nous l'avons dit, croyait à l'existence de coffres remplis d'or apportés en 94 par un cutter anglais qui avait péri au pied du gros rocher nommé le Groin de Cancale. Le jour de la grande marée de mars, peu après le départ du brick le *Dauphin*, qui emportait les deux jeunes marins cancalais, le commandant avait pris avec lui le père Laurent, dit Jambe-de-Bois, et ils étaient allés de compagnie dans un canot explorer le lieu où gisaient les coffres mystérieux. La mer, qui s'était considérablement retirée, laissa à sec des pointes de roc ébréchées à travers lesquelles le commandant et son compagnon traînèrent leurs dragues. Après plusieurs heures d'un travail opiniâtre accompli sous une pluie battante, ils amenèrent à la surface de l'eau quelques ferremens rouillés, un débris de planche peinte, et enfin une boîte en fer d'un assez fort volume, hermétiquement close au moyen de vis.

— Mon ami! s'écria le commandant Kelmère, nous l'avons!... Jambe-de-Bois prit en tremblant le coffre tant convoité, et parvint, non sans peine, à le déposer dans le fond du canot. Transportés de joie, pleins d'espérance, les deux marins retraités se dirigèrent vent arrière vers le quai de La Houle. Il faisait presque nuit quand ils débarquèrent; mais le fardeau qu'ils soulevaient avec de grandes précautions n'échappa point à la curiosité des pêcheurs. Le bruit se répandit aussitôt que Jambe-de-Bois, l'invalide, était de moitié dans la possession d'un trésor, et chacun envia la chance de ce

pauvre infirme, que l'on croyait déjà riche à millions. La réalité est que ce coffre, ouvert avec soin par le commandant Kelmère en présence de son compagnon, n'offrit à leurs regards avides qu'une demi-douzaine de lettres écrites en chiffres et à peu près réduites en pâte, plus une liasse énorme d'assignats fortement avariés : ces assignats étaient faux et fabriqués à l'étranger par les puissances en guerre avec nous, qui achevaient de ruiner ainsi la république française.

— Du papier, s'écria le commandant Kelmère, du papier, et rien de plus!... Ça représentait pourtant un million il y a soixante ans, et aujourd'hui je le donnerais pour deux liards! C'est égal, j'avais raison, mon ami, quand je te disais que le cutter était richement chargé.

— Voilà ce que c'est que de venir trop tard, répondit Jambe-de-Bois. Aussi bien je n'ai jamais eu de chance.

— Maudites paperasses! reprit le commandant. Jette-les au feu jusqu'à la dernière, et emporte le coffre; je ne veux plus le voir.

— Merci, commandant. Quand je l'aurai dérouillé et fourbi, j'y serrerai mes états de service et mon titre de pension.

Une pareille déconvenue jeta un profond découragement dans l'âme du commandant, qui voyait s'envoler en un instant ses rêves dorés. Il demeura pendant plusieurs semaines comme étourdi, et incapable de reprendre l'autre projet dont Jambe-de-Bois avait été le seul confident. Peu à peu cependant sa mauvaise humeur s'effaça sous l'influence des premiers beaux jours, et puis il se disait que peut-être il y avait un autre coffre rempli de valeurs plus solides; mais pour s'en assurer il lui fallait attendre l'équinoxe de septembre, et d'ici là le temps lui semblait bien long. Quand le mois de mai eut couvert la terre de verdure et les arbres de fleurs, le commandant Kelmère songea de nouveau à sa ferme de la Petite-Marouillère et à la jeune fille qui l'habitait. Résolu à entamer la grande affaire qui devait changer sa vie, il se mit en route par un soleil resplendissant. Le ruban rouge passé à sa boutonnière était tout neuf; il portait un large chapeau de paille de Manille, une cravate de soie des Indes négligemment attachée et un pantalon de nankin; sa main droite s'appuyait sur un jonc de Java, et sa main gauche tenait une fleur d'églantier, symbole de la jeunesse et de l'innocence. La matinée étant assez chaude, le visage du commandant Kelmère se trouva aussi rouge qu'une cerise, quand il arriva à la porte de la ferme.

— Bonjour, la compagnie, dit-il en frappant sur le seuil avec le bout de sa canne. Mère Lambert, et vous, Jenny, je vous salue.

— Monsieur Kelmère! s'écrièrent les deux femmes en lui présentant une chaise. En vérité, c'est monsieur Kelmère!... On a si rarement l'honneur de vous voir!

— C'est vrai, dit le commandant; j'ai mes habitudes à Cancale, et puis les marins aiment à rester au bord de la mer... Il fait pourtant beau dans la campagne aujourd'hui!

Jenny avait déposé sur la table, devant M. Kelmère, un pot de vieux cidre et un verre. — Prenez donc un peu de ce cidre, monsieur Kelmère, lui dit-elle, vous êtes rouge comme un homard. Quand on est gros comme vous, on se fatigue à marcher.

— N'y faites pas attention, répliqua le commandant.

Et, s'adressant à la jeune fille d'un air souriant : — En vérité, Jenny, dit le commandant, vous avez encore embelli depuis que je ne vous avais vue!... N'est-ce pas, mère Lambert?... Ah! vous avez là une fille charmante.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Kelmère, répondit la fermière; ma fille a une bonne santé, Dieu merci!

— Elle a mieux que cela : je lui trouve de la grâce, de la fraîcheur... Elle me plaît beaucoup... Voyons, Jenny, avez-vous quelquefois pensé à vous marier ?

— Dame! je ne dis pas que j'y ai renoncé, répliqua la jeune fille.

— Eh bien! voudriez-vous d'un homme d'un certain âge, qui aurait de l'aisance, une bonne position?

— Une fille de campagne ne cherche pas si haut, dit Jenny, qui allait et venait par la chambre.

— Pourquoi ne pas chercher là où l'on peut atteindre, mon enfant?... Par exemple, si je vous demandais en mariage, est-ce que vous me refuseriez?

— Allons, dit Jenny, M. Kelmère est en train de rire ce matin.

— Mais non, je parle tout de bon... Voulez-vous de moi pour votre mari?

— Mon Dieu! ma mère, qu'est-ce qu'a donc le commandant à être si farceur aujourd'hui?... Il est gai comme un jeune homme! dit Jenny en riant aux éclats. Ah! monsieur Kelmère, vous épouser, moi qui ne suis qu'une paysanne!

— Vous êtes d'une meilleure famille que vous ne le pensez. Votre grand-père était riche, mon enfant; la révolution l'a ruiné... Vous êtes mon égale...

— Eh bien! votre grand-père à vous, monsieur Kelmère, était un pauvre matelot enrichi par la course, et vous n'êtes pas mon égal... Ah! ah!... Vous voilà pris à votre propre raisonnement!... Les grands-pères n'ont rien à faire ici. Le bonheur ne se règle point sur les choses du temps passé, mais sur l'accord présent des cœurs et des...

— Et des âges! s'écria le commandant en baissant tristement la tête. Allons, je suis arrivé trop tard, et le choix de cette enfant est déjà fait!...

Il tira un cigare de sa boîte, l'alluma aux tisons du foyer, et appuyant sa main sur son genou : — Jenny, reprit-il, vous avez raison; je reconnais que ma demande a dû vous sembler étrange.

— En conscience, reprit la mère Lambert, je suis désolée de ce qui se passe, monsieur. Ça n'est pas ma faute si Jenny vous a répondu comme elle a fait... Elle vous doit bien des excuses, car en vérité ce mariage-là m'aurait fait plaisir!

— Non, non, répondit le commandant, elle a parlé franchement, comme c'était son droit. Que voulez-vous? je porte si lestement mes cinquante... et quelques années, que je croyais les dissimuler à la vue de tout le monde! Mais non; la jeunesse attire la jeunesse, et la vieillesse la repousse... Adieu, mes bonnes gens. Vous ne m'en voulez pas, Jenny?

— Loin de là, monsieur Kelmère : je suis flattée que vous ayez pensé à moi, et je serais très confuse de vous avoir parlé à cœur ouvert, si je ne me rappelais les bontés que vous avez pour nous.

— Soyez certaines que je vous les continuerai, répliqua le commandant en se retirant.

Et, se parlant à lui-même : — Allons, dit-il, le coffret était rempli de paperasses inutiles; dans la ferme, il y a bien un objet précieux, mais qui ne peut être à moi!... Kelmère, tu n'as pas de bonheur! Tu as pris ta retraite trop tôt, la pensée de te marier t'est venue trop tard! Te voilà comme le poisson échoué sur le sable, qui bâille tristement au soleil!... Et pourtant il me semble n'être qu'à peine à la moitié de la vie!

Le fait est que si le commandant Kelmère avait pu se parer de tout ce que le souvenir des pays prestigieux visités par lui durant ses lointains voyages avait accumulé dans son esprit d'images riantes et de splendides tableaux, il eût apparu comme transfiguré et rayonnant de jeunesse; mais quand les années ont enlevé à notre corps la souplesse, la vigueur, l'élasticité du premier âge, c'est en vain que notre imagination nous trompe par un mirage menteur. Tandis que nous regardons en arrière, les yeux fixés sur les horizons éloignés, le temps, qui coule comme un fleuve rapide, nous mine par d'incessantes attaques. Nous nous croyons solidement enracinés dans le sol, et déjà nous chancelons sur notre base. Par malheur aussi, ce travail des années que nous ne voyons pas n'échappe point aux regards d'autrui. Voilà pourquoi le commandant Kelmère, piqué au vif, quoiqu'il n'en eût rien laissé paraître, marchait d'un pas assuré, frappant la terre de sa canne et comme s'il eût voulu se prouver à lui-même que la petite paysanne se repentirait un jour de ne pas avoir mieux accueilli sa demande; voilà pourquoi aussi Jenny Lambert, qui se sentait extrêmement flattée de la démarche que le commandant venait de faire auprès d'elle, n'avait pas hésité un in-

stant à repousser ses propositions. Si elle eût appartenu à une autre classe de la société, peut-être eût-elle répondu autrement; mais, élevée aux champs, elle obéissait aux instincts de son cœur, sans arrière-pensée comme sans calcul.

Ses voisines prenaient plaisir à la taquiner à propos de la visite du commandant Kelmère; elles s'amusaient aussi pour la tourmenter à lui demander des nouvelles des deux Cancalais, car dans les campagnes on sait tout, on voit tout. Et puis il faut bien que ces jeunes filles jasent et babillent quand elles portent à Saint-Malo les produits de leurs fermes, tantôt par le Sillon, tantôt par la grève, selon l'état de la marée, trottant sur leurs ânes et tournant vers la mer des yeux attentifs qui expriment cette naïve pensée du poète breton :

Goëlands! goëlands!
Rendez-nous nos amans!

Vers le milieu du mois de juin de cette même année, comme elles venaient de passer sous la porte Saint-Vincent, Jenny Lambert et ses compagnes remarquèrent dans les rues de Saint-Malo un mouvement inaccoutumé. Des femmes de tout âge, les unes vieilles et infirmes, les autres portant des nourrissons dans leurs bras, suivaient obstinément les facteurs de la poste, qu'elles harcelaient de leurs demandes : « Avez-vous une lettre de mon fils?... Mon mari m'a-t-il écrit?... Monsieur le facteur, est-ce que vous n'avez rien pour moi?... » — Le facteur répondait avec un calme désespérant : « Laissez-moi faire ma tournée; s'il y a une lettre pour vous, c'est à votre domicile que je la remettrai. » Les commères alors, revenant sur leurs pas, interrogeaient celles qui tenaient déjà en main les nouvelles attendues : « Votre homme vous parle-t-il du mien?... Sait-il quelque chose du navire où est mon fils?... » Et le bruit dura ainsi jusqu'à ce que chaque famille eût reçu la missive qui lui était destinée, car c'est un grand jour dans les ports d'armement que celui où arrive le courrier de Saint-Pierre! A ce seul mot, des larmes coulent; on se réjouit, on espère; jour attendu avec anxiété où trop souvent de tristes nouvelles viennent porter dans les familles la désolation et le deuil! Puis, après la lecture des lettres, viennent les commentaires qui se font, dans les rues étroites de Saint-Malo, d'une fenêtre à l'autre. Une de ces conversations qui volent, comme l'hirondelle, par-dessus la tête du passant, vint frapper l'oreille de Jenny. Il était question du brick le *Dauphin*, de chaloupes disparues, d'hommes égarés dans les brumes.

— Mon Dieu! dit-elle à l'une de ses voisines qui demeurait tout près de chez elle, j'ai peur! Va donc demander au bureau du port si on sait le nom de ceux qui montaient la chaloupe... — Elle attendit avec anxiété son retour : — Eh bien! parle donc!

— Il y avait à bord, répondit la jeune fille, un Normand, un Bas-Breton du Binic, deux gars de Pleurtuis, et puis...

— Et puis? fit Jenny en pâlissant.

— Deux jeunes gens de Cancale...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Jenny, ils sont morts!

— On n'en est pas sûr, Jenny; il en revient beaucoup de ceux qui disparaissent dans la brume.

— C'est vrai, murmura Jenny; mais combien aussi ne reviennent jamais!... Elle courut acheter un cierge qu'elle fit allumer devant l'autel de la Vierge.

Avant que les deux jeunes filles fussent de retour à leurs fermes, la fatale nouvelle s'était répandue dans la partie haute de Cancale et à La Houle. Jambe-de-Bois supporta vaillamment le nouveau coup qui le frappait; après lui avoir enlevé ses deux gendres, la mer lui prenait son fils! Une larme s'échappa des yeux de l'invalide, mais il l'essuya vite : il y a des gens que l'habitude du malheur a rendus comme insensibles. Il eut assez de courage pour aller faire sa visite de condoléance au père de Daniel, qui revenait au port avec sa barque, l'*Aimable-Aglaé*. Celui-ci fut plus rudement remué en apprenant la mort probable de son fils, pour lequel il avait amassé quelque bien; mais, moins habitué à être maltraité par le sort, le patron Daniel s'obstina à conserver l'espoir que son enfant se retrouverait sain et sauf. Un mois plus tard, un second courrier de Saint-Pierre arriva à Saint-Malo. Le capitaine du *Dauphin* écrivait à ses armateurs : « Je n'ai plus du tout entendu parler de la chaloupe ni de ceux qui la montaient. En changeant de mouillage, j'ai eu occasion d'interroger plus de cent navires, et je n'ai pu recueillir aucune nouvelle sur mes malheureux matelots. Il est à peu près certain qu'ils ont péri en pleine mer. »

Ces paroles, venues en droite ligne du grand banc de Terre-Neuve et signées par le capitaine du navire, ébranlèrent la confiance de ceux qui voulaient espérer encore. Les deux jeunes gens furent tenus pour morts par toute la population de Cancale et des environs, et on fit célébrer des messes de *requiem* à leur intention. Le deuil porté par leurs familles au jour de la cérémonie funèbre acheva de convaincre les plus incrédules. On les eût vus reparaître tous les deux que l'on eût refusé de les reconnaître. Jenny avait versé plus d'une larme en apprenant la fatale nouvelle, et comme elle confiait ses chagrins à la même voisine qui s'était chargée de prendre pour elle des renseignemens au bureau du port :

— Lequel était-ce donc? demanda celle-ci.

— Qu'importe? répondit Jenny; puisqu'ils ont péri tous les deux, je veux garder mon secret.

La mère Lambert, fatiguée de voir sa fille triste et abattue, lui

dit un jour avec aigreur : — Il ne tenait qu'à toi d'être la femme du commandant, et tu ne l'as pas voulu! Il s'agissait cependant de mon bonheur autant que du tien!... Mais non, tu avais l'idée ailleurs. Vous ne voulez épouser que des gens qui naviguent, vous autres paysannes!

Jenny ne répondit que par un soupir. — Pour comble de malheur, continua la fermière, il faut que la mer enlève d'un seul coup deux jeunes gens sur qui tu pouvais te rabattre!... Dame! ils ne valaient pas à eux deux la moitié de M. Kelmère; mais enfin le grand brun possédait quelque chose par son père, et le petit blond devait avoir sa part du trésor...

Il restait donc généralement admis que le coffret retiré du fond de la mer renfermait un trésor. Bien que l'on vît le père Laurent, dit Jambe-de-Bois, aussi pauvrement vêtu que par le passé et coiffé, les dimanches et fêtes, d'un vieux chapeau qu'il tenait de la générosité de son ami le commandant Kelmère, on s'obstinait à le considérer comme riche. Quand une erreur est accréditée dans le public, elle persiste en dépit de toute raison.

### V. — LES DEUX AMIS.

La franchise de Jenny avait affligé le commandant Kelmère; il n'en voulait pas à la jeune fille, mais il ne se souciait point de retourner à la ferme. Le vieux marin ne quittait plus La Houle; il éprouvait un redoublement de tendresse pour la mer, à laquelle il se reprochait de n'être pas demeuré fidèle jusqu'à la fin. Quelques-uns de ses anciens camarades étant parvenus au grade d'amiral, il se persuadait qu'il aurait pu, lui aussi, arriver à commander une escadre, s'il ne se fût si tôt retiré du service, et pourtant il n'avait jamais eu sous ses ordres qu'un petit cutter garde-côte! Toutes ses conversations avec le père Laurent roulaient sur les promotions passées et présentes. C'est à la fois le chagrin et la consolation des gens en retraite de croire qu'ils auraient pu être ce que sont les mieux doués ou les plus favorisés d'entre leurs contemporains. A défaut de vaisseau de ligne, le commandant Kelmère se décida un jour à armer un bateau de pêche qu'il baptisa du nom sonore de *Foudroyant* en souvenir du bâtiment sur lequel il avait servi avec le grade d'enseigne. L'espoir de trouver au pied du Groin un vrai trésor composé de belles guinées sonnantes ne l'abandonnait pas : c'était désormais la seule, la dernière expédition qu'il lui fût permis d'accomplir. A la grande marée d'équinoxe, au mois de septembre, il s'en alla draguer dans les rocs d'où il avait retiré le coffret plein de faux assignats; mais cette fois il ne put rien trouver, pas même un vieux clou. Forcé d'ajourner sa troisième tentative au

printemps de l'année suivante, il ne perdit pas entièrement courage; mais au lieu de revenir à La Houle, où les commères auraient pu rire de sa mésaventure, il s'avança au large jusqu'à l'archipel de Chausey. Dans ce labyrinthe de petits îlots cher aux naturalistes, le poisson est abondant, et, pour qui aime à pêcher, nul endroit ne peut être mieux choisi.

La journée avait été belle et très chaude pour la saison. Vers le soir, de grosses nuées d'orage s'accumulèrent du côté du nord, la brise devint plus faible. Le commandant Kelmère, empêché par le calme de revenir à Cancale, prit le parti de passer la nuit dans l'île de Chausey; il amarra le *Foudroyant* le long du quai, et descendit à terre en compagnie de Jambe-de-Bois et de son mousse. La mer, unie comme un miroir, paraissait plus blanche encore sous le sombre voile de nuages qui obscurcissait le ciel. Quelques barques de pêche se montraient dans l'espace compris entre Chausey et les côtes de la Manche; dans la direction de Jersey, cinq ou six cutters dressaient au-dessus des flots apaisés leurs mâts chargés de voiles, et bien loin au large, vers l'ouest, les huniers d'un grand navire à demi gonflés par le dernier souffle de la brise se détachaient vaguement comme une vapeur diaphane. Un peu avant le coucher du soleil, un éclair sillonna la nuée qui montait toujours sur l'horizon, un violent coup de tonnerre retentit dans le lointain, et le vent se mit à souffler avec un bruit strident. En un instant, les vagues se soulevèrent, couronnées à leur sommet d'un panache d'écume; la pluie tomba à grosses gouttes d'abord, puis par torrens, et cette immense étendue de l'Océan, s'assombrissant aussitôt, ne présenta plus que le lugubre aspect de flots verts roulant les uns contre les autres dans un désordre terrible. Tout ce qu'il y avait de voiles au large disparut dans l'obscurité; seulement, quand l'éclair lançait à travers l'espace son éblouissante clarté, on distinguait çà et là les barques et les cutters fuyant la tempête dans toutes les directions, et bondissant sur les lames comme on voit les brebis frappées d'une terreur subite bondir à travers les guérets. Tous ces petits bâtimens eurent bientôt trouvé un abri dans quelque crique, au fond d'une anse; mais il n'en était pas de même du grand navire que l'orage avait surpris entre l'île de Jersey et Saint-Malo, tout près des écueils dangereux nommés les Minquiers. Ceux qui le montaient connaissaient parfaitement ces parages, car le navire appartenait au port de Granville, et il se disposait à y rentrer après une traversée de deux mois. L'*Orion*, — c'était son nom, — armé pour la pêche de la baleine, venait en dernier lieu du cap de Bonne-Espérance; sur sa route, il avait rencontré le navire de Boston à bord duquel les deux marins de Cancale, Daniel et son ami Laurent, avaient été recueillis au sud du banc de Terre-Neuve, et il s'était chargé de les rapatrier.

Les deux marins que l'on croyait morts allaient donc toucher la terre de France le lendemain matin. Ils allaient reparaître pleins de vie devant ceux qui les avaient pleurés!... Mais la mer a des caprices terribles, et tout est hasard pour qui navigue! Quand l'orage éclata, l'*Orion* cinglait au sud des Minquiers, dont les roches noires, laissées à sec par la marée, se montraient distinctement aux regards de l'équipage. Contraint par la violence du vent de carguer les voiles et de mettre en cape, le capitaine tenta de s'éloigner des récifs en rétrogradant du côté du large. La nuée remplie d'éclairs l'environnait de toutes parts; la foudre ne cessait de gronder autour du navire, que le fluide électrique vint frapper à plusieurs reprises. Un mât fut fendu du haut en bas, une vergue se rompit; mais l'*Orion* se tint bravement la proue au vent, comme s'il n'eût reçu aucune blessure. Quand le tonnerre eut cessé de gronder et que les éclairs blafards rayonnant à travers la pluie s'en allèrent s'éteindre vers le cap Fréhel, le capitaine reprit sa route. La nuit était complétement sombre, aucune étoile ne brillait au ciel; il n'y avait sur l'étendue de la mer nulle autre clarté que celle de la lampe de l'habitacle éclairant la boussole.

— Grâce à Dieu, dit Daniel à son ami, l'orage est passé; demain nous serons à Granville!

— C'est vrai, répliqua Laurent, mais avons-nous paré les Minquiers?... N'est-ce pas le feu de Fréhel que je vois là, à notre gauche?...

— A notre gauche?... reprit vivement Daniel. C'est impossible...

Les deux Cancalais allongèrent la tête par-dessus le bord; d'autres marins regardaient comme eux ce feu tournant et à éclipses, qui ne pouvait être que celui du cap Fréhel. Le capitaine à son tour interrogea des yeux ce phare qui semblait lui dire : Prenez garde! Puis, montant d'un pas rapide sur la dunette, il considéra avec attention l'aiguille de la boussole. Alors retentit à la proue du navire ce cri sinistre : « Des brisans devant nous! »

Le capitaine sauta sur la roue du gouvernail en repoussant du poing le timonier, et il la fit tourner rapidement. — Carguez, carguez tout!... criait-il d'une voix émue; la foudre a touché la boussole, elle ne marque plus!

L'équipage tout entier s'était précipité sur les cordages: les poulies grinçaient, les voiles se repliaient sur les vergues, et l'*Orion*, exécutant son mouvement de rotation, traçait à sa poupe un sillon phosphorescent; mais il était trop tard. La quille et le gouvernail du navire heurtèrent les récifs, et un horrible craquement apprit aux vingt-cinq hommes réunis sur le pont que l'*Orion* venait de recevoir un coup mortel.

— A la mer les chaloupes! cria le capitaine.

L'une des baleinières s'était brisée par l'effet de la secousse qu'avait éprouvée le navire en touchant le roc; l'autre fut amenée à grand'peine, et douze marins s'y jetèrent à la hâte. Quant à la chaloupe proprement dite, elle avait été défoncée sur le pont même par la chute du mât foudroyé. Restait encore le canot du capitaine dans lequel on embarqua les mousses, les novices et les officiers; ces derniers avaient ordre de se diriger au plus vite sur l'île de Chausey pour y demander des secours. Le capitaine demeura sur son navire avec les deux Cancalais et quelques vieux marins décidés à ne quitter leur chef qu'à la dernière extrémité.

Cependant l'*Orion* s'entr'ouvrait, et les vagues qui le faisaient talonner sur les pointes aiguës des récifs commençaient à l'envahir.

— Il est de mon devoir de rester ici, dit le capitaine à ceux qui l'entouraient; gagnez le rocher, vous autres...

Les marins se retirèrent donc sur le récif aux parois glissantes, qu'ils gravirent péniblement, et là, réunis en un groupe serré sur l'étroit espace que la mer menaçait de toutes parts, ils s'assirent les genoux au menton.

— La mer monte, n'est-ce pas? demanda Laurent à son ami.

— Peut-être, répondit Daniel; quelle heure est-il?

— Quand le capitaine a fait sonner sa montre, dit un des naufragés, j'ai entendu deux coups.

— Deux heures, reprirent les autres, la mer monte!

— Ah! si ceux qui sont dans les embarcations ramaient bien!... dit Laurent.

— Il leur faut plus de deux heures pour aller à Chausey et autant pour revenir... Nous sommes en grande marée, et le flot marche si vite!...

Comme ils échangeaient ces tristes paroles sur le récif, un bruit sourd frappa leurs oreilles : c'était la mâture de l'*Orion* qui tombait à la mer. La lumière de l'habitacle s'éteignit, et la poupe du navire sombra lentement, pareille à la tête d'une baleine qui se cache sous la vague. Un sourd gémissement se fit entendre au milieu du bruit de la mer; une forme humaine se débattant à travers les cordages et les vergues entraînés à la dérive se montra vaguement sous les flocons d'écume, et puis tout disparut; le capitaine de l'*Orion* venait d'être englouti avec les débris de son navire. Et la mer montait rapidement; les lames arrivaient comme au galop, tumultueuses et pressées, escaladant les flancs abrupts du rocher sur lequel une demi-douzaine de malheureux se tenaient cramponnés.

— Laurent, cria Daniel, gagnons la pointe du rocher avant que les autres ne s'en emparent.

Les deux Cancalais se plantèrent debout, le plus haut qu'ils purent, enfonçant leurs pieds dans les interstices du roc fendu par les vagues. Ainsi établis, ils se serrèrent l'un contre l'autre, pareils à deux statues de bronze coulées dans le même moule. Les autres naufragés se groupèrent autour d'eux en faisceau, de sorte que le sommet du récif se trouva couvert d'un revêtement de corps humains; mais ceux qui étaient en bas, menacés de plus près par les lames, quittèrent bientôt les flancs du roc pour saisir les épaves du navire, et ils essayèrent de se maintenir à flot. Les uns, à cheval sur un mât, faisaient de vains efforts pour l'empêcher de rouler: ils se fatiguaient à ressaisir la pièce de bois, que sa rondeur faisait incessamment tourner. Les autres se soutenaient sur des planches assez solides pour porter le poids de leur corps; mais le courant, si rapide sur ces côtes, les entraînait au large, et les dispersait sur l'abîme comme des algues flottantes. Il ne resta bientôt plus sur le rocher que les deux Cancalais, dont l'écume salée de la mer effleurait les pieds.

— Daniel, dit Laurent, nous sommes perdus!

— Courage, ami, courage... J'entends des voix!...

— Non, non, ce sont des goëlands qui crient, ou bien les dernières plaintes de nos compagnons.

— Courage, Laurent! Tiens, pose le pied sur mon genou et accroche-toi à mes cheveux.

— Mais toi, Daniel!

— Moi! qu'importe? Mon père n'a pas besoin de mes bras pour vivre... Je n'ai pas, comme toi, deux sœurs veuves à soutenir... Et puis est-ce bien moi qu'attend Jenny?... D'ailleurs, en t'appuyant sur moi, vois-tu, tu me rends plus solide...

— Non, fit Laurent, je ne veux pas que tu meures pour me sauver.

— Entêté! s'écria Daniel. Et, l'enlevant de son bras robuste, il le plaça dans la position qu'il venait d'indiquer.

Le flot montait toujours aussi rapide, mais moins bruyant, parce que les pointes des récifs avaient presque toutes été envahies par la marée. — Entends-tu? dit Daniel. Des voix, des voix qui nous appellent!... Et il cria de toute sa force : — Par ici! à nous! à nous!...

C'était en effet le secours promis qui leur arrivait. Une barque accourait à grands coups d'aviron, et celui qui la commandait n'était autre que le commandant Kelmère. Il convenait à un vieil officier de la marine militaire de se dévouer pour le salut de ses frères; en pareil cas, un sauvetage offre d'autant plus de périls que les naufragés, comme affolés par la terreur de la mort, peuvent se jeter dans la chaloupe qui leur vient en aide et la faire couler. La mer d'ailleurs était encore houleuse, et la brise soufflait par bourrasques:

les autres bateaux partis de Chausey en même temps que celui du commandant Kelmère étaient encore loin des Minquiers.

— A nous! par ici! criaient à la fois les deux Cancalais. Déjà Daniel plongeait dans l'eau jusqu'à la ceinture et tenait toujours son ami au-dessus des vagues.

— Tu vas être sauvé, lui disait-il, tu reverras ta famille... Est-ce que tu pleures, Laurent?

— Laisse-moi descendre, répondit celui-ci.

— Pourquoi cela? Tu ne pourrais pas me porter, toi, mon garçon! Eh bien! ne vaut-il pas mieux qu'il n'y en ait qu'un à mourir?...

— Lâche-moi! lâche-moi! cria Laurent. Parlant ainsi, il se débattit avec tant de force qu'il s'arracha aux étreintes de son ami et tomba dans la mer.

— Sauvez-le! s'écria Daniel, que le flot soulevait malgré tous les efforts qu'il faisait pour se maintenir sur le récif. Sauvez-le, sauvez Laurent!

Ce fut son dernier cri; la vague l'emporta au milieu de ce généreux élan de l'amitié. Le canot touchait déjà la cime du récif, et les gens qui le montaient entendirent cet appel. Au moment où il allait disparaître à son tour, Laurent, qui se débattait en nageant, tournoyait dans le remous formé par la mer autour du rocher; sa main put saisir le bras que lui tendait le commandant Kelmère : celui-ci le déposa à demi mort au fond de la barque. Pendant plusieurs heures, le bateau sauveteur explora les abords de ce lugubre récif entièrement caché sous la vague; mais la marée avait tout balayé, et la houle ondulait sur la verte surface liquide comme pour effacer jusqu'au dernier vestige du sinistre. Des sept hommes qui étaient restés sur le navire naufragé avec le capitaine, le commandant Kelmère n'avait pu en sauver qu'un seul; il s'acharnait donc à chercher encore, et ne pouvait se résigner à retourner à Chausey.

— Tout est fini, commandant, lui dit enfin l'un des marins de l'*Orion* sauvés dans la chaloupe et qui l'avait accompagné sur le lieu du naufrage.

Sans rien répondre, le commandant vira de bord et fit route vers la petite île où l'attendaient ses deux compagnons Jambe-de-Bois et le mousse. Tandis que le canot voguait à pleines voiles, le commandant Kelmère regardait avec attendrissement le matelot qu'il venait de sauver : il lui semblait le reconnaître.

— D'où viens-tu? lui demanda-t-il; qui es-tu?

— Je viens de Terre-Neuve en passant par la ligne, dit Laurent; je suis de Cancale, et si l'eau de la mer qui m'est entrée dans les yeux ne m'a donné la berlue, vous êtes monsieur Kelmère... Ah! le pauvre Daniel! ajouta-t-il en sanglotant, il a voulu me sauver mal-

gré moi, mais que Dieu me pardonne!... j'ai tout fait pour l'en empêcher.

— Écoute, Laurent, répondit le commandant Kelmère, tu vas venir à Chausey; mais tu resteras dans mon canot...

— Comme vous voudrez, commandant; aussi bien j'ai le cœur gros!... Mon père va bien?...

— Oui, oui! toujours le même... On vous a crus morts tous les deux!... Vous étiez vivans, Daniel et toi, hier au soir, et ce matin il n'en reste plus qu'un!... C'est un fameux garçon de moins!...

— Et que j'aimais comme un frère! Il faisait de moi ce qu'il voulait, commandant, et pourtant je ne pouvais me passer de lui...

Le canot arriva bientôt près de l'île de Chausey; le commandant sauta à terre, et s'adressant à Jambe-de-Bois, qui l'attendait sur le rivage : — Mon vieux Laurent, lui dit-il, prends ton courage à deux mains et ne pleure pas!

— Quoi donc, commandant? demanda le vieillard qui pâlissait.

— J'en ai sauvé un, un seul, hélas!

— Ah! les Minquiers!... les Minquiers!...

— Un seul, Laurent, et c'est ton fils!...

L'invalide chancela, et s'appuyant sur l'épaule du commandant : — Monsieur Kelmère, vous ne plaisantez pas au moins!... Ce serait mal à vous de tromper un pauvre père... Où est-il?... Où est mon cher enfant?...

Le jeune homme, averti par un signe du commandant, se précipita sur le rivage et se jeta au cou de son père. Ils pleuraient l'un et l'autre comme des femmes. — Allons, embarque pour Cancale! dit le commandant Kelmère. Jambe-de-Bois, mon ami, tu as fait dire une messe de *requiem*, il y a trois mois, pour ton fils qui se portait à merveille; maintenant fais en dire une seconde pour remercier Dieu de l'avoir retrouvé...

— Je m'inquiète de revoir le père de Daniel, interrompit le vieux Laurent, la mer ne lui a point rendu son fils!... Il m'en voudra d'être plus heureux que lui!

### VI. — LE TRÉSOR.

A quelques jours de là, comme Jenny Lambert, revenant de Saint-Malo avec ses compagnes, traversait le bourg de Paramé, elle apprit le naufrage du baleinier l'*Orion* et toutes les circonstances de ce fatal événement.

— Quel malheur! dit Jenny en essuyant une larme, ils revenaient tous les deux sains et saufs, et voilà que la mer prend sa revanche au moment où ils allaient toucher le port!...

— Il paraît que Daniel était un vaillant jeune homme, répliqua sa voisine.

— Oh! oui, un garçon plein de cœur, courageux...

— Et un bel homme? continua la voisine en fixant sur Jenny un regard attentif.

— Sans doute, répondit celle-ci; la figure un peu dure, les yeux hardis... Son père sera bien affligé...

— Tiens, Jenny, tu pleurerais plus que cela, si c'était celui des deux... Mais c'est ton secret,... et pourtant tu ne l'as pas si bien gardé que je ne l'aie deviné... Ah! c'est Laurent que tu préfères... Voilà qui est clair comme le jour...

Jenny continua son chemin troublée et inquiète. Elle était si émue qu'à peine arrivée à la ferme elle fondit en larmes. — Allons, lui dit sa mère, calme ton chagrin, Jenny; le pauvre Daniel est mort, c'est vrai, et j'en ai de la peine, moi aussi; mais son camarade est sauvé, la chose est certaine, on me l'a dit tout à l'heure, et si c'est toujours ton idée d'épouser un marin, celui-là en vaut bien un autre depuis que son père a partagé un trésor avec M. Kelmère.

— Qui sait s'il songe à moi? murmura Jenny, mais si bas que sa mère ne l'entendit point.

La jeune fille se trouvait en effet dans une situation assez embarrassante : elle avait refusé le commandant Kelmère; Daniel, qui s'était ouvertement posé en prétendant, venait de périr, et rien ne lui prouvait que le jeune marin sauvé du naufrage songeât sérieusement à elle. Toutes les fois qu'ils s'étaient rencontrés sur la route, Laurent l'avait regardée comme on regarde une madone, avec un respect mêlé d'admiration; mais à peine lui avait-il parlé, à peine avait-il passé une heure auprès d'elle dans la ferme! Parfois elle essayait de douter des sentimens affectueux qu'elle éprouvait pour lui, mais aussitôt elle s'accusait de se mentir à elle-même : la franche et honnête figure de Laurent se présentait sans cesse à son souvenir. Celui-ci de son côté mourait d'envie d'aller faire une visite à la ferme; mais il lui répugnait de paraître marcher sur les brisées de son pauvre ami Daniel, et puis sa timidité naturelle le retenait, car il y a des gens capables d'affronter tous les périls de la mer et qui se trouvent sans force devant un gracieux visage de jeune fille.

Un soir pourtant, trois semaines après son retour à Cancale, Laurent vint bravement frapper à la porte de Jenny Lambert. Celle-ci pâlit en le voyant, puis une vive rougeur colora ses joues, et son cœur battit avec force. Laurent, interdit et troublé, restait sur le seuil sans oser faire un pas en avant.

— Entrez donc, jeune homme, dit la mère Lambert; vous revenez de si loin qu'on a besoin de vous voir pour être sûr que c'est bien vous.

— C'est vrai, dit Laurent; je peux dire que je reviens du fond de la mer. Je n'ai sauvé de mes deux naufrages que cette écharpe tricotée... par vos mains, mademoiselle Jenny.

— Vous êtes bien aimable de vous être souvenu de moi, répliqua la jeune fille d'un ton sérieux.

— Oh! reprit le marin, quand on navigue, on pense à la terre et à ceux qui y vivent en sécurité... Pauvre Daniel! il parlait de vous bien des fois aussi, lui...

— Son père est bien à plaindre! interrompit la mère Lambert.

— Oh! oui, dit Laurent, et il a tant de chagrin qu'il va vendre tout, barques, dragues, filets...

Ici Laurent fit une pause, alluma un cigare, toussa à plusieurs reprises, et, se tournant vers Jenny : — Mademoiselle, j'ai une commission à vous faire de la part de M. Kelmère...

— Parlez, dit Jenny un peu alarmée.

— Vous savez qu'il est bien bon pour nous...

— Oh! oui, reprit la fermière; il a partagé avec votre père le trésor...

— Quel trésor? demanda Laurent; est-ce que vous croyez à ce trésor-là, vous, mère Lambert?

La fermière faillit tomber sur sa chaise, et elle regarda sa fille d'un air consterné.

— Un trésor, reprit Laurent; ah! bien! oui! Il a fait cadeau à mon père d'un vieux coffre vide, voilà tout... Mais attendez! hier il est venu à la maison, et dans ce coffre il a glissé un papier qu'il m'a fait lire. Or ce papier, qui est timbré et écrit par-devant notaire, constate que le commandant vous donne, à vous et à votre fille, en héritage, la propriété de la ferme que vous occupez.

— Vrai, vous ne me trompez pas, jeune homme? demanda la fermière en tremblant.

— Foi d'honnête homme, et la preuve, c'est qu'il m'a chargé de vous l'annoncer. Il n'a pas voulu venir lui-même à cause de certaines raisons qu'il ne m'a pas fait connaître. Maintenant voici la suite. A moi, Laurent, il me donne dès aujourd'hui une somme de dix mille francs que je vais employer, vous devinez bien à quoi?

— A vous faire de bonnes rentes, dit la fermière.

— Des rentes! oh! que non! J'achète le bateau et tous les ustensiles de pêche du pauvre père Daniel, et me voilà l'un des gros bonnets de La Houle... Ah! je serais plus content si je ne prenais pas la place de mon défunt ami, qui voulait périr pour me sauver; mais au moins j'ai la conscience en paix : plutôt que de le laisser se sacrifier, j'ai sauté dans l'eau la tête la première... Tenez, mère Lambert, un ami comme cela vaut son pesant d'or!... Il m'aurait

fait passer par le trou d'une aiguille quand il était fâché... Quel homme que Daniel!

Après cette courte oraison funèbre, Laurent essuya ses yeux humides de larmes, et, s'adressant à Jenny : — Mademoiselle, j'ai fait la commission de M. Kelmère; si vous le permettez, je reviendrai dans quelques jours pour une autre affaire qui nous concerne aussi tous les deux. Alors seulement je saurai si je dois me réjouir de ce qui m'arrive.

Ayant ainsi parlé, il s'esquiva, tout surpris de la hardiesse avec laquelle il s'était exprimé. C'est que l'on devient moins timide à mesure que l'on sent la pauvreté plus loin de soi, et le Laurent qui venait de faire connaître aux deux habitantes de la ferme les dispositions généreuses du commandant Kelmère n'était plus le pauvre matelot libéré du service qui allait faire voile pour le banc de Terre-Neuve. Lui qui avait été le soutien de sa famille, il en devenait le protecteur, et l'aisance qu'il espérait acquérir en travaillant lui permettrait de donner plus que du pain à ceux de ses proches qui étaient tombés dans l'indigence.

Les derniers mots prononcés par Laurent avaient retenti jusqu'au fond du cœur de Jenny. La jeune fille se sentait enfin délivrée des agitations qui troublaient son esprit; elle savait à quoi s'en tenir sur ses propres sentimens et sur ceux de Laurent...

Six mois après, Laurent épousait Jenny Lambert. Le commandant Kelmère conduisit lui-même la jeune mariée à l'église : n'était-il pas comme le père de ces époux qu'il avait choisis pour ses héritiers? Ainsi, en arrachant deux fois le pauvre marin à une mort imminente, la Providence lui avait préparé une destinée digne d'envie. Devenu patron et propriétaire de l'*Aimable-Aglaé*, Laurent a déjà réalisé de beaux bénéfices; mais le bonheur ne l'a point rendu ingrat, et il a donné à son premier enfant le nom de Daniel en souvenir du généreux ami englouti aux Minquiers en cherchant à le sauver lui-même. La ferme de la Petite-Marouillère est triste depuis que Jenny ne l'habite plus. Le commandant Kelmère avait eu la pensée de s'y faire arranger une chambre pour y passer quelques jours pendant la belle saison; mais, hélas! dans une troisième tentative qu'il a faite pour retirer du fond de la mer le trésor tant rêvé, il s'est blessé en tombant sur les rocs. Désormais le pauvre homme n'est guère plus valide que son ami Jambe-de-Bois, et les jeunes époux ne tarderont pas beaucoup, selon toute probabilité, à entrer en possession de la ferme qui leur a été promise en héritage.

TH. PAVIE.

# LE

# ROMAN ANGLAIS CONTEMPORAIN

## MISS M. E. BRADDON ET LE ROMAN A SENSATION.

*Lady Audley's secret*, two vol., London 1862. — *Aurora Floyd*, two vol., London 1863.

Se citer soi-même est presque toujours assez gauche, et facilement semble prétentieux. Le succès que les ouvrages de miss Braddon ont obtenu chez nos voisins nous oblige pourtant à rappeler les conclusions d'une étude que nous consacrions ici même à la dégénérescence du roman britannique. Nous signalions comme une des branches du *free-trade* international qui semblait prospérer le mieux l'importation outre-Manche de ces fantaisies dévergondées, de ces témérités de pinceau jadis si amèrement reprochées à notre littérature contemporaine par les maîtres jurés de la critique anglaise (1). Presque au même moment où nous poussions ce cri d'alarme paraissait un des livres les mieux faits pour le justifier, — *le Secret de lady Audley*, — et ce livre en est à sa cinquième ou sixième édition. Il était suivi de fort près par un second roman du même auteur, — *Aurora Floyd*, — qui a rencontré mêmes censures et même fortune. Ces deux fictions cependant n'étaient pour ainsi dire que la contre-épreuve l'une de l'autre. A défaut de l'adultère, sujet à peu près prohibé, qui en est encore à réclamer droit de bourgeoisie dans les *reading-rooms*, l'auteur a choisi pour ses deux héroïnes, — pour toutes deux, le cas est bizarre, — une situation qui offre à la pensée les mêmes tableaux, éveille les mêmes curio-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1862.

sités, amène des combinaisons analogues, s'enveloppe des mêmes mystères, conduit à des crises pareilles : la bigamie. Chacune d'elles s'est mariée deux fois. L'une, la perverse lady Audley (elle nous rappelle à beaucoup d'égards un personnage de Balzac, la comtesse Chabert), sait fort bien que son premier mari vit encore, ou du moins n'a aucun motif de le croire mort. L'autre, l'impétueuse et généreuse Aurora Floyd, s'en est rapportée à un journal imparfaitement renseigné, qui lui donne le droit de se supposer veuve alors qu'elle ne l'est point. La première a voulu satisfaire à l'égoïste sensualité, à la soif de luxe et d'élégance que les misères de sa jeunesse ont développée en elle. La seconde, entraînée par le chaleureux élan de son affectueuse nature, se voit condamnée par une sorte de fatalité à marcher de faute en faute, de tromperie en tromperie, à la fausse clarté de cette « grande morale » qui tue les petits scrupules, anéantit les vertus mesquines et donne au bon sens vulgaire les plus magnifiques démentis, — cette morale qui, de nos jours, trône en reine dans les boudoirs équivoques, les salons à cartes biseautées, parmi les bohémiens de la basse presse et de la haute finance, chez les spéculateurs de la politique et chez les aventuriers de l'industrie.

Nous avons ainsi, par un étrange caprice, l'ange et le démon de la bigamie. Soit dit en passant, la bigamie elle-même joue un rôle considérable dans les romans anglais, ce qui tient sans doute d'une part à l'imperfection des lois édictées en Angleterre pour garantir la sécurité des transactions matrimoniales, de l'autre au confiant abandon des parties intéressées et à l'aisance avec laquelle, en ce pays, hommes et femmes présentent leur tête au joug solennel de l'hymen. Rien de pareil en France, où les actes de l'état civil sont infiniment mieux tenus, les constatations légales beaucoup plus rigoureusement exigées, et où règnent en outre, — quoi qu'on puisse dire de la légèreté française, — des habitudes de prudence et de prévoyance inconnues, dirait-on, de l'autre côté de la Manche. Il résulte de tout ceci que le « cas pendable » donne beaucoup à faire aux tribunaux de la Grande-Bretagne, et que les romanciers sont autorisés ainsi à user plus souvent qu'on ne le fait chez nous de ce ressort plus ou moins dramatique. Aussi ne s'en font-ils faute, et depuis *Jane Eyre*, où M. Rochester est bigame d'intention, sinon de fait, jusqu'à *No Name*, le dernier succès de M. Wilkie Collins, la même combinaison a été reproduite dans vingt ouvrages dont nous pourrions aligner ici les titres. Ce qui la rajeunit un peu dans les deux *novels* de miss Braddon, c'est qu'avant elle le roman se conformait, en cas de bigamie, aux indications de la statistique criminelle, et faisait de l'homme le principal coupable. En quête de nouveautés, il nous présente aujourd'hui à juger deux procès d'une

espèce assez peu commune. Dans le premier, nous l'avons dit, le romancier se pose en accusateur et prend le rôle du ministère public. Dans le second au contraire, il revêt la toge de l'avocat et plaide en faveur de la prévenue toutes les circonstances atténuantes. Nous allons le suivre rapidement sur l'un et l'autre terrain, et comme nous avons affaire à une *authoress* qui se proclame elle-même fort expérimentée (quoique jeune), qui paraît l'être en effet, et chez qui les enseignemens de la vie pratique ont rencontré une intelligence alerte, des facultés d'observation au-dessus de la moyenne, notre mission de rapporteur ne sera peut-être ni sans quelque profit, ni sans quelque charme.

I.

Sur ce vaisseau, arrivant d'Australie, qui vient débarquer à Londres ses nombreux passagers, sortis vainqueurs ou vaincus de la grande lutte engagée au-delà des mers contre la fortune rebelle, George Talboys figure parmi les premiers. Tête à l'évent et noble cœur, vous voyez en lui la victime d'une de ces imprudences généreuses que multiplie en Angleterre l'habitude des mariages précoces. Appartenant à une noble et riche famille, pourvu d'un grade dans l'armée, les loisirs de garnison l'ont livré sans défense aux irrésistibles séductions d'une charmante enfant, fille d'un pauvre officier, privée de sa mère, et que rendait plus intéressante encore l'état de gêne et de dépendance où elle vivait près d'un père ivrogne et criblé de dettes. La voir, l'adorer, l'épouser, ce fut pour l'impétueux cornette l'affaire de quelques semaines. Vainement, pour empêcher cette mésalliance qui l'indignait, le père de George l'avait menacé de lui retirer toute assistance pécuniaire à partir du jour de ses noces. L'amoureux jeune homme ne voulait pas croire à une rancune durable, et se savait, grâce à la vente de son grade, les moyens d'attendre l'époque de la réconciliation sans imposer à sa bien-aimée jeune femme les calculs étroits, le dénûment auxquels, en se mariant, elle avait bien compté se soustraire. Cet espoir fut déçu; le ressentiment paternel subsistait encore dans toute sa force quand les deux mille livres sterling que l'ex-cornette s'était procurées en quittant le service se trouvèrent à peu près dévorées après un voyage en Italie accompli dans les conditions du bien-être le plus complet, de l'élégance la plus aristocratique. Le rêve fini laissait les jeunes époux en face d'une réalité cruelle. Ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour s'y soumettre, et l'amour s'envolait à tire-d'aile, non du cœur de George, mais de celui d'Helen Maldon. Ramenée dans cet intérieur paternel qu'elle avait cru quitter pour jamais, condamnée aux angoisses d'une maternité qu'elle était tentée de

maudire, cette jeune femme ne ménageait à son mari ni les plaintes ni les reproches. Un jour vint où la coupe d'amertume déborda pour lui. George se lassa de ces tortures quotidiennes, et sa patience fléchit devant les refus obstinés que rencontrait de toutes parts la bonne volonté avec laquelle il se serait soumis à un travail quelconque. Au moment où il ne voyait plus devant lui que la suprême ressource du suicide, une circonstance fortuite lui ouvrit de nouvelles perspectives en lui suggérant l'idée de partir pour l'Australie. Il lui restait tout juste l'argent nécessaire pour débuter sur les *placers*. Un soir donc, à l'improviste et sans prévenir personne, après avoir baisé au front sa femme endormie et jeté un dernier regard sur leur enfant, il s'était glissé dans les ténèbres vers le navire qui l'allait emmener. Peut-être eût-il été prudent de ne pas disparaître d'une manière aussi furtive et de laisser au moins derrière lui quelques excuses pour le présent, quelques espérances pour l'avenir. C'est ce que ne fit pas George Talboys, décidé à jouer le tout pour le tout, et bien convaincu, peut-être à la légère, que la jeune femme abandonnée par lui n'userait pas jusqu'à leur extrême limite des droits qu'il semblait ainsi lui laisser. Une fois en Australie, pourquoi George du moins n'écrivit-il pas? Pourquoi ce silence étrange qu'il garda pendant toute la durée de son temps d'épreuve? Questions embarrassantes que le roman soulève et ne résout point. Enrichi par une de ces trouvailles fabuleuses qui donnent son prestige à la mythologie australienne, George revient, au bout de peu d'années, riche de vingt mille livres sterling, et comme enivré de sa bonne fortune lorsqu'il songe à la femme toujours chérie qu'il va retrouver sur le rivage anglais, à l'enfant à peine entrevu dont les lèvres vont pour la première fois lui faire entendre le doux nom de père... Mais à peine débarqué, un des premiers journaux qui lui tombent sous la main fait écrouler tout cet édifice de chimériques espérances; il y trouve, sous la rubrique mortuaire, le nom de sa femme.

Helen Maldon s'est éteinte à vingt-deux ans, assistée de son père, dans un établissement de bains de mer où elle était venue combattre les dernières atteintes d'une maladie de langueur. Elle est morte, son père l'affirme, les voisins l'attestent, les registres de la paroisse le constatent, et sur la pierre qui marque sa sépulture, George Talboys lui-même fait graver l'inscription destinée à perpétuer le souvenir de son amour et de ses regrets. Le cœur brisé, n'ayant plus goût à la vie, n'acceptant pas en échange du lien brisé celui qui devrait le rattacher à l'existence, — l'enfant qui lui reste en échange de la femme qu'il a perdue, — il traîne ses jours pendant toute une année auprès d'un ami dévoué, dont la tendresse virile l'a soutenu dans cette épreuve terrible. Cet ami se nomme Robert Audley.

Ce personnage essentiel est un des types de la basoche anglaise,

celui du *barrister* sans causes et sans soucis, qui, après avoir mangé le nombre de dîners voulu pour se faire inscrire sur la *law-list*, jouit en paix des loisirs que ménage la profession d'avocat à quiconque lui demande simplement une place nominale dans la hiérarchie des êtres civilisés. Avec un modeste revenu qui suffit à sa modeste ambition, entre sa collection de pipes allemandes et sa bibliothèque de romans français, Robert Audley consume en doux *far niente* une existence à laquelle il s'efforce vainement de conserver des dehors sérieux. Personne ne le prend au mot, et les graves *benchers* se mettent invariablement à sourire lorsque l'honnête Bob, venant à les rencontrer sous les ombrages de *Temple-Gardens*, leur laisse entendre qu'il cherche dans quelques instans de flânerie un délassement indispensable après ses travaux assidus. Maintenant, en y regardant de plus près, peut-être devineraient-ils sous cette insouciance apparente le germe des grands dévouemens, sous cette indolence turque une énergie latente qui, pour se développer, n'a besoin que d'un mobile supérieur, sous cette inertie d'esprit, qu'on dirait irrémédiable, une perspicacité sans cesse en travail et féconde en résultats inattendus; mais les *benchers* n'analysent pas un caractère comme un dossier, ils prennent au mot la paresse de leur confrère, et, le voyant dépourvu de toutes les facultés à l'aide desquelles un jeune homme fait son chemin dans le monde, ils regrettent pour lui que son oncle, sir Michaël Audley, d'Audley-Court, longtemps resté veuf avec une fille unique pour héritière, vienne de se remarier tout récemment, à un âge assez avancé, par un coup de tête digne d'un jeune homme.

On ne sait pas grand'chose de la seconde femme du baronet. En remontant pas à pas dans son passé, nous la trouvons d'abord pauvre *governess*, élevant les filles du médecin de sir Michaël. C'est chez ce médecin, nommé Dawson, qu'il l'a vue pour la première fois, qu'il s'est épris d'elle, et qu'un jour, emporté par un de ces élans qui mettent l'âge mûr au pair de la jeunesse la plus fougueuse, il lui a offert de partager ses brillantes destinées. Miss Lucy Graham, effrayée en même temps qu'éblouie, n'a pas osé refuser la chance qui s'offrait à elle. Sans amour il est vrai, mais avec une profonde reconnaissance pour l'homme qui l'appelle ainsi aux douceurs de la vie opulente et fait succéder pour elle à toutes les humiliations d'une existence subalterne les plus complètes satisfactions de l'orgueil féminin, elle prend possession du rang et de la richesse qui lui sont proposés. Sir Michaël ne lui en demande pas davantage; il ne s'enquiert minutieusement, ni d'une origine qu'il devine assez obscure, ni d'antécédens que n'éclaire aucune lumière bien vive. S'il en était autrement ou si, pour procéder à la célébration du mariage, l'église anglicane exigeait la production des mêmes pièces

que réclame chez nous une municipalité tutélaire, le mariage deviendrait impossible, et le roman s'arrêterait court dès la première page. Lucy Graham effectivement n'est autre qu'Helen Maldon. De même que son mari l'avait quittée, de même, après quelques mois de misère mal supportée, elle a quitté son père et son enfant, pour aller sous un faux nom à de nouvelles destinées. C'est alors qu'elle est parvenue à se faire accueillir, sans examen ni *references*, dans une maison d'éducation dont le patronage lui a suffi plus tard pour être admise chez le docteur Dawson.

Un lecteur expérimenté peut déjà voir au prix de quelles énormes invraisemblances s'engage le drame au seuil duquel nous nous trouvons; mais enfin voilà l'intrigue nouée. Robert Audley, dont les vacances se passent ordinairement à Audley-Court, et qu'y attire de plus le désir d'être présenté à sa nouvelle tante, veut y conduire son ami George Talboys. Prévenue de ce dessein, qui l'épouvante à bon droit, lady Audley cherche par tous les moyens imaginables à éviter la rencontre fatale que le hasard semble lui ménager ainsi; mais une série de futiles incidens déjoue les précautions qu'elle a prises à cet égard, et tandis qu'elle est volontairement absente de son château, Robert et George, grâce à l'innocente complicité d'Alicia Audley (l'espiègle fille de sir Michaël, en secret éprise de son indolent cousin), pénètrent dans le sanctuaire de ses appartemens intimes. Ils y trouvent son portrait, peint avec la minutieuse ressemblance qui caractérise l'école moderne. L'effet de cette espèce d'apparition sur le malheureux dont elle ravive la douleur et qu'elle plonge dans le plus profond étonnement est essentiellement dramatique, ou plutôt théâtral, dans le sens le plus précis qu'on puisse donner à ce mot. Un quart d'heure de contemplation muette ne laisse plus aucun doute à George Talboys, et son gant, tombé de ses mains frémissantes, reste là devant cette toile comme un défi porté à la femme coupable. En le voyant, lady Audley devine tout, et sa pénétration va jusqu'à lui faire comprendre que dès le lendemain même une rencontre est inévitable entre elle et George. Cette entrevue décisive, elle l'attend avec un impénétrable sang-froid, oisive et souriante comme à l'ordinaire, et concentrant, pour faire face à l'orage qui plane sur elle, l'obstination énergique de sa volonté, les ressources infinies de ruse et d'audace qu'elle dissimule si bien sous un extérieur gracieux, sous des formes caressantes. — En cette brillante journée de septembre, et tandis que sir Michaël va visiter ses fermiers, lady Audley parcourt les divers appartemens de sa vaste résidence, tantôt assise à son piano, tantôt arrêtée devant un des arbustes de sa serre, ou bien, regagnant son cabinet de toilette, occupée à faire remettre en ordre par sa suivante favorite, Phœbé Marks, les boucles souvent dérangées de sa luxu-

riante chevelure. George cependant, fidèle au rendez-vous qu'il sait accepté d'avance, fausse compagnie à son ami Robert, et, tandis que celui-ci sommeille auprès de ses lignes de pêche, vient seul frapper aux portes d'Audley-Court, où il demande à être admis près de la belle châtelaine. On lui indique, comme devant le conduire vers elle, la grande allée des tilleuls, où ses gens l'ont vue pénétrer. Il l'y suit, se plonge comme elle sous ces massifs de feuillage, et de ce moment George Talboys disparaît à tout regard humain. Lady Audley, elle, rentre paisiblement au château une heure après, apportant des masses de fleurs d'automne dans les plis de sa robe de mousseline, un livre à la main, un joyeux refrain sur les lèvres. On lui annonce la visite de Talboys, et c'est à peine si ses fins sourcils se rapprochent à ce nom maudit. Puis, d'un pas agile, avec une petite moue dédaigneuse, milady remonte dans ses appartemens. Là, sur la table du boudoir, elle retrouve le gant de George : un coup de sonnette impérieux appelle Phœbé Marks. « Débarrassez-moi de ce fouillis, » dit la maîtresse. En un clin d'œil, le gant est balayé dans le tablier de la soubrette avec quelques fleurs séchées et quelques débris de papier, après quoi l'adroite fille, répondant à une question de milady sur l'emploi de sa journée, lui laisse entendre, par un mot significatif, que ce qui s'est passé dans la profondeur des bois n'est pas un mystère impénétrable pour certains regards qui, du haut des combles du château, planaient sur les campagnes environnantes. En ce moment, les yeux des deux femmes se rencontrent, et une gracieuse promesse de protection tombée des lèvres de lady Audley scelle un pacte qui les lie pour jamais l'une à l'autre.

Toute complicité a ses périls, et celle d'une femme est doublement dangereuse. Phœbé Marks est à la discrétion d'un rustre qu'elle a promis d'épouser et qui la domine par la terreur. Elle lui a déjà livré, sans le vouloir, un des nombreux secrets de lady Audley, qui conserve imprudemment, dans le double fond d'un écrin, des cheveux blonds, un bas d'enfant, mystérieuses reliques du petit être que la femme de sir Michaël va parfois à la dérobée combler de cadeaux et de caresses. Phœbé révélera de même à son brutal fiancé la découverte qui met à leur entière merci l'opulente châtelaine. Dieu sait si dans les mains de cet avide subalterne une pareille arme restera sans emploi. Il veut épouser Phœbé; lady Audley a perdu le droit de s'y opposer. Il exige pour dot le droit au bail d'une auberge voisine; lady Audley devra l'acquérir pour lui, et fournir amplement aux frais de son installation. Elle tombe enfin, premier châtiment de son double crime, dans la sujétion de ce misérable ivrogne, dont la femme voudrait en vain modérer les exigences toujours croissantes.

De Phœbé cependant et de son mari Luke, la femme de sir Michaël n'a pas à craindre une trahison décisive; ils hésiteront toujours à compromettre, en la perdant, l'aisance où ses libéralités les font vivre; mais Robert Audley, que l'inexplicable disparition de son ami a plongé dans les plus terribles perplexités, Robert Audley est un ennemi tout autrement redoutable. Ses soupçons se sont éveillés à propos d'une marque sinistre que lui a laissé entrevoir, en se dérangeant, un des bracelets de l'élégante châtelaine, et dont elle a expliqué l'origine par un mensonge flagrant. A partir de là et tandis qu'il cherche de tous côtés les traces de George Talboys, mille incidens fortuits le ramènent, en dépit de lui-même, sur la voie où il se sent entraîné par une fatalité manifeste. Cette obsession du hasard, qui finit par le dominer tout entier et communiquer à ses idées une fixité voisine de la monomanie, est certainement, dans le récit dont nous rappelons les principales données, ce qu'il y a de mieux réussi, de plus honorable pour le talent de miss Braddon. C'est en effet par une véritable inspiration d'artiste qu'elle a mis en un contraste saisissant le rôle providentiel assigné à l'honnête Bob et sa nature paresseuse, son insouciance indulgente, le remords généreux qu'il éprouve à remplir vis-à-vis d'une femme les implacables fonctions du bourreau, le respect involontaire que lui inspire l'amour aveuglément confiant de sir Michaël, la crainte de frapper du même coup l'innocent et la coupable, la femme criminelle et le vénérable époux qu'elle a fasciné. Peut-être céderait-il à toutes ces considérations réunies, peut-être le paralyseraient-elles au moment décisif sans l'amour profond que lui a inspiré Clara Talboys, la sœur de George, et sans le cri de vengeance qu'elle fait sans cesse retentir à ses oreilles en lui montrant du doigt le but sacré vers lequel, s'il ne veut faillir à sa mission et encourir le mépris de cette vaillante créature, il lui faut marcher sans pitié ni trêve.

Acharné en ses enquêtes, il a fini par réunir tous les fils, — moins un, — de cette trame compliquée. Il a vérifié que, par une combinaison machiavélique et grâce à la complicité obligée de son père, Helen Maldon a simulé un décès en règle en faisant porter son nom à une malheureuse jeune fille atteinte de consomption et destinée à une mort inévitable quelques semaines avant l'époque pour laquelle était annoncé le retour de George Talboys. Il sait à quel moment cette belle vipère a fait peau neuve; il a les preuves matérielles de son changement de nom, de son admission dans le pensionnat où elle a passé quelques mois. Il peut établir déjà, par des témoignages certains, la nullité du second mariage qu'elle a contracté sans être encore veuve, et l'intérêt puissant qu'elle avait à se défaire de son premier époux inopinément revenu. Cependant il hésite encore. Il espère obtenir de cette femme, par une sorte d'accord

tacite, qu'elle disparaisse, et qu'en s'épargnant le châtiment suprême, elle le décharge, lui, de sa mission vengeresse. Par des avis, par des menaces indirectes, il la met en demeure de s'éloigner, et comme elle résiste, plus intrépide et plus obstinée à mesure qu'elle le voit plus indécis, il la presse, il fait luire à ses yeux l'épée dont il pourrait la frapper; il la provoque ainsi à une de ces extrémités soudaines qui semblent si étrangères à son organisation féline, toute de douceur flatteuse et de mol abandon, mais dont nous la savons capable quand ses plus chers intérêts sont en jeu, quand elle se sent attaquée dans son féroce égoïsme. Ici se place la scène capitale du roman, scène destinée sans doute à être applaudie sur quelque théâtre de boulevard, et qui, sur les affiches à grand fracas, pourrait porter le titre de *l'Incendie*.

Lady Audley, tirant parti des paroles menaçantes que Robert lui avait fait entendre, a prié son mari d'éloigner du château ce maniaque, dit-elle, dont les chimères l'inquiètent, et sir Michaël, dont les yeux ne sont pas encore dessillés, s'est rendu au désir de sa femme. Leur neveu est parti sans un murmure, plus triste qu'irrité, plus disposé à pardonner qu'à sévir. C'est à l'auberge de Luke, à Mount-Stanning, qu'il est allé chercher un asile provisoire. Ce jour-là même, fort avant dans la soirée, Phœbé vient, au nom de son mari, menacé d'expropriation, solliciter un nouveau secours pécuniaire que lady Audley ne peut songer à leur refuser; elle lui apporte de plus un billet du jeune avocat, quelques lignes seulement, une dernière sommation portant avec elle la preuve irrécusable qu'il peut désormais se poser en arbitre absolu de ses destinées. Donc c'en est fait; le moment est venu de la lutte décisive. Tandis que cette préoccupation absorbe toutes les pensées de lady Audley, son oreille distraite perçoit, dans les plaintes de Phœbé sur les habitudes d'ivrognerie auxquelles son mari s'abandonne de plus en plus, quelques mots relatifs au danger qu'ils ont couru plusieurs fois « d'être brûlés vifs dans leurs lits » par suite des imprudences de Luke. — Brûlés dans vos lits!... répète machinalement lady Audley, trop préoccupée de ses propres angoisses pour s'associer aux craintes de Phœbé. Puis ces mots éveillent en elle une idée plus distincte, et soudainement se dessine à ses yeux, dans tout son formidable éclat, l'image de cette misérable auberge exposée à tous les vents, dévorée par les flammes, et s'abîmant en quelques instans sur ceux qu'elle abrite. Aussitôt l'idée infernale a jailli, le germe funeste a fructifié; mais dans cette intelligence étroite la conception se complète avec lenteur, et c'est seulement lorsque lady Audley se retrouve en face du lit où sir Michaël repose en paix que le travail intérieur arrive à terme.

« Oui, se disait-elle entre ses dents serrées, Robert fera ce qu'il annonce... Il le fera, si je ne réussis à le loger dans un hospice d'aliénés, ou si...

« Elle n'acheva pas de formuler sa pensée, elle n'acheva même pas intérieurement cette phrase suspendue; mais un étrange battement de cœur semblait l'accentuer syllabe par syllabe, comme pour les chasser une à une de sa poitrine palpitante.

« La pensée était celle-ci : « ce qu'il annonce, Robert le fera, si quelque désastre imprévu n'éclate sur lui et ne vient le réduire au silence. » Une rougeur de sang passa sur le visage de milady, comme si les flammes du foyer lui eussent jeté quelque reflet subit, et s'éteignit tout aussi soudainement, la laissant plus pâle que la neige d'hiver. Ses mains, qu'elle tenait tout à l'heure serrées l'une dans l'autre par une étreinte convulsive, se séparèrent et retombèrent pesamment le long de son corps. Elle s'arrêta dans sa marche aux rapides allures, — elle s'arrêta comme la femme de Loth dut s'arrêter après le fatal regard en arrière qu'elle jeta sur la cité croulante, son pouls se ralentissant à chaque seconde, chaque goutte de sang se figeant dans ses veines, envahie par cette métamorphose bizarre qui d'une femme allait faire une statue.

« Pendant plus de cinq minutes, lady Audley garda cette immobilité sculpturale, la tête rejetée en arrière, les yeux grands ouverts, fixés droit devant elle, perçant du regard les murs étroits de la chambre, pour aller chercher au loin, dans les ténèbres, les périls et l'horreur de quelque entreprise désespérée. »

Si maintenant nous voyons se glisser furtivement hors des murs d'Audley-Court, par cette nuit d'hiver claire et scintillante, deux femmes enveloppées de manteaux et se dirigeant du côté de Mount-Stanning, nous devinerons qui elles sont, et quel démon presse ainsi la marche de cette frêle créature, sortie à minuit de son tiède boudoir pour aller, sous la bise âpre et mordante, vers l'ennemi que le sommeil livre à ses coups. Phœbé ignore les projets de sa maîtresse, et obéit, sans en comprendre les mobiles secrets, à ce caprice de grande dame. Tout au plus devinera-t-elle l'affreuse vérité quand au retour, à moitié chemin de l'auberge et du château, elle verra s'élever une clarté brillante dans la direction de Mount-Stanning. Lady Audley n'a passé que vingt minutes sous le toit de Luke, mais ces vingt minutes n'ont pas été perdues pour elle. Après s'être fait indiquer la porte de la chambre où dort son ennemi redouté, après l'y avoir secrètement enfermé à double tour, elle a *oublié* un flambeau allumé dans le voisinage immédiat d'un rideau de cotonnade, puis elle est partie, entraînant avec elle la trop confiante Phœbé, à qui certains souvenirs eussent dû pourtant donner l'éveil.

Ce crime atroce, qu'un hasard bienveillant se charge de déjouer

encore, décide la question contre lady Audley, et brise le fil qui retenait au-dessus de sa tête l'épée menaçante. Robert, miraculeusement soustrait à l'incendie, reparaît à Audley-Court, dégagé désormais de tout scrupule. Les preuves qu'il apporte sont écrasantes, et lady Audley, définitivement vaincue, n'a plus qu'à se courber sous cette main puissante et loyale. Ses aveux alors sont complets, et devant son époux consterné, avec un impassible sang-froid qui trahit la sécheresse de cette âme perdue, elle raconte un à un tous les artifices à l'aide desquels elle a réalisé ses plans audacieux et voulu consolider sa frauduleuse prospérité. Elle confesse même qu'elle a tué George Talboys, qu'elle l'a tué traîtreusement et sans qu'il pût se défendre; mais si nous l'en croyons, elle a commis ce crime sans préméditation, sous le coup des reproches et des menaces dont son premier mari l'accablait et sous l'irrésistible empire d'une maladie héréditaire. Le véritable *secret* de lady Audley et en même temps l'excuse de ses forfaits, ce sont précisément les défaillances momentanées de sa raison. A la justice clémente qui la poursuit, elle offre ainsi pour la dérober au dernier supplice une ressource dont sir Michaël et son neveu ne manqueront pas de se prévaloir. Au lieu de la livrer aux tribunaux, c'est dans une maison d'aliénés, au centre des provinces belges, que Robert conduira cette misérable créature, déchue de sa splendeur passagère et condamnée à y finir ses jours. Après l'accomplissement de ce juste arrêt, il semble que tout soit fini, et que le sort de George, sur le meurtre duquel Helen Maldon n'a voulu donner aucun détail, doive demeurer enveloppé d'un mystère impénétrable; mais alors se produisent les aveux de Luke Marks, dérobé à l'incendie par Robert Audley, et qui, sur le lit de mort où le retiennent les graves blessures qu'il a reçues, livre enfin tous les secrets qu'il avait gardés jusqu'alors. George, précipité à l'improviste dans un puits abandonné par cette femme sur laquelle il venait revendiquer tous ses droits, a survécu à cette chute terrible; Luke l'a retrouvé le jour même, sanglant et brisé, sous les ombrages du parc. C'est à Mount-Stanning que le malheureux a reçu les premiers soins, c'est de là qu'il est parti peu d'heures après, le bras en écharpe, pour fuir à jamais le théâtre d'une si odieuse trahison. Il était déçu dans son amour, dans ses espérances d'avenir, et, décidé à s'expatrier sans retour, il avait recommandé le plus profond silence au mari de Phœbé; celui-ci, pour plus d'une raison, devait se taire. — Avons-nous besoin d'ajouter maintenant que la récompense de Robert Audley sera la main de Clara Talboys, et que George reviendra d'Amérique tout juste à temps pour assister à leurs noces?

Tel est le sommaire de cette fable, dont il est facile de constater,

en la disséquant, les inconséquences, les invraisemblances nombreuses, les combinaisons violentes et vulgaires, et où se trouvent accumulés, sans le moindre souci des hautes conditions de l'art, tous les élémens du drame qui se fabrique à l'usage des masses. Elle a seulement, pour la mettre à part de ces œuvres tout à fait inférieures, une certaine vivacité de style, l'art des sous-entendus, le naturel du dialogue et un vernis de littérature qu'expliquent l'intervention de sir Edward Bulwer Lytton et les précieux conseils dont miss Braddon le remercie en lui dédiant ce premier roman. Le contraste est frappant d'ailleurs entre la vérité des personnages et le mensonge flagrant du récit où ils se meuvent : c'est l'effet d'une méchante pièce jouée par d'intelligens acteurs; ce serait aussi celui d'un mauvais tableau d'histoire où un habile peintre de portraits aurait introduit quelques têtes excellentes; en somme, une discordance choquante pour l'œil du critique, et un regret sincère de voir gaspiller en productions de second ordre des dons de nature qui semblent remarquables, — en copies, en redites plus ou moins heureuses, un talent dont une meilleure culture aurait développé l'originalité propre et les ressources spéciales.

## II.

La préférence que certains critiques accordent à *Aurora Floyd*, en la comparant au *Secret de Lady Audley*, ne nous semble justifiée ni au point de vue littéraire ni au point de vue moral. La donnée première de ce roman est révoltante, on va s'en assurer, et aucune délicatesse d'exécution n'atténue ce qu'elle a de brutal, d'humiliant, dirions-nous plus volontiers.

Lady Audley est en somme un type exceptionnel. Sa perversité native, aggravée par son infirmité mentale, la place en dehors des conditions ordinaires de l'humanité. Ses crimes nous sont étrangers: les mobiles qui les expliquent ne sont pas ceux qui nous poussent, et nous ne retrouverons perverti en elle aucun de nos instincts supérieurs. Il n'en est pas de même pour l'autre héroïne de miss Braddon. C'est une enfant gâtée, comme chacun de nous a pu en connaître plusieurs, au cœur naturellement bon, aux penchans naturellement généreux. Sa bonté même et sa générosité la perdent; mais comme elles survivent à sa chute, nous avons sous les yeux le triste et répugnant spectacle, — chimérique, il faut l'espérer, — d'une âme d'élite acceptant l'ignominie, d'une créature sincère faisant du mensonge sa pâture quotidienne, d'une fierté de bon aloi se pliant aux avilissemens les plus extrêmes : spectacle qui nous blesse, même

dans un roman, et sur lequel il serait bon de jeter un voile en supposant qu'on vînt à le rencontrer parmi les réalités de la vie.

Un riche banquier d'Écosse épouse une comédienne de province que le hasard lui fait rencontrer et pour laquelle il conçoit une passion subite. Elle meurt après quelques mois, lui laissant une fille sur la tête de laquelle il reporte cette affection excessive que la mère lui avait inspirée. Aurora grandit sous les yeux de son père, adulée, obéie de tous et se livrant sans contrainte à la fougue de ses entraînemens juvéniles. Elle aime les chiens, les chevaux, le *sport*; l'idiome du *turf* lui est familier, la *Bell's-life* est sa lecture de prédilection; une gouvernante romanesque et sotte parachève, à force de négligence, les vices de cette éducation manquée. Parmi les *grooms* du riche banquier s'en trouve un que sa bonne mine et son adresse équestre ont fait choisir pour escorter l'héritière dans ses longues promenades. Une certaine familiarité s'établit entre eux, et John Conyers, — c'est le nom de ce drôle, — en profite pour solliciter d'abord la pitié, puis l'affection de la pauvre enfant, qu'il abuse par de prétendues confidences. Il ne tient qu'à elle de prendre pour un déshérité du sort cet Antinoüs d'écurie, sorti des boues de Londres et façonné à une certaine élégance extérieure par le monde équivoque au sein duquel il a vécu jusqu'alors. Archibald Floyd, dont les yeux s'ouvrent trop tard, surprend une correspondance d'où il résulte qu'avec la complicité de sa *governess*, Aurora s'est fiancée au *jockey* en question. Regardant à bon droit comme nul cet engagement irréfléchi, le banquier renvoie sur l'heure le séducteur de bas étage et fait partir pour Paris, dès le lendemain, l'impétueuse enfant qu'il trouve rebelle à ses volontés; mais John Conyers part aussi, à la poursuite de son rêve sordide, et réussit, au bout de quinze jours, à faire sortir Aurora du pensionnat où on l'a placée. Il l'entraîne à Douvres, où les unit un mariage en bonne forme, et, devenu par miracle le gendre d'un millionnaire, il prétend exploiter en grand cette situation inespérée. Il a trop présumé toutefois de la complaisance paternelle, et d'ailleurs n'a pas mesuré l'abîme moral qui le sépare de sa jeune femme. Huit jours ont suffi pour dissiper l'illusion fatale qui entraînait Aurora. Sa loyauté seule la retient auprès de l'être immonde à qui elle s'est donnée; elle ne se croit libre qu'au bout de quelques mois, lorsque les infidélités de ce misérable l'ont dégagée de ses sermens et lui permettraient, à la rigueur, de faire rompre légalement les liens qui les unissent. Elle recule néanmoins devant l'éclat d'une pareille démarche et revient simplement chez son père, qu'elle rassure et trompe en lui annonçant la mort de John Conyers.

Ce prologue du drame n'étant connu que d'un bien petit nombre

de personnes, Aurora reprend paisiblement dans le monde aristocratique la place que lui assigne la richesse de son père. Peu à peu, — privilége de jeunesse, — le triste souvenir de cette cruelle déception, de ce funeste hymen, s'efface de sa mémoire. Dans les bals de comté où resplendit sa beauté souveraine, dans les courses où elle figure, intrépide amazone, elle porte une attitude fière et sereine, un front superbe, un regard qui défie tous les regards. De nombreux prétendans aspirent à sa main, et tous sont refusés avec la même hauteur. Il en est qu'un tel accueil doit étonner, et parmi eux, en première ligne, l'orgueilleux représentant d'une des premières familles du pays de Galles, Talbot Bulstrode, un des héros de la guerre de Crimée, revenu sain et sauf de la fameuse charge de Balaclava. Rebelle jusqu'alors à toute séduction féminine, il subit l'ascendant impérieux de cette beauté royale, de cette hauteur d'âme, de cette originalité hardie, qui font d'Aurora Floyd un être à part. Cette dangereuse sirène l'a ébloui, fasciné comme tant d'autres, et pour se dévouer à elle, il a méconnu ou dédaigné l'attachement profond et respectueux qu'il inspire à Lucy Floyd, la blonde et timide cousine d'Aurora. En même temps que Talbot Bulstrode, un autre soupirant se trouve également écarté; c'est John Mellish, opulent propriétaire du Yorkshire, cœur loyal, fidèle et dévoué s'il en fut. Les deux rivaux désappointés, qu'unissait d'ailleurs et depuis longtemps une étroite amitié, font partie de s'éloigner ensemble; mais Bulstrode, ramené par une espèce de pressentiment, revient sur ses pas pour avoir avec le banquier une dernière explication. Il revient, et, passant devant une porte entr'ouverte, il aperçoit, étendue sans connaissance sur un fauteuil, un journal à ses pieds, la jeune fille dont les rigueurs le désespèrent. Lorsque, ranimée par ses soins, elle a repris possession d'elle-même, Aurora Floyd revient sur son premier refus; elle avoue à Bulstrode qu'un secret penchant l'entraînait vers lui, et s'engage inopinément à devenir sa femme.

Le journal qui avait si vivement ému miss Aurora, envoyé à la fille du banquier par un des obscurs confidens dont elle était obligée de payer le silence, lui apprenait, — un lecteur perspicace l'aura déjà deviné, — la mort de John Conyers, tué par accident au fond de l'Allemagne dans une course quelconque. C'est sur la foi de cette nouvelle, — malheureusement inexacte, — qu'elle accorde sa main à Bulstrode, et cela sans se mettre assez en peine du passé, qu'elle lui laisse ignorer, ce qui constitue, à nos yeux du moins, une véritable trahison que l'amour filial n'excuse en aucune façon, et que nous trouvons absolument incompatible avec les vertus héroïques dont l'auteur d'*Aurora Floyd* a voulu décorer ce type de femme

supérieure. Au surplus, la nouvelle fiancée ne tardera pas, et c'est justice, à porter la peine de cette dissimulation coupable. Plus d'un indice fugitif vient à chaque instant inquiéter, alarmer les fières susceptibilités de son prétendu. L'ascendant vainqueur d'Aurora les calme ou plutôt les comprime pour un temps; mais l'arrivée inattendue à Bulstrode-Castle d'une des jeunes filles qui l'ont connue à Paris, dans ce pensionnat d'où elle a été enlevée, détruit soudainement la confiance aveugle dont elle abusait. Après avoir pris lecture de la lettre où sa mère, effarouchée par les révélations de leur jeune parente, le met en garde contre les antécédens suspects de sa fiancée, — et trouvant dans ses propres soupçons, vingt fois réprimés, la confirmation des craintes qu'on lui suggère, — Bulstrode se désespère d'abord; il réagit ensuite contre cette conviction naissante, il s'efforce de la combattre et de n'envisager ce qui a pu se passer dans le couvent parisien que comme une escapade sans importance. Toute cette affaire, si louche au premier abord, va s'éclaircir en quelques mots. C'est dans ces dispositions qu'il se rend auprès de sa fiancée. Aurora l'attend, vêtue de noir, au fond d'un appartement reculé. Du moment où le nom de son ancienne compagne a été prononcé devant elle, il lui a été impossible de ne pas prévoir ce qui allait arriver : elle sait donc que Talbot va venir et devine ce qu'il va lui dire. A son entrée, elle ne bouge pas, elle ne se détourne pas de la fenêtre où elle est assise. Il ne la voit que de profil, à peine éclairée par les dernières lueurs d'un jour d'hiver. Après lui avoir parlé sur un ton léger, que dément son angoisse intérieure, de la lettre qui vient d'arriver et qui nécessite, dit-il, quelques explications :

« ..... Vous lirai-je la lettre, Aurora?

« — Si vous voulez.

« Il prit dans son sein l'épître froissée, et, se penchant du côté de la lampe, il lut à voix haute, s'arrêtant à chaque phrase et comptant sur une interruption soudaine, un commentaire passionné; mais elle le laissa finir sans parler, et, même après qu'il eut fini, demeura muette.

« — Aurora!... Aurora!... Est-ce donc vrai?

« — Parfaitement vrai.

« — Pour quelle cause avez-vous quitté ce couvent?

« — Je ne puis vous le dire.

« — Du mois de juin 1856 au mois de septembre dernier, quelle a été votre résidence?

« — Je ne puis vous le dire, Talbot Bulstrode... C'est un secret qu'il m'est interdit de révéler.

« — Comment! il y a dans votre vie une lacune de près d'une année, et vous ne sauriez me faire connaître, à moi votre mari désigné, ce que vous êtes devenue pendant cet intervalle?

« — Je ne le puis.

« — Alors, Aurora Floyd, vous ne pouvez non plus devenir ma femme!

« Il croyait qu'elle allait se retourner vers lui, sublime d'indignation et de fureur, et que l'explication si ardemment souhaitée allait jaillir de ses lèvres avec un torrent de paroles amères; mais elle se leva de son siége, et, portant vers lui ses pas indécis, vint s'agenouiller devant le jeune homme stupéfait. Rien n'aurait pu l'effrayer à l'égal de ce simple mouvement : il y avait là toute une confession, l'aveu formel d'une faute; mais laquelle, laquelle?... En quoi pouvait consister le sombre mystère de cette existence qui comptait encore si peu d'années?...

« — Talbot Bulstrode, lui dit-elle d'une voix tremblante qui l'atteignit en plein cœur, le ciel m'est témoin que maintes fois j'ai prévu, j'ai redouté ce moment. Un peu moins lâche que je ne suis, je serais allée au-devant de l'explication que vous réclamez... Mais je pensais,... j'espérais que jamais je n'aurais à vous la donner,... et que si un jour je m'y voyais réduite,... eh bien! je vous trouverais généreux,... vous auriez en moi confiance... Si vous le pouviez, Talbot! si vous pouviez croire que ce secret n'est pas une honte absolue!

« — Une honte absolue!... s'écria-t-il. Est-il possible, Aurora,... mon Dieu, est-il possible que je vous entende me parler ainsi? En êtes-vous à croire que la honte a ses degrés et que l'honneur se mesure?... Un secret entre nous,... que dis-je? l'ombre d'un secret... doit nous séparer pour jamais. Relevez-vous, Aurora, votre humiliation me tue... Relevez-vous, et s'il est arrêté que nous devons nous quitter à l'instant, dites-moi, dites-moi de grâce que je n'ai pas à me mépriser pour vous avoir tant aimée,... au point d'oublier, en vous aimant ainsi, ce qu'un homme se doit à lui-même.

« Elle ne lui obéit point, mais, s'affaissant encore davantage, écrasée plutôt qu'à genoux, la tête enfouie dans ses mains, elle n'exposait aux regards de Bulstrode que les épaisses torsades de ses cheveux noirs.

« — Talbot, disait-elle d'une voix étouffée, songez que je n'ai jamais eu de mère... Ayez pitié de moi, Talbot!...

« — Pitié? répéta le capitaine; vous me demandez *pitié?*... pourquoi pas *justice?*... Une question, Aurora Floyd, une seule encore,... la dernière peut-être que je vous adresserai jamais. Votre père sait-il que vous avez secrètement quitté ce pensionnat?... Sait-il où vous avez passé l'année?...

« — Il le sait.

« — Merci du moins pour cette parole. Eh bien donc! Aurora, dites-moi seulement qu'il en est ainsi, et j'en croirai votre simple parole comme le serment solennel d'une autre femme... Dites-moi s'il a donné son assentiment à votre évasion,... s'il l'a donné à l'emploi de cette année d'absence... Puissiez-vous répondre qu'il en est ainsi, Aurora! car alors plus de questions entre nous... Je vous garderai sans crainte la tendresse et le respect qu'un mari doit à sa femme.

« — Je ne saurais,... dit-elle. Je n'ai encore que dix-neuf ans; mais dans le cours de ces deux dernières années j'ai assez fait pour briser le cœur de mon père,... du père le plus tendre qui ait jamais vécu en ce monde misérable.

« — Tout est dit alors... Dieu vous pardonne, Aurora Floyd! De votre aveu même, vous n'êtes pas la femme que peut avouer un homme d'honneur... J'interdis à ma pensée tout soupçon flétrissant; mais le passé de ma femme doit être une page blanche et sans souillure, où tout le monde pourra venir jeter les yeux...

« Il se dirigea d'abord vers la porte; puis, revenu sur ses pas, il aida la pauvre enfant à se relever, pour la reconduire jusqu'à son siége, près de la fenêtre, avec la même courtoisie qu'il lui eût témoignée en la ramenant à sa place dans quelque bal. Leurs mains se rencontrèrent, glacées comme celles de deux cadavres. Que de mort en effet sous ce froid contact! Que de choses avaient péri entre ces deux êtres depuis quelques heures : espoir, confiance, sécurité, amour, bonheur, tout ce qui fait le prix de la vie!

« Talbot s'arrêta une fois encore sur le seuil de la porte, et, reprenant la parole : — « D'ici à une demi-heure, j'aurai quitté Felden, disait-il; ne vaudra-t-il pas mieux, miss Floyd, laisser croire à votre père que quelque léger dissentiment nous a séparés et que je m'éloigne par votre ordre?... Je lui écrirai certainement dès mon arrivée à Londres, et, si cela vous agrée, je puis rédiger ma lettre de manière à le confirmer dans cette idée.

« — Vous avez là une bonne inspiration, répondit-elle. Oui, je voudrais lui laisser cette erreur... Sa douleur en sera peut-être moins amère... Le ciel sait ce que je dois de reconnaissance à tout ce qui peut atténuer ce qu'il souffre.

« Talbot s'inclina et referma la porte après lui; le bruit qu'elle fit en retombant lui sembla sinistre : il lui rappela ces jeunes et fragiles créatures que les religieuses d'autrefois abandonnaient, pour les y laisser périr, au fond de quelque *in-pace*. Mieux aurait valu, se disait-il, laisser Aurora étendue dans son cercueil, belle de cette sérénité dont la mort pare ses victimes, que de s'arracher d'auprès d'elle comme il venait de le faire.

« L'appel vibrant et criard de la cloche qui sonnait le *second coup* du dîner retentit au moment où, quittant la pénombre du corridor, il entrait dans la salle de billard, étincelante des feux du gaz. Il y rencontra Lucy Floyd, qui vint à lui en toilette d'apparat : la soie frémissait autour d'elle; franges et rubans, dentelles et joyaux se jouaient et miroitaient à chacun de ses mouvemens, et il lui en voulait presque de tout cet éclat radieux, le comparant au pâle visage de la créature à demi brisée qu'il venait de quitter à l'instant même... Lucy recula devant le jeune homme, dont la physionomie bouleversée avait de quoi l'effrayer. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle; qu'est-il arrivé, monsieur Bulstrode?

« — Rien,... une lettre du Cornouailles qui m'oblige... — La voix lui manqua pour compléter cette banale excuse.

« — Lady Bulstrode,... sir John peut-être,... une maladie?... hasarda Lucy.

« Talbot posa son doigt sur ses lèvres blêmies, et secoua la tête par un geste qui prêtait à toute sorte d'interprétations; il lui était impossible de parler. Le vestibule d'ailleurs s'emplissait de visiteurs et d'enfans qui couraient se mettre à table. La porte de la salle à manger était ouverte : au

bout d'une longue avenue de flambeaux et de pièces d'argenterie, Talbot entrevit vaguement la tête vénérable d'Archibald Floyd. Autour du vieillard se groupaient ses neveux et nièces; mais à sa droite la place qu'Aurora devait venir occuper était encore vide. Le capitaine, se détournant de ce tableau joyeux, gravit en quelques bonds l'escalier, et trouva son valet de chambre tout ébahi devant la toilette qu'il lui avait préparée. Ce fidèle serviteur ne comprenait pas que son maître ne fût pas encore venu s'habiller.

. . . . . .

« Le banquier était debout à la porte de la salle à manger lorsque Talbot traversa le vestibule. Il enjoignait à un domestique d'aller prévenir sa fille : — Nous attendons miss Floyd, répétait impatiemment le vieillard... Le dîner ne peut commencer sans elle.

« Inaperçu au milieu de tout ce désordre, Talbot ouvrit sans bruit la grande porte et se glissa dans les froides ténèbres dont l'hiver enveloppait le château. Les hautes fenêtres étroites inondaient de clartés la terrasse qui s'étendait devant elles; mais en face de Talbot se trouvait le parc, où les arbres étalaient tristement leurs ramures dépouillées; une mince couche de neige blanchissait le sol. Sur le ciel gris, pas une étoile. Le froid, la désolation à perte de vue, formaient un contraste pénible avec la tiède et brillante atmosphère qu'il venait de quitter. Ce moment critique de sa vie trouvait là comme un symbole saisissant. Le malheureux venait d'échanger les ardeurs de l'amour, les clartés radieuses de l'espérance, pour la résignation frissonnante, pour le découragement sombre et glacé... »

On eût bien étonné Talbot Bulstrode, en cette mémorable soirée du 25 décembre 1858, si on lui eût prédit qu'au mois de novembre 1859 Aurora Floyd serait la femme de John Mellish, et Aurora Floyd n'eût pas éprouvé moins de surprise en apprenant qu'elle-même, peu de mois après ce mariage, donnerait ses soins à l'union de son ancien prétendu, qui se résigne enfin à récompenser le silencieux amour de l'aimable Lucy. Ce résultat bizarre, et qui n'a rien d'autrement romanesque, s'explique par l'absolue confiance que John Mellish témoigne à celle qu'il aime, par le dévouement sans bornes, par les assiduités dévouées dont il l'entoure pendant une longue maladie, conséquence naturelle du rude choc qu'elle vient de subir. Ce brave *gentleman* n'est pas, on le voit, de ceux qui, par sotte fierté, par scrupules excessifs, se refusent à être heureux. Il s'applaudit que son rival se soit montré si susceptible, et, dans ses idées volontiers un peu confuses à ce sujet, il parvient à se figurer qu'au fond de la mésintelligence survenue tout à coup entre Talbot et Aurora, on trouverait, en cherchant bien, quelque secrète préférence de cette dernière pour lui, John Mellish. Il sait d'ailleurs que sa femme a un secret, un secret qu'elle refuse de révéler à personne, et il a promis de le respecter toujours. Dans cette absence

complète ou dans ce sacrifice héroïque de la curiosité la plus légitime chez un mari, nous pourrions signaler en passant une légère nuance de ridicule; mais ce ridicule, s'il existe, n'a rien dont Aurora puisse s'offusquer; il ne l'empêchera pas, — bien au contraire, — de s'attacher de plus en plus au candide, au loyal époux qu'elle gouverne comme il lui plaît, et dont la bonté docile gagne son cœur. Talbot Bulstrode, qui lors de leur rupture s'est montré le moins faible des deux, reste un peu plus fidèle au triste souvenir de l'amour à jamais éteint; mais à la longue son orgueil trouve aussi son compte dans l'espèce d'idolâtrie que lui a vouée sa femme, dans le culte respectueux dont elle l'entoure; il se console donc petit à petit, et le bonheur de ces divers personnages paraît assuré quand se montre à l'horizon le nuage qui va troubler cette sérénité, compromettre cet avenir couleur de rose.

John Conyers, on le sait, n'est pas mort. Ce jockey malencontreux s'est remis des suites de la terrible chute qui avait fait croire à son trépas, et, de retour en Angleterre, un hasard fatal le ramène comme par la main jusque chez le mari de sa femme. Ici les invraisemblances s'accumulent. Du fond des hôpitaux d'Allemagne, où il était aux prises avec la maladie et la misère, John Conyers n'a pu manquer de recourir à la générosité d'Aurora. Pour cette démarche, une lettre suffit, et à défaut de lettre l'entremise d'un de ces émissaires obscurs qu'il a déjà employés plus d'une fois en de pareilles rencontres. Puis comment comprendre qu'Aurora, informée d'avance du nom de l'*entraîneur* recommandé à Mellish, ne profite pas de son ascendant pour l'éloigner d'elle? Loin de là, elle provoque, elle organise elle-même cette combinaison périlleuse en vertu de laquelle John Conyers se trouve établi à quelque cent mètres du château et sollicité à toutes les entreprises de la plus abusive tyrannie. Elle veut, il est vrai, traiter une fois pour toutes avec ce misérable et obtenir à prix d'or qu'il s'exile pour jamais : que valent néanmoins, pour être payées si cher, les promesses d'un être aussi dégradé? Et pourquoi ce subalterne avide souscrirait-il, pouvant mieux attendre de la frayeur qu'il inspire, à ce marché qui limite ses espérances (1)? Comment se figurer enfin qu'une pareille négociation pourra se débattre impunément de maîtresse à valet sous les yeux de

(1) Le dilemme par lequel Aurora décide John Conyers n'a rien de très concluant : « Ou vous accepterez mes offres, lui dit-elle, ou je déciderai mon père à me déshériter, et vous serez frustré de la fortune que vous espérez peut-être à sa mort. » Elle reconnaît ainsi tacitement qu'elle n'est pas en mesure de réclamer le divorce, et John Conyers, cela étant, armé des droits que la loi lui donne, la tient littéralement à sa merci, elle et son vieux père, elle et John Mellish. Échanger une telle situation contre une poignée de billets de banque, c'est faire trop évidemment un marché de dupe.

tous ces argus qui entourent une femme de haut rang? John Mellish est aveugle, aveugle comme l'amour fidèle, à la bonne heure; mais cette ancienne gouvernante qu'Aurora Floyd a gardée auprès d'elle comme dame de compagnie et un peu comme femme de charge, cette mistress Walter Powell dont elle se sait haïe en secret et qui lui fait payer ses respects, ses adulations par un espionnage de toutes les minutes, — et cet autre ennemi plus obscur encore, un *groom* idiot, Steeve Hargraves, qu'elle a cravaché dans un moment de colère, et qui depuis lors, errant autour du château d'où elle l'a fait expulser, guette une occasion de vengeance, — la laisseront-ils en paix aller et venir furtivement, recevoir des lettres et y répondre?... Aurora le croit sans doute, car elle ne met dans ses démarches ni la moindre mesure ni le moindre calcul, et nous assistons alors à un étrange spectacle, celui d'une grande dame réduite à multiplier de jour ou de nuit les démarches les plus compromettantes pour se rendre aux conférences que lui assigne impérieusement un de ses plus infimes valets. Chacun de ses pas est épié, chacune de ses paroles est recueillie, chacun de ses billets est lu par d'autres yeux que ceux pour lesquels il était écrit. A tous ces mystérieux rendez-vous, un témoin assiste en secret, un témoin, et quelquefois deux. C'est un luxe de trahisons et de surprises que, dans leurs jours de plus grand laisser-aller, nos dramaturges du boulevard n'oseraient se permettre. Derrière chaque porte fermée une oreille est ouverte; au fond de chaque massif d'arbres, dans ce parc de carton peint, un espion se tient aux aguets. Ajoutez à ces moyens, usés même au théâtre, des hasards miraculeux, prodigués pour motiver les situations les plus indifférentes, et faites-vous une idée de l'espèce de lassitude que produit l'abus maladroit de tant de ressources extrêmes.

Mais laissons là les moyens et parlons des résultats. Aurora Floyd, par dévouement pur, nous dit-on, et pour son second mari plutôt que pour elle, veut obtenir l'éloignement définitif de John Conyers; elle lui offre donc, en échange de son silence et de son départ pour l'Australie, une somme ronde de deux mille livres sterling qu'elle obtient de son père, sans lui expliquer, bien entendu, la destination de cet argent. Le traité final se conclut ensuite à dix heures du soir, au bord d'un étang du parc et par-devant deux témoins dont les parties contractantes se gardent bien de soupçonner la présence. L'un des deux est Steeve Hargraves, cet idiot dont nous avons parlé, lequel a toujours sur le cœur le rude traitement qu'il a subi et la perte de la position qu'il occupait au château. Près de lui, — tout idiot qu'on veut bien le croire, — Figaro n'est qu'un enfant ou un niais. En effet, grâce aux billets qu'il décachette, grâce aux conversations secrètes dont il ne perd pas un mot, Steeve Har-

graves, devenu le domestique de John Conyers, est parfaitement au courant de ce qui se passe et se projette. Le premier mariage de mistress Mellish n'est plus un mystère pour lui, et il en retrouverait au besoin la preuve matérielle dans ce certificat que son maître conserve précieusement entre l'étoffe et la doublure d'un gilet de livrée; mais ce n'est pas là pour le moment ce qui l'inquiète : les deux mille livres qui des mains d'Aurora vont passer dans celles de John Conyers lui tiennent bien autrement au cœur.

Ce soir-là même, en rentrant au château, mistress Mellish tombe au milieu de groupes épouvantés. Un coup de feu a retenti dans la direction de l'étang : John Conyers y a été trouvé mort. Après la levée du cadavre viennent les constatations légales. Comment expliquer le meurtre? où chercher l'assassin? Si la situation respective d'Aurora et du défunt était plus généralement connue, l'enquête serait certainement dirigée contre elle. Par hasard et par bonheur, cette situation ne se révèle aux magistrats qu'après le verdict du jury. Mellish apprend d'eux, et seulement alors, le secret qu'Aurora voulait lui dérober à tout prix. A la suite d'un premier élan de douleur, — bien concevable, il faut l'avouer, — il accourt vers elle le cœur plein de tendresse et de pardon; mais il trouve son foyer désert. Aurora s'est enfuie à la hâte aussitôt que Steeve Hargraves, notre idiot diplomate, est venu la prévenir de ce qui se passait. Cette fuite, si suspecte qu'elle soit, n'ébranle pas l'imperturbable confiance de ce mari comme il n'en est guère. Il court sur les traces de sa femme et la rejoint chez Talbot Bulstrode, à qui elle était allée demander assistance et conseil. Celui-ci les renvoie au plus vite dans leur château, et il a raison, car déjà l'opinion s'émeut; de sourdes rumeurs circulent, et on devine quel caractère elles prennent lorsque le hasard fait retrouver, à l'endroit même où John Conyers est tombé, l'arme qui lui a donné la mort. C'est un des pistolets de John Mellish, une de ces armes de luxe qu'il renfermait avec le plus de soin dans une chambre réservée où sa femme et lui pénétraient seuls.

Aurora serait-elle coupable? Le public incline à le penser. Officieusement prévenue par mistress Powell, — que John Mellish a fini par renvoyer de chez lui, et qui d'ailleurs croit sincèrement à la culpabilité d'Aurora, — la police a mis ses agens en campagne. Il n'est pas jusqu'à John Mellish lui-même qui un moment ne révoque en doute la parfaite innocence de son idole. Ceci le trouble évidemment et jette quelque froideur dans leurs relations conjugales; mais il est si bien sous le charme, si complet est son dévouement, si grandiose sa tendresse, tellement inépuisable son indulgence, qu'il prendrait encore son parti de cette dernière aventure, et qu'en

nous plaçant au point de vue de l'auteur nous serions tenus d'admirer ceci comme un des efforts les plus sublimes auxquels puisse s'élever l'âme humaine, illuminée, réchauffée par les flammes du véritable amour. Cette conclusion fort heureusement nous est épargnée. Talbot Bulstrode arrive, comme Jupiter en son nuage, pour dénouer le drame, mettre la justice sur la trace du vrai coupable, et, après une lutte vigoureusement soutenue de part et d'autre, établir, à n'en pouvoir douter, que Steeve Hargraves est l'assassin de John Conyers.

## III.

« Il n'avait pas lu impunément Wilkie Collins et Dumas, » dit quelque part miss Braddon, vantant l'habileté avec laquelle un de ses héros se joue au sein d'une intrigue assez compliquée. C'est ainsi justement que se pourraient caractériser le talent dont elle a fait preuve et le succès qu'elle a obtenu. Ce succès est du même ordre que celui de la *Woman in white* et de *No Name*, bien que l'auteur de ces deux derniers romans nous semble l'emporter de beaucoup par la savante économie des moyens qu'il emploie, par une forme d'une élégance plus soutenue, et aussi, à très peu d'exceptions près, par le soin qu'il prend de ménager la susceptibilité morale de ses lecteurs. Les scrupules qu'il montre à cet égard semblent étrangers à miss Braddon; elle aborde avec un sang-froid surprenant des situations et des détails qui répugnent ordinairement à la délicatesse de son sexe, et, préoccupée du besoin d'arriver à l'effet, elle ne ménage guère ni la hardiesse outrée des aperçus, ni même la crudité des mots. Elle met une évidente affectation à prendre l'accent viril, et, comme il arrive souvent en pareil cas, elle dépasse la mesure, elle force le ton, « elle se déguise trop. » Si exceptionnelle qu'ait été sa vie, — miss Braddon exerce, dit-on, la profession dramatique, — on ne s'explique pas très bien qu'elle ait pu dépouiller aussi complétement la réserve et les timidités qui caractérisent le roman féminin. Ce qu'on s'explique mieux, c'est qu'elle se soit imbue, et plus que de raison, des traditions du drame moderne, et qu'elle ait introduit dans des récits auxquels elles devaient rester étrangères les combinaisons violentes et heurtées, les improbabilités flagrantes, et, pour employer un triste mot, les rubriques de cet art dégénéré que des excès de tout genre ramènent peu à peu vers la barbarie primitive. Cela s'explique, disons-nous; mais il n'en faut pas moins le déplorer, quand cette corruption du roman par le théâtre altère un talent natif d'une certaine valeur. Or c'est là un regret qu'on ne saurait manquer d'éprouver en lisant ces

deux premiers ouvrages d'une femme intelligente à coup sûr, dont les défauts, si saillans qu'ils puissent être, ne doivent pas faire méconnaître le mérite relatif, et que nous croyons louer, quant à nous, en la plaignant d'avoir si bien réussi auprès d'un certain public. Si, comme cela est à craindre, elle prend pour de sûrs indices la rapide popularité qu'elle a conquise, le bruit que la critique a fait autour de son nom, elle risque, demeurant sur cette voie qu'elle a trouvée si large et si aplanie, d'y laisser une à une les qualités qui la distinguent, et de voir au contraire se développer outre mesure ce que nous appellerions volontiers les mauvaises habitudes de sa plume. Plus d'un exemple est là pour l'avertir, et nous serions tenté de lui signaler, entre autres, celui d'un écrivain avec lequel nous lui trouvons quelque ressemblance, l'auteur de *Guy Livingstone*. Accueillie, choyée comme il le fut naguère, nous lui souhaitons de n'être jamais oubliée comme il l'est aujourd'hui. Ses allures fanfaronnes, sa morale excentrique, les brutalités cavalières, les affectations de tout genre par lesquelles ce nouveau-venu cherchait, on s'en souvient peut-être, à se distinguer du vulgaire, ne l'ont pas défendu contre ce grand châtiment réservé à toutes les exagérations, une fois qu'elles ont produit leur premier effet de surprise : — l'indifférence et le dédain. Nous ne le redouterions pas pour miss Braddon, si nous étions plus certain qu'elle saura faire un triage difficile entre tous, celui des dons qu'elle tient de la nature et des vices littéraires qu'elle doit à une éducation mal faite, à des modèles mal choisis.

Chez les compatriotes d'Anne Radcliffe, un retour de mode a mis en faveur le roman *à sensation*, — *sensational novel*, comme ils disent, — le roman à secret, le roman-énigme, dont la principale condition d'intérêt, l'invariable moyen de séduction est un *imbroglio* déjà ténébreux en lui-même et obscurci encore, compliqué de manière à laisser jusqu'au bout le lecteur en suspens et le dénoûment imprévu. Fort misérables à tous autres égards, ce sont, la plupart du temps, des récits à commencer par la fin, puisqu'en lisant la dernière page on est heureusement dispensé de parcourir celles qui précédent. Pour les apprécier en bloc sans trop de fatigue et de temps perdu, nous conseillerions de les aller chercher dans les recueils *illustrés* qui en ont fréquemment la primeur, le *London journal* ou tout autre *weekly* du même genre. La vignette qui accompagne chaque chapitre en dit assez à qui sait comprendre. Ici un enfant qu'on étrangle, là une forme humaine cousue dans un sac et que deux mécréans jettent à l'eau, ou bien encore un cavalier galopant, les cheveux hérissés, la cravache en l'air, à côté d'un spectre féminin qui berce dans ses bras un marmot-fantôme.

— Derrière ces deux raffinés qui se battent sans témoins, un brigand embusqué tient l'un d'eux au bout de son arquebuse; — plus loin, sept ou huit *burglars* voilés de crêpes, armés de casse-tête et de pistolets, pénètrent à la clarté des lanternes sourdes dans une demeure opulente; — au fond de quelque bois solitaire, une jeune fille échevelée se traîne aux pieds d'un athlétique scélérat qui semble se demander, irrésolu, ce qu'il fera d'elle; — une soubrette s'approche du lit de sa maîtresse pour l'étouffer sous un oreiller, mais une main robuste s'abat sur son épaule, et nous la voyons, la bouche béante, les yeux hagards, en face du sauveur inattendu qui vient empêcher la perpétration du crime. Voici des funérailles mystérieuses, celles de la *femme en noir* (1) qu'on enterre vive, et nous allons la retrouver, à quelques pages de là, sortant de son tombeau saine et sauve, drapée dans les plis du suaire funèbre... Ainsi la vignette révélatrice, interprétant du mieux qu'elle peut les drames dont elle est en quelque sorte l'affiche, ne représente plus que gens qui s'assomment, qui se poignardent, qui s'empoisonnent ou s'étouffent, bandits de tout âge et de tout sexe, et, parmi ces innombrables scélérats de haute ou basse volée, le *policeman* qui circule, son *truncheon* à la main, l'œil grand ouvert, — étonné, dirait-on, d'avoir tant de besogne sur les bras.

Les choses en sont venues à ce point qu'il a fallu s'enquérir de cette espèce de fléau littéraire, et que la grosse artillerie des *revues* a tonné contre le *sensational novel*. La *Quarterly*, tout dernièrement encore, passait les modèles du genre au crible du plus sévère examen, et nous recommandons son article à ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir la question touchée ici. Toutefois, remarquons-le, la réaction contre les malsaines tendances que nous signalons ne saurait guère venir que du public même chez qui elles ont trouvé jusqu'ici un accueil empressé, leur unique raison d'être, le seul stimulant de cette fécondité déplorable; il faut l'attendre, — et peut-être l'attendrons-nous longtemps, — du dégoût que ce public ne saurait manquer d'éprouver quand il se sentira, comme Macbeth, « rassasié d'horreurs, » de chimères sanglantes, de mensonges puérils, d'absurdes fantasmagories. Quant à l'édifier directement sur la valeur de toute cette littérature marchande dont il favorise le débit, c'est là une tâche interdite aux écrivains d'une certaine valeur, aux recueils littéraires d'une certaine gravité. Rien de plus facile à comprendre : le public dont nous parlons n'est pas celui où se recrute la clientèle de ces écrivains et de ces recueils. Il se trouve principalement, — pour ne pas dire uniquement, —

(1) *The Woman in Black or Buried Aline*, by mistress Gordon Smythies.

dans ces couches sociales qui, sorties l'une après l'autre des ténèbres, arrivant l'une après l'autre sous le soleil, fournissent aux fictions d'un ordre inférieur une succession continue de lecteurs naïfs, aisément entraînés, d'une crédulité sans bornes, d'une indulgence à toute épreuve. Ceux-là ne lisent guère les *revues*.

En songeant à ce phénomène de nos temps démocratiques, on doit vraiment s'étonner que le niveau inférieur de la littérature d'imagination ne se soit pas abaissé plus encore, et c'est un favorable symptôme après tout que de voir dans ce chaos en fermentation s'introduire peu à peu les élémens précurseurs d'un avenir moins chargé de ténèbres. Parmi les romans *à effet* que ces dernières années ont vus éclore, il en est, — comme ceux de M. Wilkie Collins, — où se manifestent les sincères préoccupations d'un artiste, la recherche d'un certain idéal, le souci d'une observation bien faite, le soin du style, l'étude des littératures étrangères; il en est aussi, — et nous placerons ceux de miss Braddon dans cette catégorie, — où se produisent de précieuses qualités natives, une verve malheureusement trop peu châtiée, mais qui passe la mesure moyenne, une rare vivacité d'imagination qu'on souhaiterait mieux équilibrée, mais à laquelle on ne voudrait pourtant pas retirer ce qu'elle a d'entraînant et de communicatif, — enfin et surtout ce je ne sais quoi d'encore innomé qui permet de créer un type et de lui donner la consistance, le mouvement, l'animation, la physionomie, l'accent d'un être humain. Lady Audley et son neveu Robert, Aurora Floyd et son second mari, voire Talbot Bulstrode et John Conyers, sont, à quelques exagérations près, des personnages qui vivent, des portraits parlans, que leur vérité individuelle, mise en relief par d'ingénieux contrastes, sépare de la fable absurde à laquelle ils appartiennent. Ils rachètent en partie ce qu'elle a de vulgaire et de factice, et par un lien plus ou moins fragile la rattachent à un ordre de productions que l'art peut avouer. Serait-ce par là que les récits qui viennent de nous occuper se sont recommandés principalement à l'attention publique en Angleterre? et faut-il en attribuer la vogue aux qualités que les connaisseurs y signalent? Espérons-le, sans oser croire absolument à une justice si éclairée, si bien répartie. Ou plutôt encore faisons honneur de ce résultat à un instinct spécial qui existe au sein des foules, et qui, s'il ne les prémunit guère contre des entraînemens irréfléchis, ne leur permet pas en revanche de méconnaître ce qui est digne d'un applaudissement unanime.

E.-D. Forgues.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1863.

Nous n'avons aucune retouche à faire, devant le résultat des élections, à l'esquisse que nous tracions du mouvement électoral, il y a quinze jours, au moment où s'ouvraient les scrutins. Ces élections générales sont un événement important dans l'histoire contemporaine, un événement qui sera fertile en conséquences. Elles ont marqué, comme nous le disions depuis deux mois, un véritable réveil de l'esprit public; elles ont rompu le charme qui avait si longtemps paru distraire la France du souci de sa politique intérieure; elles introduisent un nouvel élément dans le jeu des institutions actuelles; elles ont donné plus que l'opposition démocratique et libérale n'avait le droit de se promettre : elles sont le commencement manifeste de quelque chose.

Les incidens particuliers de cette lutte, qui est pour notre pays une crise de rajeunissement, ne sont point de notre domaine. Nous n'en pouvons relever que les caractères les plus généraux. Sans doute, si nous nous arrêtions aux détails de la lutte électorale, nous aurions des regrets à exprimer sur l'insuccès de plusieurs candidatures libérales. Nous sommes affligés que le parfum de probité qui s'attache aux opinions et au nom de M. de Rémusat n'ait pas attiré à lui la majorité dans un département où il est cependant entouré d'une considération si générale. Nous déplorons que M. Casimir Perier, qui a fait si bonne contenance à Grenoble, n'ait pu vaincre les hostilités administratives qu'il a combattues avec tant de vigueur. Nous sommes fâchés que le Gers et la Haute-Vienne, où leurs candidatures avaient été si honorablement accueillies, n'aient pas envoyé à la chambre M. Léonce de Lavergne et M. Saint-Marc Girardin. Puisque M. Dufaure avait consenti enfin à se présenter aux suffrages de ses concitoyens, il est malheureux que les circonscriptions où il se présentait n'aient pas réparé elles-mêmes, par un empressement intelligent, les retards d'une candidature qui impor-

tait tant à l'opinion libérale. Nous pourrions multiplier l'expression de nos regrets à propos de ceux de nos amis politiques dont l'initiative courageuse n'a point été récompensée par le succès; mais ces regrets privés s'effacent devant le grand résultat public et politique des élections générales.

L'opposition libérale était placée dans des conditions telles qu'elle n'avait rien à perdre, qu'elle avait tout à gagner aux élections. Elle ne pouvait compter dans l'ancienne chambre que sur cinq voix déterminées et constantes. Chaque voix ajoutée à cette ancienne et petite réserve était donc pour elle un progrès, une conquête, une victoire. Pour avoir un juste sujet de se féliciter, elle n'était pas tenue de gagner toutes les batailles qu'elle livrerait; il lui suffisait de remporter quelques victoires. Outre les fameux cinq, l'élection précédente n'avait envoyé à la chambre que quatre ou cinq membres indépendans du patronage administratif. L'élection actuelle ouvre le corps législatif à une trentaine de députés de l'opposition ou non officiels. L'opposition vient donc de gagner vingt voix : le nombre est petit, mais le succès est grand. Le succès est grand par les circonstances au milieu desquelles il a été obtenu, par la nature des circonscriptions qui l'ont donné, par la signification du mouvement électoral, par le développement que l'accroissement de l'opposition et que le talent et l'autorité de plusieurs de ses nouveaux représentans vont donner à la discussion politique au sein du corps législatif.

Le rapport numérique des opinions hostiles n'est point tout dans le résultat d'une élection générale, il faut voir aussi dans ce résultat les symptômes de la direction des esprits et du courant des opinions. Il ne s'agit pas seulement de savoir de quel nombre de voix un parti l'emporte sur l'autre, il faut considérer encore quelle est l'opinion qui est en progrès, quelle est celle qui est en train de recruter des adhérens et que le souffle de l'esprit public encourage. Il importe de tenir compte de ces symptômes qui annoncent où va le courant de l'opinion, même dans les pays qui possèdent le régime populaire et parlementaire, et où il semblerait que la question de la majorité numérique dût tout dominer, puisque ces pays se gouvernent par les partis et la majorité que les partis se disputent. En Angleterre par exemple, quoique le ministère ait une majorité décidée, on s'inquiète beaucoup des voix gagnées partiellement par l'opposition; on y voit des tendances de l'esprit public auxquelles un ministère, pour se conserver, doit, s'il est habile, donner satisfaction à temps. En France, les chiffres électoraux n'ont pas d'importance au point de vue de l'avénement ou de la chute d'un cabinet, puisqu'à proprement parler nous n'avons pas de cabinet, puisque nos ministres ne sont pas responsables, et que, loin que les ministères s'y fassent et s'y défassent au sein de la chambre, les ministres, ceux du moins qui ont les portefeuilles, ne peuvent prendre part aux délibérations de cette assemblée. Chez nous donc, la principale valeur d'une élection générale consiste dans les renseignemens et les avertissemens qu'elle fournit

touchant les courans d'opinion qui se prononcent dans le pays. Quelle est l'opinion qui gagne du terrain? quelle est celle qui en perd? C'est l'information principale que le gouvernement et les hommes politiques ont à rechercher dans les résultats numériques de l'élection. Si l'on demande une information de cette nature à notre dernière élection générale, on la trouve décidément favorable à l'opposition libérale et démocratique, puisque cette opposition gagne vingt voix et que les candidatures administratives en perdent autant.

Mais les nombres seuls sont bien loin d'indiquer toute la portée d'un mouvement électoral. Il faut voir encore où se produisent les résultats électoraux qui expriment et déterminent la direction du courant grossissant de l'opinion. Comme nous le disions récemment, les manifestations des grandes villes ont toujours été regardées par les observateurs politiques comme le plus sûr indice de la direction des esprits. Or c'est dans les grandes villes que l'opposition libérale a obtenu la plupart de ses succès. A Paris, le succès a été éclatant et a dépassé toutes les espérances. Huit candidats ont été nommés au premier tour de scrutin, et, dans la circonscription où il y a eu ballottage, les voix réunies de l'opposition l'emportaient de beaucoup sur celles du candidat administratif. En 1857, à Paris et dans le département de la Seine, sur 212,000 votans, les candidats officiels avaient obtenu 110,000 voix, et les candidats de l'opposition 96,000, et aujourd'hui, six années après, sur 235,000 votans, les candidats officiels n'ont rallié que 84,000 voix, tandis qu'un nombre presque double, 150,000, se réunissaient sur les candidats de l'opposition. Aucun homme sérieux ne s'avisera de contester l'effet moral de cette grande démonstration parisienne. On aura beau faire et beau dire, Paris n'en sera pas moins toujours la plus haute et la plus complète représentation de la France. Le mot de M. Disraeli, comparant Paris aux grandes cités démocratiques qui ont régi des empires, et disant que la France est une monarchie gouvernée par une république, demeure vrai à travers toutes les constitutions et tous les régimes. Paris est la ville de France qui jouit au plus haut degré possible, sous les institutions actuelles, de la liberté électorale. Ses électeurs ne connaissent point l'influence dirigeante des maires et l'action de ces caporaux de la discipline électorale, si obéis de nos paysans, que l'on appelle les gardes champêtres. L'administration n'a pu agir sur les Parisiens que par les moyens moraux, par les circulaires, les lettres et les proclamations du ministre de l'intérieur et du préfet de la Seine, appréciées et critiquées avec modération et fermeté par la presse libérale. Ici les chances du combat étaient à peu près égales pour tous, et l'on a vu au profit de qui elles ont tourné. Un phénomène analogue s'est produit dans la plupart de nos grandes villes. Marseille a nommé MM. Berryer et Marie; M. Thiers, qui, dans la circonscription des Bouches-du-Rhône où il se présentait, comptait beaucoup de communes rurales, a eu la majorité dans les sections de la

ville et ne l'a perdue que dans les sections de la campagne. A Nantes, à Bordeaux, au Havre, les votes libéraux ont eu la majorité. Dans les autres circonscriptions où des candidats libéraux avaient engagé la lutte, on a remarqué partout la même tendance : majorité libérale acquise dans les villes, où la population est agglomérée, peut se concerter, s'éclairer, et échappe plus facilement à l'action administrative, majorité renversée seulement par l'appoint des districts ruraux. En de telles conditions, il faut tenir grand compte, comme indication des tendances de l'opinion, des minorités imposantes qu'ont obtenues certaines candidatures telles que celles de MM. Casimir Perier, Jules de Lasteyrie, Guibourt, Lefèvre-Pontalis et d'autres que nous ne pouvons énumérer ici. Cet ensemble de faits agrandit la signification des succès obtenus par l'opposition, car il rend évidente l'influence croissante de l'opinion libérale partout où elle a voulu engager la lutte, c'est-à-dire partout où il y a présomption que le suffrage est à la fois plus éclairé et plus libre.

Nous avons promis d'examiner, avec l'impartialité et le dégagement d'esprit que l'on apporte à l'étude d'une question historique, les conséquences de la politique que le gouvernement vient de suivre dans les élections, lorsque les élections seraient terminées. Nous sommes fort à l'aise pour essayer cet examen, car la politique suivie par le gouvernement est tout à fait distincte des principes et des développemens logiques de la constitution de 1852. Il n'y a rien dans la constitution de 1852 qui oblige le gouvernement ou même qui l'invite à intervenir dans les élections, comme il vient de le faire, avec toute sa puissance administrative. La constitution de 1852 est formellement contraire au régime parlementaire, en ce sens qu'elle n'accorde point à la chambre représentative le droit d'initiative, et qu'elle n'admet point la responsabilité ministérielle. La constitution a-t-elle en cela tort ou raison? C'est une question que nous n'avons point à examiner ici. Des esprits expérimentés ont pensé ou peuvent croire que l'initiative parlementaire et la responsabilité ministérielle présentent de plus grandes garanties de liberté, sont plus conformes au génie et aux traditions de notre Europe, et s'accordent mieux avec la permanence du régime monarchique. Nous n'avons ni à contredire, ni à soutenir cette façon de penser. Nous regardons, quant à nous, la constitution de 1852 comme compatible avec la liberté. L'expérience prouve que des constitutions qui n'admettent pas plus que celle-ci la responsabilité ministérielle ont pu se concilier en fait avec la liberté la plus complète que le monde ait connue : telle est la constitution américaine. L'épreuve d'une constitution qui retire à l'assemblée représentative le droit d'initiative, et se passe de l'hypothèse de la responsabilité ministérielle, peut donc être acceptée loyalement et courageusement par les amis de la liberté. Il est évident toutefois que ce qu'ôte de garanties à la liberté dans une telle constitution l'absence de l'initiative parlementaire et de la responsabilité ministérielle doit être cher-

ché, par compensation, dans une organisation plus forte des autres libertés politiques. On peut donc déclarer hautement que, bien loin de conseiller l'emploi le plus énergique de l'action administrative dans les élections, l'esprit de la constitution de 1852 exige impérieusement au contraire que la plus grande spontanéité et la plus grande liberté possibles régissent les actes du suffrage universel.

La pratique suivie avec éclat par le gouvernement dans les dernières élections annonce qu'il n'accepte point cette conclusion, qui se déduit nécessairement de l'esprit de la constitution, interprétée au sens libéral. L'erreur que le gouvernement a commise, suivant nous, à cet égard nous est d'autant plus difficile à comprendre qu'elle ne peut s'expliquer par l'illusion spécieuse d'une habileté de tactique. L'intervention administrative dans les élections vient de nous donner plusieurs spectacles singuliers, qui, en aucun cas, ne sauraient être utiles au pouvoir. Le ministre et les préfets, en intervenant dans les élections, se sont chargés de parler et d'agir au nom de leurs candidats officiels, et ont traité les candidats non officiels en ennemis. Il est résulté de cette situation que le débat moral s'est établi, non point entre les candidats de deux partis, mais entre les agens du pouvoir et les représentans de l'opposition. L'administration, en faisant les affaires de ses patronnés, les a effacés dans la discussion, et n'a laissé de rôle militant et en évidence qu'à ceux qu'elle traitait en adversaires. Elle s'est privée ainsi d'un des plus grands avantages que les gouvernemens puissent tirer d'une compétition électorale, qui est d'être défendus devant le pays avec une spontanéité énergique par leurs amis les plus dévoués. Tout le monde conviendra en effet que les accens d'un candidat qui s'adresse à ses concitoyens pour son propre compte, de sa propre initiative, et réclame leurs suffrages au nom de la solidarité d'intérêts et d'idées qui les unit, ont une vertu politique plus vivace que les proclamations des préfets, et, au lieu d'épuiser le pouvoir, lui apportent une nouvelle force. En mettant dans la lutte les préfets en avant, tandis que les candidats officiels étaient relégués au second plan, le gouvernement a renoncé au bénéfice de cette séve rajeunissante qui, dans les élections libres, doit remonter du pays au pouvoir. Une autre conséquence de cette situation, qui ne nous paraît pas plus heureuse au point de vue de l'habileté, c'est que, pour combattre les candidats de l'opposition, l'administration s'est crue obligée de les traiter en ennemis. Il ne nous semble pas que ce soit, à proprement parler, le métier d'un gouvernement de se créer gratuitement ainsi de ses propres mains des ennemis : les accidens de l'existence lui en suscitent toujours bien assez. Son rôle au contraire est d'élargir sans cesse sa base, de se servir de toutes les occasions et de tous les prétextes pour accroître le nombre de ses recrues et grossir les rangs de ses adhérens. M. de Persigny avait paru le comprendre ainsi en arrivant au ministère de l'intérieur, lorsqu'il recommandait, avec

une louable modération, aux préfets de montrer des égards aux hommes des anciens gouvernemens qui seraient disposés à entrer dans le cercle des institutions actuelles. Quel meilleur prétexte pour cette politique de ralliement que le serment préalable introduit dans nos lois! Il semble, après que des candidats notables ont accepté la condition du serment préalable, qu'un gouvernement habile n'ait plus autre chose à faire que de les prendre au mot, de leur donner en quelque sorte l'exemple du respect du serment, en se montrant le premier convaincu de la sincérité de l'engagement qu'ils viennent de contracter. Entraîné par la lutte, cédant à la pente du système de l'intervention administrative, le pouvoir s'est trouvé conduit à oublier les premières et heureuses inspirations de M. de Persigny et à dénoncer dans M. Thiers un ennemi! Il était sage et habile, croyons-nous, de diminuer autant que possible le nombre de ses adversaires en se refusant à voir des ennemis dans des candidats couverts par le serment; mais il était plus sage et plus habile encore de ne pas restreindre de propos délibéré le nombre de ses amis en désavouant quelques-uns de ceux qui prétendaient l'être et voulaient le rester. Le système de l'intervention administrative n'a pas même permis de garder cette mesure. Des candidats officiels de 1857, s'étant vu refuser en 1863 le patronage du gouvernement et ayant persisté à se présenter aux électeurs, ont été combattus avec la même violence que des adversaires déclarés : plusieurs d'entre eux ont succombé, il est vrai; mais d'autres ont battu avec éclat l'opposition administrative. M. de Chambrun, par exemple, a eu 17,871 voix dans la Lozère, tandis que le candidat patronné, M. Joseph Barrot, n'en obtenait que 9,445. M. I. Plichon n'a pas eu une majorité moins forte. De tels échecs sont d'autant plus fâcheux qu'on les a cherchés soi-même. Le système du patronage du gouvernement a d'autres inconvéniens; il expose le pouvoir à des contradictions inexpliquées qui peuvent déconcerter et blesser des hommes honorables et considérables. On en a eu un exemple à Perpignan. Le candidat officiel était l'ancien député, maire de la ville, M. Justin Durand. L'autre candidat était M. Isaac Pereire, qui, à ce que prétendent ses adversaires, faisait par ses agens et par lui-même, à l'ancienne mode britannique, cette opération que les Anglais appellent le *canvass*. Jusqu'au dernier moment, M. Durand était le candidat officiel, celui que le préfet recommandait aux populations. Huit jours seulement avant l'élection, le gouvernement fit savoir par le télégraphe qu'il renonçait à avoir un candidat officiel, qu'il demeurait neutre entre M. Justin Durand et M. I. Pereire. Justement blessé d'être abandonné après avoir été compromis, M. Durand retira sa candidature, et donna sa démission de maire et de conseiller général. Des protestations seront sans doute adressées à la chambre contre l'élection de M. I. Pereire. Cet incident n'est pas un des moins bizarres exemples des compromissions auxquelles le pouvoir est entraîné par le système des candidatures officielles. On peut en venir à demander au gouvernement la rai-

son des caprices ou des préférences de son patronage, un ami peut lui faire un reproche d'avoir été abandonné par lui *in extremis;* mais c'est à la vérification des pouvoirs qu'éclateront les abus et les dangers de l'intervention administrative dans les élections. Des protestations nombreuses, qui ne manqueront pas d'arriver en temps opportun à la publicité, montreront par le détail les effets de cette intervention systématique. La réunion de ces protestations et des pièces justificatives dont elles seront accompagnées formera comme une vaste enquête sur la façon dont le suffrage universel fonctionne dans nos campagnes. Ce sera le premier débat du corps législatif, et ce débat ne peut manquer d'être un procès intenté par l'opposition devant l'opinion publique au système de l'intervention administrative. Personne ne peut méconnaître que l'opposition entamera cette lutte avec de puissans avantages; elle s'y assoira en plein sur le terrain constitutionnel. Le suffrage universel est l'âme de la constitution de 1852. Or la cause magnifique que l'opposition devra défendre, et les orateurs cette fois n'y seront d'aucune façon insuffisans, est la cause de la liberté, de la pureté et de la sincérité du suffrage universel.

Nous aurons le temps, d'ici à la prochaine session, d'étudier et d'exposer plusieurs autres conséquences du travail d'opinion d'où les élections sont sorties et qu'elles ont révélé. Notre espoir est qu'avant cette époque l'empereur, qui n'a jamais caché qu'il se fait un point d'honneur d'étudier les mouvemens de l'opinion, d'en reconnaître et même d'en devancer les vœux, saura disposer la politique de son gouvernement suivant les tendances d'une situation qui est visiblement en train de se renouveler. Une circonstance qui devrait, suivant nous, hâter les modifications libérales que réclame la politique intérieure de la France, c'est l'espèce de coup d'état que le ministère prussien veut accomplir. Comme s'il était nécessaire que l'opinion eût besoin d'apprendre par une démonstration nouvelle que la liberté de la presse résume et garantit toutes les libertés, c'est en attaquant la presse que M. de Bismark a commencé son œuvre imprudente de réaction. Le plagiat que M. de Bismark vient de commettre en nous empruntant notre législation de 1852 sur la presse ressemble à une impertinence à l'adresse de la France. Le ministre prussien a doté son pays du régime français des avertissemens et de la suspension des journaux. Nous sommes enchantés que nos journaux officieux, qui n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils ont dans leurs propres yeux, aperçoivent et dénoncent cette poutre énorme dans les yeux des Prussiens. Peut-être le spectacle d'une dictature ridicule piquera-t-il notre amour-propre et nous guérira-t-il de nos vieux préjugés dictatoriaux. Espérant que M. de Bismark nous rendra ce service, nous ne voudrions pas être trop sévères envers lui. Cet homme d'état, ses adversaires l'admettent, a beaucoup d'audace et de mouvement dans l'esprit. Son tort est d'avoir l'esprit rétrograde. Il est réactionnaire à contre-temps. Il copie nos modes de 1852, oubliant que nous sommes

séparés de cette époque par onze années, et que ce sont même pour la France de bien vieilles modes. Les circonstances qui ont rendu possibles en 1852 sur le continent le succès de la réaction et la politique dictatoriale se sont profondément modifiées, même en France; mais le gouvernement de Berlin et le peuple prussien sont-ils dans une situation semblable à celle où se trouvait la France en 1852? La Prusse a-t-elle eu une révolution de 1848, la ruine d'une dynastie et le renversement d'une république? C'est pitié, dans un pays où une dynastie populaire se trouve en face d'un peuple loyal, de voir un gouvernement recourir, par entêtement puéril et par incapacité, à l'instrument néfaste de l'arbitraire, et imposer à la presse, aux manifestations de l'opinion, l'odieux régime des *lettres de cachet*. On ne saurait trop louer d'ailleurs la fermeté avec laquelle la presse prussienne proteste contre les boutades despotiques du cabinet Bismark, la résistance légale que les corps municipaux essaient d'opposer à l'arbitraire ministériel, et les paroles de blâme prononcées par le prince de Prusse contre cette politique à la fois aventureuse et rétrograde. On ne saurait trop déplorer qu'un pays comme la Prusse voie sa situation politique faussée en même temps au dedans et au dehors, et que le moment où la couronne est gratuitement compromise par les ministres envers les chambres et la nation soit précisément celui où la Prusse, comme puissance, est compromise vis-à-vis de l'Europe par une politique étroite et obscure. La France et l'Angleterre ne peuvent s'empêcher d'éprouver un sentiment de défiance devant la politique intérieure du gouvernement prussien, car à leurs yeux cette politique ne saurait être que l'effet même des engagemens dangereux que la Prusse a pris envers la Russie. L'instructive conversation qui vient d'avoir lieu à la chambre des lords entre lord Carnarvon et le comte Russell montre bien le dangereux embarras de la politique extérieure de la Prusse. N'est-il pas étrange que les gouvernemens occidentaux n'aient pu être encore édifiés sur la nature de la convention conclue entre la Prusse et la Russie, et qu'à Berlin et à Pétersbourg les représentans de l'Angleterre n'aient rencontré à ce sujet que faux-fuyans et contradictions de langage? L'attitude prise par la cour de Berlin à l'égard de la question polonaise a déjà produit ce triste résultat pour la Prusse, que son gouvernement est accusé et convaincu d'une dissimulation qui n'est plus admise à notre époque dans les rapports de la diplomatie.

La question polonaise marche lentement dans sa phase diplomatique; mais elle marche, puisque les propositions sur lesquelles la France, l'Angleterre et l'Autriche avaient à s'entendre viennent de recevoir le dernier examen de la cour de Vienne, et seront probablement en état d'être présentées prochainement à Pétersbourg. En attendant que ces propositions soient portées à la connaissance de l'opinion européenne, il serait important que le public fût bien pénétré des traits caractéristiques de la situation sans précédens qui fait la difficulté de la question polonaise. La Po-

logne, aussi bien la Lithuanie et les provinces incorporées à l'empire russe que le royaume de 1815, présente le spectacle à la fois le plus lamentable et le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu dans le monde moderne. L'armée russe et le gouvernement officiel sont superposés à un pays qui leur échappe moralement par tous les bouts. Au-dessous de ce gouvernement officiel et de cette armée, la résistance insurrectionnelle est constituée en une organisation occulte qu'on pourrait dire effrayante par son étendue et sa puissance. Qu'on se figure un peuple transformé tout à coup en une société secrète; telle est la Pologne conduite par ce comité invisible qui a pris le titre de gouvernement national polonais. Nous n'exagérons rien. Le gouvernement national fonctionne comme un gouvernement et est obéi à ce titre avec une docilité incroyable. Il n'y a pas de légende de Sainte-Wehme, il n'y a pas de révélations de société secrète italienne, qui puissent donner une idée de l'action exercée par ce pouvoir mystérieux et du cercle immense où il s'étend. On dirait que la poste et le télégraphe sont dans ses mains, car ses lettres sont ponctuellement remises, et ses ordres sont connus parfois à Cracovie peu d'heures après avoir été publiés à Varsovie. Il ne possède pas moins de six journaux imprimés clandestinement, mais distribués presque publiquement. Ses proclamations sont affichées pendant la nuit; la police ordinaire n'ose y toucher : ce sont les soldats qui les arrachent. Il délivre des passeports; des Russes ont été obligés de s'en munir pour pouvoir circuler sur les chemins de fer. Les Polonais qui désirent quitter leurs terres, surtout ceux qui se rendent à l'étranger, ont besoin de passeports du gouvernement national. Ce gouvernement a non-seulement dans les districts des comités qui sont en correspondance avec lui et qui exécutent ses ordres; il a en outre ses fonctionnaires civils et militaires, sa police, ses gendarmes et ses agens secrets. La preuve la plus curieuse et la plus effective de sa puissance, c'est la perception de l'impôt. Il alimente les finances nationales avec une taxe de 10 pour 100 des revenus. Or, tandis que le gouvernement russe est hors d'état de percevoir l'impôt, et que ses menaces ne peuvent l'extorquer du contribuable, le gouvernement polonais le reçoit presque avant de l'avoir demandé : un simple avis suffit pour stimuler le retardataire. Si le contribuable n'a pas donné de son revenu une estimation suffisante, il reçoit aussitôt la visite d'un agent secret chargé de redresser l'erreur et de faire restituer la somme due au trésor national. Le gouvernement national a pour la Pologne entière des directeurs des départemens des finances, de la guerre et de l'intendance militaire, et pour Varsovie et quelques autres villes des gouverneurs-généraux et des préfets de police. En réalité, le gouvernement civil de la Pologne a passé des mains des Russes à celles d'un pouvoir national invisible. C'est ce même pouvoir qui dirige les expéditions de guérillas qui depuis plusieurs mois occupent, déconcertent et usent l'armée russe. Les Russes, placés ainsi au-dessus

d'une nation dont tous les mouvemens intérieurs leur échappent, et qu'ils se sentent dans l'impuissance de gouverner, se crispent dans les ténèbres qui les entourent, et, pris de rage, s'emportent à des actes de folle et odieuse violence. Fusillades, pendaisons, confiscations, exécutions des prêtres, transportation en masse des fonctionnaires catholiques, telles sont les représailles qu'ils exercent sur un peuple qui montre une si prodigieuse volonté de résistance. Ainsi la situation de la Pologne pose pour l'Europe deux questions urgentes. Une résistance secrète telle qu'elle est organisée en Pologne, animée d'une si indomptable énergie, un peuple entier devenu subitement une société secrète démontrant l'impuissance non-seulement d'assimilation, mais de gouvernement de la Russie, et constituant pour l'ordre européen un danger qu'on ne dédaignerait peut-être pas impunément, voilà la question politique. Dans cette anarchie, les opprimés et les oppresseurs étant incapables de se vaincre mutuellement, ne pouvant qu'exercer les uns sur les autres des représailles sanglantes, l'Europe de 1863 peut-elle, sans manquer à son honneur, assister froidement et patiemment à une boucherie dont on ne voit pas la fin? Voilà la question d'humanité, et tout le monde conviendra que c'est la plus pressante.

La sollicitude que les cabinets de France, d'Angleterre et d'Autriche témoignent en ce moment pour la Pologne est quelque chose sans doute; mais il faut, pour l'honneur des trois puissances, qu'elle soit efficace. Comment pourra-t-elle le devenir? Nous n'avons point à examiner ce qui s'est ébruité sur la teneur des six propositions si lentement concertées entre la France, l'Angleterre et l'Autriche : il fallait, pour arriver à une solution politique de la question polonaise, trouver une base quelconque de négociation, et si la Russie accepte cette base, c'est pendant la durée des conférences que l'on aura tout le temps de discuter sur les réformes politiques indiquées par la situation de la Pologne. Le gouvernement anglais nous paraît obéir à un sentiment naturel et à une pensée juste, lorsqu'il veut régler immédiatement la question d'humanité. Le cabinet anglais persiste toujours en effet, assure-t-on, à demander l'armistice en Pologne au moment où les conférences s'ouvriront. La France ne saurait appuyer trop vivement cette légitime exigence. Les conférences seraient une cérémonie bien cruelle, si, pendant qu'elles dureront et que la Russie s'efforcera de les traîner en longueur, les massacres devaient continuer en Pologne. D'ailleurs cette question de l'armistice est elle-même hérissée de difficultés. Le consentement de la Russie ne suffit point. Il faut que le gouvernement polonais adhère à la suspension d'armes. Nous ne doutons pas qu'il n'y consente, mais à la condition que l'armistice sera complet et sincère : pour être complet, il faut qu'il s'étende aux anciennes provinces incorporées à l'empire russe; ce sont en effet les provinces où la lutte est des deux côtés poussée avec le plus de rage. Nous avons sous les yeux des instructions russes qui prescrivent en Lithuanie tous les excès de la répression et un rapport du

département de Lithuanie au gouvernement national, où, en même temps que sont décrites les cruautés commises par l'armée russe, est exprimée en termes poignans la volonté de prolonger la guerre jusqu'à ce que le dernier soldat russe ait été expulsé du sol polonais, ou jusqu'à ce que le dernier patriote ait cessé de vivre. Il est donc nécessaire, pour que l'armistice soit accepté par les Polonais, que la Russie consente à l'étendre aux anciennes provinces. Il faut aussi que l'armistice soit sincère, que partout le gouvernement russe s'interdise ou cesse de poursuivre les Polonais compromis dans l'insurrection. Sur ce point encore, une simple promesse de la Russie ne peut pas suffire. Les Polonais ont appris, par une trop longue expérience, le peu de fonds qu'on doit faire sur les promesses de clémence du gouvernement russe. On ne cite qu'un seul insurgé qui ait accepté la dernière amnistie; comment lui a-t-elle été appliquée? On a commué en sa faveur la peine de mort en vingt-cinq ans de travaux forcés. Le gouvernement polonais demande donc qu'une commission européenne vienne surveiller en Pologne l'exécution de l'armistice. Les puissances se mettront-elles d'accord pour imposer ces conditions, sans lesquelles le travail des conférences serait exposé à être bafoué par les tristes scènes dont les provinces insurgées continueraient à être le théâtre? La Russie les acceptera-t-elle? Il serait bien hasardeux de le prédire. Quelques esprits regardent les difficultés diplomatiques qui entourent la question polonaise comme devant empêcher qu'une guerre européenne en sorte. Nous ne partageons point cet avis : ces difficultés, par leur nombre et leur gravité même, peuvent rendre impossible une solution pacifique de la question polonaise; mais, si cette question ne peut avoir de solution pacifique, les grandes puissances, qui ont l'orgueil de marcher à la tête de la civilisation et de l'humanité, se résigneront-elles à laisser prévaloir dans le feu, dans le sang, dans les supplices, dans les tortures de la Sibérie, la solution russe? Nous ne voulons point le croire.

La France a reçu ces jours-ci une heureuse nouvelle; après avoir arrêté nos troupes pendant six semaines, la ville de Puebla est enfin tombée en leur pouvoir. Au moment où notre diplomatie va sans doute faire un pas en avant en faveur de la Pologne, il y a dans ce succès de notre armée du Mexique une coïncidence heureuse. Espérons que la prise de Puebla hâtera le moment où nous pourrons nous dégager honorablement de la malencontreuse expédition du Mexique, et rendra à la France une liberté d'action dont elle peut faire un si digne usage en Europe, s'il faut en appeler à la force pour soutenir les intérêts d'ordre, de justice et d'humanité qui sont attachés à une bonne solution de la question polonaise.

Les élections belges ont eu un résultat fâcheux pour le parti libéral; elles ont enlevé leur siége à la chambre à quelques-uns des membres les plus considérés et les plus honorables de ce parti. Le chef du cabinet, M. Rogier, n'a point été élu à Dinant. M. Devaux, une des lumières de l'ancien

parti libéral, a échoué à Bruges, où M. de Vrière n'a été élu qu'au second tour. Une perte regrettable pour la chambre est celle de M. d'Hoffschmidt, ministre des affaires étrangères du cabinet de 1847, récemment nommé ministre d'état, qui a été supplanté à Bastogne, à une faible majorité, par un inconnu. L'opposition catholique a gagné les voix perdues par le parti libéral. Soixante et un libéraux partisans du ministère auront à faire face, à la chambre des représentans, à une opposition compacte de 55 voix. Une telle balance des partis politiques va devenir pour la Belgique une difficulté de gouvernement. Le ministère libéral aura plus de peine à garder le pouvoir, sans que le parti catholique soit en état de le prendre. Cette situation rendra-t-elle les cléricaux plus modérés, et fera-t-elle disparaître les divisions dont on a vu quelquefois le germe au sein du parti libéral? Les prévisions sont sur ce point intempestives; la prochaine session du parlement belge nous montrera dans quel sens va se dessiner l'attitude des partis.

E. FORCADE.

---

# REVUE MUSICALE.

## LES CONCERTS DE LA SAISON.

Je ne suis pas de ceux qui vont se plaignant du nombre considérable de concerts qui se donnent chaque année à Paris. Comme on est libre de choisir son délassement, et qu'on n'a pas encore songé à nous donner une loi qui nous force à nous amuser d'une manière plutôt que d'une autre, il faut que les esprits moroses, qui ne comprennent rien aux beautés d'un art admirable, se résignent à voir le public courir à ces belles fêtes où l'on exécute les chefs-d'œuvre du quatuor, de la symphonie et de la grande musique classique et vocale qu'on n'entend pas dans les théâtres. Qui peut nier ce fait qui frappe tous les yeux? le goût de la musique, de la musique pure, sans action et sans paroles, a fait de grands progrès en France et se répand chaque jour davantage dans toutes les classes de la nation.

Ce phénomène curieux, qu'on voit se produire à des degrés différens chez tous les peuples de l'Europe, étonne quelques penseurs honnêtes; il excite surtout la mauvaise humeur de beaucoup d'écrivains et d'hommes politiques à courte vue qui voient dans ce développement d'un art nouveau un signe de décadence morale. J'ai entendu soutenir par un prétendu homme d'état de 1848 que ces sociétés chorales qui couvrent aujourd'hui le sol de la France, que ces phalanges d'ouvriers qui, sous le nom d'*orphéonistes*, se réunissent dans chaque localité pour chanter des mélodies harmonisées, aussi simples que les sentimens qu'expriment les paroles, enfin que ces institutions nouvelles et pacifiques, que protégent avec juste

raison les maires et les préfets, étaient un moyen perfide et sûr d'endormir l'esprit et l'âme du peuple et de le détourner, par des chansons, des idées de patriotisme et de liberté! Ce grand politique ne se doutait pas qu'il raisonnait un peu comme Platon, comme Rousseau, comme tant d'autres sublimes rêveurs qui ont fait l'homme à leur image, en méconnaissant la force expansive de ses instincts généreux, en niant la perfectibilité infinie de sa nature. A ces scrupules de la philosophie, à ces vaines déclamations des utopistes et des démocrates modernes, l'histoire répond par des faits éclatans et universels. La musique a été partout un moyen puissant de civilisation. Tous les peuples du monde ont admis le chant, la danse et les instrumens dans les cérémonies religieuses, dans les fêtes nationales, dans les théâtres et dans l'intérieur des familles. La puissance bienfaisante de la musique est proclamée par tous les poètes, par la Bible, par Homère, par les livres sacrés de l'Inde, de l'Égypte et de la Perse. Les pères de l'église comme saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire, les grands théologiens tels que saint Bernard et saint Thomas d'Aquin, les réformateurs Savonarole, Luther, les poètes, les philosophes, les artistes les plus illustres du moyen âge et de la renaissance ont aimé et reconnu le charme de la musique, dont Montesquieu a dit : « C'est le seul de tous les arts qui ne corrompe pas l'esprit. » Mais ce qui est plus vrai et moins contestable que le mot de Montesquieu, c'est le rôle important que joue la musique dans les grandes luttes civiles et nationales. Ai-je besoin de rappeler l'influence énergique et salutaire qu'ont eue *la Marseillaise, le Chant du Départ,* les chœurs et les scènes patriotiques sur les hommes de la révolution, sur ces armées improvisées qui allaient défendre le pays contre l'Europe ameutée? Le christianisme a fait de la musique un art nouveau, il a presque créé l'orgue, ce magnifique résumé des harmonies du monde, et les réformateurs du XVI^e siècle, Luther, Calvin, Zwingle, ont tous considéré le chant et la musique comme l'expression la plus parfaite du sentiment religieux. Il est donc suffisamment prouvé que la musique n'est point un art corrupteur, et que, loin de s'effrayer de voir les populations s'éprendre d'un goût de plus en plus vif pour un si noble plaisir, il faut considérer ce fait nouveau comme le signe d'une véritable émancipation morale.

Paris a été visité cette année par quelques virtuoses d'un mérite bien connu, M^mes Schumann et Pleyel, MM. Vieuxtemps, Becker, Sivori et Thalberg. Rendons d'abord hommage à la Société des concerts, cette noble et déjà vieille institution qui a éveillé et développé le goût de la haute société parisienne pour les grandes conceptions de la musique instrumentale. Le 5 avril, on a exécuté au Conservatoire la *Symphonie pastorale* de Beethoven, dont nous nous garderons de faire l'éloge. Un *Credo* en chœur de Cherubini, morceau remarquable par la pureté et l'élégance du style, a rempli le troisième numéro du programme, après quoi M. Vieuxtemps est venu exécuter une ballade polonaise de sa composition. Violoniste d'un talent sé-

vère, qui a toujours manqué un peu de grâce et de naturel, M. Vieuxtemps a paru, cette année, avoir perdu quelque chose de la largeur de style et de la plénitude de son qui caractérisaient sa manière. On a été frappé de la fatigue qu'il éprouve maintenant à rendre les difficultés de mécanisme qui l'arrêtaient si peu autrefois, et on a pu constater que ce grand virtuose manquait souvent de justesse dans l'attaque des sons supérieurs. Sa musique d'ailleurs n'est qu'estimable, et ne peut guère être entendue avec avantage à côté des chefs-d'œuvre des vrais maîtres. Cette séance (la seconde de l'année) s'est terminée par le beau chœur de *Judas Machabée,* oratorio de Hændel, que la Société des concerts a le tort de redire tous les ans. A la quatrième séance, on a exécuté avec une rare perfection la *Symphonie héroïque* de Beethoven, puis un *O salutaris* en chœur de Cherubini d'un beau sentiment, et les divers fragmens du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, délicieuse fantaisie, où l'on remarque surtout l'*allegro appassionato* et le *scherzo*, partie délicate où le compositeur est toujours original. L'ouverture de *Guillaume Tell* a été le dernier épisode de la fête. Le sixième concert a eu un intérêt particulier. On y a entendu d'abord la symphonie avec chœurs de Beethoven, c'est-à-dire la conception la plus vaste qui existe en musique. Comme toutes les symphonies, celle-ci, qui est la neuvième et la dernière, est divisée en quatre parties. La quatrième partie, où les voix se réunissent aux instrumens, forme un tableau vaste et confus qui ébranle profondément l'imagination. L'exécution, de la part de l'orchestre, a été parfaite; les chœurs et le quatuor chanté par M^mes^ Vandenheuvel-Duprez et Viardot, par MM. Warot et Bussine, ont été suffisamment rendus, surtout si l'on ajoute, comme il le faut bien, que ce quatuor de la neuvième symphonie est écrit par un barbare qui n'a jamais rien compris à la voix humaine. Après l'hymne d'Haydn, exécuté par tous les instrumens, M^mes^ Viardot et Vandenheuvel ont chanté le charmant nocturne de *Béatrix et Bénédict,* de M. Berlioz, que nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier ici. L'ouverture du *Jeune Henri,* de Méhul, qui en vaut bien une autre, a mis fin à la fête. Au septième concert, qui a été également remarquable, on a exécuté pour la première fois une jolie symphonie de M. Reber. Cette composition distinguée, comme tout ce qu'écrit ce savant et ingénieux musicien, rappelle un peu la manière d'Haydn, sans pourtant qu'on puisse accuser M. Reber d'une imitation servile. M. Reber est un maître qui sait écrire et qui tire un excellent parti des idées fines et charmantes qui forment son domaine, qui n'est pas grand, mais qui suffit à lui faire une réputation solide dans l'opinion des connaisseurs. Un admirable chœur du *Paulus,* oratorio de Mendelssohn, a précédé le concerto pour clarinette et orchestre de Weber, qui a été exécuté avec une justesse parfaite par M. Rose, artiste de l'Opéra, et la séance s'est terminée par la symphonie en *ut majeur* de Beethoven.

Il est inutile de suivre la Société des concerts dans toutes les brillantes séances qu'elle a données cette année comme les années précédentes. Elle reste toujours la réunion d'artistes exécutans la plus parfaite qu'il y ait

en France et même en Europe, surtout en ce qui regarde la musique instrumentale et la symphonie. Il est bien à regretter cependant que cette vieille institution manque un peu d'initiative, et qu'elle ne comprenne pas la nécessité de varier ses programmes au milieu de ce mouvement de curiosité historique qui éclate de toutes parts. Elle est en retard sur beaucoup de points, et son comité semble ignorer qu'il y a autre chose dans le monde que le chœur *a capella* de Leisring, le petit chœur de Rameau, l'éternel psaume de Marcello et l'*Alleluia* de Hændel. Il est pénible pour la société du Conservatoire que ce soient d'autres institutions qui fassent connaître au public parisien des chefs-d'œuvre inconnus, et qu'il faille aller aux concerts de M. Pasdeloup pour entendre autre chose que les symphonies de Beethoven, d'Haydn et de Mozart. J'insiste d'autant plus sur ce défaut de courage de la société du Conservatoire et la monotonie de ses programmes, que c'est le sentiment de tout le monde que j'exprime, et particulièrement l'opinion du public éclairé qui suit depuis si longtemps ses belles séances.

Les *concerts populaires de musique classique*, fondés l'année dernière par M. Pasdeloup, n'ont pas été moins brillans ni moins suivis cet hiver par un public nombreux qui sent le prix des plaisirs qu'on lui procure. On dira ce qu'on voudra de M. Pasdeloup, de sa manière de conduire un orchestre, de son intelligence des mouvemens et des nuances; mais on ne peut refuser à cet artiste plein de courage ni le désir de bien faire ni la volonté d'affermir et d'agrandir son œuvre, dont on sentira de plus en plus l'utilité et les bienfaits. Cette année, M. Pasdeloup a été plus téméraire encore : il a ajouté à son orchestre une grande masse de voix avec lesquelles il a osé aborder la neuvième symphonie de Beethoven, dont nous avons déjà parlé, et de grands et beaux morceaux de Hændel tout à fait inconnus à Paris. Ce sont là des faits qui parlent plus haut que toutes les critiques et qui prouvent que ce n'est pas le public qui fait défaut aux entreprises dignes d'être encouragées.

Trois séries de huit concerts ont été données cette année par M. Pasdeloup. Nous choisirons parmi ces nombreuses séances celles qui nous ont paru les plus intéressantes. Au concert du 1er mars, après l'ouverture de *Preciosa* de Weber, on a exécuté une symphonie de Schumann, celle en *mi bémol, opera* 95. Cette composition, d'une structure si pénible, n'a produit sur le public qu'un effet désastreux. La première partie est obscure et ne contient pas un motif assez saillant pour qu'il mérite d'être si longuement développé. Le *scherzo* ou seconde partie vaut mieux sans doute; mais je préfère l'*andante* qui vient après, et qui renferme une phrase charmante qui rappelle l'inspiration de Mendelssohn. En somme, la symphonie de Schumann comme les trois quarts des compositions de ce musicien atrabilaire ne valent pas la peine qu'on se donne pour les comprendre. A l'ouverture de *la Grotte de Fingal* de Mendelssohn, dont la couleur vigoureuse a fait oublier facilement la symphonie de Schumann,

a succédé l'*adagio* d'un quintette d'Haydn avec tous les instrumens à cordes, et le concert a fini par la symphonie en *ut majeur* de Beethoven. Au concert du 25 janvier, Mme Pleyel, qui habite Bruxelles, où elle est professeur de piano au Conservatoire, a joué l'éternel *Concert-Stuck* de Weber. On a trouvé que la célèbre virtuose abusait un peu de son vieux répertoire et que le temps, qui marque toute chose de son signe indélébile, n'avait pas oublié non plus la pianiste éminente qui émerveillait Paris il y a trente ans. A cette même séance, on a exécuté la symphonie en *la* de Mendelssohn, et on a fini par l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini. Le concert spirituel du vendredi saint n'a pas été l'un des plus remarquables de l'année. La symphonie en *ut mineur* de Beethoven, qui remplissait le premier numéro du programme, a été faiblement rendue. Ce n'est pas le fort de M. Pasdeloup que de bien comprendre les mouvemens et les nuances de la musique et surtout des symphonies de ce grand maître. L'honorable chef d'orchestre scande trop la mesure, il la dissèque trop minutieusement, et il détruit l'effet général de la phrase en la brisant en petites propositions. Et puis les instrumens à vent de son orchestre manquent d'éclat : on les entend à peine à travers la sonorité prépondérante des instrumens à cordes. L'air d'église de Stradella a été chanté faiblement par Mme Nantier-Didier, dont la voix s'est considérablement altérée. Un *Alleluia* de Hændel, deux morceaux du *Requiem* de Mozart, un *O salutaris* de M. Auber qui ressemble à une cavatine d'opéra-comique, ont précédé un chœur religieux, *Sanctus*, de M. Gounod, morceau d'un style ample et très élevé. Les chœurs ont mérité des éloges. C'est le 19 avril que M. Pasdeloup a terminé sa brillante et fructueuse campagne par un concert qui a été le plus beau de la saison. La séance s'est ouverte par la symphonie avec chœurs de Beethoven, qui a rempli toute la première partie du programme. On l'exécutait pour la première fois, et nous n'avons pas besoin de dire que toutes les difficultés d'une entreprise aussi hardie n'ont pu être surmontées. Le premier morceau a été d'abord exécuté trop lentement et avec mollesse. Dans l'*allegro maestoso* qui forme la seconde partie, les cors ont manqué leur attaque, et il n'y a véritablement que le *scherzo* qui ait résisté un peu aux tâtonnemens des exécutans. La quatrième partie, qui débute par ce magnifique récitatif des contre-basses, l'adjonction du chœur et du quatuor, cette effroyable péroraison qui accable l'auditeur et les exécutans, tout cela a été rendu par des efforts visibles dont il faut tenir grand compte à M. Pasdeloup et aux quatre cents artistes qu'il avait sous le regard et qu'il dirigeait avec un grand fracas de gestes. La seconde partie du programme a été remplie par différens morceaux tirés des œuvres de Hændel, des *selections*, comme disent les Anglais. On a commencé par un très joli chœur de l'oratorio *Salomon*, où le style fugué et bien connu du grand maître rend avec grâce l'accent biblique du sujet. Un second chœur du même oratorio, — *Doux rossignol*, — a paru plus charmant encore, et les connaisseurs ont

pu admirer dans cette pastorale des temps primitifs les germes et les bégaiemens divins du style descriptif. C'est d'une naïveté sublime. Ce chœur délicieux a produit un grand effet. Après l'*Alleluia* du *Messie*, Mme Viardot est venue déclamer un air de l'opéra d'*Alcina* avec le talent sûr et vigoureux qu'on lui connaît, et la séance a fini par un chœur de *Josué* d'une puissante et majestueuse sonorité. Malgré quelques fautes commises cette année par M. Pasdeloup, malgré la faiblesse qu'il a eue de permettre à M. Vieuxtemps de jouer trois fois dans ses concerts et d'y exécuter de sa musique, qui ne saurait supporter le voisinage des œuvres des maîtres, malgré aussi la tentative peu heureuse de la symphonie de Schumann, que le public a si rudement accueillie, les concerts populaires de musique classique sont une institution qu'on imite déjà dans plusieurs grandes villes de France et de l'Europe, et qui fera vivre le nom de l'artiste courageux qui l'a fondée. Le programme si varié de la dernière séance donnée par M. Pasdeloup contient une leçon dont la Société des concerts fera bien de profiter.

A côté des deux grandes sociétés dont nous venons de parler, il existe à Paris, on le sait, plusieurs réunions d'artistes voués à l'exécution de la musique de chambre et de quatuor. Il faut mentionner d'abord la société de MM. Alard et Franchomme, qui tient ses séances dans les salons de M. Pleyel, où elle exécute depuis tant d'années la musique des grands maîtres avec une rare perfection. Le public que ces artistes d'élite réunissent autour d'eux tous les quinze jours est une minorité choisie de celui qui fréquente les concerts du Conservatoire. La société de MM. Maurin et Chevillard, consacrée d'abord à l'interprétation des derniers quatuors de Beethoven, poursuit aussi avec un succès évident sa noble mission. A la séance du 24 janvier, on y a fait entendre le quatuor en *fa* de Beethoven, qui n'est plus un problème pour moi, et puis un quintette de Schumann, composition singulière, où je n'ai remarqué que la marche et surtout un *scherzo* qui aient un peu d'originalité. L'admirable quatuor en *ut, opera* 59, de Beethoven, avec la fugue finale qui est un prodige, a terminé la soirée. Les interprètes, qui font chaque année de nouveaux progrès, ont été à la hauteur de l'œuvre. On pourrait seulement désirer que M. Maurin eût un son plus ferme et plus rond, car il abuse parfois de cette sensibilité nerveuse qui altère la noblesse du style. MM. Armingaud et Léon Jacquard continuent aussi les belles soirées qu'ils donnent depuis huit ans avec un succès soutenu. A la séance du 11 février, M. Armingaud et Mme Massard ont exécuté avec un ensemble parfait la sonate de Weber pour piano et violon. Le beau quatuor en *ré* de Mendelssohn, dont l'*andante* et le morceau final sont les parties saillantes, a terminé la fête. En général, les séances de MM. Armingaud et Léon Jacquard, qui sont suivies par une fraction de la société du faubourg Saint-Germain, ont beaucoup d'intérêt. Il serait injuste de passer sous silence les soirées agréables que donne M. Lamouroux, un violoniste de goût et de talent. A la séance du 10 mars, l'artiste

a exécuté deux fragmens d'un *concerto* de Rode qui ont produit un effet charmant. Le talent vrai de M. Lamouroux a été encore plus remarquable dans le quintette pour instrumens à cordes de Mozart. Le *larghetto* et le finale de ce chef-d'œuvre sont des pages admirables de grâce et de sentiment.

Parmi les virtuoses célèbres qui sont venus se faire entendre à Paris cet hiver, il faut citer d'abord Mme Clara Schumann, la femme du célèbre compositeur dont nous avons déjà parlé l'année dernière. Elle a donné plusieurs séances dans les salons de la maison Érard, où elle a joué avec une vigueur singulière plusieurs morceaux de Beethoven et d'autres grands maîtres. Mme Schumann joue du piano comme un homme; elle manque essentiellement de grâce, et sa contenance, quand elle est devant le public, est celle d'une bonne Allemande qui ne s'en fait pas accroire et qui est tout entière au sujet qui l'occupe. C'est une artiste consommée et sérieuse, dont l'exécution laisse désirer plus de souplesse et de variété. Je préfère de beaucoup à Mme Schumann le talent naïf, poétique et tout féminin de Mme Szarvady, dont le nom est connu depuis longtemps des amateurs. Elle a donné, avec le concours de Mme Schumann, deux soirées dans les salons de Pleyel, deux soirées qui ont été très brillantes. Le programme de la seconde soirée, qui était fort bien rempli, contenait d'abord le trio pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, dont le *scherzo* a été exécuté par le virtuose avec une précision et une souplesse admirables. Après un air de Mozart misérablement chanté par une pauvre fille tudesque, Mmes Schumann et Szarvady sont venues exécuter une série de morceaux à quatre mains de la composition de Schumann. Ces morceaux curieux sont des espèces de petits sujets poétiques, des scènes fantastiques, que le musicien a choisis lui-même ou qu'il a empruntés à quelques poésies connues, et sur lesquels il a exercé sa fantaisie. Voici les titres de quelques-unes de ces compositions légères : *En tressant des Guirlandes, Cache-Cache, Chant du Soir, A la Fontaine.* J'avoue sincèrement que j'ai eu de la peine à saisir le sens de ces savantes divagations, où le motif, quand il y en a un d'accusé, est enseveli sous un luxe de traits, de petites notes et d'harmonies souvent atroces, et que je me suis demandé, après avoir écouté ces drôleries à la Jean-Paul : Qu'a voulu dire le musicien? Qu'est-ce qu'un caprice musical qui ne repose pas sur un rhythme fortement accusé, sur une idée facilement saisissable? Sur quel fond se dessinent ces arabesques, qui excitent la curiosité de l'oreille sans que je puisse me rendre compte du point de départ, du thème que le compositeur a voulu enrichir de ses caprices? La fatigue que j'ai éprouvée à entendre ces petits contes drolatiques, qui ont été interprétés cependant avec une bravoure et une précision rares, n'a pas été compensée par quelques traits piquans que renferment ces compositions étranges de Schumann; peut-être seraient-elles mieux appréciées par un public allemand, qui a le mot de l'énigme. Mme Szarvady a exécuté ensuite, avec autant de grâce que de poésie, une valse, une étude de Chopin et un *scherzo*

de Mendelssohn. Mme Szarvady, qui a du sang slave dans les veines, interprète la musique de Chopin comme sa langue maternelle.

C'est au chapitre des pianistes, qui sont aussi nombreux que les sables de la mer, que se rattache le concert qui a été donné par Mme Oscar Commettant dans la salle de Herz le 30 avril. Après la première partie du programme, où la jolie bénéficiaire a chanté la cavatine de *Semiramide* de Rossini avec une bravoure solide et brillante, il y a eu une espèce de carrousel où six pianistes sont venus exécuter une fantaisie colossale composée par Thalberg, Listz, Pixis, Czerny, Henri Herz, Chopin, et arrangée pour six pianos concertans par M. Henri Herz. Cela s'appelle *l'Hexaméron,* ce qui prouve que les musiciens connaissent leurs ancêtres. La variation de M. Henri Herz a été exécutée par l'auteur lui-même avec le *brio* et la jeunesse de style propres à ce virtuose émérite, qu'on pourrait surnommer l'Auber du piano. J'avoue cependant que je préfère la variation de Chopin, jouée avec un vrai talent par M. Ravina.

Un des incidens les plus curieux de la saison, c'est l'apparition de M. Litolff, qui a donné deux concerts dans le grand salon de l'hôtel du Louvre, avec le concours de Mme Graever, pianiste distinguée, qui a été son élève. Je pense que le nom de M. Litolff n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue,* car j'ai eu l'occasion de parler de cet artiste intéressant, lorsqu'il vint se produire à Paris comme pianiste et compositeur en 1858. Depuis, M. Litolff a beaucoup voyagé, et, après de nouvelles vicissitudes dont le récit formerait un roman des plus piquans, il est venu s'établir dans un village aux environs de Fontainebleau. Aux deux soirées qu'il a données cette année avec un orchestre nombreux qu'il conduisait lui-même, il a fait entendre d'abord un *concerto* symphonique que nous avons apprécié ici dans le temps, et dont les parties saillantes sont un *andante religioso* et le *scherzo,* qui serait un morceau fort original, s'il était moins long, moins tourmenté, moins chargé de modulations violentes et de sonorités criardes. On a exécuté ensuite deux symphonies dramatiques, l'une intitulée *les Guelfes,* illustration d'un poème allemand, et l'autre *les Girondins,* préface ou plutôt introduction à un drame de ce nom qui se joue au-delà du Rhin. Dans ces deux compositions bizarres, remplies de bruits, d'éclairs, de fumée et de quelques effets puissans de sonorité, l'auteur a fait preuve d'une imagination hardie et presque désordonnée qui ose tout et ne recule devant aucune témérité. Ces symphonies ressemblent à des fresques grossières, dessinées et peintes à grands traits, où le musicien a voulu rendre et exprimer par des sons et des rhythmes les épisodes d'une grande bataille, les vicissitudes de la mort des girondins au milieu de la révolution française. M. Litolff est un poète musicien de la nouvelle école allemande, un romantique décidé, un réaliste tempéré de fantaisie, qui poursuit avant tout l'effet matériel et pittoresque, mêlant dans un ensemble troublé le rire aux larmes, le sentiment au burlesque le plus bas. Il y a de tout dans l'œuvre de M. Litolff, des idées

et du bruit, de la lumière et beaucoup de fumée, de la fougue et d'interminables longueurs. Tel qu'il est, M. Litolff n'est pas un artiste vulgaire, c'est un homme curieux et intéressant dont la vie, le talent et la physionomie ont quelque chose de fantastique qui rappelle certains types d'Hoffmann. Mme Graever, son élève, est une femme agréable et une pianiste de talent dont le style serait plus pur, si elle interprétait de meilleure musique.

Nous avons déjà parlé de M. Jean Becker, ce violoniste *génial*, comme diraient les Allemands, qui a produit une si vive impression cet hiver à Paris. Né à Manheim et à peine âgé de trente ans, je crois, M. Becker est venu nous visiter pour la première fois en 1860. J'eus alors le plaisir d'apprécier son talent, déjà fort remarquable, et de signaler son nom à l'attention des amateurs. Depuis, M. Becker a beaucoup voyagé, beaucoup étudié et beaucoup appris. M. Becker est un violoniste savant, un érudit ému et sensible, qui a feuilleté la musique de toutes les époques et qui s'est familiarisé avec le style de tous les maîtres. Dans les trois concerts que M. Becker a donnés à la salle de M. Herz avec le concours de M. de Hartog, un riche amateur hollandais, il a exécuté tour à tour une *chaconne* de Bach d'une horrible difficulté, l'*allegro* et l'*adagio* du quatrième *concerto* de violon de Spohr, des morceaux de Leclair, de Gaviniez, l'*adagio* et le *rondo* du troisième *concerto* de M. de Bériot, une *polonaise* d'Habeneck et d'autres compositions de maîtres italiens, allemands et français. Ces formes si variées et si différentes les unes des autres ont été rendues par M. Becker avec une bravoure, une justesse d'intonation, une aisance et une propriété de style vraiment merveilleuses. M. Becker est un artiste original et classique tout à la fois; il réunit la bravoure d'un virtuose habile à l'imagination d'un poète : aussi son succès a-t-il été éclatant et incontesté, et tout annonce que M. Becker sera bientôt classé parmi les deux ou trois grands violonistes de l'Europe.

Nous devons mentionner aussi M. Dumon, flûtiste belge de beaucoup de talent et professeur au Conservatoire de Bruxelles. Jeune et de belle humeur, M. Dumon a donné un concert dans la salle de M. Herz le 14 février, où il a exécuté d'abord, avec Mme Pleyel, le duo pour piano et flûte de Weber; puis le virtuose a rendu avec beaucoup de grâce et même de sentiment des airs valaques d'un musicien polonais, François Doppler, qui a composé des opéras et beaucoup de musique pour la flûte, qui était son instrument. M. Dumon a terminé la séance par un nocturne et une fantaisie sur un air national de ce même Doppler, et il a rendu les beautés mélodiques de ces différens morceaux avec un *brio* étonnant. C'est un véritable artiste que M. Dumon, qui n'a qu'un défaut, mais il est considérable : il *passionne* la flûte, il cherche à produire des effets dramatiques sur un instrument candide, qui n'est fait que pour soupirer l'amour. Pourquoi M. Dumon n'a-t-il pas choisi un autre instrument, le trombonne par exemple? Il aurait pu devenir aussi fort que M. Narbich, un Allemand de la vieille roche, qui roucoule sur son tuyau de cuivre plus tendrement que M. Dumon sur sa

flûte. En fait de flûte, il n'y a rien de supérieur au talent de M. Dorus et à celui des élèves qu'il forme avec tant de sollicitude. Dans une de ces bonnes maisons de Paris où un maître intelligent comme le docteur Mandl parvient à grouper autour de lui les hommes les plus distingués et à réunir dans un harmonieux ensemble les sciences et les arts, M. Dorus et son élève M. Taffanel ont exécuté avec une rare perfection un duo pour deux flûtes de ce même Doppler dont j'ai déjà parlé. C'était un charme que d'entendre d'adorables caprices tracés par la main d'un compositeur vraiment original et rendus par deux virtuoses aussi modestes qu'habiles, qui ne cherchent à tirer de leur instrument que des effets naturels. Deux autres artistes, M. Triébert, le hautboïste, et M. Jancourt, un basson, ont exécuté ensuite avec beaucoup de grâce un joli duo sur des motifs de *l'Italiana in Algieri* de Rossini. En général on ne saurait trop admirer, trop louer cette classe d'artistes consommés qui composent les orchestres du Conservatoire, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, ces hommes laborieux et honorables qui consacrent leur vie modeste à cultiver et à répandre les principes d'un art civilisateur. Dans aucun pays, cette classe de musiciens, d'exécutans et de professeurs n'est plus respectable qu'à Paris. C'est aux efforts, à l'enseignement éclairé de ces artistes sérieux, qui pénètrent dans toutes les familles, qu'on doit une partie des progrès considérables qu'a faits la musique en France. Ce sont leurs conseils qui ont épuré le goût de la bourgeoisie et qui lui ont fait comprendre la différence qui existe entre les fantaisies creuses et futiles de la plupart des artistes français et les compositions des maîtres. Jamais dans un salon comme celui de M. Mandl on ne permettrait à un faiseur de points d'orgue comme il y en a tant de venir occuper l'attention d'une réunion de personnes distinguées qui savent apprécier les mouvemens de l'art.

Il existe depuis plusieurs années une *Société nationale des beaux-arts* dont le siége est sur le boulevard des Italiens. Le but que se proposa d'abord cette société fut d'exposer, pendant toute l'année, des tableaux et des objets d'art de toutes les époques et de tous les maîtres, morts ou vivans. Le comité conçut bientôt l'idée de joindre la musique au faisceau des arts plastiques et d'organiser des concerts où l'on exécuterait particulièrement des œuvres de compositeurs modernes ou inconnus. Quatre concerts ont été donnés cet hiver dans la salle du boulevard des Italiens, qui est peu favorable aux effets de la musique. Les trois premières séances ont été consacrées au *Désert* et au *Christophe Colomb* de M. Félicien David. Au quatrième concert, qui a eu lieu le 8 février, on a exécuté une jolie symphonie de M. Félicien David, qui est connue, puis une cantate dramatique, *Vercingétorix,* dont le poème et la musique sont de M. Debillemont. Cette composition bizarre, qui renferme des récitatifs, des chœurs, des airs et une marche militaire, est un mélodrame manqué écrit avec une énorme prétention. J'y ai remarqué un passage où les voix de femmes font un *miaulement* qui semble reproduire l'effet du genre *enharmonique* de la musique

des Grecs. Après *Vercingétorix*, on a fait connaître une ode-symphonie, *Vasco de Gama*, paroles de M. Delâtre et musique de M. George Bizet, un lauréat de l'Institut qui arrive de Rome. L'œuvre de M. Bizet est une imitation flagrante du *Christophe Colomb* de M. Félicien David. Il y a au moins trente ans que les idées, le style de M. Bizet sont connus. M. Bizet a du talent à coup sûr, mais aucune originalité; sa musique est agréable et facile, mais elle n'appartient pas à celui qui la signe. La séance s'est terminée par *l'Enfance du Christ*, de M. Berlioz, et par l'ouverture du *Carnaval romain*, du même compositeur. Cette tentative de la *Société nationale des beaux-arts* n'a pas été heureuse et a laissé une triste impression sur ceux qui jugent le fond des choses et ne se contentent pas de l'à peu près.

M. de Beaulieu, fondateur généreux d'une *Société de Chant classique* dont nous avons souvent parlé ici, a donné son concert annuel dans la salle de M. Herz le 14 avril. Le programme de cette séance n'avait pas tout l'intérêt désirable, et l'exécution de la plupart des morceaux a été très faible. Un offertoire de Michel Haydn, qui n'avait jamais été exécuté en public à Paris, a inauguré la fête. C'est de la musique douce et agréable, mais d'un style peu religieux. Un air de *Samson*, oratorio de Hændel, un *Salve Regina*, chœur sans accompagnement d'Orlando Lasso, n'ont pas été non plus très bien rendus. Ce qu'il y a eu de mieux dans ce concert, ce n'est pas le chant, mais un beau morceau instrumental, un octuor de Beethoven pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors et deux bassons. Cette délicieuse composition, pleine de sentiment et d'une gaîté sereine, a été exécutée dans la perfection par des artistes comme MM. Triébert, Barthélemy, Leroy, Rose, etc. Il est à désirer que M. de Beaulieu ne se fasse pas illusion sur l'utilité de la *Société de Chant classique*, si l'honorable fondateur n'apporte pas le plus grand soin au choix des morceaux qui doivent entrer dans son programme, et surtout à l'exécution des chœurs et de toute la partie vocale, qui a été bien faible cette année.

S'il nous fallait parler de toutes les réunions, de toutes les maisons où la musique, sous ses différentes formes, est cultivée avec ardeur et passion, notre récit n'aurait pas de fin. Il serait bien injuste cependant de ne pas encourager ces talens solides et modestes qui restent volontairement dans l'obscurité, et qui se refusent aux applaudissemens du monde comme d'autres les recherchent avec avidité. Telle est M^lle^ Camille Miet, pianiste et musicienne remarquable, élève de M. Alkan aîné, qui lui a communiqué son goût pour la belle musique et quelque chose de son style précis et vigoureux. J'ai entendu M^lle^ Miet exécuter plusieurs morceaux bien difficiles, et surtout un trio charmant de M. Rosenheim, avec une netteté et une chaleur communicative qui étonnent chez une jeune personne qui n'a jamais voulu se produire en public.

Il existe à Paris une réunion de nobles et joyeux *dilettanti* qui porte le nom de *Cercle de l'Union artistique*, et dont le siége est rue de Choiseul. Présidés, je crois, par M. le prince Poniatowski, ces amateurs, qui appar-

tiennent presque tous à la haute fashion, se réunissent tous les jours et donnent assez souvent des fêtes charmantes où la musique a sa large part. Invité gracieusement à l'une de ces soirées agréables, j'y ai entendu exécuter des quatuors de Beethoven par la société de MM. Alard et Franchomme, et surtout un admirable morceau de Mozart pour quatuor et deux cors, qui porte le nom, dans le catalogue de l'œuvre du maître, de *musikalische Spass*, badinage musical. Mozart aimait beaucoup ces sortes de plaisanteries aimables, et son humeur joyeuse lui a inspiré plusieurs compositions de ce genre d'une originalité charmante. L'idée que le maître a voulu exprimer dans cette composition curieuse, qui parut à Vienne le 11 juin 1787, c'est une scène de pauvres amateurs, parmi lesquels se trouvent deux paysans qui donnent du cor, et qui, sous la direction d'un seigneur qui a des prétentions comme violoniste, exécutent tant bien que mal un morceau fort difficile pour leur inexpérience. C'est d'un comique achevé que d'entendre ces amateurs dont les deux cors sont des cors de chasse, je crois, souffler, jouer à tort et à travers comme des désespérés, et s'enthousiasmer eux-mêmes d'un désordre qui est ici véritablement un effet de l'art. A la fin de cette délicieuse bouffonnerie, qui a excité l'hilarité de tous les auditeurs, les deux cors poussent violemment deux sons rauques, en dissonance de seconde, dont l'effet de surprise est des plus plaisans. Ce morceau et bien d'autres que nous pourrions citer encore, comme la messe comique de Haydn connue sous le nom de messe du *maître d'école*, prouvent suffisamment que la musique n'a pas besoin de paroles pour exprimer le rire et même le ridicule de la nature humaine.

Nous ne pouvons mieux finir ce long discours sur les fêtes musicales de l'année qu'en rendant compte d'une séance musicale qui, pour les connaisseurs surtout, a été un véritable événement. Une *Société académique de musique religieuse* s'est formée depuis un an dans l'intention de poursuivre l'idée du prince de la Moskowa et de relever les beaux concerts qu'il donnait dans la salle de M. Herz sous le gouvernement de juillet. Le prince de la Moskowa, qui était un amateur fort éclairé, s'était proposé de suivre l'exemple de l'école de Choron, qui a été la source de ce grand mouvement vers la musique ancienne et classique qu'on a vu se produire aux premières années de la restauration. On ne se doute pas de l'influence salutaire qu'a eue cette école de Choron, qui a nous a donné un si grand nombre d'artistes remarquables, parmi lesquels il suffit de nommer M. Duprez et M. Nicou-Choron, homme de mérite et compositeur distingué, qui porte dignement le nom que lui a laissé son beau-père. Composée d'amateurs, de femmes du monde et d'artistes de profession, la *Société académique de musique sacrée*, sous la direction de M. Charles Vervoitte, maître de chapelle à l'église Saint-Roch, a donné sa première séance dans la salle Herz le 24 avril. Le programme, très remarquable par la variété et le choix des morceaux, était divisé en deux parties : on ouvrit la séance par un fragment d'un *Stabat Mater* de Joseph Haydn avec accompagnement d'or-

chestre, morceau d'un style charmant, mélodique et doucement religieux, qui a été monté avec beaucoup d'ensemble. Un air juif, *Tu autem,* arrangé par Marcello pour un accompagnement de deux violoncelles, a été chanté ensuite par M. Marochetti. Cet air, d'un grand style, a précédé un chœur religieux, *Tantum ergo,* du compositeur russe Bortnianski, qui a été le réformateur de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg. Il est mort en 1825. Ce chœur, d'une grande originalité, a été rendu avec précision, et a fait place à un joli duo bien connu de Hændel, *Che vai pensando,* qu'une femme du monde, Mme la baronne de F..., et M. Bussine ont dit avec assurance. Ce morceau élégant, ce charmant badinage, aurait produit un meilleur effet encore, si le mouvement avait été mené plus vivement. Après un *Domine,* fragment tiré d'un psaume de Marcello, on a exécuté une chanson française d'Orlando Lasso, *les Vendanges,* chœur sans accompagnement très curieux et très agréable. Par la vivacité du rhythme, par la prédominance du genre syllabique et par une tendance sensible à la modulation, on trouve dans cette chanson du contemporain de Palestrina comme un pressentiment de l'effet dramatique. Un fragment du *Paulus,* oratorio de Mendelssohn, a terminé la première partie de ce riche programme. *La seconde parole de Jésus-Christ sur la croix,* de Haydn, chœur et orchestre, a ouvert la seconde partie. Les *soli* ont été chantés avec soin par Mme la comtesse O... de F..., Mlle Bernard des Portes et MM. Hayet et Lenoble. Cette composition de Haydn est d'un style pieux, tendre, pénétrant, et bien supérieure à la musique violente et trop dramatique du *Christ au mont des Oliviers,* de Beethoven. Après cette page émouvante, qui a produit un très heureux effet, Mme H... et M. Bresil ont chanté un duo de Marcello, — *Quemadmodum,* — d'une mélodie douce, et puis est venu un *Sicut servus,* chœur sans accompagnement de Palestrina, hymne d'une sérénité sublime qui a été chantée avec un ensemble parfait. On ne pouvait pas choisir une inspiration plus opposée à celle de Palestrina que le *Gaudeamus,* chœur à quatre voix de Carissimi, qui a rempli le cinquième numéro de la seconde partie du programme. Cette composition curieuse est une prière gaie, ce sont des gens de bonne humeur qui célèbrent une fête de l'église comme ils célébreraient une fête de famille, et qui chantent avec entrain : *Gaudeamus, gaudeamus,... in hæc sacra solemnitatem.* Ces paroles sont traduites par un rhythme presque dansant et sont dialoguées par les quatre voix, qui ne se réunissent qu'à la fin de cette espèce de prologue. Un *adagio* de quelques mesures, où les quatre voix chantent : *O Maria! Maria!* précède un mouvement plus vif que le premier et par lequel sont exprimées, en style fugué, ces paroles liturgiques : *Vive, vive in æternum, ô beatissima Maria!* C'est extrêmement curieux et plaisant, et ce morceau comme celui de Mozart et la messe comique de Haydn, dont j'ai parlé plus haut, prouvent qu'on peut tout exprimer en musique, même avec des moyens aussi simples que ceux qu'emploie Carissimi, et que les Italiens aiment à rire jusque dans le sanctuaire. Pourquoi donc l'expression de la

joie serait-elle bannie de l'église? Le moyen âge était moins difficile que nous sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres.

Après un *libera* de Jomelli d'un puissant effet, dont les *soli* ont été bien interprétés par Mmes la baronne F... et Bresil, après un quatuor charmant d'Aiblinger, maître de chapelle du roi de Bavière, qui a été chanté avec une justesse parfaite par MM. Bussine et Hayet, par Mmes Hélène Dubois et Bernard des Portes, la fête s'est terminée avec éclat par un fragment de *Judas Machabée,* oratorio de Hændel. Ce premier concert de la *Société académique de musique sacrée* est d'un bon augure pour l'avenir. On a été charmé de ces bonnes voix d'amateurs, pures, saines, franches et bien disciplinées, sous la direction d'un homme de talent, M. Vervoitte, qui, par le choix des morceaux et par la manière dont il en a compris le sens, a fait preuve d'une véritable intelligence du caractère historique de l'art musical. Nous souhaitons que cette société intéressante se consolide et devienne une institution durable.

Tout était fini, le public et les artistes paraissaient assouvis de concerts et de musique de toute sorte, lorsqu'on apprit que M. Thalberg était à Paris. Il fit un signe de la main, et une société d'élite accourut dans les salons de la maison Érard, où M. Thalberg donna trois séances seul, devant Dieu et devant les hommes! Il enchanta son monde en exécutant tour à tour du Beethoven, du Weber, du Mendelssohn, du Chopin et aussi de sa propre musique, qu'on lui pardonne, parce qu'il en relève le mérite par une exécution splendide qui fait un instant illusion. M. Thalberg est un enchanteur, un virtuose incomparable qui a eu bien des imitateurs, mais pas un seul rival dans le genre d'effets dont il est le créateur. On ne peut rien entendre de plus merveilleux que M. Thalberg promenant ses doigts sur un piano d'Érard et se livrant à sa fantaisie, à moins que M. Sivori ne survienne avec son violon enchanté, car alors il n'y a plus qu'un Dieu et que ce petit diable d'homme qui a dérobé à Paganini, son maître, une étincelle de son génie.

P. SCUDO.

---

**Le *Discours d'Isocrate* sur lui-même, intitulé *sur l'Antidosis*,** traduit en français pour la première fois par Auguste Cartelier, revu et publié avec le texte, une introduction et des notes, par Ernest Havet; Paris 1862.

Ce titre, qui semble n'annoncer qu'une traduction et des éclaircissemens sur un point particulier d'érudition grecque, est celui d'un beau volume sorti des presses de l'Imprimerie impériale, d'un livre excellent, un des mieux faits et des meilleurs que nous ayons lus depuis longtemps, et qui, on ne peut le soupçonner d'abord, offre même un intérêt touchant. C'est un monument élevé par l'amitié à une chère mémoire. Un ancien élève de l'École normale, qui aurait pu marquer sa place dans la littérature savante, si une chétive santé et de longues souffrances ne l'avaient retenu dans l'obscurité, et s'il n'avait été enlevé à ses études par une mort prématurée,

M. Auguste Cartelier, avait laissé une traduction inédite d'un discours d'Isocrate. Cette œuvre, entreprise et achevée avec une sorte de religion littéraire et qui mettait pour la première fois en français un des morceaux les plus curieux de l'éloquence grecque, méritait de ne pas périr. L'intime ami de M. Cartelier, M. Havet, professeur au Collége de France, s'est fait un pieux devoir de recueillir cette relique, et, pour la rendre plus digne encore d'être offerte au public savant, il l'a complétée par des notes, une notice et une grande introduction, mêlant son travail de plusieurs années à celui du traducteur et prenant pour ainsi dire un dernier et triste plaisir à confondre encore ses pensées avec celles de son ami. Jamais on n'a paré un tombeau avec plus de soin, de goût, de mesure, et en respectant mieux le caractère de celui qu'on veut honorer. Il y a dans cette mesure à la fois une preuve de loyauté envers le public et une délicatesse suprême envers celui dont la candeur n'aurait pas souffert la pensée qu'il pût être loué après sa mort autrement que par des vérités modestement exprimées. Si c'était ici le lieu de nous étendre sur certains détails des mœurs universitaires, ce serait pour nous une satisfaction de montrer comment ces sortes d'unions fraternelles, commencées à l'École normale, resserrées par la communauté des études et des sentimens, sont précieuses pendant la vie et même après la mort, puisque le survivant peut encore assurer à son ami un peu de cette renommée qui est souvent la seule récompense d'obscurs travaux. M. Havet nous donne à tous un exemple qui ne sera point perdu, et si nous n'insistons pas sur ce sujet, c'est pour imiter la discrétion si virile de M. Havet lui-même, et pour ne rien dire qui soit en dissonance avec cette réserve qu'il a su garder partout dans son livre, et qui est comme la pudeur de l'amitié et des regrets.

En prenant le discours de l'*Antidosis* pour objet d'une longue étude, M. Cartelier se laissait tenter par l'honneur de traduire le premier un texte grec découvert en 1812 par André Mustoxydis dans un manuscrit de Milan et publié par lui la même année, mais qui depuis resta peu connu, *parce qu'on ne lit point ce qui n'est pas traduit*. La nouveauté d'ailleurs n'était pas le seul intérêt de cette pièce d'éloquence. Comme dans ce discours Isocrate plaide pour sa gloire d'orateur à l'âge de quatre-vingt-deux ans, qu'il fait les honneurs à sa personne et à son talent, qu'il se cite lui-même, encadrant dans son plaidoyer les plus beaux morceaux de ses autres discours, il se trouve que l'*Antidosis* offre la fleur de son éloquence. Nous y voyons tout Isocrate, réduit, il est vrai, mais comme il voulait être vu, et pour ainsi dire paré de ses propres mains. Enfin ceux qui ont connu M. Cartelier savent ce que cet esprit, voluptueusement littéraire, trouvait de douceur dans la langue attique, dans cette perfection oratoire où l'honnêteté des sentimens est une satisfaction pour le cœur, où les raffinemens même de l'art sont une lumière pour l'esprit, où la diction est un enchantement pour l'oreille, et dont la simplicité étudiée est un défi jeté au traducteur, et par conséquent pour lui une tentation. Il a fallu bien des soins et du loisir pour rendre avec agrément en français cette éloquence paisible, qu'on se figure si ornée, et qui souvent n'est belle que de son élégante nudité. Comment faire sentir dans une langue étrangère et peu musicale les exacts rapports des mots et des choses, l'aisance dans

la dignité, les mille convenances de la pensée et du style, et toutes les grâces coulantes de l'atticisme? M. Cartelier a fait effort pour retenir du moins le principal, la justesse précise, l'ampleur des tours, une certaine égalité de mots qui flatte, et en tout cette correction lucide qui est le lustre de la simplicité, et qui, à force d'être nette, reluit. Cette traduction, sans cesse repolie, n'a pas été faite comme une tâche qu'on est pressé de finir et de livrer au public; elle a été l'objet de tous les scrupules de la conscience littéraire, on ne l'a entreprise que pour le plaisir de la faire, comme ces ouvrages que les artisans d'autrefois se proposaient et achevaient avec amour, non pour en tirer profit, mais pour élever l'industrie jusqu'à l'art et pour se montrer à eux-mêmes jusqu'où pouvait aller l'habileté de leur main.

Dans une grande introduction, qui nous paraît un modèle de goût, de science et de style, M. Havet a fait une étude complète d'Isocrate, où l'on voit sous un jour nouveau cet orateur singulier que jusqu'ici la critique avait mal jugé. non pas méconnu peut-être, mais maladroitement célébré. Les louanges sans discernement qu'on lui a prodiguées lui avaient fait plus de tort que les reproches. Il n'est pas étonnant du reste qu'il n'ait pas été bien apprécié, et que sa renommée ait flotté entre une admiration de commande et un dédain ignorant. Quand nous lisons aujourd'hui, avec nos préoccupations modernes et notre esprit pratique, ces discours fictifs qui ne sont que des œuvres de rhétorique, nous sommes tentés, au premier abord, de les trouver assez peu dignes d'une sérieuse étude. Pour les comprendre et les goûter, il faut se faire Athénien, se transporter à l'époque où l'on créait les belles formes oratoires, s'associer au goût d'un peuple épris de beau langage, étonné de voir que la prose peut avoir son harmonie comme les vers, se laissant charmer, non-seulement par les savantes cadences, mais par le choix des termes, un emploi plus juste des mots et une logique déliée qui se déroule avec grâce dans les détours d'une longue période. Les Grecs, qui n'avaient entendu que les fortes improvisations de leurs hommes d'état, le langage souvent saccadé et sans haleine de l'Agora, se pâmaient d'aise devant ces perfections nouvelles de l'art. Athènes prit plaisir à draper sa pensée dans ces vêtemens plus amples, plus riches, mis à la mode par les sophistes, comme une adolescente heureuse de ses premiers atours. Il faut bien que les Grecs se soient laissé fasciner par les prestiges de cette rhétorique, puisque Isocrate, qui a vécu près d'un siècle, a joui d'une gloire incontestée, que, sans être un homme vraiment politique et militant, il a été considéré, au milieu des agitations de la liberté, comme le plus grand orateur, comme l'éloquence même, qu'il ne fut pas trouvé ridicule de mettre dix ans à polir un discours de cinquante pages, et qu'après sa mort on lui éleva des statues. Les Athéniens étaient amoureux d'éloquence, comme nous pouvons l'être de musique, admirant l'art pour l'art, ne demandant pas plus à l'éloquence d'être utile que nous ne demandons à une symphonie de Beethoven d'être probante. Un orateur tel qu'Isocrate, un artiste en discours, λογοδαίδαλος, était un compositeur qui fait un beau morceau sur un sujet fictif, et qui l'exécute lui-même devant une assemblée d'amateurs. Et quand le morceau avait réussi, on le *jouait* de nouveau, et d'habiles récitateurs se chargeaient de le faire valoir. Le

*maestro* de l'éloquence leur donnait ses instructions sur la manière de le lire, notait les inflexions et les repos pour ne pas fatiguer l'auditoire. Ainsi chaque discours pouvait avoir un nombre indéfini de *reprises,* car nous sommes bien obligé d'emprunter la langue d'un art qui ne sert qu'au plaisir pour faire comprendre les caractères de cette éloquence oisive, mais ravissante pour des Grecs.

Le rhéteur Isocrate, dont on ne s'occupe guère aujourd'hui, est devenu sous la plume de M. Havet un personnage des plus intéressans. L'artiste, l'homme si longtemps défiguré par des éloges insipides revit devant nous et s'empare de l'attention. On aime à voir cet Athénien si bien doué et sachant si bien aussi jouir de tous ses dons, beau, riche, élégant, pacifique, heureux même de ses infirmités physiques et morales, redevable à sa faible voix et à son débile courage de pouvoir éviter les mêlées oratoires, où la dignité personnelle risque d'être froissée et de souffrir, passant sa longue vie à se composer un beau personnage, image de son irréprochable éloquence, sophiste honnête, qui, dans sa vie comme dans ses discours, se montre à la postérité dans les plus belles attitudes morales. Ce doux philosophe, cet excellent, mais faible citoyen, a été une sorte de prédicateur au service des sentimens civiques; mais, toujours artiste en même temps que citoyen, il consacrait son éloquence à embellir la gloire de sa patrie avec d'autant plus de zèle et de persévérance que la gloire de sa patrie servait à embellir son éloquence. Il a été plus qu'un simple rhéteur, il a été, dans sa vie comme dans ses discours, l'exemplaire le plus accompli de la plus décente rhétorique. Si Démosthènes se sert de la parole comme un honnête homme d'un habit pour se couvrir, on peut dire qu'Isocrate s'en est servi comme un honnête homme qui veut faire belle figure. Comment blâmer d'ailleurs cette espèce de luxe oratoire qui ne se compose que de sagesse, d'élégance et de patriotisme? Il a commis des fautes sans doute, mais sans le savoir; il a traité avec Philippe, au lieu de s'en défier; il lui a écrit une belle lettre pour l'entretenir dans de bons sentimens; il s'en est fait le garant auprès de ses concitoyens, au risque d'endormir leur vigilance patriotique; il a servi naïvement le Macédonien, ne pouvant se figurer qu'il n'eût pas converti celui qu'il avait prêché, car n'oublions pas d'ajouter qu'à cet homme heureux les dieux avaient donné par surcroît une vanité innocente, douce aux autres, souriante à lui-même, qui lui permettait de jouir de toutes ses qualités, de ne pas voir ses erreurs, de faire sans cesse le tour de ses propres perfections, défaut si l'on veut, mais défaut délicieux pour celui qui en est doué, et sans lequel le génie même ne peut vivre en joie.

M. Havet a peint en quelques pages exquises cet orateur honorable dont toutes les qualités confinent à des défauts, et dont le portrait, pour être ressemblant, demande les plus fines nuances. Il ne s'est pas proposé de faire un panégyrique, mais une étude vraie, sincère, qui estime à leur juste prix cet art factice ou minutieux, ce talent placide, cette magnificence de formes souvent un peu vide ou mensongère, puis cette noblesse de caractère sans énergie, cette raison timide et cette sagesse un peu courte. Toutes ces faiblesses de l'homme, du citoyen et de l'artiste n'empêchent pas d'ailleurs ce personnage si distingué d'exciter la sympathie et même une certaine admiration. Cet homme en tout semblable à lui-même, dont le talent ré-

pond si bien au caractère et dont la gloire est comme composée de bienséances oratoires et morales, n'est pas assurément un sophiste vulgaire, et n'est pas indigne de devenir le sujet d'une étude profonde, même pour un grave esprit. Aussi M. Havet n'a-t-il pas craint de démêler son art, et en rectifiant les jugemens qu'on a portés sur lui, en le comparant de près ou de loin à tous les écrivains dont on l'a quelquefois indiscrètement rapproché, il l'a ramené avec la plus lumineuse précision à sa véritable originalité. La partie littéraire de cette étude est d'une rare finesse, comme il convient à une critique qui se propose de marquer les plus insaisissables différences de l'éloquence et du style. En quelques traits nets et rapides, tracés avec une grande sûreté de main, l'auteur fait connaître non-seulement Isocrate, mais tous les écrivains anciens ou modernes qui passent pour relever de lui : analyse pénétrante où se fait jour un goût très vif pour toutes les délicatesses de la pensée et de la parole, mais où l'on ne voit nulle complaisance pour les petitesses et les vanités de l'art.

M. Havet, agrandissant son sujet sans en excéder les limites, a fait à propos d'Isocrate une forte esquisse de l'histoire morale d'Athènes. Pour mieux juger l'orateur, il a dû peindre la société athénienne, le mouvement de cette démocratie turbulente, les opinions, les partis, le rôle des philosophes et des orateurs. Au milieu de ce tumulte, on apprend à bien connaître cette éloquence sereine qui ne resta pas entièrement étrangère aux agitations de la vie publique, et qui ne laissa pas d'exercer une certaine action politique. Les tièdes discours du rhéteur philosophe paraissent s'animer quand on voit dans quelles circonstances ils ont été composés, et à quoi ils répondent. On sent que l'esprit de M. Havet se plaît dans ces grands sujets, que ce spectacle d'Athènes a pour lui comme un intérêt présent, et qu'en parlant de cette ville, qui fut en philosophie, en politique comme dans les arts, l'institutrice des peuples, il s'échauffe comme s'il s'agissait de la patrie. A voir cette chaleur, cette décision dans les jugemens, et je ne sais quel frémissement de pensée, on devine que cette étude n'a pas seulement pour l'auteur un intérêt littéraire, et que son esprit passionné ne se serait pas résigné à se renfermer pendant des années dans la calme école d'Isocrate, s'il n'avait pas entendu au dehors et à côté le bruit de l'Agora. Du reste, cette chaleur et cette décision sont un des caractères les plus remarquables de ce livre. Les jugemens politiques et littéraires y sont nets et accentués comme des professions de foi, les pensées rapides comme si elles étaient décochées. C'est un style actif, militant, qui va droit au but, court vêtu pour être agile. Dans ses peintures, l'auteur tient moins à la couleur qu'à la finesse des contours et à la vigueur du trait. Tout dans ce livre est si mesuré, si bien défini, que la grâce même y est précise. Il nous paraît assez inutile de gâter ici notre plaisir et celui du lecteur en marquant certains points où nous sommes en dissentiment avec l'auteur, d'autant plus que ce livre se défend de tous côtés par sa parfaite circonspection littéraire, et que la critique n'a guère de prise sur cette solidité polie.

C. MARTHA.

---

V. DE MARS.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

# QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

## SECONDE PÉRIODE. — XXXIIIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1863

**Livraison du 1er Mai.**


MADEMOISELLE LA QUINTINIE, cinquième partie, par M. GEORGE SAND..... 5

LA SCIENCE MODERNE. — DE L'ÉQUIVALENCE DE LA CHALEUR ET DU TRAVAIL MÉCANIQUE, par M. E. SAVENEY..... 38

LE JAPON DEPUIS L'OUVERTURE DE SES PORTS. — LE GOUVERNEMENT DE YÉDO, LES PRINCES JAPONAIS ET LES EUROPÉENS AU JAPON, par M. RODOLPHE LINDAU.. 73

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME SELON L'ÉCOLE DE TUBINGUE. — LE DOCTEUR BAUR ET SES ŒUVRES, par M. ALBERT RÉVILLE..... 104

ÉTUDES FORESTIÈRES. — LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU, par M. JULES CLAVÉ..... 142

L'ADMINISTRATION LOCALE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE. — V. — CENTRALISATION ET GOUVERNEMENT DE L'OPINION, dernière partie, par M. DUPONT-WHITE. 171

HISTOIRE NATURELLE. — L'HOMME PRIMITIF D'APRÈS LES RÉCENS TRAVAUX DES SAVANS ANGLAIS, par M. AUGUSTE LAUGEL..... 204

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE..... 232

LA POÉSIE ET LES NOUVEAUX POÈTES EN 1863, par M. F. FRANK..... 243


**Livraison du 15 Mai.**


UN ESSAI DE LIBÉRALISME RUSSE EN POLOGNE. — L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier ET LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI, avec une correspondance inédite, par M. CHARLES DE MAZADE.. ..... 257

UN ÉRUDIT ÉCRIVAIN. — M. CHARLES MAGNIN, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie Française..... 299

MADEMOISELLE LA QUINTINIE, sixième et dernière partie, par M. GEORGE SAND. 321

DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE ROMAINE AU XIXe SIÈCLE. — L'ÉCOLE GERMANIQUE ET L'ÉCOLE FRANÇAISE, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER..... 360

O.K. M'



L'Italie pendant la dernière guerre (1859-1861), souvenirs d'un publiciste anglo-italien (le c^te Charles Arrivabene), par M. E.-D. FORGUES..... 394
Un nouveau Système sur la vie future à propos du *Monde moral*, de M. Ch. Lambert, par M. Paul JANET..... 422
Un Réformateur italien de la renaissance, Jérôme Savonarole, d'après de nouveaux documens, par M. A. GEFFROY..... 437
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 465
Revue Musicale. — *Bataille d'amour*, de M. Vaucorbeil, etc., par M. P. SCUDO. 477
Essais et Notices. — Du Caractère des femmes au xviii^e siècle, par M. Charles CLÉMENT..... 487

**Livraison du 1^er Juin.**

La Pologne, ses anciennes Provinces et ses véritables Limites, par M. V. de MARS..... 497
Atticus, un Ami des grands dans les derniers jours de la république romaine, par M. Gaston BOISSIER..... 528
Le Brésil et la Société brésilienne, mœurs et paysages. — I. — Le Rancho, par M. A. d'ASSIER..... 554
Callirhoé, première partie, par M. Maurice SAND..... 580
L'Angleterre et la Vie anglaise. — XXI. — Le *Crystal Palace* et les Palais du peuple, par M. Alphonse ESQUIROS..... 636
Marina, souvenirs de la vie d'artiste a Rome, par M. Émile de LAVELEYE.. 670
La Société française au xviii^e siècle. — I. — Les Mœurs et les Hommes sous Louis XV, par M. Cornelis de WITT..... 694
Essais de Morale et de Littérature. — I. — *La Fiancée du roi de Garbe* et *le Décaméron*, par M. Émile MONTÉGUT..... 721
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 737
Essais et notices..... 749

**Livraison du 15 Juin.**

Le Brésil et la Société brésilienne, mœurs et paysages. — II. — La Fazenda, par M. Adolphe d'ASSIER..... 753
Callirhoé, deuxième partie, par M. Maurice SAND..... 788
Un Musée chrétien a Rome et les Catacombes, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 843
Le Salon de 1863, par M. Maxime DU CAMP..... 886
Les Pêcheurs de Cancale. — Récit des côtes de la Manche, par M. Théodore PAVIE..... 919
Le Roman anglais contemporain. — Miss M. E. Braddon et le Roman a sensation, par M. E.-D. FORGUES..... 953
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 978
Revue Musicale. — Les Concerts de la saison, par M. P. SCUDO..... 989
Essais et notices. — L'*Antidosis* d'Isocrate, par M. C. MARTHA..... 1002

—

Erratum. — Dans l'étude de notre dernière livraison sur *la Pologne et ses anciennes Provinces*, c'est par erreur, erreur comprise de tout le monde, que nous avons dit page 518, *fils de Catherine II* au lieu de *petit-fils*, en parlant d'Alexandre I^er.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.

394

422

437
465
477

487

497

528

554
580

636
670

604

721
737
749

753
788

843
886

919

953
978
989
1002

*iennes*
ns dit